This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 981

ZAHAROFF
FUND

6d
2W

First Ed
[s

830

823

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

AVEC DES REMARQUES

SUR LES PRINCIPALES BEAUTÉS DU TEXTE.

Se trouve aussi chez les Libraires suivans :

A Amsterdam, *chez* Dufour.
A Angoulême, *chez* Marfot.
A Basle, *chez* Schœll et Cᵉ.
A Berlin, *chez* Mettra.
A Bruxelles, *chez* Lecharlier.
A Clermont-F., *chez* Rousset.
A Genève, *chez* { Manget. / Paschoud.
A Hambourg, *chez* Perthès.
A Leipsig, *chez* { Grieshammer. / Réclam.
A Lille, *chez* Vanacker.
A Londres, *chez* Deboffe.
A Lyon, *chez* Tournachon-Molin.
A Manheim, *chez* Fontaine.
A Moscow, *chez* Riss et Saucet.
A Nantes, *chez* Forest.
A Pétersbourg, *chez* Klostermann.
A Vienne (Autriche), *chez* Degen.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE

PAR JACQUES DELILLE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804. — AN XII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 DEC 1974
OXFORD
LIBRARY

EXTRAIT DU DÉCRET

Concernant les Contrefacteurs et Débitans d'Éditions contrefaites.

Du 19 Juillet 1793.

ART. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire, une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

ART. V. Tout débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire, une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitans d'Éditions contrefaites; et nous assurons à la personne qui nous les fera connoître, la moitié du dédommagement accordé par la loi.

Giguet & Michaud

PRÉFACE.

VOLTAIRE a dit : « Si c'est Homère qui » a fait Virgile, c'est son plus bel ou- » vrage. » Suivons cette idée : un des plus intéressans spectacles qu'on puisse observer, c'est l'impression du génie sur le génie.

J'aime à me représenter le poëte latin, au moment où il fit la première lecture de *l'Iliade*, plein de l'inspiration qu'il venoit de recevoir, méditant un poëme qui devoit procurer aux Romains un nouveau triomphe sur la Grèce, évoquant de l'oubli Énée perdu dans la foule des guerriers troyens, si un nom cité par Homère peut être oublié; je me plais à voir ce jeune poëte lisant au théâtre les premiers essais de son *Énéide*, enivrant la superbe Rome du récit de ses victoires, Auguste de celui de ses triomphes et de sa gloire; j'aime

à voir le rival d'Homère accueilli par une acclamation générale, et faisant oublier aux Romains les représentations théâtrales, les gladiateurs et les pantomimes, pour jouir de la peinture de leurs brillantes destinées.

Une des qualités les plus indispensables de l'épopée, c'est que le sujet en soit national. Les besoins de la vanité ne sont ni les moins sentis, ni les moins communs. Les peuples sont comme les particuliers et les familles; tous entendent avec plaisir l'histoire de leurs aïeux ou de leurs fondateurs; comme un enfant voit avec plus d'intérêt la maison paternelle et ses terres patrimoniales, que les plus belles possessions étrangères : aussi les deux poëmes d'Homère ont-ils, sous ce rapport, un grand avantage. Celui de Virgile n'en a pas moins : son sujet, comme national, est heureusement choisi. Les Romains étoient au moins, autant que les Grecs, flattés de leur origine, et de tout ce qui étoit favorable à leur orgueil généalogique. Le poëte étoit en cela secondé par toutes les traditions populaires : elles étoient pour lui un

moyen naturel de caresser toutes les vanités. Jules César se plaisoit à faire croire que son prénom venoit d'Iule, fils d'Énée; Auguste, son fils adoptif, n'abandonna point cette prétention. Une foule de familles aimoient à se perdre dans la nuit des temps. Les Claudius vouloient remonter jusqu'à Clausus, les Memmius jusqu'à Mnesthée, *(genus a quo sanguine Memmî,)* les Cluentius jusqu'à Cloanthe, et les différens auteurs de ces familles illustres goûtoient, en lisant Virgile, le plaisir d'y voir leurs fondateurs jouer un rôle distingué. Enfin, la nation elle-même prenoit sa part de ce que l'antiquité et le merveilleux de cette origine pouvoient avoir de flatteur. Un grand nombre de fêtes religieuses ou civiles, le culte de Vesta, celui de Cybèle et de presque tous leurs Dieux, les cérémonies avec lesquelles on proclamoit la paix ou la guerre, les armes des guerriers, les vêtemens des pontifes, avoient passé des Troyens et des Grecs aux Romains; et ce n'étoit pas la partie de leur héritage dont ils se croyoient le moins honorés. A cela se joignoit une foule d'oracles et de

prophéties qui, mettant les destinées romaines sous la garde et sous la protection des dieux, donnoient à ce peuple plus d'éclat et de dignité, et disposoient d'avance les nations à recevoir plus volontiers ses lois, et à reconnoître sa souveraineté. Les Romains avoient si bien senti cet avantage, qu'ils en témoignèrent une reconnoissance solemnelle, en déchargeant de toutes sortes d'impôts les sujets de l'ancienne Troie, et il sembloit que cet affranchissement ajoutât à l'authenticité de leur origine.

Qu'on me permette ici quelques observations qui ont le double objet, et de faire sentir les principales beautés de *l'Énéide*, et de répondre à quelques critiques accréditées par des littérateurs célèbres.

Virgile a trouvé dans son sujet des moyens que n'avoit pas Homère : celui-ci étoit nécessairement resserré dans la Grèce ; Virgile embrasse à la fois la Grèce et l'Italie. On entend dans toute l'*Énéide* le retentissement de la chûte de Troie. Un empire à détruire, voilà le sujet d'Homère. Ce grand empire détruit, et se relevant en

Italie sous un nouveau nom et sous de meilleurs auspices, le monde entier promis à sa domination, voilà le sujet de Virgile. Il s'est placé entre le tombeau de Troie et le berceau de Rome; et, par une multitude d'oracles, par les prophéties d'Anchise, et l'ingénieuse fiction du bouclier forgé par Vulcain, il a pu suivre les grandes destinées de cette superbe capitale, depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le chaume royal du bon Évandre jusqu'aux pompes du capitole. Si toute sa fable, si tous ses évènemens eussent été empruntés de la Grèce, il auroit manqué de nouveauté. Le fonds en étoit usé par Homère et d'autres écrivains. C'étoit l'arrivée d'Énée en Italie qui ouvroit devant lui un champ vaste et nouveau.

L'antique Ausonie, patrie de Saturne, et berceau de l'âge d'or dont elle conservoit encore la simplicité, un autre climat, un autre gouvernement, une autre religion, d'autres costumes, d'autres mœurs, d'autres armures, rajeunissoient ce que son sujet avoit de trop antique. On ne pouvoit plus

que glaner dans la Grèce, il y avoit à moissonner en Italie; cependant, il lui étoit permis de recueillir et de semer dans son récit tout ce que l'histoire fabuleuse des Grecs offroit de plus intéressant. De plus, les traditions populaires qui unissoient ensemble, par des parentés et des alliances les familles grecques et latines les plus illustres, constatoient, indépendamment des oracles, les droits d'Énée, les opposoient à ceux du jeune héros d'Ardée, et augmentoient l'intérêt national.

Le Tasse, celui de tous les poëtes épiques qui, par la disposition de son plan et la grandeur imposante des caractères, s'est le plus rapproché d'Homère, n'a pas négligé de flatter la vanité de ses compatriotes, non-seulement en nommant les premiers auteurs des plus illustres familles d'Italie, mais encore en répandant dans toutes les parties de son poëme les idées de féerie et de chevalerie qui dominoient alors dans ces contrées comme dans le reste de l'Europe. D'ailleurs, la peinture des croisades devoit plus particulièrement intéresser les peuples d'Italie, qui possédoient dans leur

capitale le chef suprême de la chrétienté.

Milton n'est point un poëte national; il est le poëte du monde chrétien. C'est dans le jardin d'Éden que sa muse religieuse semble avoir planté cet arbre céleste dont les rejetons se sont étendus dans l'univers entier. Les premiers hommages offerts à l'Être-suprême, la première transgression de la loi divine, le premier châtiment, l'innocence primitive perdue, la race des humains proscrite, la grande perspective de la rédemption future, tout ce qu'il y a pour l'homme d'espérance et de crainte, de crimes et de vertus, de bonheur et de malheur, dans le présent et dans l'avenir, la terre continuellement en commerce avec le ciel : voilà le sublime sujet de Milton, et quel autre peut lui être comparé ?

Une qualité non moins indispensable dans l'épopée, c'est la variété. La raison en est simple. L'action, source de l'intérêt et de la curiosité, étant distribuée dans tout le poëme, à de grands intervalles, ne peut attacher autant que celle d'une tragédie resserrée dans un court espace et mar-

chant avec rapidité vers le dénouement. C'est à cet inconvénient qu'il faut remédier dans le poëme épique, par une immense variété d'objets, de scènes, d'évènemens et de personnages qui entretiennent l'attention et excitent la curiosité. Le Tasse, voyageant avec un de ses amis, et parvenu sur le sommet d'une montagne très-élevée, d'où se découvroit une vaste campagne, lui disoit : « Vois-tu ces montagnes, ces ro» chers, ces forêts sauvages, ces vallons » cultivés et fertiles, ces beaux pâturages, » ces cascades écumantes, ce fleuve ma» jestueux, ces ruisseaux limpides, cette » foule de perspectives riches et variées : » voilà mon poëme. »

Ce qui manque le plus à l'auteur de *la Henriade*, poëme beaucoup trop admiré à sa première apparition, et beaucoup trop décrié depuis, c'est ce charme de la variété. Il est aisé de voir que lorsque Voltaire écrivit cet ouvrage, il ne connoissoit guères que les livres, Paris et la cour. La morale, la philosophie, la politique, voilà les objets qui reparoissent sans cesse dans son poëme. La nature toute entière se

trouve dans les grands poëmes épiques. La poésie d'Homère, de Virgile, de Milton et du Tasse lui-même, avoit été fécondée par de longs voyages, et par une grande variété de scènes. L'inconstance naturelle au cœur humain fait qu'il n'aime pas à se reposer long-temps sur les mêmes objets. La peinture de la campagne et des occupations champêtres lui rendent nécessaire le tableau des grands chocs des nations et des grands orages de l'ame. Ce trouble et ces agitations lui donnent le besoin de revenir à des idées plus innocentes et plus douces.

C'est au milieu des délices du paradis terrestre, décrites par Milton en vers ravissans, que l'ange Raphaël raconte aux premiers hommes les grandes discordes des cieux et les terribles combats des bons et des mauvais anges. C'est au milieu de la description des batailles, qu'Herminie est emportée par son cheval vers les habitations champêtres, et qu'elle prête une oreille avide aux sons des pipeaux rustiques. C'est de la scène sanglante des combats, que Jupiter détourne ses regards

pour les arrêter avec complaisance sur les mœurs douces et hospitalières d'une tribu éthiopienne, uniquement occupée des soins du labourage et des troupeaux. Dans Virgile, la description des combats est précédée du tableau de la vie pastorale du bon roi Évandre. Excepté la rencontre du vieillard de Jersey, que fait Henri IV dans le premier livre de *la Henriade*, rien de pareil ne se trouve dans ce poëme. Il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit plus haut des moyens que le sujet de Virgile lui a fournis pour produire la plus grande variété possible, et de ce que son imagination a su ajouter à ces moyens; peut-être est-il plus important de répondre à quelques critiques injustes de *l'Enéide*:

SUR LE MERVEILLEUX.

Quoi qu'en ait dit M. de Marmontel, le merveilleux me paroît essentiel à la poésie épique; c'est lui qui met à la disposition du poëte tous les lieux, tous les évènemens, tous les hommes, le ciel, la terre et les enfers; lui seul peut satisfaire ce besoin que nous avons de choses extraordinaires;

lui seul peut, au gré du poëte, retarder, précipiter, prolonger l'action épique, quoi qu'en ait dit l'admirateur passionné de Lucain. Les Catons, les Brutus, les Césars, les Pompées, tous les héros de l'histoire ancienne et moderne ne sauroient tenir lieu de l'intervention de la divinité. Sans ce commerce de protection d'une part, et d'obéissance de l'autre, il n'y a plus entre le ciel et la terre que l'attraction et les lois du mouvement. Tout rentre dans l'ordre des évènemens communs et ordinaires, dont l'imagination est bientôt dégoûtée : aussi toutes les jouissances de l'amour, décrites par les poëtes, n'approchent pas des amours de Jupiter et de Junon sur le mont Ida. Le nuage d'or dont cette déesse, comme reine des airs, enveloppe ses amours chastes et mystérieuses, est, sans contredit, ce qui plaît le plus à l'imagination du lecteur. Vénus est la déesse de la beauté, et la mère des grâces; cela n'empêche pas qu'Homère ne l'ait entourée de sa ceinture magique, l'une des plus admirables inventions de ce grand génie, plus merveilleux lui-même que tous ses dieux.

Le seul inconvénient que pourroit avoir le merveilleux, ce seroit que les hommes étant subordonnés aux puissances célestes, ne parussent que des instrumens et des machines. Aussi le poëte doit-il éviter dans ses fictions de montrer les volontés et les passions de ses héros, sources si fécondes d'intérêt, impérieusement maîtrisées par un pouvoir suprême; car alors tout intérêt est détruit ou singulièrement affoibli. Lorsqu'Homère nous peint Achille irrité par le superbe Agamemnon, portant la main sur son épée, il nous représente la déesse de la sagesse arrêtant ce héros; mais bientôt après, il rend cette amè tendre et féroce à toute son irritabilité naturelle: l'implacable Achille se retire dans sa tente, prive l'armée de sa présence, et ne sort de son repos que pour venger Patrocle, terrasser Hector, et le traîner autour des murailles de Troie. Ainsi, le lecteur jouit à la fois de tout ce qu'a d'imposant l'intervention des dieux, et de tout ce qu'ont d'intéressant les mouvemens d'une ame ardente et passionnée.

Le poëte doit aussi avoir grand soin de

mettre en équilibre les secours merveilleux que reçoivent les principaux personnages. Ainsi, dans Virgile, Énée est protégé par Vénus, et Turnus par Junon et (dans tout ce qui précède sa mort) par sa sœur Juturne, qui est elle-même une divinité subalterne, à la vérité, mais conduite par la reine des dieux.

Il faut convenir que le merveilleux d'Homère est quelquefois petit et mesquin. Lorsqu'un héros laisse tomber son épée, il est peu séant de faire venir une déesse pour la ramasser et la lui rendre. Il ne convient pas non plus aux dieux d'inspirer le courage ou l'épouvante aux guerriers introduits sur la scène des combats. Ce genre de fiction dégrade à la fois les dieux et les hommes. Concluons de ces observations que le merveilleux ne doit commencer que là où les hommes cesseroient de nous intéresser par eux-mêmes.

L'Énéide nous offre le merveilleux dans toute sa pompe et dans toute sa dignité. Les fictions de Virgile ont plus de noblesse et de convenance que celles du poëte grec. Lorsqu'Énée rencontre aux pieds des au-

tels l'odieuse Hélène, fléau de l'Asie et de l'Europe, il est prêt à expier dans son sang tous les maux de sa patrie. Alors Vénus vient l'arrêter; et à qui convenoit-il mieux qu'à la déesse des amours et de la beauté de protéger l'épouse de Pâris? et à qui convenoit-il mieux qu'à la mère du héros de lui épargner la honte du meurtre d'une femme? Voilà le merveilleux dans toute sa perfection.

Cependant, on ne peut nier qu'en général Homère n'ait été, sous le rapport du merveilleux, plus favorisé que Virgile, par la croyance de son siècle. Plus d'illusions semblent l'avoir inspiré. La religion païenne étoit alors dans toute sa vigueur; les grands et le peuple étoient également crédules : c'est l'époque favorable pour l'épopée.

On n'a peut-être pas assez réfléchi sur la nécessité de la bien choisir; mais, si j'en juge par la nature de l'esprit humain et par l'exemple d'Homère, de Virgile et de ceux qui les ont plus ou moins heureusement imités, les temps les plus propres à ce genre de composition, sont

ceux qui sont placés entre un reste de croyance au merveilleux, et un commencement de lumière; car il faut intéresser à la fois, et ceux dont l'imagination a besoin d'être amusée par des évènemens extraordinaires, et ceux qui, observateurs plus attentifs, veulent trouver dans un poëme, les arts, les mœurs, les lois, la religion et les caractères différens des hommes, des peuples et des âges. Aussi l'on peut dire que le Tasse et Milton écrivirent leurs poëmes dans des siècles tels que le poëte épique pouvoit le desirer: l'Angleterre et l'Italie étoient alors religieuses jusqu'à la superstition. Dans ces siècles où l'on croyoit encore aux sorciers et aux revenans, l'une s'enorgueillissoit de Locke et de Newton, l'autre de Machiavel, de Guichardin et de Fra-Paolo; le Tasse, comme nous l'avons observé, avoit encore de plus que Milton, les enchantemens et la féerie dont il a su tirer tant d'avantages. Voltaire, sous le rapport de l'époque, est moins heureux que ses prédécesseurs: son sujet est bien national, mais son héros est trop près de

nous. L'histoire qui a prodigué tant de richesses à ses modèles, ne lui a donné que des entraves, et a beaucoup resserré pour lui la carrière de la fiction et du merveilleux. Presque tout ce qu'il auroit pu feindre, auroit été repoussé par les premiers souvenirs de l'éducation, et par les premières impressions de l'histoire. C'est ce qui m'a fait dire dans le poëme de *l'Imagination :*

O Voltaire! combien ton sort fut moins heureux!
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Est trop près de nos temps. L'histoire rigoureuse,
Sans doute, effaroucha la fable ingénieuse
Qui, de loin nous montrant la riche fiction,
Se plaît dans le vieil âge, et vit d'illusion:
Aussi tu préféras, dans ton style sévère,
La plume de Tacite à la lyre d'Homère.

Virgile qui a pris son héros dans l'antiquité fabuleuse, a été plus heureux que Voltaire, mais beaucoup moins qu'Homère, le Tasse et Milton; il écrivoit dans un temps qui peut-être se prêtoit moins au merveilleux que l'on peut tirer de la religion. Déjà plusieurs systêmes philosophiques et le poëme de Lucrèce, avoient

porté atteinte à la croyance publique : le serment, le culte, l'influence des dieux, Junon, Jupiter, tous les dieux étrangers avoient perdu de leur pouvoir sur les esprits. Il y avoit long-temps que Flaminius avoit discrédité les poulets sacrés qui, depuis tant d'années, avoient guidé l'aigle romaine. Aussi Virgile a-t-il écrit un poëme politique.

C'est ici le lieu d'examiner s'il est vrai, comme on l'a prétendu tant de fois, que le caractère d'Énée soit l'éloge allégorique d'Auguste, et qu'il ait été tracé sur son modèle. Je ne puis être de cette opinion : Énée est guerrier et navigateur ; rien de semblable dans Octave. Enée emportant son père et ses dieux, emmenant sa femme, son fils et quelques Troyens échappés à l'embrasement de leur patrie, va fonder au-delà des mers un empire nouveau : Auguste se rend maître presque absolu de l'ancienne république romaine. Énée se montre partout humain et compatissant : Auguste, dans l'infâme convention faite avec ses collègues Lépide et Antoine, pour l'abandon réciproque de leurs vic-

times, sacrifia lâchement son tuteur, et Cicéron, le plus ardent et le plus puissant promoteur de sa nouvelle domination.

Aucun de ces traits ne se trouve dans le caractère d'Énée. De quelque côté qu'on l'envisage, tout est grandeur et générosité. Aussi, lorsqu'un courtisan d'Octave le louoit de sa ressemblance avec le héros troyen, sa conscience devoit démentir cette flatterie par de terribles réclamations.

IMITATION.

On a accusé Virgile de n'être qu'un servile imitateur d'Homère. Ce qui a pu le jeter dans cette imitation fréquente, c'est que les Grecs étoient devenus en tout les modèles des Romains; mais la différence des âges et des peuples, et plus encore le génie de Virgile, ont dû donner, même aux traits imités, un caractère nouveau; et l'esprit aime à franchir la distance qu'a mise entre les mêmes idées une exécution rendue différente par tant de causes et tant de circonstances. On se plaît à retrouver les Romains dans les Grecs, et les Grecs dans les Romains,

et à distinguer ce qui appartient à chaque peuple et à chaque siècle. Dans les descriptions que le poëte latin nous fait des exploits et des temps héroïques, on reconnoît la manière d'un poëte plus moderne, habitant de la capitale du monde, formé par une cour polie, par les études qu'il avoit faites à Athènes, et par son commerce avec les philosophes, alors très-accrédités et très-nombreux à Rome. Enfin, les amours de Didon, la descente d'Énée aux enfers, etc., ont une telle supériorité sur les morceaux imités d'Homère, que Virgile n'a jamais été plus original que dans cette imitation.

SUR LES ANTIQUITÉS.

On ne peut s'étonner assez de l'espèce de mépris avec lequel M. de Laharpe a traité la partie des origines italiennes et romaines, dont le poëme de Virgile est le dépôt le plus précieux et le plus riche. Ce poëte peut être regardé comme le *cicerone* le plus exact et le plus intéressant pour ceux qui voyagent dans cette belle partie de l'Europe. Partout il a lié à l'histoire d'Énée

les lieux les plus célèbres de ce pays. C'est sur le mont Caïète qu'est inhumée sa nourrice qui lui a donné son nom. Le plus fameux trompette de son armée a donné le sien au promontoire de Mycènes; un autre cap a reçu celui de Palinure, l'un de ses plus habiles pilotes, qui périt malheureusement dans la mer de Sicile. Enfin, un habitant de l'Italie pouvoit, *l'Énéide* à la main, la parcourir toute entière, en trouvant à chaque pas de grands souvenirs et d'illustres monumens des antiquités du Latium, des évènemens militaires, politiques ou religieux, et arriver de port en port, de ville en ville, presque de village en village jusqu'à la ville impériale.

M. de Laharpe seroit-il le seul qui n'eût pas senti le charme de ce bel épisode d'Évandre, admiré par tous les gens de lettres? Ce bon roi, parent d'Énée, et bientôt son allié, habite, dans un coin de l'Italie, un palais de chaume; sa musique est le chant des oiseaux perchés sur son toît; son trône est une chaise d'érable; son lit, quelques feuilles recouvertes d'une peau de lion; sa garde, deux chiens fidèles qui l'accompa-

guent dans ses courses. Toute la campagne qui environne sa petite ville, est encore inculte et sauvage ; mais c'est là que doit être un jour l'emplacement de Rome. Des troupeaux bêlent ou mugissent encore dans ces lieux agrestes ; mais là doit exister un jour le *Forum romanum*, théâtre de la gloire de Cicéron, où se traiteront les plus grands intérêts du peuple souverain ; là, sera le magnifique quartier des Carenes, couvert encore de pâturages, de buissons et de ronces, qui doivent faire place aux palais des Crassus, des Lucullus, et devenir le rendez-vous du luxe, et le siège de la magnificence de Rome. Évandre, en montrant ces lieux à Énée, n'oublie aucun de ceux qui seront un jour célèbres. Il lui montre le bois d'Argilete, la porte Carmentale, ainsi appelée du nom de la prêtresse qui avoit prophétisé les grandeurs de Rome ; cette roche Tarpéienne, destinée à une si terrible célébrité, et ce superbe Capitole, d'où devoient partir, pour tous les royaumes du monde, la paix ou la guerre, des couronnes ou des fers. Déjà les habitans du pays ne voyoient qu'a-

vec respect cette roche fameuse et le bois qui l'environnoit; déjà, ils étoient persuadés qu'une divinité habitoit dans ces lieux; déjà, dans leur orgueilleuse superstition, ils avoient cru voir plus d'une fois Jupiter lui-même, assis sur un nuage, secouer sa redoutable égide, et faire gronder son tonnerre, qui sembloit proclamer la puissance romaine. Je doute que les Grecs aient pu trouver dans aucun passage de l'*Iliade* une peinture de leurs antiquités aussi intéressante pour eux que celles-ci l'étoient pour les Romains; et, s'il s'agit de poésie, quoi de plus sublime que ces contrastes admirables, entre l'état obscur et sauvage de ces lieux, et la splendeur des pompes triomphales qui leur étoient réservées!

CARACTÈRES.

Je ne me chargerai pas de justifier le caractère d'Énée, objet de tant de critiques mal fondées et de vaines déclamations. Il suffira de citer ici l'apologie, sans replique, qu'en a faite l'abbé Desfontaines: « le ca-» ractère d'Énée est à couvert de toute cri-» tique juste et sensée; c'est un caractère

» parfait, qui allie la bonté avec la fermeté, » l'austérité avec la douceur, la valeur » avec la politique; c'est un prince reli- » gieux, dont la valeur n'est point effré- » née, qui sait triompher de ses passions, » et vaincre l'amour, pour obéir au ciel, » et pour se rendre digne de sa haute des- » tinée. Il est aussi brave que Turnus son » rival, mais d'une autre espèce de bra- » voure, puisqu'elle est prudente et réflé- » chie, qu'elle n'est ni féroce, ni fougueuse » comme celle de son ennemi. Dire que le » héros de l'*Iliade* est au-dessus du héros » de l'*Énéide*, c'est une pensée très-fausse, » puisque le héros de l'*Iliade* est très-vi- » cieux, et qu'au contraire celui de l'*É-* » *néide* est un prince accompli, de quel- » que côté qu'on le considère »

Il est dommage que celui qui a justifié Virgile comme critique, l'ait si souvent maltraité comme traducteur.

J'observerai que dans ce passage, d'ailleurs très-raisonnable, Desfontaines ne rend pas assez de justice au caractère d'Achille; l'idée seule de l'absence de ce héros, rendant inutiles tous les efforts

de la Grèce, est, parmi les conceptions épiques, l'une des plus sublimes que l'on connoisse : on peut dire que l'action toute entière du poëme est remplie d'Achille absent; les vices même de son caractère lui donnent un nouvel éclat, et de nouveaux moyens au poëte. Il ne suffit pas qu'un caractère soit moral, il faut qu'il soit poétique, et celui du héros de *l'Iliade* l'est au plus haut degré. On peut en suivre le développement dans le progrès de l'action de ce poëme : « Achille a juré de ne » sortir de sa tente et de son repos, que » lorsque les Grecs seroient réduits aux » dernières extrémités. Lorsque déjà de » grands dangers les environnent, il refuse » encore de les secourir en personne, mais » il leur envoie son ami Patrocle avec ses » armes divines. A peine les Troyens ont » apperçu l'aigrette d'Achille, qu'ils fuient » épouvantés. » Idée vraiment grande et digne d'Homère. « Patrocle périt dans le » combat; alors Achille, transporté de fu» reur, et brûlant de toute la rage de l'a» mitié désespérée, oublie l'injure d'Aga» memnon, quitte sa tente, et court le

» venger. » Toute cette marche est admirable, parce qu'elle met en contraste de grands défauts et de grandes qualités. J'ai essayé dans un de mes ouvrages, de rendre tout ce que le caractère d'Achille a de plus frappant sous ce rapport vraiment poétique :

J'admire le sang froid du sage Idoménée,
Et le prudent Ulysse, et le pieux Énée ;
Mais qu'on me montre Achille, Achille, ame de feu,
Dont la rage est d'un tigre, et les vertus d'un dieu ;
D'amitié, de fureur, héroïque assemblage,
Sentant profondément le bienfait et l'outrage ;
Tonnant dans les combats ; ou, la lyre à la main,
Seul, au bord de la mer, consolant son chagrin ;
Pour appaiser Patrocle, en sa demeure sombre,
Tourmentant un cadavre, et punissant une ombre ;
Et, quand Priam d'Hector vient chercher les débris,
Respectant un vieux père, et lui rendant son fils :
Ce grand tableau m'étonne, et mon ame tremblante
Frémit tout à la fois de joie et d'épouvante.

Par le même artifice, lorsque cet homme implacable reçoit les ambassadeurs grecs envoyés pour le fléchir, Homère suppose qu'il traite peu favorablement Ulysse et Ajax, mais qu'il accorde l'hospitalité la plus affectueuse à son gouverneur Phénix.

Tous ces contrastes concourent merveilleusement à faire ressortir l'admirable composition du caractère d'Achille. Je n'en suis pas moins d'un avis différent de ceux qui admirent aveuglément tous les défauts de ce personnage. Homère n'a pas le droit de nous faire aimer la peinture d'une nature dégradée : le beau idéal est le premier modèle de tous les artistes et de tous les poëtes.

Pour revenir au caractère d'Énée, on a supposé, dans l'intention de le déprécier, qu'il ne se présente que comme un fugitif qui vient injustement usurper le trône, et traverser les amours de Turnus et de Lavinie ; mais Virgile a eu soin de fonder ses droits à l'empire, sur la volonté des dieux, manifestée par les oracles, et même sur la consanguinité. Quant aux amours de Turnus et de Lavinie, il n'en est pas dit un seul mot dans toute l'*Énéide* : ce n'est pas de l'amour que Virgile a donné à Turnus, c'est de l'ambition. On lui reproche aussi de la cruauté, et on allègue en preuve, le meurtre de Turnus. Mais comment n'a-t-on pas vu que c'est là que

le poëte a mis un goût exquis, et une convenance admirable. Turnus prêt à recevoir le coup mortel, s'est jeté aux pieds d'Énée, pour lui demander, non pas la vie, mais la consolation d'être porté dans le tombeau de ses pères. Énée est prêt à lui faire grâce, lorsqu'il apperçoit sur le corps de son ennemi, le baudrier du jeune Pallas égorgé par Turnus. A cette vue, sa fureur se réveille, et il l'immole sans pitié, en disant : « Ce n'est pas moi qui te tue, c'est Pallas. »

Pallas, te hoc vulnere, Pallas
Immolat.

Voilà, je crois, le personnage d'Enée suffisamment justifié. Mais on a prétendu qu'en général Virgile, sous le rapport des caractères, étoit resté fort inférieur à Homère. Une foule de héros, nous dit-on, se signalent dans l'*Iliade*; chacun a sa physionomie particulière, et cette richesse est un des principaux mérites de ce poëme: tandis que, dans Virgile, Énée seul est remarquable par ses grandes qualités. Des gens de goût ont, à mon avis, complètement justifié Virgile à cet égard. On se rappèle

ce qui arriva, lorsque la France eut le malheur de perdre le grand Turenne. Louis XIV nomma alors plusieurs officiers-généraux, qu'on appela plaisamment *la monnoie de M. de Turenne.* De grands hommes d'états et de conditions différentes, ont souvent entr'eux des rapports inattendus. Homère a fait comme Louis XIV; Achille, par son absence, étant mort pour l'armée, Homère l'a, pour ainsi dire, monnoyé, en mettant à sa place Diomède, les deux Ajax, Idoménée, etc. Mais Énée étant toujours présent, tout a dû lui être subordonné, excepté son adversaire Turnus, qui, pour l'honneur même de son rival, a dû être digne de lui.

D'ailleurs, on ne peut pas même raisonnablement reprocher à Virgile une pénurie réelle de caractères; on peut même assurer que les caractères subalternes de Virgile, ont quelque chose de supérieur à ceux d'Homère. Tout le génie de celui-ci n'a pu empêcher que tous ses héros, nés dans le même pays, se battant pour la même cause, contre les mêmes

ennemis, avec le même courage et les mêmes armes, n'eussent entr'eux une grande ressemblance. Rien de pareil dans Virgile. J'observerai, de plus, que beaucoup de lecteurs passionnés d'Homère restent indécis sur Achille et Hector, que même les partisans de ce dernier sont les plus nombreux : aussi Virgile, frappé de cette idée, paroît-il avoir voulu retracer Achille dans Turnus, et Hector dans Énée. Amate, mère de Lavinie, dont le caractère n'a été remarqué par aucun critique, méritoit de l'être. Virgile a peint en elle le sentiment maternel avec une justesse, une vérité et une nouveauté de couleurs, qu'on ne retrouve dans aucun poëme. Cet amour, dans Amate, a deux caractères bien frappans, que l'on ne trouve dans aucun autre tableau de la maternité, et ces deux caractères sont également dans la nature. Une mère a non-seulement une tendresse de dévouement qui la porte à se sacrifier elle-même pour sauver sa fille d'un grand danger, mais encore un sentiment de ses droits, qui lui fait regarder comme un outrage

qu'on en dispose sans son aveu. Aussi, lorsqu'Amate s'adresse aux mères d'Italie pour les engager à se joindre à elle, elle s'écrie :

« O vous! qui que vous soyez, mères » d'Italie, si vous êtes encore jalouses des » droits de la maternité, écoutez-moi, » joignez-vous à moi ! »

Tout ce qui suit est d'une fécondité d'imagination, d'une verve de style admirable. Le poëte suppose que les femmes du Latium célébroient dans ce moment la fête de Bacchus : Amate y conduit sa fille, et la mène dans les forêts pour se mêler à leurs chants bachiques, et la consacrer à leur Dieu. Cette fiction, en associant sa fureur et son délire à l'ivresse sacrée des prêtresses de Bacchus, semble imprimer quelque chose d'auguste aux sentimens d'orgueil et de tendresse qui l'animent et qui l'égarent.

Les détracteurs de Virgile les plus obstinés, n'ont pu nier que le caractère de Turnus n'eût un grand éclat; plusieurs même le lui ont reproché, comme effaçant celui d'Énée. Aucun d'eux n'a rendu assez

de justice à celui de Mézence; aucun d'eux ne paroît avoir senti combien ce prince barbare, irréligieux, qui se vante de ne connoître d'autres dieux que son bras et son épée, forme un contraste admirable avec le caractère pieux et bienfaisant d'Énée.

On n'a pas rendu plus de justice au caractère de Latinus et à celui de Lavinie. Virgile a eu soin de prévenir les reproches que l'on fait au caractère de ce prince, en le représentant comme un roi affoibli par l'âge et le malheur; et le caractère religieux qu'il lui a donné, s'accorde parfaitement avec celui d'Énée. Quant à Lavinie, quelqu'effort qu'eût fait Virgile pour donner à son caractère autant d'intérêt qu'à celui de Didon, il n'auroit pu y réussir. M. de Laharpe a oublié que l'hymen de cette princesse, brigué par Énée, n'est qu'un hymen politique et religieux, et Lavinie rentre alors dans la classe des princesses destinées à un mariage étranger; elle est élevée dans le palais de la reine, et ne paroît qu'une ou deux fois en public, entre son père et

sa mère, avec toute la modestie et la pudeur qui conviennent à son sexe, à son âge et à sa position : *oculos dejecta decoros.*

Enfin, Homère ne nous a montré dans ses héros, que des hommes faits : Virgile a le mérite particulier d'avoir peint les guerriers dans un âge encore tendre,

> Qui goûtent tout sanglant le plaisir et la gloire
> Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
>
> RACINE.

Tels sont Euryale, Nisus, et Pallas confié par son père Évandre au monarque Troyen, pour apprendre sous sa conduite, le métier de la guerre ; sur-tout le jeune Lausus qui défend son père avec un si noble dévouement, et dont la piété filiale fait un si beau contraste avec l'inhumanité et l'impiété de Mézence. L'intérêt que Virgile a su inspirer pour lui, est tel, qu'il se réfléchit jusque sur le tyran odieux qui lui a donné le jour. On est tenté, en le pleurant, d'oublier le supplice barbare qu'avoit inventé ce monstre, et dont Virgile fait une peinture si éner-

gique. On se plaît à voir tomber des yeux de ce tyran féroce, des larmes paternelles.

Ascagne lui-même, tout enfant qu'il est, mérite d'être remarqué par la manière naturelle et vraie dont Virgile l'a introduit sur la scène. Il le peint d'abord, dans le premier livre, comme un enfant tellement beau, que l'Amour, par l'ordre de Vénus, emprunte ses traits pour se présenter à la cour de Didon. Dans le quatrième livre, Virgile, en peignant Ascagne, qu'il associe à la foule des chasseurs, semble avoir voulu se conformer au portrait qu'Horace a tracé de l'enfance, quand il peint les différens âges :

Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi.

HORACE.

At puer Ascanius Mediis in vallibus acri
Gaudet equo; jamque hos cursu, jam praeterit illos,
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

« Iule aiguillonnant un coursier plein de cœur,
» Court, vole, et, dédaignant des combats sans honneur,
» Voudroit qu'un fier lion, qu'un sanglier sauvage,
» Vînt d'un combat plus noble honorer son courage. »

On aime à voir dans ce jeune chasseur, ces premiers symptômes d'ardeur et de courage, prémices de sa valeur future. Enfin, Virgile est admirable dans le récit qu'il fait de son premier fait d'armes : c'est au géant Numanus, fier de sa taille et de sa force, et qui, placé au premier rang, prodigue des injures aux Troyens, qu'il oppose cet enfant héroïque ; c'est par ses mains que Numanus est terrassé, et Apollon lui-même vient sur un nuage le féliciter de sa victoire :

Macte novâ virtute, puer; sic itur ad astra.

Mais un caractère plus original encore, et d'un effet plus nouveau, c'est celui de Camille, imité par le Tasse dans le personnage de Clorinde, copie bien inférieure à l'original. Là, se trouve réuni à toute la richesse de l'épopée, tout l'intérêt du roman : Camille n'est point une Amazone, c'est la fille d'un roi malheureux, banni de ses états ; en fuyant, il emporte sa fille, son trésor le plus précieux. Un fleuve débordé l'arrête, les ennemis s'approchent : moins alarmé pour

lui que pour sa fille, il l'attache à un javelot, l'enveloppe d'une écorce de liège, d'un bras vigoureux lance le javelot au-delà du fleuve, le passe à la nage, et reprend à l'autre rive son javelot et son enfant. La peinture de l'éducation champêtre et guerrière de Camille, est de la plus grande beauté; sa manière de combattre, et le genre de combat dans lequel il la représente, conviennent parfaitement aux qualités qu'il lui a données dans les vers par lesquels il l'annonce. La première de ces qualités, est une extrême légèreté à la course; c'est de-là qu'il a tiré l'idée du premier exploit de cette héroïne. Un fantassin ligurien lui reproche de combattre à cheval, tandis qu'il combat à pied; son orgueil blessé la détermine à descendre de son coursier; le rusé Ligurien le monte et s'enfuit; Camille court après lui, l'atteint et l'immole. En un mot, tout en elle intéresse, sa naissance, son éducation, sa vie et sa mort; mais c'est dans l'original qu'il faut apprendre à sentir tout ce qu'a de touchant cette dernière partie de son histoire.

On sait quel rôle brillant jouent les femmes dans le poëme du Tasse; le courage belliqueux des Amazones étoit connu de toute l'antiquité : il paroît étonnant qu'Homère n'en ait fait aucun usage. Ses héros sont de véritables chevaliers; il auroit pu y joindre quelques héroïnes. La timidité et la foiblesse naturelle de ce sexe, font ressortir encore mieux le courage de celles qui, franchissant le cercle étroit de leurs goûts frivoles et de leurs occupations paisibles et sédentaires, se montrent dans le champ des combats. Ces êtres intéressans, en partageant les travaux des guerriers, redoublent les jouissances du lecteur, et fournissent une multitude de ressources au poëte, par les attachemens et les passions qu'elles peuvent inspirer. Telles sont, dans *la Jérusalem délivrée*, Armide, Herminie et Clorinde, dont le poëte a tiré un si grand parti : aussi Voltaire a-t-il dit, après avoir parlé d'Homère :

Quelques défauts, moins de génie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne pardonne-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie!

Boileau a paru penser de même, lorsqu'il a dit, en parlant du Tasse :

Je ne veux point ici lui faire son procès ;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse
N'eussent, de son sujet, égayé la tristesse.

Virgile ne pouvoit guères tirer le même parti de Camille ; il se trouvoit placé dans les six derniers livres, entre le souvenir de Didon, pour laquelle il avoit épuisé la peinture de tout ce que l'amour a de plus passionné, et la jeune et modeste Lavinie qu'il nous présente comme une fleur virginale qu'il ne falloit pas permettre au souffle d'un amour profane de flétrir et de décolorer d'avance. Mais l'on voit par ce que nous en avons déjà dit, que si Camille n'est point entrée dans l'action comme amante, elle y figure avec un grand intérêt comme guerrière. Le caractère altier de la reine des Volsques, et la ruse du fantassin ligurien, suffiroient peut-être seuls pour prouver l'injustice de ceux qui

prétendent que dans la peinture des personnages et des combats, Virgile est inférieur à Homère.

Mais je ne puis m'empêcher de faire sur les combats, en général, et sur ceux de Virgile en particulier, quelques réflexions qui viendront encore à l'appui de l'opinion contraire.

BATAILLES.

Les poëtes épiques se sont toujours plu à décrire des batailles, et les amateurs de poésie à les lire : la raison en est facile à trouver. La passion la plus forte des êtres animés, c'est l'amour de la vie; tous ceux qui s'élèvent au-dessus de cet instinct impérieux, et de la crainte de la mort, excitent donc naturellement notre étonnement et notre admiration. Ajoutons, que mieux le poëte a su choisir ses personnages, plus ils nous intéressent quand il les expose à de grands dangers; notre intérêt augmente aussi en raison de l'égalité de force et de courage qu'il leur prête, pour balancer la victoire. Ceux de Virgile sont également remarquables par cette

heureuse combinaison, par la beauté de l'invention et de l'exécution, et sur-tout par le mérite de la variété; c'est principalement cette dernière qualité qui distingue la seconde partie de son poëme. La tradition ne lui fournissant pas cette foule de caractères héroïques qu'Homère a jetés dans ses batailles, il y a suppléé en faisant paroître sur la scène des personnages, moins brillans peut-être, mais tous intéressans par les diverses circonstances de leur naissance, de leur état, de leurs mœurs, de leurs costumes, de leur vie ou de leur mort. Tantôt, c'est un enchanteur qui sait dompter la rage des serpens, et guérir leurs blessures; les lacs, les fleuves, les montagnes de sa patrie pleurent sa mort. Tantôt, c'est un augure dont les connoissances prophétiques ne le garantissent pas du sort qui l'attend, et qui

Voit tout dans l'avenir, excepté son destin.

Tantôt c'est un riche avare que le regret de ses richesses enfouies dans la terre, de ses vastes domaines et de son magnifique palais, détermine à se jeter aux pieds du

vainqueur pour lui demander la vie. On sent combien ce caractère bas et vil est propre à faire ressortir les grandes passions et les sentimens héroïques qui l'environnent. Je ne finirois pas si je rappelois ici tous les détails de ce genre, qui prouvent dans Virgile une fécondité d'imagination au moins égale à celle d'Homère, et qui présentent un si grand fonds d'observations philosophiques, parées de tous les charmes de la plus riche poésie. Et quelle plus grande variété encore dans les différens genres d'attaque et de défense! C'est tantôt une grande bataille, tantôt une légère escarmouche, tantôt un combat singulier entre deux héros, dont chacun vaut seul une armée; tantôt une embuscade ou une reconnoissance. Ailleurs, les Troyens vainqueurs sont vaincus à leur tour, et se présentent aux portes de leur ville, qui leur sont impitoyablement fermées par leurs concitoyens que la crainte d'admettre l'ennemi a rendus barbares. C'est Turnus qui, lui seul, pénètre dans l'enceinte de leur camp, qui, comme un lion renfermé dans la bergerie, et cher-

chant à s'échapper, combat seul contre tous les Troyens, s'ouvre un passage, s'élance des remparts dans le Tibre, le traverse à la nage, et rejoint enfin son armée. Aucun passage dans l'*Iliade* n'est supérieur à celui-ci, soit pour la nouveauté de l'invention, soit pour la beauté de l'exécution. Turnus égale presque Achille, et Virgile est véritablement digne du surnom d'*homérique*, que lui donnèrent les Romains, et qu'il mérite comme rival, et non comme imitateur. On sent que je ne parle ici que de la variété et de la richesse que Virgile a mises dans ses combats.

Après ce magnifique tableau, je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un autre plus nouveau, et plus frappant encore: c'est celui du débarquement des Arcadiens et des Toscans envoyés au secours des Troyens. La difficulté de cette opération militaire, le prodigieux avantage de ceux qui combattent sur terre, les efforts incroyables de ceux qui tentent d'aborder, le danger d'échouer, les vaisseaux engagés dans les bancs de sable ou brisés contre les rochers, cette foule de guerriers qui

tentent l'abordage à la vue de l'ennemi, dans des attitudes et par des moyens différens; les uns s'élançant de leurs vaisseaux sur la grève, les autres posant sur la rive un pied mal assuré, d'autres appliquant des échelles ou glissant sur leurs rames; le choc désordonné des deux partis: tout cela est neuf, pittoresque, et n'appartient qu'à Virgile; ce qui est d'autant plus remarquable, que le sujet d'Homère, où l'armée de mer est combinée avec l'armée de terre, amenoit naturellement une semblable description qu'il a négligée, et dont il a laissé les honneurs tout entiers à Virgile.

Enfin, Homère a souvent mis ses héros aux prises avec la mort ou le danger, mais jamais avec la douleur: c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Une flèche a dangereusement blessé le héros troyen; on l'emporte du champ de bataille dans sa tente, environné de la consternation et des larmes de son fils et de ses principaux capitaines: lui seul est insensible, il demande avec instance qu'on le guérisse par les moyens, non les plus doux, mais les plus courts, et qu'on le ren-

voie au combat : *seseque in bella remittant.* Le médecin Iapis tâche en vain d'arracher la flèche ; elle résiste à ses efforts, et triomphe de son art. Vénus alors va sur le mont de Crête, chercher le dictame, le plus puissant et le plus salutaire des végétaux ; une infusion de cette plante détache la flèche qui tombe d'elle-même. Énée à peine guéri, prend son fils dans ses bras ; et, profitant de la circonstance pour l'instruire par un grand exemple, lui adresse ces mots à la fois touchans et sublimes :

Reçois de moi, mon fils, la leçon de l'honneur,
D'autres te donneront l'exemple du bonheur.

Tout dans ce morceau me paroît supérieur aux plus beaux détails des combats d'Homère. La tendresse filiale, l'amour paternel et maternel, de grandes difficultés vaincues dans la description des opérations chirurgicales, la grandeur de l'ame et ses affections les plus tendres, l'intérêt d'un grand danger, la joie du succès, le naturel, le merveilleux, le mérite de l'invention, la beauté des images, l'élégance de l'élocution : tout s'y trouve réuni.

On peut remarquer aussi que, par un art digne de Virgile, il a su, dans cette peinture, placer le médecin lui-même au nombre de ses héros; il suppose très-ingénieusement qu'Iapis, favori d'Apollon, a reçu de lui le choix de la lyre ou de la médecine. Son père est vieux et infirme: sa tendresse filiale donne la préférence à l'art de guérir. C'est ce même Iapis, qui, assuré de la guérison d'Énée, s'écrie:

Des armes! Mes amis, qu'on lui rende ses armes!

Un tel personnage méritoit d'autant plus d'être remarqué, qu'il offre une espèce de contraste entre sa profession bienfaisante et paisible, et ses sentimens héroïques et guerriers.

Quelquefois aussi Virgile sait mieux qu'Homère tirer parti du choix de ses héros. Il introduit dans ses batailles, des rois, des princes, des capitaines illustres, et, à côté d'eux, des pontifes et des prêtres; ailleurs, c'est un malheureux pêcheur, un simple fermier, qui,

Pauvre cultivateur du domaine d'autrui,
Ne plantoit, ne semoit, ne cueilloit pas pour lui.

Son fils abandonnant son ruisseau, sa rivière,
Et les rets du pêcheur pour la lance guerrière,
Arraché, malgré lui, de ses rustiques toits,
S'en va mourir bien loin pour la cause des rois.

On ne peut nier que le contraste qui résulte de conditions si différentes ne soit extrêmement ingénieux.

Une observation très-importante, et qui ajoute à la vérité de celle que je viens de faire, c'est que les dieux, une fois admis dans l'action épique, doivent, comme les hommes, soutenir leur caractère: c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Après avoir rempli ses six premiers livres de la haine de Junon, il ne manque pas de la faire reparoître dans le septième; et, dans le moment où elle découvre les premières tentatives des Troyens pour s'établir dans l'Italie, dont elle les avoit jusqu'alors écartés aveo tant d'obstination, il lui prête un discours plein de la même fureur et du même emportement qui l'ont caractérisée dans le début de l'*Énéide*. C'est par son ordre qu'Alecton sort des enfers; qu'elle porte le trouble, l'épou-

vante et la rage dans le cœur d'Amate et de Turnus; qu'elle dirige une flèche d'Ascagne sur une biche chère à la jeune Sylvie; qu'au bruit de sa trompette infernale elle appelle au combat les paisibles habitans des campagnes, conduit la guerre des cabanes dans les palais, et embrase toute l'Italie.

Pour prouver mon impartialité, j'ajouterai aux éloges que j'ai donnés à l'invention de ces différens personnages, quelques observations critiques. Amate, dont le caractère est d'ailleurs très-bien conçu et très-bien executé, meurt peut-être d'une manière peu digne de son rang et du talent de Virgile: elle se pend à une poutre. Un seul vers renferme le récit de cette mort qui pouvoit fournir un tableau très-intéressant. Lorsque les grands poëtes épiques ou dramatiques prennent le parti de faire périr leurs principaux personnages d'une mort violente et volontaire, alors ils déploient, si j'ose ainsi dire, toute l'éloquence de la mort; ils font sortir du cœur, à ce dernier moment, les cris du regret, les accens du remords, et l'expression du

souvenir déchirant des grandes fautes ou des évènemens malheureux qui ont amené cette catastrophe. C'est ainsi que Virgile a fait mourir Didon. Rien de plus pathétique que le discours qu'il lui fait prononcer, au moment où elle est prête à se donner le coup mortel. C'est alors que reviennent à sa mémoire toutes les époques heureuses ou malheureuses de sa vie; qu'elle se félicite de ce qu'elle a fait de grand, et qu'elle s'accuse de ses foiblesses. Voilà sur quel modèle devoit être tracée la mort d'Amate; ce qui étoit d'autant plus aisé, que son triple caractère de reine, d'épouse et de mère étoit plus fécond en sentimens tendres ou fiers, et tous profondément intéressans. C'est ainsi que Racine, prêt à faire périr Monime du même genre de mort, lui prête un monologue plus touchant que les scènes les plus pathétiques de sa tragédie:

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter:
L'évènement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort; et j'en ai pour garans trop certains,
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains.

Ah! que d'un si beau sang dès long-temps altérée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée!
Quel ennemi son bras leur alloit opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et, dans tous ses malheurs, reconnoître tes crimes?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé!
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frère:
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous.
Tison de la discorde, et fatale furie
Que le démon de Rome a formée et nourrie!
Et je vis! et j'attends que de leur sang baigné
Pharnace des Romains revienne accompagné,
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie!
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie:
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts;
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes sans toi sauront me secourir:
Et périsse le jour, et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première!

Peut-être aussi Virgile n'a-t-il pas tiré tout le parti possible du rôle accessoire d'Ascagne. Après avoir peint de la manière la plus heureuse ce jeune prince, héritier des grands destins de son père, ne pouvoit-il pas le placer dans de grands dangers qui auroient produit la plus vive émotion? Il auroit pu, dans quelque description de combats ou d'assauts, le précipiter dans l'onde ou l'entourer de flammes; son père l'auroit arraché à ce péril, l'auroit pris entre ses bras, l'auroit montré aux Troyens, dont il étoit la plus chère et la plus précieuse espérance. Qu'on mette sur le fonds de ce tableau le dessin et les couleurs de Virgile, et je suis assuré qu'il produira le plus grand effet, sur-tout si Énée, pour sauver son fils, s'expose lui-même à un danger éminent.

SUR LE STYLE DE VIRGILE.

L'Apollon du Belvedère et le style de Virgile sont généralement reconnus pour ce qu'il y a de plus parfait dans les arts. On a souvent comparé Racine au poëte latin; mais il y a entr'eux la différence

qui doit être entre un poëte épique et un poëte tragique. Le genre de Virgile admettoit les sentimens tendres et passionnés que nous admirons dans le poëte français; mais les tragédies de celui-ci sont et doivent être étrangères aux descriptions brillantes et pompeuses de la poésie épique.

Il n'y a guères dans tout le théâtre de Racine que le combat d'Étéocle et de Polynice, le songe d'Athalie, et le récit de Théramène, qui approchent des grandes beautés épiques. J'ai tâché, dans les vers suivans, de rendre les caractères du style de Virgile:

Homère déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique.
Ta muse me rappelle en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grâce elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie, économe prudent,
Brillant, mais naturel et pur, quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse.
Le goût fut ton génie; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erroient encor sans frein,
A mis pour les guider les rênes dans ta main.

Poëme de l'Imagination.

Pour faire connoître tout l'artifice du style de Virgile, je ne multiplierai pas les citations. Il suffira de le comparer à Homère, lorsque tous les deux ont exprimé les mêmes idées : tels sont ces deux passages, où Pâris est comparé par Homère dans le second livre de l'*Iliade*, et Turnus par Virgile dans le onzième livre de l'*Énéide*, à un cheval délivré de ses liens. C'est là qu'on peut voir comment Virgile lutte avec succès contre le plus grand des poëtes, contre la plus belle des langues, et sait tirer de la sienne des équivalens qui, dans cette comparaison, lui donnent au moins l'égalité. Pour faire mieux ressortir les beautés de Virgile, soyons un instant ses Mœvius; parcourons les beautés qu'il a omises, et voyons ensuite celles par lesquelles il a racheté cet oubli. « Comment, auroit dit ce critique » Romain, Virgile a-t-il pu oublier cette » belle idée d'un cheval long-temps re- » posé, et abondamment nourri; ce qui, » dans un animal fougueux et robuste, » doit produire cette surabondance d'es- » prits animaux, qui ajoute à sa vigueur

» et à son impétuosité naturelles? Com-
» ment a-t-il cru pouvoir représenter par
» un vers rempli de consonnes, ce beau
» vers mouillé, par la fréquente répéti-
» tion de l'*iota*, si heureusement imitatif
» dans cette occasion,

Εἰθὸς λουέσθαι ῥοῦσιν ἐπ' ἀφθίτοιο ποταμοῖο.

HOM., XIV. 11.

Accoutumé à se baigner dans le fleuve qui coule abondamment,

» ce vers, qui représente si bien la fluidité
» de l'élément dans lequel il va chercher
» la fraîcheur du bain accoutumé? C'est là,
» en effet, qu'est l'infériorité de Virgile. »

Voyons comment il nous en a dédommagés, par ce bel hémistiche: « *tandem liber equus*, le coursier libre enfin. » Ce dernier mot, lui seul, n'exprime-t-il pas d'une manière infiniment heureuse, l'impatience avec laquelle ce superbe animal a supporté son esclavage et son oisiveté? Cette expression si juste et si poétique *flumine noto*, le fleuve accoutumé, n'équivaut-elle pas à la supériorité d'harmonie imitative que j'ai remarquée dans le vers d'Homère? Cette épithète est d'autant mieux choisie, qu'on sait à quel point un grand nombre d'ani-

maux sont gouvernés par l'habitude des lieux, des personnes et des choses. Dans les derniers vers de ce passage, combien d'images vives et d'expressions brillantes! Ce frémissement d'un animal fougueux en pleine jouissance d'une campagne découverte, *campoque potitus aperto*, cette encolure superbe, ce luxe de vigueur et de santé, cette crinière ondoyante qui se joue sur son cou et sur ses épaules, appartiennent uniquement à Virgile. Combien sur-tout la fin du dernier vers

Luduntque jubæ per colla, per armos.

contraste parfaitement, par une sorte d'abandon et de négligence, avec la force et la fermeté du vers qui précède! De plus, on remarquera qu'il n'y a pas dans ce morceau une coupe de vers, un repos, qui ne concoure à la plus grande variété possible; plusieurs mots sont rejetés d'un vers à l'autre, de manière à produire le plus grand effet, comme,

Tandem liber equus
Emicat,
Luxurians,

Ces remarques sont sur-tout adressées à ceux qui dans les langues modernes cherchent à imiter les grands maîtres qui ont écrit dans des langues plus riches et plus poétiques. Virgile est ici le véritable modèle des traducteurs qui prétendent à l'honneur de l'originalité.

Pope, dans sa belle traduction de l'*Iliade*, a très-bien rendu les idées de l'original; mais j'ai été surpris de le voir ici négliger, dans une langue qui lui offroit tant de facilité, le mérite de l'harmonie imitative et de la variété, si nécessaire à la poésie pittoresque. Presque tous ses vers ont la même coupe et les mêmes repos. Malgré les efforts que j'ai faits pour être plus fidèle, sous ce rapport, ce n'est qu'en tremblant que je transcris ici les vers qui représentent si foiblement les beautés du poëte latin:

Tel qu'un coursier captif dont une herbe abondante,
A, dans un long repos, nourri la fougue ardente;
Rompt ses liens, s'échappe, et, loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Exerce dans les champs sa fière indépendance;
Tantôt revole au pré qui nourrit son enfance;

Tantôt flaire, en courant, les haras populeux
Où la jeune cavale est promise à ses feux ;
Tantôt, pour le cristal d'une fraîche rivière,
Oubliant et l'amour et l'herbe printannière,
Pour calmer les bouillons de son sang enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé ;
Tantôt sur son poitrail, sur sa noble encolure,
Secouant de ses crins l'ondoyante parure,
Dans un large vallon, propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Sur ses jarrets nerveux, qu'un saut hardi déploie,
Vole, et frémit d'amour et d'orgueil et de joie.

On verra que j'ai tâché de faire entrer dans ces vers quelques-unes des idées d'Homère oubliées par Virgile. Ces citations me conduisent naturellement à quelques observations sur l'artifice des comparaisons si souvent employées dans le poëme épique.

SUR LES COMPARAISONS.

J'ai déjà eu occasion de remarquer que les comparaisons dans la poésie, avoient moins pour objet d'exprimer les rapports qui se trouvent entre des êtres différens, que de produire une sorte de richesse et de variété. Il y a peu de rapports entre

Orphée pleurant sa femme, et un rossignol pleurant ses petits; mais la peinture que Virgile a tracée de la douleur de cet oiseau est un des passages les plus touchans du bel épisode d'Eurydice et d'Orphée.

Pour produire cette richesse et cette variété, le poëte habile compare, tantôt un objet moral à un objet physique, tantôt un objet physique à un objet moral, tantôt les hommes aux animaux, tantôt les ani-animaux aux hommes. Citons quelques exemples connus de ces différens genres de comparaisons. Mornay, l'un des héros de *la Henriade*, avoit conservé, à la cour, toute la pureté de son ame, et Voltaire enrichit cette idée par cette belle comparaison:

Belle Aréthuse! Ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voltaire a pris cette comparaison au jésuite Lemoine, et l'on peut assurer que c'est un des plus heureux larcins qu'il ait faits; mais il ne doit qu'à lui-même celle qu'on

va lire. D'Aumale a reçu un ordre qu'il exécute, malgré lui :

Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paroît menacer même en obéissant.

Voilà deux modèles parfaits de quelques-uns des genres de comparaisons dont je parle.

D'autres fois, par un artifice plus fécond encore, le poëte cherche des rapports entre les petits objets et les grands. C'est ainsi que Virgile compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes :

Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
En des corps différens les essaims se séparent;
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens;
La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur le sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.
. . . . . .
Tout s'empresse; partout coule un miel odorant
Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre.

L'un tour à tour enferme et déchaîne les vents ;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissans ;
L'autre, du fer rougi, tourne la masse ardente ;
L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante,
Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux
Qui tombent en cadence et domptent les métaux.

On sent que le premier charme de cette comparaison est la variété qu'elle produit, et que l'imagination aime à passer de ces foibles animaux pétrissant la cire et distilant le miel dans leurs humbles cellules, à ces robustes fils de Vulcain, qui dans leurs forges brûlantes fatiguent l'enclume, et façonnent les métaux.

Par le même artifice, et, pour le même but, le poëte compare les grands objets aux petits ; ainsi Virgile, après avoir peint les Troyens, préparant à l'envi leur départ de Carthage, ajoute :

Ainsi, quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons
Par des sentiers étroits s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes.
L'une conduit la troupe, et trace le chemin ;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain ;

Celle-ci des traîneurs excite la paresse ;
Pour le bien de l'État, tout agit, tout s'empresse ;
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardens travailleurs les chemins sont couverts.

C'est ici que la richesse et la variété sont portés à leur plus haut degré. Vous passez d'un grand peuple à une troupe de fourmis, d'une grande ville à la campagne, d'un port à un champ de bled.

Virgile a quelquefois poussé plus loin encore cette heureuse hardiesse. Dans l'un de ses six derniers livres, si décriés par une tradition collégiale adoptée par M. de Laharpe lui-même, Vulcain ayant consenti à forger, sur la demande de Vénus, une armure pour le fils de cette déesse, se lève bien avant le retour de la lumière. Pour exprimer cette diligence, le poëte pouvoit tirer sa comparaison de l'aurore ou du soleil, ou de quelqu'autre objet de la nature convenable à la noblesse du personnage. Le besoin de variété l'a conduit à celle qui suit :

A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière ;
Et, telle que rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère, à ses humbles foyers,

Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Ou tenant dans sa main l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille et l'honneur de son lit:
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.

Ainsi, le lecteur en quittant la couche d'or du couple divin, le palais de l'Olympe, les forges de Lemnos, où se forgeoient l'égide de Pallas et les foudres de Jupiter, se trouve transporté, par la magie de cette comparaison, dans l'humble ménage d'une mère de famille laborieuse et vigilante, qui dès le point du jour réveille le feu assoupi sous la cendre, distribue leur tâche journalière aux femmes qui la servent, travaille elle-même pour élever ses enfans en bas âge, et conserver la chasteté conjugale.

Voilà un de ces admirables tableaux qui n'appartiennent qu'à Virgile, où il a su réunir sans disparate les idées les plus majestueuses et les plus simples; et tout cela est dû aux traits ingénieux et naïfs d'une comparaison bien choisie.

Enfin, la comparaison a lieu quelquefois entre les objets de la nature et les travaux des arts. Dans un épisode, plusieurs fois imprimé, je me proposois de peindre, avec des traits nouveaux, une jeune beauté. Laissant donc de côté, la vivacité, l'enjouement, l'élégance des formes et la régularité des traits, j'ai tâché de la rendre intéressante, en la rendant insignifiante; c'est-à-dire, en lui donnant une ame neuve, des sens non encore éveillés, un grand calme, et une extrême modestie. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans cette comparaison qui m'a paru obtenir le suffrage de plusieurs gens de lettres:

Tout en elle étoit calme; une pudeur modeste
Régloit son air, sa voix, son silence, son geste;
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir,
N'exprimoient rien encore, et faisoient tout sentir.
Il sembloit qu'en secret sa douce indifférence
D'un ascendant suprême attendît la puissance.
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galathée enchantoit les regards,
Lorsqu'essayant la vie et son ame naissante,
N'étant déjà plus marbre, et pas encore amante,
Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre, elle attendoit l'amour.

Dans ces observations, j'ai tâché de faire sentir tout ce qui constitue la beauté d'un poëme épique, et de prouver que Virgile n'a oublié aucun de ces avantages. Il ne me reste plus qu'à réfuter quelques objections faites par des hommes de mérite contre quelques-uns des premiers livres et surtout contre les six derniers. M. de Laharpe paroît craindre que le cinquième, où Virgile décrit les jeux célébrés en Sicile sur le tombeau de son père, ne refroidisse le lecteur. On auroit pu, avec plus de raison, faire ce reproche au troisième, qui ne renferme que la description d'une navigation dans les mers de la Grèce et de l'Italie; mais ce livre et le cinquième sont également à leur place. Le premier est, pour le lecteur, un agréable repos, après la catastrophe d'un grand empire; l'autre est peut-être encore, à cet égard, plus convenablement placé entre la mort de Didon et la description des enfers. C'est ce livre que Montaigne regarde comme le plus grand effort de la poésie de Virgile.

Examinons enfin, s'il est vrai que les six derniers livres soient inférieurs aux pre-

miers pour l'invention, l'intérêt et le style. Je remarquerai d'abord, que la plupart des lecteurs français sont tellement accoutumés aux peintures de l'amour théâtral, que l'intérêt cesse pour eux où ces peintures finissent. Aussi, y a-t-il un grand nombre, non-seulement de lecteurs ordinaires, mais de gens de lettres, qui n'ont lu avec plaisir dans l'*Énéide* que le quatrième livre et quelques morceaux du second. Mais ce n'est pas là qu'est l'intérêt de l'action épique; il est dans tout ce qui prépare le dénouement, dans tout ce qui doit décider des destinées d'Énée et de Turnus; et il est évident que c'est dans les derniers livres que tous ces évènemens se trouvent. La fureur de Junon qui se réveille, le soulèvement de toute l'Italie, l'apparition de Turnus, opposant sa valeur, sa naissance, le crédit d'Amate aux oracles des dieux et aux droits d'Énée, la victoire adroitement balancée dans différens combats, redoublent certainement l'intérêt et la curiosité. C'est dans ces derniers livres qu'il a sur Homère l'avantage de la moralité; c'est là que sont tracés en grand les

plus nobles et les plus tendres affections de l'ame, l'amour paternel et maternel, l'amour filial, la valeur vertueuse, la pitié compatissante et l'amitié héroïque. A l'égard de l'invention, c'est dans ces derniers livres qu'il fait paroître ses héros les plus intéressans, et, que, sous ce rapport, il a peut-être quelqu'avantage sur Homère. Tous les héros de celui-ci, de l'aveu même de M. de Laharpe, étoient généralement connus dans la Grèce; presque tous ceux de Virgile, tels que Turnus et Camille, Mézence, Lausus, Pallas, Nisus et Euryale, sont autant de créations. Aussi, jusqu'à ce qu'on connoisse les richesses poétiques de la Grèce avant Homère, il est difficile de décider lequel des deux a porté au plus haut degré le mérite de l'invention. Quant au style, le seul épisode de Cacus peut-être seroit une réponse suffisante. Mais, qui peut compter le nombre de beautés poétiques qui font le charme des six derniers livres, que l'on pourroit regarder comme supérieurs aux premiers par une certaine originalité qui tient à la nouveauté du sujet,

et où Virgile se montre pleinement affranchi de la tutelle d'Homère!

Cette traduction m'a été inspirée, non-seulement par l'amour de la poésie, mais encore par un sentiment de reconnoissance pour Virgile. J'ai dû à ses *Géorgiques* les premiers encouragemens que j'ai reçus dans la carrière poétique, et dès-lors je lui ai voué une espèce de culte. Ce sentiment presque religieux m'a soutenu dans ma nouvelle entreprise, non moins effrayante par l'étendue de l'ouvrage que par la perfection décourageante de mon modèle. Je ne me dissimule pas à combien de critiques elle m'expose. Quiconque est digne de lire Virgile, sent combien il est téméraire d'en tenter la traduction. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déjà plus dit, à cet égard, que les plus rigoureux censeurs ne m'en peuvent dire. Et d'abord, je me suis plus d'une fois re-

proché de n'avoir pu conserver plusieurs des beautés du texte, sans alonger la traduction ; d'avoir trop souvent remplacé par une élégance et une rondeur harmonieuse, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poëtes, ainsi traduits, sont de l'or passé par la filière, et dont on augmente l'étendue sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques*, qu'une traduction étoit une dette, et qu'il falloit payer, non dans la même monnoie, mais la même somme. Je ne pense pas tout-à-fait de même aujourd'hui : une cassette remplie de pièces d'or seroit mal représentée par un tonneau de petite monnoie, quand même la somme seroit égale. Après cet aveu, peut-être me sera-t-il permis de dire un mot pour ma justification. Il y a contre moi de grandes raisons, il y a de grands exemples pour. Pope, dans son admirable traduction de l'*Iliade*, a excédé de beaucoup le nombre des vers d'Homère. Il a rendu, en treize ou quatorze vers, la description d'un clair de lune, qui n'en occupe que cinq dans l'o-

riginal. Dryden, dans sa traduction de l'*Enéide*, a porté encore plus loin la disproportion, et même quelquefois au détriment de l'original. Je n'en citerai qu'un exemple. Énée, reconnoissant dans un des tableaux qui décoroient le temple de Carthage, le malheureux Priam, à qui Achille remet le corps de son fils, se retourne vers Achate, et lui dit, avec une touchante simplicité : Voilà Priam, *en Priamus*. Ce mot seul porte à l'imagination une foule d'idées accessoires qu'il étoit inutile d'exprimer. Dryden l'a malheureusement noyé dans une superfluité de paroles qui en détruisent l'effet. Je me suis efforcé d'éviter ce défaut; et, quand je me permets quelques extensions du texte, c'est, le plus souvent, pour conserver des détails historiques, généalogiques ou militaires. Le nom des combattans, leur famille, leur patrie, leur costume, leurs armures, le genre de leurs blessures, et jusqu'à leurs attitudes, tout est fidèlement exprimé. Enfin, j'ai peut-être le droit de dire à ceux qui ignorent la langue latine : « Une foule » de beautés étoient perdues pour vous,

» je vous en ai transmis quelques-unes;
» je vous demande donc une reconnois-
» sance d'admiration pour l'original, et
» d'indulgence pour le traducteur. »

L'ÉNÉIDE.

LIVRE PREMIER.

Moi qui jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres,
Qui depuis, pour les champs désertant les forêts,
Et soumettant la terre aux enfans de Cérès,
La forçai de répondre à leur avide attente;
Désormais, entonnant la trompette éclatante,
Je chante les combats et ce guerrier pieux
Qui, banni par le sort des champs de ses ayeux,
Et des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Long-temps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Alors qu'il disputoit à cent peuples fameux
Cet asile incertain tant promis à ses dieux,
Et préparoit de loin la race ausonienne,
L'empire des Albains et la grandeur romaine!
Muse, raconte-moi ces grands évènemens;
Dis pourquoi de Junon les fiers ressentimens,

Poursuivant en tous lieux le malheureux Énée,
Troublèrent si long-temps la haute destinée
D'un prince magnanime, humain, religieux :
Tant de fiel entre-t-il dans les ames des dieux !

A l'opposé du Tibre et des champs d'Ausonie,
Des riches Tyriens heureuse colonie,
Carthage élève aux cieux ses superbes remparts,
Séjour de la fortune et le temple des arts.
Aucun lieu pour Junon n'eut jamais tant de charmes :
Samos lui plaisoit moins. C'est là qu'étoient ses armes,
C'est là qu'étoit son char ; là son superbe espoir
Veut voir la terre entière adorer son pouvoir.
Mais un bruit menaçant vient alarmer son ame :
Un jour doit s'élever, des cendres de Pergame,
Un peuple de sa ville orgueilleux destructeur,
Et du monde conquis vaste dominateur :
Du sort impérieux tel est l'ordre suprême.
Tremblante pour sa gloire, et pour les Grecs qu'elle aime,
Se rappelant encor tous ces fameux combats
Que pour ces Grecs chéris avoit livrés son bras,
Une autre injure parle à son ame indignée :
Par un berger troyen sa beauté dédaignée,
L'odieux jugement qui fit rougir son front,
Hébé pour Ganymède essuyant un affront,
Tout l'irrite à-la-fois, et sa haine bravée
Vit au fond de son cœur profondément gravée.

Aussi, du Latium fermant tous les chemins.
Aux vaincus épargnés par les Grecs inhumains,
Sa haine insatiable en tous lieux suit sa proie,
Et défend l'Ausonie aux grands destins de Troie.
L'inflexible destin secondant son orgueil,
De rivage en rivage, et d'écueil en écueil,
Prolongeoit leur exil : tant dut coûter de peine
Ce long enfantement de la grandeur romaine !
Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs trinacriens avoient rasé les bords;
Déjà leurs nefs perdant l'aspect de la Sicile,
Voguoient à pleine voile, et de l'onde docile
Fendoient d'un cours heureux les bouillons écumans,
Quand la fière Junon, de ses ressentimens
Nourrissant dans son cœur la blessure immortelle,
« Quoi ! sur moi les Troyens l'emporteroient, dit-elle !
» Et de ces fugitifs le misérable roi
» Pourroit dans l'Italie aborder malgré moi !
» Le destin, me dit-on, s'oppose à ma demande :
» Junon doit obéir quand le destin commande.
» Pergame impunément a donc pu m'outrager ?
» Seule entre tous les dieux je ne puis me venger ?
» O fureur ! Quoi ! Pallas, une simple déesse,
» A bien pu foudroyer les vaisseaux de la Grèce;
» Soldats, chefs, matelots, tout périt sous ses yeux :
» Pourquoi ? pour quelques torts d'un jeune furieux.

» Elle-même, tonnant du milieu des nuages,
» Bouleversa les mers, déchaîna les orages,
» Dans un noir tourbillon saisit l'infortuné
» Qui vomissoit des feux de son flanc sillonné,
» Et de son corps, lancé sur des roches perçantes,
» Attacha les lambeaux à leurs pointes sanglantes!
» Et moi, qui marche égale au souverain des cieux,
» Moi, l'épouse, la sœur du plus puissant des dieux,
» Armant contre un seul peuple et le ciel et la terre,
» Vainement je me lasse à lui livrer la guerre!
» Suis-je encore Junon? et qui d'un vain encens
» Fera fumer encor mes autels impuissans?»
En prononçant ces mots, la déesse en furie
Vers ces antres, d'Éole orageuse patrie,
Précipite son char. Là, sous de vastes monts,
Le dieu tient enchaînés dans leurs gouffres profonds
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes;
S'agitant de fureur dans leurs prisons tremblantes,
Ils luttent en grondant, ils s'indignent du frein.
Au haut de son rocher, assis le sceptre en main,
Éole leur commande; il maîtrise, il tempère
Du peuple impétueux l'indocile colère:
S'il n'étoient retenus, soudain cieux, terre, mers,
Devant eux rouleroient emportés dans les airs.
Aussi, pour réprimer leur fougue vagabonde,
Jupiter leur creusa cette prison profonde,

Entassa des rochers sur cet affreux séjour,
Et leur donna pour maître un roi qui, tour-à-tour
Irritant par son ordre, ou calmant leurs haleines,
Sut tantôt resserrer, tantôt lâcher les rênes.
Devant lui la déesse abaissant sa hauteur,
« Roi des vents, lui dit-elle, avec un air flatteur,
» Vous, à qui mon époux, le souverain du monde,
» Permit et d'appaiser et de soulever l'onde!
» Un peuple que je hais, et qui, malgré Junon,
» Ose aux champs des Latins transporter Ilion,
» Avec ses dieux vaincus fend les mers d'Étrurie:
» Commandez à vos vents de servir ma furie;
» Dispersez sur les mers ou noyez leurs vaisseaux,
» Et de leurs corps épars couvrez au loin les eaux.
» Douze jeunes beautés ornent ma cour brillante;
» Déïope, la plus jeune et la plus séduisante,
» Unie à vos destins par les nœuds les plus doux,
» Acquittera les soins que j'exige de vous;
» Et d'Éole à jamais la compagne fidelle,
» Un jour lui donnera des enfans dignes d'elle.»
« Reine, répond Éole, ordonnez, j'obéis:
» A la table des dieux, par vous je suis assis;
» Par vous, j'ai la faveur du souverain du monde,
» Et je commande en maître aux puissances de l'onde.
Il dit: et, du revers de son sceptre divin,
Du mont frappe les flancs: ils s'ouvrent, et soudain

En tourbillons bruyans l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence;
Le rapide Zéphire, et les fiers Aquilons,
Et les vents de l'Afrique, en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes.
On entend des rochers les tristes hurlemens,
Et des cables froissés les affreux sifflemens;
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde;
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.
Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante.
Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante,
« Heureux, trois fois heureux, ô vous qui, sous nos tours,
» Aux yeux de vos parens, terminâtes vos jours!
» O des Grecs le plus brave et le plus formidable,
» Fils de Tydée, hélas! sous ton bras redoutable,
» Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,
» Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin!
» Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,
» Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troie,
» Où le Xanthe effrayé roule encor dans ses flots
» Les casques et les dards, et les corps des héros! »
Il dit: l'orage affreux, qu'anime encor Borée,
Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée;

Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns, sur la cîme des flots
Demeurent suspendus; d'autres, au fond des eaux,
Roulent, épouvantés de découvrir la terre.
Aux sables bouillonnans l'onde livre la guerre.
Par le fougueux Autan, rapidement poussés
Contre de vastes rocs, trois vaisseaux sont lancés;
Trois autres, par l'Eurus, ô spectacle effroyable!
Sont jetés, enfoncés, enchaînés dans le sable.
Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot : par sa chûte frappé,
Le pilote tremblant, et la tête baissée,
Suit le flot qui retombe; et l'onde courroucée,
Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant sous leur poids à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abîme, et disparoît sous l'onde:
Son mât seul un instant se montre à nos regards.
Alors s'offrent au loin, confusément épars,
Nos armes, nos débris, notre antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abîme immense.
Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas
L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts;

Déjà du vieil Alethe et du fidèle Achate
Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate,
Et les torrens vainqueurs entrent de tous côtés.
Cependant de ses flots, sans son ordre agités,
Neptune entend le bruit; il entend la tempête
Mugir autour d'Énée, et gronder sur sa tête;
Il voit flotter épars les débris d'Ilion,
En devine la cause, et reconnoît Junon.
Aussitôt, appelant Eurus et le Zéphire,
« Eh quoi! sans mon aveu, quoi! dans mon propre empire,
» D'une race rebelle enfans audacieux,
» Vents, vous osez troubler et la terre et les cieux!
» Je devrois.... mais des flots il faut calmer la rage;
» Un autre châtiment suivroit un autre outrage.
» Fuyez, et courez dire à votre souverain
» Que le sort n'a pas mis le trident en sa main,
» Que moi seul en ces lieux tient le sceptre des ondes.
» Son empire est au fond de vos roches profondes:
» Qu'il y tienne sa cour, et, roi de vos cachots,
» Que votre Éole apprenne à respecter mes flots. »
Il dit: et d'un seul mot il calme les orages,
Ramène le soleil, dissipe les nuages.
Les Tritons, à sa voix, s'efforcent d'arracher
Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher;
Et lui-même, étendant son sceptre secourable,
Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,

Calme les airs, sur l'onde établit le repos,
Et de son char léger rase, en volant, les flots.
Ainsi dans la chaleur d'une émeute soudaine,
Quand d'un peuple irrité le courroux se déchaîne,
Déjà par la fureur tous les bras sont armés,
Déjà volent dans l'air les brandons enflammés;
Mais d'un sage vieillard si la vue imposante,
Dans l'ardeur du tumulte à leurs yeux se présente,
On se tait, on écoute, et ses discours vainqueurs
Gouvernent les esprits et subjuguent les cœurs:
Ainsi tombe la vague; ainsi, des mers profondes,
Neptune d'un coup-d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole, et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure l'azur.
Des Troyens cependant, fatigués par l'orage,
Les cris impatiens appellent le rivage,
Et pour gagner la rive ils redoublent d'efforts.
Dans un golfe enfoncé, sur de sauvages bords,
S'ouvre un port naturel, défendu par une île,
Dont les bras étendus, brisant l'onde indocile,
Au fond de ce bassin, par deux accès divers,
Ouvrent un long passage aux flots bruyans des mers.
Des deux côtés du port, un vaste roc s'avance,
Qui menace les cieux de son sommet immense;
Balancés par les vents, des bois ceignent son front;
A ses pieds le flot dort dans un calme profond;

TAYLOR INST. OXFORD

Et des arbres touffus l'amphithéâtre sombre
Prolonge sur les flots la noirceur de son ombre.
En face, un antre frais, sous des rochers pendans,
Fait jaillir une eau douce en ruisseaux abondans;
Autour règnent des bancs taillés par la nature.
La Naïade se plaît sous cette grotte obscure,
Qui présente à-la-fois un antre aux matelots,
Une eau pure à la soif, un asile au repos;
Et, sans qu'un fer mordant par son poids les arrête,
Les vaisseaux protégés y bravent la tempête.
Là volent sur le bord imploré si long-temps,
Les Troyens, du naufrage encor tout dégouttans.
La rive les reçoit; son tutélaire ombrage
Accueille les vaisseaux échappés à l'orage;
Et le nocher étend, au bord des flots amers,
Ses membres pénétrés du sel piquant des mers.
Entre les mains d'Achate un cailloux étincelle;
Il nourrit d'un bois sec cette flamme nouvelle.
Du fond de leurs vaisseaux ils tirent le froment,
A demi corrompu par l'humide élément.
De Cérès aussitôt le trésor se déploie;
Le feu sèche leurs grains, et la pierre les broie:
Le banquet se prépare; on partage aux vaisseaux
Ces alimens sauvés de la fureur des eaux.
Le héros, cependant, d'un roc gagne la cîme,
Et de la mer au loin interroge l'abîme;

Il cherche les vaisseaux ou leurs débris épars:
Rien ne paroît. Soudain s'offrent à ses regards
Trois cerfs au front superbe, errans dans la campagne;
Un jeune et long troupeau de loin les accompagne.
Il s'arrête à leur vue, il saisit à l'instant
Et son arc et ses traits, qui sifflent en partant.
Leurs chefs, qu'enorgueillit une ramure altière,
Déjà percés de traits roulent sur la poussière;
Puis il poursuit la troupe à travers la forêt:
Sa main lance à chacun l'inévitable trait,
Et ne les quitte pas, dans leur retraite sombre,
Qu'au nombre des vaisseaux il n'égale leur nombre.
Puis il retourne au port, partage son butin.
Pour animer la joie, il ajoute au festin
Un doux nectar mûri par un soleil fertile,
Qu'au départ leur donna le bon roi de Sicile.
Déjà leurs maux cédoient à la douce liqueur;
Il y joint ce discours, plus puissant sur leur cœur:
« Compagnons, leur dit-il, relevez vos courages;
» L'ame se fortifie au milieu des orages.
» Ce n'est pas d'aujourd'hui que commencent vos maux;
» Vous avez éprouvé de plus rudes assauts;
» Ceux-ci, n'en doutez point, s'appaiseront de même.
» N'avez-vous pas bravé l'antre de Polyphème?
» N'avez-vous pas naguère entendu sans terreur
» Des rochers de Scylla la bruyante fureur?

» Mes amis, bannissons d'inutiles alarmes;
» Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes.
» A travers les écueils, le courroux de la mer,
» Nous cherchons les beaux lieux promis par Jupiter.
» Là nous attend la paix; là vos yeux, avec joie,
» Verront se relever les murailles de Troie.
» Vivez, conservez-vous pour les jours du bonheur. »
Il dit: et dans son sein renfermant sa douleur,
La gaîté sur le front, la tristesse dans l'ame,
D'un espoir qu'il n'a pas, le héros les enflamme.
Mais la faim presse: alors leur diligente main
Dépouille avec ardeur leur sauvage butin,
Divise par le fer la proie encor vivante,
Enfonce un bois aigu dans la chair palpitante;
D'autres sur des trépieds placent l'airain bouillant,
Que la flamme rapide embrase en pétillant:
Tout s'apprête; et ces mets que le ciel leur envoie,
Et les flots d'un vin pur, font circuler la joie.
Le repas achevé, tous, par de longs discours,
De leurs amis perdus redemandent les jours;
Leurs cœurs sont partagés par l'espoir et la crainte:
Sont-ils vivans encor? ou bien, sourds à leur plainte,
Sont-ils déjà couverts des ombres de la mort?
Sur-tout le tendre Énée est touché de leur sort:
Au fidèle Gyas, au valeureux Cloanthe
Prodigue ses regrets et sa douleur touchante;

Tantôt il s'attendrit sur le sort de Lycus,
Et sur-tout de ses pleurs honore Caïcus.
Quand Jupiter, du haut de la voûte éthérée,
Contemplant et la terre et la mer azurée,
Et les peuples nombreux dans l'univers épars,
Sur la Libye enfin arrête ses regards.
Son esprit, des humains rouloit la destinée,
Lorsque Vénus, sa fille, et la mère d'Énée,
Gémissante, et de pleurs inondant ses beaux yeux:
« Arbitre souverain de l'empire des cieux,
» Toi qui, régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
» Tiens en main et la foudre et les rênes du monde,
» Qu'a donc fait mon Énée, et qu'ont fait les Troyens?
» Sauvés par mes secours du fer des Argiens,
» Faut-il, pour leur fermer les chemins d'Ausonie,
» Que de tout l'univers leur race soit bannie?
» Un jour, du grand Teucer rejetons glorieux,
» Les Romains, disiez-vous, régneroient en tous lieux;
» Un jour leur race illustre, en conquérans féconde,
» Gouverneroit la terre, assujétiroit l'onde.
» Vous me l'aviez promis: qui vous a fait changer?
» Hélas! par cet espoir j'aimois à me venger;
» A nos malheurs passés j'opposois cette joie,
» Et Rome adoucissoit les désastres de Troie:
» Chaque jour cependant reproduit nos malheurs.
» Grand roi! quand mettrez-vous un terme à nos douleurs?

» Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
» A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
» A bien osé franchir ce Timave fameux
» Dont l'onde impétueuse, en torrens écumeux,
» Par sept bouches sortant et tombant des montagnes,
» Court, d'une mer bruyante, inonder les campagnes.
» Là, lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
» A son peuple a donné ses armes et son nom;
» Et, confiant sa cendre à sa nouvelle Troie,
» Pourra vivre avec gloire, et mourir avec joie.
» Et nous, nous, vos enfans, attendus dans les cieux,
» Privés de nos vaisseaux par les vents furieux,
» Victimes du dépit d'une fière déesse,
» Sa main du Latium nous écarte sans cesse!
» Grand dieu! de notre encens est-ce donc là le prix?»
A ces mots, souriant à la belle Cypris,
Avec cet air serein qui calme la tempête,
Vers elle doucement il incline la tête,
Sur sa bouche de rose effleure un doux baiser,
Et par ces mots flatteurs se plaît à l'appaiser:
« Non, je ne change point; mes volontés suprêmes,
» Ma fille, en tous les temps demeureront les mêmes.
» Vous verrez s'élever ces remparts tant promis;
» Dans le palais des cieux vous verrez votre fils.
» Mais, pour mieux vous calmer, je veux de votre Énée
» Suivre dans tout son cours la haute destinée.

» De ce fils, votre amour, cent combats glorieux
» Signaleront bientôt le bras victorieux.
» Vainqueur de l'Ausonie, à ses peuples dociles
» Il donnera des mœurs, et des lois, et des villes.
» Là, tandis que l'État fleurira sous ses lois,
» Le printemps aux frimats succédera trois fois.
» Assis, après sa mort, sur le trône d'Énée,
» Ascagne trente fois verra naître l'année,
» Et, de Lavinium aux remparts des Albains,
» Portera le premier le berceau des Romains.
» Là, durant trois cents ans, sur toute l'Italie,
» Régneront vos Troyens, lorsque la jeune Ilie,
» Mêlant au sang de Mars le noble sang des rois,
» Sera mère en un jour de deux fils à-la-fois.
» D'une louve bientôt, sa nourrice sauvage,
» Romule sucera le lait, et le courage.
» De lui naîtra la gloire et le nom des Romains:
» Voilà ceux que j'ai faits les maîtres des humains.
» Leur pouvoir sera craint à l'égal du tonnerre,
» Aussi long que les temps, aussi grand que la terre.
» Junon même, Junon, qui, troublant l'univers,
» Arme encor contre vous l'air, la terre et les mers,
» Abjurant son dépit, et déposant sa haine,
» Un jour protégera la puissance romaine:
» Tel est l'arrêt du sort. Dans le long cours des ans,
» Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphans,

» A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
» Le sang d'Assaracus imposera des chaînes;
» Et les fils des vaincus, tout puissans à leur tour,
» Aux enfans des vainqueurs commanderont un jour.
» Ce héros qu'aux humains promet la destinée,
» Jules, prendra son nom du fils de votre Énée;
» Il domptera la terre; il s'ouvrira les cieux;
» Et vous-même, à la table où sont assis les dieux,
» Le recevrez vainqueur des peuples de l'aurore.
» Sous son astre brillant, quels beaux jours vont éclore!
» Du métal le plus pur ses jours seront filés.
» Je vois la foi, les mœurs, et les arts rappelés;
» De cent verroux d'airain les robustes barrières
» Refermeront de Mars les portes meurtrières;
» La Discorde au-dedans, fille affreuse d'enfer,
» Hideuse, y rugira sous cent cables de fer,
» Et, sur l'amas rouillé de lances inhumaines,
» De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »
Ainsi dit Jupiter; mais il craint que Didon,
Ignorant les destins des enfans d'Ilion,
Ne leur ferme les murs de sa cité nouvelle:
Il lui députe alors son messager fidèle.
Le dieu, d'un vol léger, fend les vagues des airs,
Et bientôt de l'Afrique il atteint les déserts.
Un facile succès couronne son message:
Il parle, il adoucit la superbe Carthage,

De sa puissante reine apprivoise l'orgueil,
Et les Troyens déjà sont sûrs d'un doux accueil.
Cependant du héros, tandis que tout sommeille,
Mille soins inquiets ont prolongé la veille:
Le jour naissant à peine a blanchi les côteaux,
Il sort, va visiter ces rivages nouveaux.
Sont-ils peuplés d'humains, ou de monstres sauvages?
A l'abri des rochers, et sous de noirs ombrages,
Il laisse ses vaisseaux, et, deux traits à la main,
Suivi du seul Achate, il se fraye un chemin.
Voilà qu'au fond d'un bois se présente sa mère:
Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une vierge de Sparte offre tous les dehors;
Ou telle, aux pieds d'Hémus, l'Hèbre voit sur ses bords
L'Amazone, animant les coursiers qu'elle dresse,
Voler, et de ses flots devancer la vîtesse.
Pareil est son habit, pareil est son carquois;
Sa flèche semble attendre un habitant des bois;
Un souple brodequin compose sa chaussure;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture,
De ses légers habits serrent les plis mouvans,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents.
La première elle approche: « Une de mes compagnes,
» Leur dit-elle, avec moi parcouroit ces campagnes;
» Je ne vois plus ses pas, je n'entends plus sa voix;
» Sur une peau de lynx elle porte un carquois;

» Peut-être en ce moment, par sa vive poursuite,
» D'un sanglier fougueux elle presse la fuite.
» Si le hasard l'a fait apparoître à vos yeux,
» O jeunes voyageurs! dites-moi dans quels lieux
» Je puis la retrouver.» Énée, à la déesse,
Répond en peu de mots: «La jeune chasseresse
» Que vous nous dépeignez, nous n'avons, dans ces bois,
» Ni rencontré ses pas, ni reconnu sa voix.
» O vous! mais de quel nom faut-il qu'on vous appelle?
» Cet air ni cette voix ne sont d'une mortelle:
» Oui, cet accent céleste, et cette majesté,
» Tout annonce dans vous une divinité,
» Une nymphe des bois, ou Diane elle-même,
» Une sœur de Diane. O déité suprême!
» De deux infortunés daignez plaindre le sort!
» Un orage cruel nous jeta sur ce bord;
» Ici nous ignorons dans quel climat nous sommes;
» Ici nous ignorons et les lieux et les hommes:
» Des honneurs solemnels vous paîront vos bienfaits.»
« Ces honneurs, dit Vénus, pour moi ne sont pas faits.
» Cet habit, ce carquois, cet arc, cette chaussure,
» Sont des filles de Tyr l'ordinaire parure.
» De la vaste cité qui frappe vos regards,
» Les enfans d'Agénor ont bâti les remparts;
» Ces champs sont la Libye; une race guerrière
» Contre ses ennemis en défend la frontière.

» La reine de ces lieux est la belle Didon;
» Elle reçut le jour dans la riche Sidon;
» Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
» Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
» L'histoire de ses maux voudroit un long discours;
» Je vais, en peu de mots, vous en tracer le cours.
» Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
» Plus encor par l'amour, Didon fut attachée.
» L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
» Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
» Pygmalion, obtint la grandeur souveraine.
» Bientôt s'allume entr'eux le flambeau de la haine.
» Insatiable d'or, ce monstre furieux,
» Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,
» Dans le temple en secret immole la victime;
» Et toutefois long-temps il sut cacher son crime,
» Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
» Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.
» Mais bientôt, d'un époux privé de sépulture,
» Le spectre s'élevant du sein de l'ombre obscure,
» Triste, pâle et sanglant, apparut à ses yeux,
» Dévoila de sa mort le mystère odieux,
» Et cette cour barbare, et l'autel homicide;
» Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
» De son lâche assassin lui livrant le trésor,
» Lui montra sous la terre un immense amas d'or.

» Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite:
» Ceux qu'une même horreur, ou que la crainte excite,
» Attroupés en secret, veulent suivre son sort.
» Des vaisseaux étoient prêts à s'éloigner du bord,
» Leur troupe s'en saisit; de leur asile avare
» On tire les trésors de ce monstre barbare:
» Maîtres de sa richesse, et bravant son courroux,
» Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups!
» Sur ces bords, à leur ville ils cherchoient une place,
» Et leur ruse innocente achète autant d'espace
» Que la peau d'un taureau, dépouillé par leur main,
» Pourroit en s'étendant embrasser de terrain:
» Leur ville en prit son nom. Mais, vous, puis-je connoître
» De quel sang vous sortez, quels lieux vous ont vu naître,
» Où s'adressent vos pas?» Elle dit. Le héros,
Poussant du fond du cœur de douloureux sanglots:
« O déesse! dit-il, si, du sort qui m'accable,
» J'essayois de conter l'histoire lamentable,
» Dans ce triste récit j'épuiserois le jour.
» Au sortir d'Ilion, notre antique séjour,
» (Peut-être d'Ilion vous savez l'infortune)
» Traînant de mers en mers une vie importune,
» Enfin l'onde en courroux m'a jeté dans ces lieux.
» Vous voyez cet Énée, adorateur des dieux,
» Connu par ses exploits, connu par ses désastres;
» Mon nom, trop glorieux, a volé jusqu'aux astres.

» Emportant les débris et les dieux des Troyens,
» Avec eux je cherchois les bords ausoniens.
» Berceau de nos ayeux, ces lieux nous redemandent:
» La déesse ma mère, et les dieux le commandent.
» Cependant je parcours, fugitif, inconnu;
» Des déserts où mon nom n'est jamais parvenu;
» Et d'une déité la fière jalousie
» Ferme à mon infortune et l'Europe et l'Asie. »
Le héros poursuivoit ce douloureux discours;
Mais sa mère attendrie en arrête le cours.
« Oh! qui que vous soyez, le ciel vous est propice!
» De la belle Didon la bonté protectrice
» Accueillera vos dieux, et votre peuple, et vous.
» Déjà pour vous le ciel m'annonce un sort plus doux;
» Et si, par mes parens instruite dès l'enfance,
» Des augures du ciel j'ai quelque connoissance,
» Votre flotte est sauvée, et vos amis perdus
» A vos embrassemens seront bientôt rendus.
» Voulez-vous en juger par de fidèles signes?
» Voyez voler en troupe et s'applaudir ces cygnes:
» Tout-à-l'heure l'oiseau du puissant Jupiter,
» D'un vol impétueux les poursuivoit dans l'air;
» Enfin leur troupe heureuse, échappée à sa serre,
» S'abat, ou va bientôt s'abattre sur la terre.
» Tels que vous les voyez dans les airs rassemblés,
» Et remis de l'effroi qui les avoit troublés,

» En chantant, battre l'air de leurs ailes bruyantes:
» Ainsi vos compagnons et leurs nefs triomphantes
» Voguent à pleine voile, et, rendant grâce au sort,
» Ils entrent, ou bientôt vont entrer dans le port.
» Sur cet augure heureux ne formez aucun doute;
» Avancez seulement, et suivez cette route:
» Elle mène à Carthage. » Elle dit: à ces mots,
Elle quitte son fils; mais aux yeux du héros
Elle offre, en détournant sa tête éblouissante,
D'un cou semé de lys la beauté ravissante:
De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux;
Sa robe, en plis flottans, jusqu'à ses pieds s'abaisse;
Elle marche, et son port révèle une déesse.
Son fils la reconnoît, et, tandis qu'elle fuit,
De ses yeux, de sa voix, long-temps il la poursuit,
Et, l'œil baigné de pleurs: « Quoi! toi-même, ô ma mère!
» Tu te plais à tromper un fils qui te révère!
» Ah! quand pourra ton fils te presser sur son sein,
» Mes yeux fixer tes yeux, ma main serrer ta main!
» N'abuse plus mes sens; que le fils le plus tendre
» Puisse en effet te voir, te parler et t'entendre? »
Il dit: et vers Carthage il avance à grands pas.
Sa mère cependant ne l'abandonne pas;
Elle ordonne aussitôt que d'une épaisse nue
Le voile officieux les dérobe à la vue;

Qu'à l'abri des regards, à l'abri du danger,
Nul ne puisse les voir, ni les interroger.
Sur son char aussitôt la brillante déesse
Revole vers Paphos, lieux charmans où sans cesse
L'encens le plus parfait, les plus nouvelles fleurs
Embaument cent autels de leurs douces odeurs.
Ils marchent cependant; déjà leur course agile
Franchit l'étroit sentier qui les mène à la ville:
L'un et l'autre déjà, d'un pas laborieux,
Gravissoient lentement la hauteur d'où leurs yeux
Embrassent et l'enceinte et les murs de Carthage.
Le héros, étonné, voit cet immense ouvrage;
Il admire ces tours, ces ports et ces remparts,
Le bruit tumultueux des travaux et des arts,
Des chaumes faisant place à ce séjour superbe,
Des temples s'élevant aux lieux où croissoit l'herbe.
Là, des rochers pesans roule l'informe poids;
Ici, le soc décrit les enceintes des toits;
Là, pour les dieux s'élève un auguste édifice;
Là viendra l'innocence invoquer la justice;
Contre les flots grondans et les vents orageux,
Le commerce a ses ports; le théâtre a ses jeux;
Et déjà, de la scène ornemens magnifiques,
Les marbres africains sont taillés en portiques.
Au retour du printemps, tel, aux essaims nouveaux,
Leur nouveau roi partage et prescrit leurs travaux:

Sur les eaux, sur les fleurs, tout vole, tout s'empresse;
Les unes, de l'État élèvent la jeunesse;
D'autres, d'un vol prudent, interrogent le ciel;
D'autres forment la cire, et pétrissent le miel;
D'autres viennent porter les tributs des campagnes;
D'autres, de leur fardeau déchargent leurs compagnes;
Celles-ci font la guerre au frélon dévorant;
Tout agit, tout s'emplit d'un nectar odorant.
« Peuple heureux! vous voyez s'élever votre ville;
» Et nous, dit le héros, nous cherchons un asile! »
Il marche cependant, de son voile entouré;
Et, mêlé dans la foule, il en est ignoré.
Un bois pompeux s'élève au milieu de Carthage,
Qui reçut ses enfans échappés du naufrage:
Là, la bèche en fouillant découvrit à leurs yeux
La tête d'un coursier, symbole belliqueux;
Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
Et Junon à ce gage attacha la victoire.
Didon, au centre obscur du bois majestueux,
Pour Junon bâtissoit un temple somptueux:
Plein des plus riches dons, et plein de la déesse,
Des colonnes d'airain annonçoient sa richesse;
L'airain couvroit le seuil de son parvis divin,
Et les gonds gémissoient sous des portes d'airain.
Là, pour les yeux d'Énée, un objet plein de charmes,
Pour la première fois vint suspendre ses larmes,

Et fit briller pour lui quelques rayons d'espoir.
Tandis que dans le temple, empressé de tout voir,
En attendant la reine, il admire en silence
La pompe de ces lieux, et leur magnificence,
Il voit représentés tous ces fameux revers,
Ces combats dont le bruit a rempli l'univers,
Ce fier Agamemnon, ce Priam si sensible,
Et ce fils de Pélée, à tous les deux terrible.
Il s'arrête, il s'étonne, et, répandant des pleurs,
« Cher Achate! quel lieu n'est plein de nos malheurs!
» Dit-il. Voilà Priam! Jusque sur ce rivage,
» On plaint donc l'infortune, on chérit le courage!
» Cher ami! dans ces lieux j'espère un sort plus doux;
» L'éclat de nos malheurs y parlera pour nous. »
Il dit: et, parcourant les longs malheurs de Troie,
Gémissant de douleur, s'attendrissant de joie,
Sur cette vaine image attache ses regards:
Ici, devant Hector, les Grecs fuyoient épars;
Là, les siens, foudroyés par l'aigrette d'Achille,
Devant son char tonnant s'enfonçoient dans leur ville;
Plus loin, des flots de sang couloient à gros bouillons.
Il reconnoît Rhésus, et ses blancs pavillons;
Il dormoit sous sa tente: amené par un traître,
Diomède l'égorge; et, sous leur nouveau maître,
Volent loin de ces bords ses superbes chevaux,
Avant que du Scamandre ils aient goûté les eaux.

Là, fuyoit désarmé le malheureux Troïle,
Foible enfant dont le bras ose affronter Achille;
A son char suspendu, les rênes à la main,
Il emporte le dard enfoncé dans son sein;
D'un long sillon de sang le trait marque la plaine,
Et son front tout poudreux est traîné sur l'arène.
Là, les femmes de Troie, avançant lentement,
A Pallas apportoient un riche vêtement,
Se meurtrissant le sein, humblement gémissantes;
L'habit sacré brilloit dans leurs mains suppliantes:
Pallas baissoit les yeux, et repoussoit leur don.
Là, le fils de Thétis, sous les murs d'Ilion,
Avoit traîné trois fois Hector dans la poussière,
Et, couvert de son sang, le rendoit à son père.
Alors un long soupir s'échappe de son sein,
Quand il voit et le char, et le fer assassin,
Et ces restes chéris, et, de ses mains tremblantes,
Priam du meurtrier pressant les mains sanglantes.
Lui-même il se retrouve au plus fort des combats.
Il voit le noir Memnon, de ses ardens climats
Traîner ses noirs guerriers; il voit Panthésilée,
Terrible, au vol des dards, au choc de la mêlée,
Opposant le croissant d'un léger bouclier,
Sur son sein découvert nouant un baudrier,
Tourner, voler, frapper, signaler sa grande âme,
Et montrer un héros sous l'habit d'une femme.

Fixé sur ces tableaux, qu'il contemple à loisir,
Le héros s'enivroit d'un douloureux plaisir:
Soudain Didon paroît. Appuis de sa couronne,
De ses jeunes guerriers l'élite l'environne;
La grâce dans ses traits est jointe à la fierté.
Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paroît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des vallons, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas,
Bondissant en cadence accompagnent ses pas:
A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles:
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.
Telle marche Didon d'un air majestueux,
Et fend des Tyriens les flots respectueux.
Auprès de la déesse, au milieu de son temple,
Où, sous un riche dais, son peuple la contemple,
Elle s'assied, et là son équitable voix
Dicte ses jugemens, et proclame ses lois;
Dispose également les travaux de Carthage,
Ou par les loix du sort en règle le partage;
Voit, juge, ordonne tout, et, d'une noble ardeur,
Hâte de ses États la future grandeur.

Tout-à-coup, au milieu d'une foule bruyante,
Des étrangers, tendant une main suppliante,
De leurs concitoyens entrent environnés,
Et frappent du héros les regards étonnés.
Il regarde: ô surprise! ô comble de la joie!
Ce sont ses compagnons que le ciel lui renvoie!
C'étoit Sergeste, Anthée, échappés du trépas.
Il brûle de courir, de voler dans leurs bras;
Mais la crainte retient sa vive impatience:
Caché dans son nuage, il hésite, il balance;
Il veut savoir leur sort, veut savoir en quels lieux
Les ont jetés les vents, les ont conduits les dieux;
Quel sort les a sauvés, ou bien sur quel rivage
Ils ont laissé la flotte échappée au naufrage,
Et quels pressans besoins, quels intérêts nouveaux,
A Carthage ont conduit les chefs de ses vaisseaux.
Didon les fait d'abord admettre en sa présence.
A peine au bruit confus succède le silence,
Celui dont l'âge mûr a mérité leur choix,
Ilionée, ainsi fait entendre sa voix:
« Grande reine! dit-il d'un ton plein de noblesse,
» Vous, dont ces murs naissans attestent la sagesse,
» Et qui, donnant des mœurs à ce peuple indompté,
» Avez au frein des lois asservi sa fierté;
» D'un peuple généreux, que le malheur accable,
» Vous voyez devant vous le reste déplorable:

» Il vient vous implorer. A peine nos vaisseaux
» Échappoient aux fureurs et des vents et des eaux,
» Une troupe ennemie, au sortir du naufrage,
» A menacé des feux ce qu'épargna l'orage.
» O reine! ouvrez l'oreille à nos cris douloureux;
» Sauvez des innocens, plaignez des malheureux;
» Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.
» Venons-nous, violant les droits sacrés des hommes,
» Porter ici le fer et le feu destructeur?
» Non: tant d'audace, hélas! ne sied pas au malheur.
» Il est un lieu, (les Grecs le nomment Hespérie)
» Pays riche et peuplé d'une race aguerrie;
» Les fiers OEnotriens l'habitoient autrefois;
» Italus, après eux, le soumit à ses lois,
» Et l'Italie enfin est le nom qui lui reste.
» Là, s'adressoient nos pas, lorsqu'un astre funeste,
» Déchaînant la tempête, et courrouçant les eaux,
» Parmi d'affreux rochers a jeté nos vaisseaux,
» Et, de nos compagnons échappés au naufrage,
» A peine un petit nombre a gagné le rivage.
» Mais quel peuple barbare habite ces climats?
» A peine sur le bord nous hasardions nos pas,
» Sur nous se précipite une foule barbare;
» D'un coin de terre inculte on est pour nous avare,
» Et, le fer à la main, on vient nous arracher
» L'asile du naufrage et l'abri d'un rocher.

» Ah! si ce peuple affreux brave les lois humaines,
» Il est, il est des dieux qui, par de justes peines,
» Récompensent le crime, et vengent le malheur!
» Un prince nous restoit, fameux par sa valeur,
» Fameux par ses vertus; ce prince étoit Énée.
» S'il vit, si quelque dieu veille à sa destinée,
» C'est assez: notre espoir va renaître avec lui.
» Et vous, dont nos malheurs sollicitent l'appui,
» Si vous nous protégez contre la violence,
» Je connois sa justice et sa reconnoissance,
» Croyez que ces États s'applaudiront un jour
» D'avoir par des bienfaits provoqué son amour.
» Nous avons des amis, malgré notre infortune:
» D'Aceste, des Troyens, l'origine est commune;
» La Sicile, ses ports, ses trésors sont à nous,
» Et l'ami des Troyens voudra l'être de vous.
» Souffrez qu'en vos forêts notre triste naufrage
» Retrouve les secours que nous ravit l'orage.
» Si le pieux Énée à nos vœux est rendu,
» Si dans les champs latins son peuple est attendu,
» Vers ces bords desirés nous suivrons notre course;
» Mais si ce doux espoir est ravi sans ressource,
» O père des Troyens! si les flots ennemis
» Ont englouti tes jours et les jours de ton fils,
» Du moins que nous allions chercher dans la Sicile
» Les faveurs d'un bon prince et d'un climat fertile! »

Il dit : et les Troyens, qu'enchante son discours,
D'un murmure flatteur lui prêtent le secours.
Didon, les yeux baissés, à leur touchante plainte
Répond en peu de mots : « Bannissez toute crainte ;
» De mes naissans États l'impérieux besoin
» Me force à ces rigueurs : ma prudence a pris soin
» D'entourer de soldats mes nombreuses frontières.
» Qui ne connoît Énée et ses vertus guerrières,
» Ilion, ses combats, leur long acharnement,
» Et du monde ligué le vaste embrasement ?
» Vous n'êtes point ici chez un peuple sauvage :
» Le soleil de si loin n'éclaire point Carthage.
» Soit qu'aux champs de Saturne, aux rivages latins,
» Appelés par les dieux, vous suiviez vos destins,
» Soit qu'aux champs fraternels de l'heureuse Sicile,
» Chez un prince allié vous cherchiez un asile,
» Comptez sur mes bienfaits, comptez sur mes secours.
» Voulez-vous avec moi fixer ici vos jours ?
» Les ports que je construis, ces murailles nouvelles,
» Tout est à vous. Allez, à ces rives fidèles
» Confiez vos vaisseaux, livrez-vous à ma foi :
» Troyens ou Tyriens seront égaux pour moi.
» Hélas ! et plût au ciel que le même naufrage
» Eût conduit votre chef sur le même rivage !
» Pour moi, jusqu'aux confins de mes vastes États,
» Je vais faire chercher la trace de ses pas :

» Peut-être nous saurons quel désert, quelle ville
» A ses destins errans ont offert un asile. »
Ainsi parla Didon : attentifs à ces mots,
Bouillans d'impatience, Achate et le héros
Brûlent de se montrer, de briser le nuage.
Achate au chef troyen tient alors ce langage :
« Fils des dieux, vous voyez, vos vaisseaux sont sauvés,
» Vos guerriers réunis, vos amis retrouvés :
» Un seul manque à nos vœux, malheureuse victime,
» Que la mer à nos yeux engloutit dans l'abîme.
» Au discours de Vénus jusqu'ici tout répond. »
Il dit : et tout-à-coup le nuage profond
S'entrouvre, et dans les airs légèrement s'écoule ;
Il fuit, le héros reste : on s'étonne, et la foule
Admire tant de grâce et tant de majesté.
Vénus même à son fils prodigua la beauté,
Versa sur tous ses traits ce charme heureux qui touche ;
Elle-même en secret d'un souffle de sa bouche
Fait luire sur son front, rayonner dans ses yeux,
Ce doux éclat qui fait la jeunesse des dieux,
En boucles fait tomber sa belle chevelure,
Et pour lui de ses dons épuise sa ceinture.
C'est un dieu, c'est son fils. Bien moins resplendissant,
Sort d'une habile main l'ivoire éblouissant ;
Ainsi l'art donne au marbre une beauté nouvelle ;
Ou tel, entouré d'or, le rubis étincelle.

Sa présence imprévue a frappé tous les yeux :
« Celui que vous cherchez, dont la faveur des dieux
» A conservé les jours, le voici : que de grâces
» Ne vous devons-nous pas, ô vous, que nos disgrâces
» Ont seule intéressée ! En proie à tant de maux,
» Triste jouet des Grecs, de la terre et des eaux,
» Lorsque nous n'avons plus dans notre sort horrible
» Qu'un souvenir affreux, qu'un avenir terrible,
» C'est vous dont les bontés à vos sujets chéris
» Daignent associer de malheureux proscrits.
» Et, comment acquitter notre reconnoissance !
» Tous en ont le desir, mais aucun la puissance.
» Tous les Troyens épars dans l'univers entier
» Ne pourroient de vos soins dignement vous payer.
» Tant que du haut des monts la nuit tendra ses voiles,
» Tant qu'on verra les cieux se parsemer d'étoiles,
» Tant que la mer boira les fleuves vagabonds,
» Quel que soit mon destin, votre gloire, vos dons,
» J'en atteste les dieux, suivront par-tout Énée. »
Il dit : et d'une main embrasse Ilionée,
Tend l'autre vers Sergeste; ensuite, ouvre les bras
Au courageux Cloanthe, au valeureux Gyas.
De l'éclat de ses traits Didon reste frappée;
De ses malheurs, de lui son ame est occupée.
« O noble sang des dieux, que je plains vos revers !
» Dit-elle; quel destin vous jette en ces déserts?

» Brave Énée, êtes-vous, pardonnez ma franchise,
» Êtes-vous ce héros que du beau sang d'Anchise
» Cythérée a fait naître au bord du Simoïs?
» Teucer, je m'en souviens, banni de son pays,
» Dans Chypre, alors soumise à notre obéissance,
» Vint de Bélus mon père implorer la puissance.
» Rempli d'un grand projet, de son État nouveau,
» Il vouloit que Bélus protégeât le berceau.
» Dès-lors, j'ai des Troyens connu toute l'histoire.
» Quoique leur ennemi, Teucer, vantoit leur gloire;
» Il se disoit issu de leurs antiques rois;
» Sur-tout, je m'en souviens, il vantoit vos exploits.
» Ne balancez donc plus: comme vous fugitive,
» Comme vous exilée, enfin sur cette rive
» J'ai trouvé le repos; partagez sa douceur:
» Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »
Alors dans son palais elle conduit Énée,
Et célèbre aux autels cette grande journée.
Mais déjà dans le port, par ses soins bienfaisans,
Les Troyens ont reçu de superbes présens,
De cent noirs sangliers les hures menaçantes,
Et cent agneaux suivis de leurs mères bêlantes,
Et vingt taureaux choisis, et la douce liqueur
Qui de leurs longs chagrins va consoler leur cœur.
Cependant le palais est paré pour la fête;
Un festin magnifique avec pompe s'apprête;

La pourpre que l'aiguille a brodée à grands frais,
L'argent pur étalé sur de riches buffets,
L'or, où des rois de Tyr retraçant la mémoire,
L'art a de règne en règne imprimé leur histoire,
Tout du luxe dessois offre la majesté.
Cependant, pour son fils tendrement agité,
Le héros veut le voir; il veut qu'en diligence
Achate, secondant sa tendre impatience,
Coure chercher Ascagne, et ramène à ses yeux
De l'espoir des Troyens ce gage précieux.
Il veut que par ses mains soient offerts à la reine
Les restes somptueux de la grandeur troyenne,
Un pompeux vêtement enflé de bosses d'or,
Un riche voile, où l'art plus magnifique encor,
En flexibles rameaux fait serpenter l'Acanthe,
Présent que de Phrix la trop funeste amante
Tint de Léda sa mère, et qui paroit son sein,
Lorsque Pergame, hélas! vit son fatal hymen.
Il y fait joindre encor le sceptre qu'Ilione
Reçut du vieux Priam, et sa riche couronne
Qui réunit à l'or l'éclat du diamant,
Enfin de son collier le superbe ornement,
Ces trésors arrondis, ces perles que l'aurore
De l'onde orientale autrefois vit éclore:
Il veut; et son ami court, docile à sa loi,
Remplir les vœux d'un père, et les ordres d'un roi.

Toutefois, s'alarmant pour un héros qu'elle aime,
Cythérée imagine un nouveau stratagême;
Elle veut qu'à l'instant le jeune Cupidon,
Sous la forme d'Ascagne, admis près de Didon,
Lui porte ces présens, et, pour son cher Énée,
Embrase tous ses sens d'une ardeur effrénée.
Pour son fils malheureux pleine d'un tendre effroi,
Cette ville suspecte et ce peuple sans foi,
Junon sur-tout, Junon, qu'un fier courroux dévore,
Tout l'alarme, et la nuit sa crainte veille encore.
Adressant donc sa voix à l'aîné des Amours :
» O toi, l'honneur, l'appui, le charme de mes jours,
» Enfant, vainqueur des dieux, souverain de la terre,
» De qui la flèche insulte aux flèches du tonnerre,
» Tu vois ton frère Énée assailli de revers,
» Victime de Junon, et le jouet des mers;
» Tu le vois, et pour lui partageant ma tendresse,
» Cent fois j'ai vu ton cœur ressentir ma tristesse.
» Un accueil séducteur le retient chez Didon,
» Et je crains un asile accordé par Junon.
» Sa haine vigilante et sa fureur active
» Dans de pareils momens ne sera point oisive.
» Pour ton frère, ô mon fils! j'implore ton appui;
» Va, cours trouver Didon, et l'enflamme pour lui;
» Qu'il l'aime, et, qu'en dépit d'une fière déesse,
» Leurs transports amoureux secondent ma tendresse!

» Entends-moi donc; ce fils si cher à mon amour,
» Ascagne, par son père attendu dans ce jour,
» Se prépare à porter aux remparts de Carthage
» Les restes précieux des feux et du naufrage.
» Dans Chypre ou dans Cythère, au fond d'un bois sacré,
» Des vapeurs du sommeil mollement enivré,
» Je vais le déposer et le cacher moi-même;
» Pour qu'il ne trouble point notre heureux stratagême;
» Et toi, pour cette nuit quittant tes traits divins,
» Enfant, ainsi que lui, prends ses traits enfantins;
» Et, lorsque dans le feu d'une fête brillante
» Qu'échauffera du vin la vapeur enivrante,
» Didon va t'imprimer des baisers pleins d'ardeur,
» Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur. »
Elle dit: et, sans arc, sans carquois et sans aile,
Fier, et s'applaudissant de sa forme nouvelle,
Il part. Vénus sourit, et cueillant des pavots,
Verse à son cher Ascagne un paisible repos,
Le berce dans ses bras, l'enlève et le dépose
Sur la verte Idalie, où le myrte, où la rose
D'une haleine odorante exhalant les vapeurs,
L'environnent d'ombrage et le couvrent de fleurs.
Déjà, fier d'accomplir un ordre qui le flatte,
L'Amour poursuit sa route, et, conduit par Achate,
Porte aux enfans de Tyr les présens d'Ilion.
Il arrive: déjà la superbe Didon,

Au milieu de ses grands dont la cour l'environne,
Presse un lit somptueux qu'un dais pompeux couronne.
Énée et les Troyens déjà sont rassemblés
Sur des tapis de pourpre avec pompe étalés;
Chacun a pris sa place, et leur rang la décide.
Le cristal sur leurs mains verse une onde limpide;
Le jonc tressé gémit sous les dons de Cérès,
Et du lin le plus fin les tissus sont tout prêts.
A préparer les mets, à réveiller les flammes,
Près des foyers ardens veillent cinquante femmes;
Cent autres déployant la même activité,
Et cent hommes, pareils en jeunesse, en beauté,
Placent les mets, les vins, les coupes sur la table.
Eux-mêmes appelés par un ordre honorable,
Les nobles Tyriens célèbrent ce grand jour;
Tous sur des lits brodés, admirent tour-à-tour
L'air, le regard brillant, les traits du faux Ascagne,
Sa douce voix, ses dons que la grâce accompagne.
Dévouée aux horreurs de ses funestes feux,
Didon sur-tout, Didon le dévore des yeux;
Et, le cœur agité d'un trouble qui l'étonne,
Admire et les présens et celui qui les donne.
Lorsqu'imitant ce fils vainement attendu,
Caressé par Énée, à son cou suspendu,
Du héros abusé par l'image d'Iule,
Il a rassasié la tendresse crédule,

Préparant le poison qui doit brûler son cœur,
Il marche vers Didon, il est déjà vainqueur.
L'imprudente Didon tendrement le caresse;
Le tient sur ses genoux, entre ses bras le presse,
S'enivre de sa vue, hélas! et ne sait pas
Quel redoutable dieu se joue entre ses bras.
Dans cette ame fidèle où vit encor Sichée,
Le perfide, glissant une flamme cachée,
Par degrés l'en efface; et, par une autre ardeur,
D'un cœur long-temps paisible échauffe la froideur.
Le repas achevé, des guirlandes couronnent
Cent vases où déjà des vins exquis bouillonnent.
La joie alors redouble; on s'anime, et les cris
Roulent en longs éclats sous ces vastes lambris.
De leurs plafonds dorés trente lustres descendent;
Ils s'allument, la nuit cède aux feux qu'il répandent.
La reine alors demande un riche vase d'or
Que l'éclat des rubis embellissoit encor.
Là, les vins dont les dieux reçoivent les prémices
Dans les banquets sacrés et dans les sacrifices,
Depuis le grand Bélus, son aïeul renommé,
En l'honneur de ses dieux avoient toujours fumé.
Le vase d'or paroît : tous gardent le silence;
Et, la coupe à la main, la reine ainsi commence :
« Auguste protecteur de l'hospitalité,
» Jupiter, que ce jour, à jamais respecté,

» Soit propice aux enfans et de Tyr et de Troie.
» Viens, Junon, viens, Bacchus, source aimable de joie
» Et vous, ô Tyriens! joignez-vous à mes vœux.! »
Elle dit: le nectar coule en l'honneur des dieux.
Didon au même instant de ses lèvres l'effleure;
Bitias le reçoit; on l'excite; et, sur l'heure,
S'abreuvant à longs traits du nectar écumant,
La coupe aux larges bords est vide en un moment.
Le vase d'or circule, avec lui l'allégresse.
Iopas prend alors sa harpe enchanteresse;
Chantre, inspiré du ciel, il commence, et sa voix
Répète ce qu'Atlas enseignoit autrefois,
De la reine des nuits la course vagabonde,
Et les feux éclipsés du grand astre du monde,
Le pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur versa de la vie et les biens et les maux,
Les orages, les feux, le char glacé de l'ourse,
Et les astres gémaux qui conduisent sa course,
L'Hyade et ses torrens; dit pourquoi des hivers
Les jours si promptement se plongent dans les mers;
D'où vient des nuits d'été la lenteur paresseuse.
Enfin, sur mille tons sa voix mélodieuse
Chantoit l'ordre des cieux et des astres divers;
Et sa noble harmonie imitoit leurs concerts.
On l'admire, il se tait, et recueille avec joie
Les suffrages rivaux de Carthage et de Troie.

La reine cependant par cent et cent discours
De la rapide nuit veut prolonger le cours :
S'enivrant à longs traits d'un poison qu'elle adore,
Elle interroge Énée, et l'interroge encore.
Elle trouve du charme à ses moindres récits :
Et, quand Priam, Hector, Andromaque et son fils
Ont fait couler ses pleurs ; quand son ame étonnée,
En connoissant Achille, a frémi pour Énée,
Des chefs moins renommés veut connoître le nom,
Les coursiers de Rhésus, les troupes de Memnon.
« Enfin, je ne veux rien perdre de votre gloire ;
» Reprenez de plus haut cette importante histoire ;
» Contez-moi d'Ilion les terribles assauts,
» Et les pièges des Grecs, et leurs mille vaisseaux,
» Et vos longues erreurs sur la terre et sur l'onde ;
» Car le soleil sept fois a fait le tour du monde,
» Depuis que, poursuivi par un sort odieux,
» Votre noble infortune a fatigué les dieux. »

FIN DU PREMIER LIVRE.

philosophiques de son siècle. Le bon Homère se seroit bien gardé de faire une pareille question ; il trouvoit tout simple que les dieux eussent des passions : il en avoit besoin pour la marche de son poëme. Des dieux impassibles ne sont point épiques ; ils peuvent être imposans, mais non intéressans : ce n'est qu'en les rabaissant jusqu'à lui, que l'homme s'élève vers eux. Les prophètes même donnent au vrai Dieu la colère et la vengeance. Peut-être Virgile auroit-il dû profiter des avantages de ce merveilleux, sans en faire sentir le ridicule et l'inconséquence. Boileau a imité heureusement ce vers dans l'exorde de son *Lutrin* :

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots !

Je saisis cette occasion de dire un mot du poëme héroï-comique, dont on n'a pas assez observé le caractère. Il a le grand avantage de la variété, et souvent le charme de la surprise ; il s'élève par moment à la pompe héroïque, pour retomber par une chûte inattendue dans le comique du sujet : mais cette chûte doit être inattendue, sans disparates, et c'est là la grande difficulté de ce genre de poëme. Les quatre premiers vers du *Lutrin* en sont un modèle parfait :

Je chante les combats, et ce prélat terrible,
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église, exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.

Les trois premiers vers sont dignes de l'épopée sérieuse ; le quatrième ramène le lecteur étonné au comique du sujet. Cette composition est une sorte d'espiéglerie, si j'ose parler ainsi, et de moquerie continuelle, par laquelle le poëte trompe à la fois et amuse notre curiosité.

Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même.

L'Arioste est le modèle de ce genre d'ouvrage. Cependant, dans un cadre moins étendu, Boileau, pour la perfection du style poétique, me paroît supérieur à l'Arioste et à lui-même ; le morceau de la Mollesse est supérieur, pour l'invention et l'exécution, aux plus beaux morceaux de l'Arioste : c'est à la fois le modèle de l'art de louer et de l'art d'écrire.

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni, etc.

Cette seconde partie de l'exposition n'est pas faite avec moins d'art. Le poëte y exprime en très-beaux vers les motifs du long ressentiment de Junon, la Vengeance écartant de l'Italie les malheureux Troyens. Elle se termine admirablement par ce vers d'une harmonie et d'une noblesse imposante :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem !

« Tant dut coûter de peine
» Ce long enfantement de la grandeur romaine. »

Ce vers rappelle puissamment l'attention du lecteur sur les grandes difficultés et les nombreux obstacles qui s'opposoient au grand ouvrage de la fondation de Rome. Par là il relève l'importance de son propre ouvrage, et met l'entreprise du poëte au niveau de celle du héros.

Je me suis un peu plus étendu sur le début de ce poëme, pour montrer au lecteur combien Virgile renferme d'heureuses combinaisons de convenance dans les idées, de justesse dans l'expression ; combien ses beautés sont modestes, et souvent cachées aux yeux inattentifs. Une seconde lecture y découvre toujours un mérite inapperçu à la première. Les bons ouvrages sont ceux qu'on lit avec plaisir ; les excellens

ouvrages sont ceux qu'on relit avec transport : c'est l'effet de ces physionomies qui, après vous avoir frappé par leur beauté, vous rappellent et vous attachent par des grâces secrettes et par d'heureuses proportions qui avoient échappé au premier coup-d'œil.

Vela dabant læti,

Ce mot est important pour l'effet : « le malheur s'accroît » du bonheur qu'on s'étoit promis. »

Quum Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum : Mene incepto desistere victam ?

Il est inutile de dire combien cette expression est énergique ; mais le mot *æternum* ne peut convenir qu'à une déesse. En effet, les dieux seuls ont le privilège de concevoir des haines éternelles.

Hæc secum. Le caractère du discours de la déesse devoit être annoncé avec cette brusque précision.

Mene incepto desistere victam ? Ce mot ajoute infiniment à l'effet. Que Junon renonce à sa vengeance par lassitude, la consolation est plus facile ; mais y renoncer, parce qu'elle est vaincue, blesse profondément son orgueil :

Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem ?

Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem ?

Que Junon ne puisse exterminer un roi des Troyens, sa fierté doit en être vivement blessée ; mais elle ne demande qu'à lui fermer l'Italie, et ses efforts sont impuissans : aussi s'irrite-t-elle de l'opposition des Destins. Tout le reste du

discours est admirable : il est puisé dans une connoissance profonde du cœur humain ; car le cœur des dieux, quand on le suppose passionné, c'est encore le cœur humain. En opposition avec l'impuissance où elle est de se venger, elle se représente l'éclatante et complète vengeance qu'une déesse inférieure a su tirer des Grecs. Déjà aucun détail n'échappe à ses souvenirs jaloux. Elle aggrave le supplice, elle atténue l'offense. Elle voit Pallas embrasant la flotte des Grecs, les submergeant dans les mers; saisissant la foudre de son époux, dont elle a osé usurper l'empire, la lançant du haut des airs; les vaisseaux dispersés, la mer bouleversée, ont senti le pouvoir de cette divinité subalterne. Le malheureux Ajax, percé des flèches de la foudre, les revomissant de son flanc sillonné, est emporté dans un tourbillon de flammes et lancé contre un rocher aigu. Mais ce qui donne plus de force et de vérité à cette peinture, c'est le mot *ipsa*. Pallas ne confie point sa vengeance à des mains étrangères, c'est elle-même qui se venge, elle-même qui *tonne*. Si l'on doute de la vérité et de la force de ce sentiment, qu'on écoute Hermione disant à Oreste chargé d'immoler Pyrrhus :

Quel plaisir de venger moi-même mon injure ?

Après s'être fait un tourment de l'infériorité triomphante de Pallas, elle s'en fait un de sa supériorité humiliée :

Et moi qui marche égale au souverain des cieux.

Qui suis l'égale du souverain des cieux : voilà le mot simple. Combien le mot *marche* est supérieur! Combien il ajoute à la beauté du vers! C'est la démarche, en effet, qui

caractérise la noblesse des personnages : aussi Virgile dit-il en parlant de Vénus :

Et vera incessu patuit dea.
« Elle marche, et son port revèle une déesse. »

Racine a senti la beauté de cette expression, lorsqu'il fait dire à Mathan :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Les deux derniers vers expriment vivement le dépit de la fierté humiliée et de l'orgueil au désespoir. Tout dans ce discours est animé ; chaque mot a son effet : c'est le premier des poëtes faisant parler la première des déesses.

Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris,
Æoliam venit.

La peinture du séjour des Vents est d'une admirable beauté : mouvement, images, harmonie, surtout l'harmonie imitative, y sont prodigués. Suivant que le sujet l'exige, le vers s'arrête ou s'élance. *Æoliam venit.* Cette coupe brusque marque l'arrivée précipitée de Junon chez Éole. Dans ce vers,

Luctantes ventos tempestatesque sonoras.

on entend, dans la répétition de la lettre *t*, les efforts réitérés des vents luttant contre leurs chaînes ; car, dans l'harmonie imitative, il existe un heureux choix, non-seulement de mots, comme l'a dit Despréaux, mais de lettres, qui frappent fortement ou caressent agréablement

Foreille. J'ai tâché de rendre l'harmonie de ce vers latin par celui-ci où la même lettre est également répétée :

Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes.

Je me suis efforcé aussi d'imiter, malgré la différence de la langue, la coupe de plusieurs vers, qu'il sembloit impossible de transporter dans la nôtre. D'ailleurs, tout ce morceau qui nous peint les vents soumis à un maître, assujettis à une police rigoureuse, nous plaît parce qu'il nous rappelle les institutions humaines. En général, les dieux ne nous plaisent qu'autant qu'ils ressemblent aux hommes : c'est un des premiers charmes des fables antiques.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Virgile, ou de la beauté des peintures, ou de l'éloquence des discours. Celui que Junon adresse à Éole est d'une grande vérité ; il nous présente la grandeur s'humiliant devant le pouvoir subalterne, pour l'engager à servir ses passions : c'est l'humiliation volontaire de l'orgueil ; c'est ce qu'exprime admirablement le mot *supplex*. La superbe Junon, naguère si orgueilleuse, si superbe, devient suppliante ; elle flatte adroitement la vanité du dieu qu'elle implore. Peut-être n'a-t-on jamais fait un plus bel éloge de la beauté, que celui que contiennent ces vers : Junon, la reine des dieux, n'a rien de mieux à promettre à Éole que la jeune Déïopée. Mais Virgile est toujours fidèle aux convenances. Vénus, déesse des amours, auroit pu lui promettre les faveurs passagères d'une belle nymphe ; Junon, déesse de l'hymen, lui promet une union durable avec la belle Déïopée ; elle joint à l'espoir de la jouissance celui des douceurs de la paternité :

Pulchrâ faciat te prole parentem.

La réponse d'Éole est ce qu'elle doit être, modeste et respectueuse ; mais, dans la pompe emphatique des derniers vers, on reconnoît l'infériorité enorgueillie des éloges et de la prière de la reine des dieux :

Tu das epulis accumbere divûm,
Nimborumque facis tempestatumque potentem.

Parmi le grand nombre de descriptions de tempêtes, répandues dans différens poëtes, aucune n'approche de celle de Virgile. Ce qui la distingue principalement, c'est la rapidité, le mouvement, la variété et la vérité des images. Ces sortes de sujets sont d'autant plus difficiles à traiter, qu'ils sont plus abondans : il s'agit moins d'inventer que de choisir parmi cette foule d'accidens que présentent le ciel, la terre, la mer. C'est lorsque la nature, dans toute sa majesté ou dans toute sa fureur, présente les plus frappans phénomènes, que les poëtes médiocres, non contens de ces sources fécondes de grandes images et de beaux mouvemens, se précipitent dans la plus extravagante exagération ; et, soit qu'ils peignent un incendie, un ouragan ou une tempête, toute la fureur des élémens ne peut leur suffire.

C'est dans Lucain surtout que cette exagération ridicule est portée le plus loin. Dans la fameuse tempête qui porte César en Épire, non-seulement les planètes sont ébranlées, mais les étoiles fixes sont prêtes à se détacher ; la mer atteint les nues ; les sommets des montagnes sont abattus ; le pilote ne craint pas d'échouer contre les côtes, mais de se briser contre les plus hauts rochers des monts Acrocérauniens : la mer de Toscane passe dans la mer Égée, la mer Adriatique dans la mer Ionienne ; et vingt autres exagéra-

tions de ce genre. Sans doute les admirateurs de Lucain doivent trouver les peintures de Virgile froides et communes auprès de celles-ci. Ce qui manque surtout à cette description, c'est la rapidité et le mouvement. Tandis que Lucain fait arriver les vents les uns après les autres, comme dans un dénombrement d'armée; qu'il dit froidement : « C'est « toi, Corus, qui le premier t'élevas de la mer Atlantique, » et qu'il ajoute, plus froidement encore : « Je ne crois pas » que le Notus et le Zéphire soient restés enfermés dans les » prisons d'Éolie, etc. » déjà, dans l'impétuosité des vers de Virgile, la montagne s'est renversée sous le sceptre d'Éole, les vents échappés et répandus en tourbillons, se sont déchaînés en mugissant sur la mer, qu'ils bouleversent dans ses plus profonds abîmes. Déjà on entend les cris des matelots et le froissement des cables, le jour s'est éclipsé, la nuit couvre tout de ses ombres; on entend dans les mêmes vers le roulement de la foudre et le pétillement répété des éclairs; toute la nature enfin est conjurée contre les Troyens.

Il n'est pas inutile non plus d'observer avec quelle sagesse Virgile évite de prolonger la description de la tempête, et la partage en deux par le discours pathétique où Énée témoigne un regret si noble et si naturel de n'avoir pas succombé les armes à la main sous les remparts de Troie, au milieu de ses concitoyens. Tout ce qui suit est remarquable par la perfection de l'harmonie imitative.

Il faut le dire à ceux qui doutent encore de l'existence de cette harmonie : c'est surtout à l'aide de cette magie que Virgile a su rendre présens et sensibles tous les objets; tantôt par la rencontre de deux syllabes dont la prononciation pé-

siblement aspirée, exprime un effort, comme *illi indignantes*, qui rappelle *illi inter sese* du quatrième livre des *Géorgiques;* tantôt par la rapidité impétueuse des dactiles comme dans *quæ dăta pōrtă rŭunt;* tantôt par une coupe de vers brusquement interrompue pour marquer une secousse subite, comme dans *impulit in latus*, et plus bas *dat latus;* tantôt par la répétition d'une lettre dont la prononciation est plus fortement marquée, comme dans *volvunt ad littora fluctus*. Mettez *magnos trudunt ad littora fluctus*, l'harmonie s'évanouit, il n'y a plus là de vagues. Tantôt c'est un monosyllabe qui, placé pour ainsi dire au haut du vers, exprime le sommet de la montagne d'eau, *cumulo præruptus aquæ mons*. Veut-il exprimer le vaisseau plongé d'un côté dans la mer, de l'autre élevé dans les airs, une moitié de vers demeure suspendue, l'autre se précipite sur le vers suivant, comme dans ces admirables vers :

Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit :

Tantôt, c'est par la répétition d'un mot qu'il donne au vers plus de mouvement :

Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum.

Mais peut-être doit-on reprocher à Virgile d'avoir employé trois fois cette forme dans le même morceau. A l'égard de ceux qui affectent de ne pas croire à cette harmonie, je leur dirai : « Venez écouter les grands acteurs, voyez comment ils cherchent à exprimer cette harmonie, quand elle existe; ou à la créer, quand elle manque au poëte. Ils précipitent à propos ou ralentissent le jeu, gonflent ou amincissent les

sons ; leur goût exquis supplée, en quelque sorte, au génie du poëte. »

Avez-vous entendu Lekain prononçant dans les fureurs d'Oreste ce vers fameux ?

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

Oublioit-il de marquer fortement à l'oreille le sifflement de toutes ces *s* répétées ? Pourquoi les poëtes ne chercheroient-ils pas dans la composition ces expressions imitatives que les grands acteurs s'efforçent de rendre ou de suppléer dans la déclamation théâtrale ?

Je conviens que quelques-unes de ces beautés arrivent d'elles-mêmes dans la chaleur de la composition ; mais combien d'autres sont le fruit d'un art exquis, et des plus savantes combinaisons.

Illi inter sese multa vi bracchia tollunt
In numerum versantque tenaci forcipe massam.

Ces deux vers expriment le travail des Cyclopes. Le premier est composé de spondées qui ne laissant de place qu'au dactyle nécessaire à la mesure, font sentir les efforts des bras soulevant les marteaux ; le second, formé du retour régulier du dactyle et du spondée, rend d'une manière admirable le levé et le baissé alternatif des marteaux qui s'élèvent et tombent en cadence.

Attribuez-vous à la chaleur de la verve poétique ce vers fameux, connu même des enfans, même de ceux qui n'ont pas lu un vers de Virgile, ce vers où il exprime d'une manière si heureuse le galop cadencé d'un cheval ?

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je cite ce vers, pour que mon assertion soit sans réplique ;

mais le poëme entier de l'*Énéide* est plein de ce genre de beautés : le cinquième livre surtout est rempli de ces sortes de combinaisons. J'ose assurer qu'il y a tel morceau où, dans l'espace de vingt lignes, il n'y a pas une coupe de vers, pas un mot, quelquefois pas une syllabe qui ne soit une imitation de l'action par les sons : telle est particulièrement la description du combat des galères. C'est ce mérite éminent, fruit d'une organisation heureuse et d'un travail opiniâtre, qui rendoit cette traduction d'une difficulté incalculable ; cent des plus beaux vers d'Ovide et d'Homère lui-même sont moins effrayans pour le traducteur, parce que ces beautés dépendent du plus ou moins de ressources qu'on trouve dans une langue peu pittoresque et encore moins musicale.

J'ai cité ailleurs le mot charmant de M. le chevalier de Boufflers. Dans une société où des gens de beaucoup d'esprit nioient l'existence de l'harmonie imitative, je lus pour réponse des vers où j'avois essayé de produire ce genre de beauté, plus rare dans notre langue que dans toute autre : « Il a fait, dit M. de Boufflers, comme le philosophe à qui l'on » nioit le mouvement : il a marché. » J'ai insisté dans cette longue note sur cette partie essentielle de la poésie pittoresque, pour préparer le lecteur à remarquer ces beautés dans le cours de l'ouvrage, et à me savoir gré des efforts que j'ai faits pour en transporter quelques-unes dans notre langue ; mais le poëte et son interprète ont travaillé pour un bien petit nombre de lecteurs. Achevons cependant nos observations sur cette belle description de tempête ; on ne peut rien ajouter à la beauté des vers suivans :

Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus

In puppim ferit ; excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput ; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circùm, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto :
Arma virûm, tabulæque, et Troïa gaza per undas.

Il n'y a là aucune idée recherchée, c'est un des accidens les plus communs des tempêtes que décrit Virgile, mais avec quelle variété, quelle force dans l'expression, et quelle imitation dans les sons! La beauté de l'harmonie est peut-être encore supérieure à celle de l'expression. La chûte de la vague et celle du pilote qu'elle précipite dans la mer, sont toutes deux marquées par une coupe de vers brusque et interrompue : *In puppim ferit. Volvitur in caput.* Rien de plus énergique que la peinture de cette vague tournante, et dans son tourbillon rapide entraînant le vaisseau, qui tout-à-coup s'enfonce et disparoît dans l'abîme. Les dactyles multipliés expriment admirablement le tournoiement rapide des flots. Le mot *vorat* est surtout d'une heureuse hardiesse. A cette mesure succède avec un goût exquis la lenteur des spondées destinés à peindre l'immensité de la mer. *Apparent rari nantes* est admirablement opposé à *Gurgite vasto.* L'imagination est vivement frappée de ce peu d'hommes épars sur un abîme immense, et ce vers est un des plus admirés de l'*Énéide*. Le plus grand éloge que l'on puisse en faire, c'est qu'il a fourni l'idée d'un des plus sublimes tableaux du Poussin ; et la tempête de Virgile a servi de modèle à la peinture du déluge. Le peintre, en effet, n'a jeté dans l'immense étendue des ondes qu'un petit nombre de personnages, mais tous frappans par l'expression de leur danger : le plus remarquable est une mère tendant son fils à un homme qui a déjà gagné la

hauteur d'un rocher, et l'on pourroit mettre au-dessous du tableau du Poussin le vers qui l'a inspiré,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Dans le vers qui suit, le poëte représente avec précision la confusion des débris épars sur la mer; ces mots *Troïa gaza* rendent l'image plus touchante, parce qu'elle rappelle l'antique opulence des Troyens, et contraste avec leur misère présente. *Per undas* ajoute aussi à la beauté: ces débris avoient échappé aux flammes, ils viennent périr dans les ondes; rien n'exprime mieux la fatalité qui poursuivoit les compagnons d'Énée : tous les élémens semblent ligués contre eux.

Interea magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis, graviter *commotus*; et alto
Prospiciens, summâ *placidum caput* extulit undâ.

Une divinité avoit excité la tempête, une divinité devoit l'appaiser; c'étoit au dieu des mers à la calmer. Le poëte le peint avec toute la majesté convenable; c'est là qu'on voit l'idée que les anciens se formoient du beau idéal, particulièrement réservé à la peinture des dieux : les passions humaines peuvent affecter leur ame, mais ne doivent pas défigurer leurs traits. Neptune est en courroux, mais son front est calme : voilà comment il faut entendre l'apparente contradiction des mots *commotus* et *placidum caput*. Dans l'Apollon du Belvédère représenté au moment où il vient de percer le serpent Python, le sculpteur a exprimé, non pas l'ivresse, mais la satisfaction de la victoire. Les artistes ont suivi le même principe pour les personnages inférieurs aux dieux, mais distingués par leur caractère ou leur dignité. Dans le

fameux tableau qui représente l'Hostie miraculeuse, l'étonnement est sur tous les visages; le ministre de Dieu, lui seul, ne paroît point surpris, le peintre l'a mis dans le secret de la divinité. Laocoon est dévoré par des serpens; au milieu de leurs horribles morsures, sa douleur est noble, et ses traits sont altérés sans être difformes. Enfin le Gladiateur mourant expire noblement et sans convulsions, défaut trop commun dans les compositions modernes. Au reste les savans prétendent que Virgile a emprunté ce portrait de Neptune, d'une médaille antique.

Le discours de Neptune aux vents est d'une grande noblesse, même dans l'ironie qui le termine, le *quos ego* qui exprime si bien la colère retenue est justement fameux. Racine, qui a quelquefois si bien réussi à transporter dans notre langue les beautés de Virgile, a été moins heureux dans l'imitation qu'il a hasardée de ce beau mouvement, lorsqu'il fait dire par Athalie au grand prêtre Joas :

Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie
Te. . . mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter,

Ce monosyllabe muet, rejeté au commencement du second vers, n'a ni la vivacité, ni l'harmonie imposante du *quos ego* de Virgile.

Sic ait, et dicto citiùs tumida æquora placat,

La rapidité avec laquelle Virgile a peint la tempête, se retrouve dans la peinture du calme renaissant. Les descriptions sont l'écueil de presque tous les jeunes poëtes : ce n'est pas de l'entassement, c'est du choix des images et des détails que résulte la beauté des descriptions. Il n'est peut-être

pas inutile d'expliquer ici ce qui jette les poëtes médiocres dans la prolixité et la diffusion, c'est que ne rencontrant pas d'abord l'image vive, l'expression forte, l'idée propre, si j'ose ainsi parler, et sentant l'insuffisance de chaque trait, ils redoublent de mots et de phrases, et tâchent de racheter la foiblesse par l'abondance. Le grand écrivain, au contraire, saisit d'abord le trait profond et caractéristique, et passe à d'autres objets. Ainsi, dans cette peinture, peu de vers suffisent à peindre les ondes calmées d'un mot, les nuages en fuite, le soleil vainqueur des nuages, les nymphes, les tritons et Neptune lui-même dégageant les vaisseaux,

Est in secessu longo locus: insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice latè
Æquora tuta silent; *tum silvis scena coruscis*
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbrâ.
Fronte sub adversâ scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus: hîc fessas non vincula naves
Ulla tenent, *unco non alligat anchora morsu.*

Pour sentir le mérite de la description de ce port, une réflexion est nécessaire, c'est que l'étonnement est une des sources de nos plaisirs. Nous aimons à trouver dans les ouvrages de l'art l'image de la nature, et nous aimons à rencontrer dans la nature ces hasards heureux qui la font ressembler aux ouvrages de l'art. C'est par là que doit plaire au lecteur attentif cette description. On aime à voir ce port commode et sûr, formé par la nature même; on aime le ha-

sard qui, dans les deux côtés, a placé des rochers correspondans; et, dans la symétrie de ces masses brutes et sauvages, on aime ces voûtes taillées par la nature comme pour servir de palais aux nymphes de la mer, enfin les bancs de pierre vive également l'ouvrage de la nature : tout cela cause un agréable étonnement, et cette impression est une de celles que la poésie se plaît à produire. C'est avec cette attention, c'est dans cet esprit qu'il faut lire celui de tous les poëtes qui imite le plus habilement ce grand modèle, dont les beautés sont presque toujours un résultat heureux de la connoissance profonde qu'il avoit de ce qui affecte le plus vivement l'imagination, et que personne n'a encore égalé dans la beauté du choix et de l'imagination. Ces chefs-d'œuvres sont le résultat de l'instinct qui devine, de l'attention qui découvre, de la méditation qui combine, et du travail qui perfectionne.

Tum silvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbrâ.

Cet amphithéâtre de forêts, couronnant ces masses de rochers, est balancé par les vents; et la noirceur de l'ombre qui se projette sur les flots, ajoute beaucoup au pittoresque de cette description.

Unco non alligat anchora morsu.

Ces mots *alligat unco morsu* paroissent offrir d'abord des images disparates; mais, comme la morsure saisit et retient véritablement, il n'y a là que de la hardiesse sans incohérence.

Magno telluris amore.

Quiconque a fait sur mer de longues traversées sent la beauté d'une telle expression, qui rend si bien le desir passionné de la terre, après un long exil sur la mer.

Et sale tabentes artus in littore ponunt

Quelques médecins se sont autorisés de ces vers qui expriment l'action des parties salines de l'air sur le corps humain, pour prouver que les anciens n'ignoroient pas la maladie la plus commune des gens de mer, connue sous le nom de *scorbut*.

Ac primùm silici scintillam excudit Achates.

Une des choses qui nous intéressent le plus, ce sont les ressources qu'imagine le besoin excité par la nécessité, soit après les horreurs du naufrage, soit dans l'isolement du désert; c'est ce qui fait le charme de l'admirable roman de Robinson; et une partie de cet intérêt se trouve dans cette courte description. Les Troyens commencent par se procurer le feu. Cette idée a quelque chose de philosophique. Cet élément est tellement nécessaire à la vie, et aux arts qui la soutiennent ou l'embellissent, qu'à peine on conçoit l'existence de l'homme indépendante de celle du feu. Les détails de cette peinture sont de la plus aimable poésie; on aime à voir l'étincelle reçue à sa naissance dans un lit de feuilles. La nourriture qui l'entretient, et la vivacité avec laquelle on saisit le premier jet de la flamme, c'est ce qu'on trouve dans ces vers charmans :

Ac primùm silici scintillam excudit Achates,
Suscepitque ignem foliis, atque arida circùm
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

On aime à voir, dans ces vers, combien la figure est heureuse, et combien elle est heureusement suivie. L'étincelle, au sortir du caillou, est représentée comme un enfant reçu dans un lit, et, pour ainsi dire, dans un berceau de feuilles; elle est bientôt nourrie des alimens qui lui conviennent.

Boileau a heureusement imité ces vers dans son *Lutrin* :

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :
Et, bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Ces deux derniers vers, d'une élégance un peu pénible, ne valent peut-être pas la vivacité de ces mots : *rapuitque in fomite flammam*. Ils ont d'ailleurs quelque chose d'obscur dans leur construction, le dernier mot *allumée* se rapportant à ces mots *au brasier*, dont il se trouve trop éloigné. Si on rencontre quelques taches dans un poëte aussi correct que Boileau, alors même qu'il écrit un ouvrage original, et qu'il reste maître de ses idées et de ses expressions, quelle indulgence ne doit-on pas à ceux qui marchent avec toutes les entraves de la traduction ?

Navem in conspectu nullam,

Racine le fils a fort bien dit : mettez *nullam in conspectu navem* ; cette seule transposition, sans changer un mot, gâte tout. C'est le cas de dire :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

Ductoresque ipsos primùm, capita alta ferentes
Cornibus arboreis, sternit ;

Cette chasse d'Énée a plus d'un mérite. La poursuite de ces cerfs a fourni un beau passage, qui contraste agréablement avec les horreurs du naufrage qu'il vient de décrire. On se plaît à le voir nourrir lui-même les Troyens pressés par la faim ; une sorte de paternité se joint à son autorité, et c'est alors que cette dénomination si souvent répétée, *pater Æneas* a un véritable sens. *Cornibus arboreis* doit plaire

au lecteur un peu physicien ; il retrouve dans les *cornes arboréennes*, qu'on me passe cette expression, l'union souvent remarquée de deux règnes en un. En effet nos cheveux, nos ongles sont une véritable végétation, et les cornes du cerf tous les ans dépouillées, et poussant des rejets annuels, sont une végétation plus étonnante encore. Ce qui rapproche d'une manière plus frappante les deux règnes, c'est que certains arbres, comme certains animaux, dépouillent tous les ans leur peau, tel que le serpent ; d'autres leur écorce, tel que le platane. On ne sauroit trop prévenir les jeunes écrivains qu'il n'y a point de belle poésie sans quelque connoissance de la physique ; les grands poëtes ont tous été non-seulement naturels, mais naturalistes.

O passi graviora, dabit deus his quoque finem.

Cette courte harangue a toute l'éloquence qui convient aux circonstances. C'est au nom des dangers qu'ils ont bravés, des fatigues qu'ils ont supportées, que leur chef leur recommande la patience et le courage pour des périls et des malheurs nouveaux ; on ne veut point perdre le fruit de ses efforts et de ses sacrifices : qui commence des conquêtes, veut les achever, c'est un sentiment naturel.

Atque illum tales jactantem pectore curas
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes,
Alloquitur Venus :

Ces deux discours de Vénus et de Jupiter ont chacun le caractère qui leur convient. L'un est plein de respect filial, d'insinuations adroites, de reproches tendres et affectueux ; c'est à la fois la mère d'Énée, la fille de Jupiter, la déesse des amours que l'on entend parler. L'autre est tel qu'il convenoit au souverain des dieux, plein de noblesse et de dignité ; il renferme

une seconde exposition du sujet qui, dans la bouche de l'arbitre des destinées, est plus imposante qu'elle ne l'eût été dans celle du poëte. Jupiter montre à sa fille Rome dans le lointain, avec toutes les circonstances qui doivent précéder et suivre sa création; et déjà l'imagination s'élance à travers les dangers, les batailles, les évènemens de tout genre qui doivent amener la naissance de la reine du monde.

Claudentur belli portæ : Furor impius intus,

Cette peinture de la Discorde enchaînée dans le temple de Janus, est de la plus grande beauté; quiconque a l'oreille sensible aura remarqué tout ce que les sons et les images ont d'expressif dans ces mots énergiques : *Fremet horridus ore cruento.*

Racine le fils en a fait une imitation foible, mais assez élégante.

Il est fermé ce temple, où, par cent nœuds d'airain,
La Discorde attachée et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.

J'ai oublié de remarquer le charme des trois vers qui annoncent le discours de Jupiter; si Virgile avoit dit seulement : « Jupiter sourit à sa fille, » il eût dit une chose commune; mais il est admirable quand il dit : « Le père des hommes et des » dieux, avec le doux sourire qui rend la sérénité au ciel et le » calme à la mer, etc. etc. » L'image est à la fois gracieuse et sublime. *Oscula libavit natæ* exprime avec une convenance extrême la pureté du baiser d'un père, effleuré sur la bouche de sa fille.

Sese tulit obvia silvâ.

Cette apparition de Vénus à son fils est une fiction pleine

d'intérêt et de grâce. Elle est habillée en chasseresse ; cela est convenable, puisque leur entrevue a lieu au milieu d'une forêt. Mais pourquoi Vénus se montre-t-elle déguisée aux yeux de son fils ? Cela vaut la peine d'être discuté. Il semble que les dieux ne doivent se montrer aux hommes, dans tout l'appareil de la divinité, que pour leur donner des ordres : ainsi, lorsqu'Énée est prêt d'immoler Hélène, protégée par Vénus, cette déesse lui apparoît,

Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des Immortels charmés elle éblouit les yeux.

Cela devoit être. Il s'agissoit, dans ce moment, d'arrêter la fureur, et d'en imposer à la violence de ses transports. Mais ici il s'agit seulement de calmer les inquiétudes d'Énée sur la nature des lieux où il a été jeté par la tempête, et sur le caractère de leurs habitans. Tout ce qui est voilé et mystérieux plaît à l'imagination ; et la situation de deux personnages, dont l'un entretient l'autre sans le reconnoître, est toujours piquante, et cet intérêt s'accroît en raison de l'intimité des rapports qu'ils ont ensemble. Le déguisement et le costume de Vénus est peint avec une grande élégance, et a de plus l'avantage de conserver au peintre et au poëte le costume des vierges de Sparte et des amazones de Thrace.

Tum Venus : Haud equidem tali me dignor honore :

Le récit de Vénus étoit nécessaire pour instruire Énée de toutes les particularités qu'il doit savoir avant d'arriver à Carthage. Le récit des aventures de Didon est rapide, animé, et quelquefois pathétique ; il se termine heureusement par ce trait vif et précis : *Dux femina facti.*

Dixit, et avertens roseâ cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere,

Ici, Virgile a rassemblé les traits les plus caractéristiques de la divinité; mais, les plus distincts, sont la majesté, l'éclat de la figure, le parfum qui s'exhale sur ses traces, la noblesse de son long vêtement flottant avec dignité jusque sous ses pieds, et surtout sa démarche.

Et vera incessu patuit dea.

C'est ainsi que le poëte, dans le cinquième livre, fait remarquer cette démarche divine, *Divino incessu;* c'est ainsi qu'il fait dire à Junon : *Ast ego, quæ divûm incedo regina.*

Fénélon dit en parlant de la poésie, qu'elle ressemble à ces divinités fabuleuses qui semblent glisser dans l'air, plutôt que marcher sur la terre.

At Venus obscuro gradientes aëre sepsit,
Et multo nebulæ circùm dea fudit amictu,

Ceux qui ont prétendu que le poëme épique peut se passer de merveilleux, n'ont pas senti qu'ils lui ôtoient ses plus riches ressources. Sans le secours du merveilleux, le courroux de Junon n'auroit point poussé les Troyens à Carthage; Énée n'auroit point raconté ses aventures à Didon, et nous aurions perdu le magnifique récit de l'embrasement de Troie, le plus beau peut-être de *l'Énéide;* nous aurions également perdu l'inimitable peinture des amours de Didon et d'Énée, qui a servi de modèle à tous ceux qui depuis ont peint la passion de l'amour. Sans l'aide du merveilleux, Énée seroit arrivé au palais de Didon comme un aventurier, exposé à des mépris

et aux insultes d'un peuple ombrageux et féroce. La fiction du nuage dont Vénus l'environne, prépare heureusement son apparition subite, et presque théâtrale, aux yeux des Tyriens et de la reine de Carthage. Virgile n'ignoroit pas que la surprise et l'étonnement sont un des ressorts les plus puissans de l'épopée.

Jāmque āscēndēbānt cōllēm quī plūrīmūs ūrbī
Imminĕt,

Les oreilles sensibles à l'harmonie imitative, remarqueront les sons aspirés et la lenteur des spondées qui expriment la peine avec laquelle Énée gravit la colline. Les voyelles dans ces vers rencontrent heureusement les voyelles : le mot *imminet* est renvoyé avec goût au commencement du second vers, et marque parfaitement le faîte de la colline d'où Énée apperçoit les pompes naissantes de Carthage. La description qu'en fait le poëte est admirable, en ce que, dans un petit nombre de vers, elle renferme tous les travaux d'une ville nouvellement fondée, la construction des portes, la longueur pavée des rues populeuses et bruyantes, l'emplacement des maisons des particuliers, ensuite les édifices publics, l'établissement d'un sénat, le creusement des ports : c'est à Carthage sur-tout que convient ce dernier trait. Enfin, après les monumens utiles et les monumens du luxe nécessaire à un grand peuple, Virgile n'a pas oublié le lieu destiné à la pompe des représentations théâtrales ; et alors ses vers prennent le ton de noblesse et de majesté qui convient au sujet :

Immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

Qualis apes æstate novâ per florea rura

Cette comparaison, où Virgile s'est répété lui-même, n'a rien de bien original; mais elle a de la grâce et de la justesse. Aucune partie du règne animal n'a plus de droit, que les établissemens et la police des abeilles, d'être comparé à la police et aux travaux d'une grande ville; la comparaison auroit eu plus de justesse et plus de grâce encore, si, au lieu d'un roi, les abeilles de Virgile reconnoissoient une reine.

O fortunati, quorum jam mœnia surgunt!

Rien de plus touchant et de plus naturel que le sentiment exprimé dans ce vers admirable. Énée doit aussi bâtir une ville; mais, par quelle longue attente, quels sanglans combats ce bonheur doit être acheté! Il faut conquérir jusqu'au sol où doit s'élever cette cité future: dans une pareille situation, qu'il est naturel de s'écrier, à l'aspect de Carthage naissante:

Peuple heureux, qui déjà voit naître tes murailles!

Voltaire a mis le même sentiment dans la bouche de Henri IV, lorsqu'à la vue du bonheur dont jouissent les Anglais, et dont les Français, déchirés par la guerre civile, sont encore si éloignés, il fait dire à son héros:

Quand pourront les Français
Rémir, comme vous, l'abondance et la paix?

Ce vers en rappelle un non moins charmant de la première églogue de Virgile. Mélibée, chassé du patrimoine de ses pères, dit à un vieillard, conservé dans la possession de son domaine:

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!

Fénelon disoit : « Malheur à celui qui peut lire ce vers » sans verser quelques larmes ! » C'est que personne n'étoit plus digne que Fénelon de sentir et admirer Virgile, avec lequel son génie, et plus encore son cœur, ont une si heureuse ressemblance.

Hoc primùm in luco nova res oblata timorem
Leniit :

Quelque fidèle imitateur que Virgile ait été d'Homère, voici un de ces passages qui n'appartiennent qu'à lui et à son siècle : cette idée, sans être recherchée, est pourtant trop ingénieuse pour le siècle d'Homère ; et, quiconque a comparé les deux poëtes, s'en appercevra d'abord. J'ai déjà dit qu'Énée ne devoit point arriver à Carthage comme un homme ordinaire ; son arrivée devoit être préparée, ainsi que l'accueil de Didon : déjà Mercure avoit été envoyé par Jupiter, pour disposer en faveur du héros fugitif Didon et ses sujets. Voilà qui est tout à fait dans le goût d'Homère ; mais ces tableaux, où sont peints les infortunes célèbres des Troyens, où le héros lui-même se reconnoît au milieu des plus vaillans guerriers de Troie, voilà, je pense, une imagination qui n'appartient qu'à un siècle plus ingénieux et plus poli. Ce morceau me paroît le plus agréable et le plus intéressant de ce premier livre. Parmi les tableaux que Virgile suppose tracés sur les murs du temple, les plus touchans me semblent être celui du jeune Troïle, renversé de son char, tenant encore les rênes, et traînant sur la terre sa chevelure souillée de poussière ; celui du malheureux Priam, tendant au fier Achille ses mains désarmées, et lui redemandant le corps sanglant de son fils.

Maximus Ilioneus placido sic pectore cœpit, etc.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur la beauté des

discours suivans. Les esprits les moins attentifs distingueront aisément dans celui d'Ilionée, la gravité de son âge, la douce insinuation d'une éloquence également touchante et majestueuse, la fierté du malheur, et un souvenir modeste de l'antique splendeur de Troie. La réponse de Didon est pleine de douceur et de dignité. Lorsqu'on sait d'avance dans quels malheurs doit la précipiter l'arrivée du prince troyen à Carthage, on ne peut lire sans intérêt ces vers, où son cœur, imprévoyant de sa destinée, exprime le desir de le voir, de l'accueillir dans ses États. Le lecteur jouit aussi du plaisir que doivent causer à Énée, encore invisible dans son nuage, les expressions d'intérêt et de tendresse des Troyens pour leur prince, dans le discours d'Ilionée. Il est inutile de dire combien l'apparition subite d'Énée est heureusement préparée, combien l'effet en est frappant, et pour les Troyens et pour Didon elle-même. La peinture des charmes dont Vénus en ce moment rehausse sa beauté naturelle, est d'une admirable poésie.

Lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflârat honores.

Toutes ces images sont d'une hardiesse heureuse.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce vers est justement célèbre; il exprime parfaitement une vérité sentie par les belles ames, que le malheur est l'école de la sensibilité. Plusieurs poëtes l'ont imité, plus ou moins heureusement. Voltaire, le premier, dit :

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?

M. Dubelloy :

Vous êtes malheureux, et vous êtes cruel!

M. Lemierre, parlant à un homme sans pitié :

Malheureux ! tu n'as donc jamais versé des larmes ?

Mais aucun de ces imitateurs n'a rendu le mot philosophique, le mot véritablement essentiel *disco*, qui exprime si bien que la Pitié, comme je l'ai dit, se forme à l'école de l'adversité ; aussi ai-je traduit ainsi ce vers digne de la belle ame de Virgile :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

At domus interior regali splendida luxu
Instruitur.

La peinture de la magnificence royale de Didon auroit fourni à un poëte de mauvais goût une page entière. Virgile est fidèle à sa précision ordinaire ; mais on reconnoît toujours son talent pour relever les plus petits détails. Dans l'intérêt qu'il donne à l'argenterie, placée sur les buffets du lieu du festin, c'est moins le prix du métal, et même la beauté du travail qui en fait le prix, que la représentation des aïeux de Didon, et la suite glorieuse de leurs exploits, depuis leur origine jusqu'à la ruine de Carthage.

At Cytherea novas artes, nova pectore versat
Consilia.

Ce stratagême de Vénus, ce déguisement de l'Amour, empruntant les traits d'Ascagne pour séduire Didon en faveur d'Énée, est, sans contredit, une des plus heureuses inventions de Virgile. Indépendamment de ce qu'il entre comme moyen dans l'action, l'idée en est pleine de grâce.

Un poëte d'un goût moins sévère auroit prodigué les détails et les descriptions ; il auroit peint les bosquets d'Idalie, la cour

de Vénus; il auroit peint Ascagne endormi, les Amours s'approchant légèrement et d'un pas suspendu, du lit de fleurs où ce bel enfant repose, l'éventant doucement de leurs ailes, faisant tomber sur lui une pluie de roses, le prenant pour un de leurs frères, comme Énée prend l'Amour pour son fils, épiant le moment de son réveil pour l'admettre à leurs jeux; il auroit peint l'étonnement d'Ascagne à son réveil, son ravissement à l'aspect de ces lieux enchantés, enfin son inquiétude filiale, et ses tendres accens redemandant son père. Mais Virgile court à l'événement, il n'a pas même marqué le moment où Ascagne reprend sa place à la cour de Didon, et dans les bras de son père; tous ces détails auroient embarrassé le poëte, sous le rapport de la vraisemblance, et allongé inutilement la narration. Une foule de vers heureux distingue ce morceau; rien de plus agréable, comme image et comme sentiment, que ces deux vers:

Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem.

La peinture d'Ascagne, endormi dans les bosquets d'Idalie, est d'une mollesse délicieuse. On ne peut trop remarquer non plus quelle énergique volupté, si je puis parler ainsi, règne dans la peinture de la cour de Didon et des impressions brûlantes de l'Amour assis sur ses genoux; le dernier trait cause une espèce d'effroi:

Insideat quantus miseræ deus.

J'ai oublié de remarquer le goût que Virgile a mis dans le choix des présens destinés à Didon: c'est le voile d'Hélène, et le sceptre d'Ilione, l'aînée des filles de Priam; c'est-à-dire,

l'ornement de la beauté, et le symbole de la puissance. Peut-être, je le dis avec toute la circonspection que l'on doit mettre à critiquer un grand homme, peut-être auroit-il pu mettre plus d'imagination et de poésie dans la description du festin que donne au prince troyen la reine de Carthage. Un des plus beaux morceaux de Lucain, est la description de la fête que Cléopâtre donne à César. S'il est vrai que Virgile ait péché par trop de sobriété, Lucain, à son ordinaire, est tombé dans la profusion des peintures; mais ce morceau, parfaitement traduit par M. de Laharpe, est plein de poésie. Du reste, cette fête se termine d'une manière véritablement solemnelle, par les hymnes du poëte Iopas, chantant sur sa lyre les lois éternelles de la nature.

Ce premier livre marche rapidement; les discours y sont fréquens, mais nécessaires à l'exposition; la peinture de la tempête excitée par Éole, appaisée par Neptune, et les tableaux où Énée reconnoît la peinture des malheurs de Troie; l'Amour, empruntant les traits d'Ascagne, et préparant, assis sur les genoux de Didon, la passion malheureuse dont bientôt elle sera la proie, sont, sans contredit, ce que ce livre offre de plus remarquable, soit pour l'invention, soit pour l'exécution.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DEUXIÈME.

On se tait, on attend dans un profond silence.
Alors, environné d'une assemblée immense,
De la couche élevée où siège le héros,
Il s'adresse à Didon, et commence en ces mots :
« Reine! de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et rouvrir à vos yeux la source de nos larmes?
Vous raconter la nuit, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit;
Ces derniers coups du sort, ce triomphe du crime,
Dont je fus le témoin, hélas! et la victime?...
O catastrophe horrible! ô souvenir affreux!
Hélas! en écoutant ces récits douloureux,
D'Ulysse, de Pyrrhus, auteurs de nos alarmes,
Quel barbare soldat ne répandroit des larmes!...
La nuit tombe; et, montant sur l'horizon vermeil,
Déjà l'aube naissante invite au doux sommeil;
Mais, si de nos malheurs vous exigez l'histoire,
S'il faut en rappeler l'affligeante mémoire,
Quoiqu'au seul souvenir de ces scènes d'horreur
Mon cœur épouvanté recule de terreur,

J'obéis. Rebutés par dix ans de batailles,
Las de languir sans fruit au pied de nos murailles,
Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais, avec art enchâssés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice :
Pallas leur inspira ce fatal artifice.
C'est un vœu, disoient-ils, pour un retour heureux.
On le croit. Cependant, en ses flancs ténébreux
On cache des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.
Une île, Ténédos est son antique nom,
S'élève au sein des mers, à l'aspect d'Ilion.
Avant nos longs malheurs, qui sont tombés sur elle,
Son port fut florissant ; mais sa rade infidèle
N'offre plus qu'un abri peu propice au nocher.
Là, sur des bords déserts les Grecs vont se cacher.
Nous les croyons partis ; sur les liquides plaines,
Nous croyons que le vent les remporte à Mycènes :
Enfin nous respirons ; enfin, après dix ans,
Ilion d'un long deuil affranchit ses enfans.
Le libre citoyen ouvre toutes ses portes,
Vole aux lieux où des Grecs ont campé les cohortes.
On aime à voir ces champs témoins de nos revers,
Ces camps abandonnés, ces rivages déserts.
De cent fameux combats on recherche la trace :
Ici le fier Pyrrhus signaloit son audace ;

Là le fils de Thétis rangeoit ses bataillons;
Ici c'étoit leur flotte, et là leurs pavillons.
Plusieurs, pressés autour de ce colosse énorme,
Admirent sa hauteur, et sa taille, et sa forme.
Thymète le premier, soit lâche trahison,
Soit qu'ainsi l'ordonnât le destin d'Ilion,
Des Grecs favorisant la perfide entreprise,
Dans nos murs aussitôt prétend qu'on l'introduise.
Mais les plus éclairés se défiant des Grecs,
Veulent que, sans tarder, ces présens trop suspects
Soient livrés à la flamme, ou plongés dans les ondes,
Ou qu'on en fouille au moins les cavités profondes.
Le peuple partagé s'échauffe en longs débats,
Quand, de la citadelle arrivant à grands pas,
Laocoon, qu'entoure une foule nombreuse,
De loin s'écrie : « O Troie! ô ville malheureuse!
» Citoyens insensés, dit-il, que faites-vous?
» Vous croyez, en effet, l'ennemi loin de nous:
» Ses présens, je le crains, cachent quelque artifice.
» Ignorez-vous les Grecs? ignorez-vous Ulysse?
» Ou les Grecs sont cachés dans ces vastes contours;
» Ou ce colosse altier, qui domine nos tours,
» Vient observer Pergame; ou l'affreuse machine
» De nos murs imprudens médite la ruine.
» Craignez les Grecs, craignez leurs présens désastreux:
» Les dons d'un ennemi sont toujours dangereux. »

A ces mots, saisissant sa javeline immense,
De son bras vigoureux avec force il la lance :
Le trait part, siffle, vole, et s'arrête en tremblant ;
La masse est ébranlée ; et, dans son vaste flanc,
De ses concavités les profondeurs gémirent.
Les Troyens aveuglés vainement l'entendirent.
Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans les flancs entr'ouverts du colosse odieux
Nous aurions étouffé les fléaux près d'éclore ;
Et toi, chère Ilion, je te verrois encore !
Cependant, vers le roi quelques bergers troyens
Traînoient un inconnu tout chargé de liens,
Qui, pour servir des Grecs le fatal stratagème,
Exprès entre leurs mains s'étoit jeté lui-même.
Jeune, hardi, tout prêt à l'un ou l'autre sort,
A tromper les Troyens, ou recevoir la mort.
Pour le voir, l'insulter, d'une ardente jeunesse
La haine curieuse autour de lui s'empresse ;
Mais écoutez le piège inventé contre nous,
Et qu'un Grec vous apprenne à les connoître tous.
Seul, désarmé, d'abord sur cette foule immense
Son timide regard se promène en silence ;
Tout-à-coup il s'écrie : « O sort ! ô désespoir !
» Quelles mers, quels pays voudront me recevoir ?
» La Grèce me poursuit, et, par ma mort certaine,
» Les Troyens furieux vont assouvir leur haine. »

Cette plaintive voix, ces accens de douleurs
Étonnent les esprits, amollissent les cœurs;
On demande son nom, son état, sa naissance,
Et quels droits il apporte à notre confiance.
Le perfide poursuit avec sécurité :
« Grand roi, vous apprendrez la simple vérité.
» D'abord, je l'avoûrai, ma patrie est la Grèce :
» De nier mon pays je n'ai point la foiblesse;
» Le sort peut, sur Sinon déployant sa rigueur,
» Le rendre malheureux, mais non pas imposteur.
» Palamède : à ce nom ma douleur se réveille,
» Et quelquefois, sans doute, il frappa votre oreille;
» Cent fois la renommée a redit ses exploits :
» Seul contre cette guerre il éleva la voix.
» Faussement accusé d'une trame secrète,
» Il périt, et la Grèce aujourd'hui le regrette.
» Ne pouvant me laisser ni grandeurs, ni trésors,
» Sous ce guerrier fameux, né du sang dont je sors,
» Mon père m'envoya chercher, dès mon jeune âge,
» La gloire des combats et le prix du courage.
» Tant qu'aux partis des Grecs il prêta son appui,
» Tant que nos étendards triomphèrent sous lui,
» Un peu de son éclat rejaillit sur ma vie;
» Mais, lorsqu'Ulysse enfin eut à sa lâche envie,
» Vous ne l'ignorez pas, immolé ce héros,
» En silence d'abord pleurant ces noirs complots,

» Pleurant de mon ami la triste destinée,
» Je traînois dans le deuil ma vie infortunée.
» Mais bientôt mon courroux, par d'imprudens éclats,
» Irrita contre moi l'auteur de son trépas;
» Et, si le juste ciel secondoit ma furie,
» Si je rentrois vainqueur au sein de ma patrie,
» Je jurai de venger mon malheureux ami.
» De-là tous mes malheurs : dès-lors, souple ennemi,
» Ulysse contre moi chercha par-tout des armes,
» Répandit les soupçons, éveilla les alarmes,
» Et, pour se délivrer d'un reproche importun,
» Crut qu'un premier forfait en vouloit encore un;
» En un mot, il fit tant, qu'appuyé du grand-prêtre...
» Mais pourquoi ces récits qui vous lassent peut-être?
» Troyens, si tous les Grecs sont égaux à vos yeux,
» Que tardez-vous? versez le sang d'un malheureux!
» Quel plaisir pour Ulysse et pour les fiers Atrides! »
Alors, renouvelant nos questions avides,
Ignorant l'art affreux que cachoient ses discours,
Long-temps nous le pressons d'en poursuivre le cours.
Avec un feint effroi, qui coloroit son piège,
Le perfide poursuit : « Les Grecs, las d'un long siège,
» Souvent ont voulu fuir ces remparts ennemis.
» Hélas! et plût aux cieux que mon sort l'eût permis!
» Mais, ou le vent contraire, ou l'affreuse tempête,
» Souvent retint leur flotte à partir déjà prête;

» Sur-tout depuis le jour qu'élevée en ces lieux,
» Cette masse de bois eut étonné vos yeux,
» Tout le ciel retentit des éclats de la foudre.
» Dans ces extrémités, incertains que résoudre,
» Tremblans, nous envoyons interroger Délos,
» Et l'oracle effrayant répondit en ces mots :
» — Par le sang d'une vierge offerte en sacrifice,
» La Grèce à son départ obtint un vent propice.
» Il faut encor du sang; et d'un Grec, à son tour,
» La mort doit de sa flotte acheter le retour.....
» A peine on a connu la sentence effrayante,
» Dans le camp consterné tout frémit d'épouvante.
» Quel est le malheureux que l'on doit immoler?
» Que demande Apollon, et quel sang doit couler?
» Au milieu des terreurs dont notre ame est troublée,
» Le roi d'Ithaque, aux yeux de la Grèce assemblée,
» Traîne à grand bruit Calchas, et ses cris odieux
» Le pressent de nommer la victime des dieux.
» Déjà, lisant de loin dans son ame cruelle,
» Mes amis m'annonçoient ma sentence mortelle.
» Calchas se tait dix jours; sa pitié ne veut pas
» Révéler la victime ou dicter son trépas.
» Mais enfin, tourmenté par les clameurs d'Ulysse,
» D'accord avec le traître, il résout mon supplice.
» L'arrêt fut applaudi; ce qu'il craignoit pour soi
» Chacun avec plaisir le vit tomber sur moi.

» Le jour fatal arrive, et ma mort étoit prête ;
» Déjà des saints bandeaux on entouroit ma tête,
» Déjà brilloit le fer. Je l'avoûrai, Troyens,
» J'échappai de l'autel, je brisai mes liens ;
» Et, caché dans les joncs d'un fangeux marécage,
» J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
» Malheureux que je suis ! jamais mes tristes yeux
» Ne reverront ces champs qu'habitoient nos ayeux,
» Ni mes tendres enfans, ni le meilleur des pères.
» Que dis-je ? hélas ! peut-être, ô comble de misères !
» Ils expieront ma fuite, et leur malheureux sang
» Teindra ce fer cruel qui dût percer mon flanc.
» Grand roi, prenez pitié de mon destin funeste ;
» Par les dieux immortels, par la foi que j'atteste,
» Plaignez mon innocence, épargnez mes malheurs ! »
Trompés par ses discours, attendris par ses pleurs,
Nous lui laissons le jour. Le roi lui-même ordonne
Qu'on détache ses fers : « Captif, on te pardonne,
» Sois libre, lui dit-il d'un ton plein de douceur ;
» Oublie ici les Grecs et leur vaine fureur :
» Nous t'adoptons. Mais, toi, réponds sans artifice :
» Pourquoi de ce cheval l'étonnant édifice ?
» Dis quel en est le but, quel en est l'inventeur ?
» Est-ce un hommage aux dieux ? est-ce un piège trompeur ?
» Qu'en devons-nous penser, et que devons-nous craindre ? »
Le fourbe, chez les Grecs instruit dans l'art de feindre,

Levant au ciel ses bras remis en liberté :
» Chaste Vesta ! dit-il, sainte divinité !
» Sacrés bandeaux ! autels parés pour mon supplice !
» Fer que j'ai vu briller pour l'affreux sacrifice !
» Je vous atteste ici, qu'infidèle envers moi,
» Mon pays pour toujours a dégagé ma foi ;
» Que je puis rompre enfin le serment qui m'enchaîne,
» Révéler ses secrets, et lui vouer ma haine.
» Mais, vous, si je vous sers, ô généreux Troyens !
» Si je sauve vos jours, qu'on épargne les miens !.....
» De Minerve long-temps la puissance céleste
» Favorisa les Grecs ; mais, du moment funeste
» Qu'Ulysse, des forfaits détestable inventeur,
» Que le fils de Tydée, affreux profanateur,
» Osèrent, à travers la garde massacrée,
» Enlever sur l'autel son image sacrée,
» Et que leur bras sanglant, d'un sacrilège affront
» Souilla les saints bandeaux qui couronnent son front,
» Dès-lors plus de succès, plus d'espoir : la déesse
» A son triste destin abandonna la Grèce.
» Plus d'un signe certain signala son courroux :
» Son simulacre à peine est placé parmi nous,
» Que dans ses yeux pétille une flamme brillante ;
» De tout son corps dégoutte une sueur sanglante ;
» Et, secouant sa lance et son noir bouclier,
» Trois fois elle bondit sous son casque guerrier.

» Calchas veut qu'aussitôt la voile se déploie :
» Tous nos traits impuissans s'émousseront sur Troie,
» Si, dans les murs d'Argos revolant sur les eaux,
» Les Grecs ne vont chercher des augures nouveaux.
» Ils sont partis, sans doute; et, sous d'autres auspices,
» Bientôt accompagnés de leurs dieux plus propices,
» Vous les verrez soudain reparoître à vos yeux :
» Ainsi s'est expliqué l'interprète des dieux.
» Cependant, de Pallas pour remplacer l'image,
» Sur-tout pour expier leur sacrilège outrage,
» Ils ont à la déesse offert ce nouveau don.
» Sa masse vous surprend; mais ils craignent, dit-on,
» Si dans les murs de Troie on pouvoit l'introduire,
» Que son appui sacré ne sauvât votre empire,
» De Pallas à vos murs ne rendît la faveur;
» Car, si quelqu'un de vous d'un bras profanateur
» Attentoit sur ce don offert à la déesse,
» Bientôt, assouvissant sa fureur vengeresse....
» (Dieux puissans, sur les Grecs détournez son courroux!)
» D'épouvantables maux éclateroient sur vous.
» Mais, si vos murs s'ouvroient à ce don tutélaire,
» Sur nous-mêmes dès-lors renvoyant sa colère,
» Vous dompteriez la Grèce, et votre empire heureux
» S'étendroit à jamais sur nos derniers neveux. »

Ainsi, par les discours de ce monstre perfide,
Nous nous laissons séduire; et ce peuple intrépide,

Que, ni mille vaisseaux, ni cent mille ennemis,
Ni dix ans de combats n'avoient encor soumis,
Qui d'Achille lui-même avoit bravé les armes,
Est vaincu par la ruse, et dompté par les larmes.
Dans ce même moment, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vient encor nous troubler.
Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongent sur les flots;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux,
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre; et leur corps tortueux
D'abord, vers ses deux fils, en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.

Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent,
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Il exhale sa rage en hurlemens horribles.
Tel, d'un coup incertain par la hache frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

A peine on a connu la mort de la victime,
Tout frémit d'épouvante : on dit « que de son crime
» Le coupable a reçu le juste châtiment,
» Lui, dont la main osa, sur un saint monument,
» Lancer un fer impie, et d'un bras sacrilège
» Souiller d'un don divin l'auguste privilège;

» Il faut fléchir Pallas, il faut offrir des vœux,
» Et conduire en nos murs ce colosse pompeux. »
Recelant dans son sein l'appareil des batailles,
La masse énorme avance et franchit nos murailles;
Un chœur nombreux d'enfans en chantant la conduit,
Et se plaît à toucher les cables qu'elle suit.
Elle entre enfin, elle entre en menaçant la ville.
O Troie! ô ma patrie! ô vénérable asile!
Murs peuplés de héros! murs bâtis par les dieux!
Quatre fois près d'entrer, le colosse odieux
S'arrête; quatre fois on entend un bruit d'armes.
Cependant, ô délire! on poursuit sans alarmes,
Et dans nos murs enfin, par un zèle insensé,
L'auteur de leur ruine en triomphe est placé.
C'est peu : pour mieux encore assurer sa victoire,
Cassandre, qu'Apollon nous défendoit de croire,
Rend des oracles vains que l'on n'écoute pas;
Et nous, nous malheureux qu'attendoit le trépas,
Nous rendions grâce aux dieux, et notre aveugle joie
Faisoit fumer l'encens dans les temples de Troie.

Et cependant le ciel, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour;
Déjà, du haut des cieux jetant ses crêpes sombres
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Sur le vaste Océan elle tombe, et ses mains
D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,
Et la terre, et le ciel, et les Grecs, et leur trame;
Un silence profond règne au loin dans Pergame :

Tout dort. De Ténédos les Grecs partent sans bruit,
La lune en leur faveur laisse régner la nuit,
L'onde nous les ramène, et la torche fatale
A fait briller ses feux sur la poupe royale.
A ce signal, le Grec, que le ciel en courroux,
Qu'une folle pitié protégea contre nous,
Aux Grecs impatiens ouvre enfin la barrière.
Dans l'ombre de la nuit la machine guerrière
Rend cet affreux dépôt, et de son vaste sein
S'échappe avec transport un formidable essaim.
Déjà, de leur prison empressés de descendre,
Glissent le long d'un cable Ulysse avec Thessandre;
Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
De Sthénélus, d'Atride et d'Épéus lui-même,
Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagême.
Ils s'emparent de Troie; et les vapeurs du vin,
Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes,
Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.

On étoit au moment où Morphée à nos cœurs
Verse d'un calme heureux les premières douceurs;
Déjà, d'un doux repos je savourois les charmes,
Quand je crus voir Hector, les yeux noyés de larmes,
Pâle, et tel qu'autrefois sur la terre étendu,
Au char d'un fier vainqueur tristement suspendu,
Hélas! et sous les tours de Troie épouvantée
Sillonnant de son front l'arène ensanglantée.

Dieux ! qu'il m'attendrissoit ! Qu'Hector ressembloit peu
A ce terrible Hector, qui, dans leur camp en feu,
Poussoit des ennemis les cohortes tremblantes,
Ou d'Achille emportoit les dépouilles fumantes !
Sa barbe hérissée, et ses habits poudreux,
Le sang noir et glacé qui colloit ses cheveux,
Ses pieds qu'avoient gonflés, par l'excès des tortures,
Les liens dont le cuir traversoit leurs blessures,
Son sein encor percé des honorables coups
Qu'il reçut sous nos murs en combattant pour nous :
Tout de ses longs malheurs m'offroit l'image affreuse.
Et moi je lui disois d'une voix douloureuse :
« O vous ! l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,
» Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens ?
» Que nous avons souffert de votre longue absence !
» Que nous avons d'Hector imploré la présence ! »
Il ne me répond rien. Mais, d'un ton plein d'effroi,
Poussant un long soupir : « Fuis, dit-il, sauve-toi ;
» Sauve-toi, fils des dieux, contre nous tout conspire :
» Il fut un Ilion, il fut un grand empire.
» Tout espoir est perdu ; fuis : tes vaillantes mains
» Ont fait assez pour Troie, assez pour nos destins.
» Notre règne est fini, notre heure est arrivée ;
» Si Troie avoit pu l'être, Hector l'auroit sauvée :
» Je combattis Achille, et me soumis aux dieux.
» Pars, emmène les tiens de ces funestes lieux,
» Du triomphe des Grecs épargne leur l'insulte :
» Ilion te remet le dépôt de leur culte.

» Cherche-leur un asile, et qu'au-delà des mers
» Leur nouvelle cité commande à l'univers! »
Il dit, et va chercher au fond du sanctuaire
De la chaste Vesta l'image tutélaire,
Et les feux immortels, et le bandeau sacré.
Cependant Ilion au carnage est livré,
Déjà le bruit affreux (quoique, loin de la ville,
Mon père eût sa demeure au fond d'un bois tranquill
De moment en moment me frappe de plus près.
Ce fracas me réveille : au faîte du palais
Je cours, vole, et de loin prête une oreille avide.
Tel au sein des moissons, quand la flamme rapide
Au gré des vents s'élance, ou lorsqu'à gros bouillons
Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
Un torrent en grondant précipite ses ondes,
Le berger s'épouvante, et d'un roc escarpé
Prête de loin l'oreille au bruit qui l'a frappé.
Alors Sinon, les Grecs et leurs perfides trames,
Tout est connu : déjà dans des torrens de flammes
Déïphobe à grand bruit voit son palais crouler,
Vers les palais voisins le vent les fait rouler,
Et leur lumière affreuse éclaire au loin la plage.
Les cris de la fureur et le bruit du carnage
Se mêlent dans les airs aux accens du clairon.
N'écoutant que ma rage, et sourd à la raison,
» Aux armes, mes amis, sauvons la citadelle! »
A ces mots, rassemblant une troupe fidèle,

J'y vole; la fureur précipite mes pas,
Et je ne cherche plus qu'un glorieux trépas.
Tout-à-coup d'Apollon je vois le saint ministre,
Tout pâle des horreurs de cette nuit sinistre,
Portant ses dieux vaincus, traînant son petit-fils,
Échapper à grands pas au fer des ennemis.
« Eh bien! sage Panthé, Pergame existe-t-elle,
» M'écriai-je? Peut-on sauver la citadelle?
» N'avons-nous plus d'espoir? » Le viellard, à ces mots,
De son cœur oppressé poussant de longs sanglots:
« Il est, il est venu ce jour épouvantable,
» Ce jour de nos grandeurs le terme inévitable:
» Ilion, les Troyens, tout est anéanti.
» De Jupiter sur nous le bras appesanti
» Livre aux enfans d'Argos leur malheureuse proie:
» Sinon vainqueur insulte aux désastres de Troie.
» Triomphant au milieu de nos murs enflammés,
» Un monstre affreux vomit des bataillons armés.
» Et, tandis que ses flancs enfantent leurs cohortes,
» Des milliers d'ennemis se pressant sous nos portes,
» Fondent sur nos remparts à flots plus débordés
» Qu'ils n'ont jamais paru dans nos champs inondés.
» Les uns courent au loin répandre le carnage;
» D'autres, le fer en main, gardent chaque passage.
» L'affreux tranchant du glaive, et la pointe des dards,
» Prêts à donner la mort, brillent de toutes parts;
» Et de gardes tremblans à peine un petit nombre

» Se défend au hasard et résiste dans l'ombre. »
Il dit : et la fureur enflamme mes esprits;
Je m'élance à travers le feu, le sang, les cris,
Par-tout où la vengeance, où mon aveugle rage
Et d'horribles clameurs appellent mon courage.
Aux clartés de la lune accourent sur mes pas,
Et le sage Rhipée, et le vaillant Dymas,
Hypanis qu'enflammoit une ardente jeunesse,
Iphite encor bouillant en sa mâle vieillesse,
Et le jeune Corèbe enfin qui, dans ce jour,
Pour Cassandre brûlant d'un trop funeste amour,
Venoit briguer sa main dans les champs de la gloire,
Hélas! et comme nous refusa de la croire.
Voyant le noble feu qui brûle dans leur sein:
« Cœurs généreux, hélas! et généreux en vain,
» Vous le voyez : la flamme en tous lieux se déploie;
» Comme nous asservis, les foibles dieux de Troie,
» De leurs temples brûlans ont quitté les autels.
» Les dieux nous ont trahis; et nous, foibles mortels,
» Nous secourons des murs qu'ils ne purent défendre!
» Qu'importe, amis! mourons dans nos remparts en cendre,
» Mourons le fer en main, voilà notre devoir.
» Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir. »
Ce peu de mots à peine a redoublé leur rage,
Soudain, tels que dans l'ombre, avides de ravage,
Court de loups dévorans un affreux bataillon,
Qu'irrite de la faim le pressant aiguillon,

Et que les fruits affreux de leur amour sauvage
Attendent dans la nuit, altérés de carnage :
Au centre de la ville, au plus fort des combats,
Nous volons à la gloire, ou plutôt au trépas.
Sur nous la nuit étend ses ailes ténébreuses:
Nuit effroyable! Hélas! de ces scènes affreuses
Qui pourroit retracer les tragiques horreurs!
Quels yeux pour ce désastre auroient assez de pleurs!
Tu tombes, ô cité si long-temps florissante,
De tant de nations souveraine puissante!
Les morts jonchent en foule et les profanes lieux
Et des temples sacrés le seuil religieux.
Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance,
La fureur quelquefois ranime sa vaillance.
Tour-à-tour on éprouve, on répand la terreur;
On fuit, et l'on poursuit; on tombe, on est vainqueur;
Partout des pleurs, du sang, des hurlemens terribles,
Et la mort qui renaît sous cent formes horribles!
Dans l'ombre de la nuit un célèbre guerrier,
Androgée, à nos coups vient s'offrir le premier.
Un corps nombreux le suit ; il s'avance à leur tête,
Et, nous croyant des Grecs: « Amis, qui vous arrête?
» Déjà nos compagnons, au pillage animés,
» Emportent d'Ilion les débris enflammés,
» Et vous, de vos vaisseaux vous descendez à peine! »
Il dit : de nos guerriers la réponse incertaine
Aussitôt nous décèle. Instruit de son erreur,

Il se tait et recule. Et, tel qu'un voyageur
Qui sur un long serpent roulé dans son asile,
Appuie un pied pesant, soudain d'un saut agile
Fuit le reptile affreux, qui, de terre élancé,
S'alonge, et marche à lui fièrement courroucé:
Tel ce Grec devant nous recule d'épouvante;
Mais en vain il veut fuir : sur sa troupe tremblante,
Les armes à la main nous fondons en fureur;
L'ignorance des lieux, leur ténébreuse horreur,
La surprise, l'effroi, tout enfin nous les livre.
Corèbe triomphant, que le succès enivre :
« Amis, le ciel sourit à ce premier effort,
» Marchons dans le sentier que nous montre le sort :
» Que ce triomphe heureux nous en assure d'autres.
» Pour les armes des Grecs dépouillons-nous des nôtres;
» Avec leurs propres traits perçons nos ennemis:
» Dans de pressans dangers l'artifice est permis.
» Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse;
» Eux-mêmes ont trompé, leur fourbe est notre excuse.
Il dit, donne l'exemple, et sur son bras guerrier
D'Androgée expirant charge le bouclier,
Saisit de ce héros l'épée étincelante,
De son casque embelli d'une aigrette flottante
Pare sont front superbe; et chacun l'imitant,
Du fruit de ses exploits se revêt à l'instant.
De ces armes couverts, sous un sinistre augure,
Nous nous mêlons aux Grecs, et dans la nuit obscure

Par une heureuse erreur nous triomphons d'abord;
Une foule de Grecs descend au sombre bord.
D'autres gagnent la mer, et d'une course agile
Volent à leurs vaisseaux demander un asile;
Ou vers l'affreux cheval courent épouvantés,
Et rentrent dans les flancs qui les avoient portés.
Mais hélas! sans les dieux quel bonheur est durable?
O douleur! de nos rois la fille vénérable,
Cette vierge sacrée et si chère à Pallas,
Cassandre échevelée, et par d'affreux soldats
Traînée indignement du fond du sanctuaire,
Levoit au ciel ses yeux enflammés de colère,
Ses yeux!.. Des fers, hélas! chargeoient ses foibles mains!
A peine il apperçoit ces soldats inhumains,
Une horrible fureur de Corèbe s'empare,
Il s'élance au milieu de la foule barbare,
Nous volons sur ses pas; mais nos concitoyens,
Sous les armes des Grecs ignorant les Troyens,
Du temple de Pallas lancent sur notre tête
D'une grêle de traits l'effroyable tempête.
Bientôt, pour ressaisir la fille de nos rois,
Accourent en fureur tous les Grecs à-la-fois,
Et le fougueux Ajax, et l'un et l'autre Atride,
Et des Thessaliens l'escadron intrépide.
Tels, quand des vents rivaux les fières légions
Se disputent de l'air les vastes régions,

Le rapide Zéphir, l'Autan plus prompt encore,
L'Eurus, fier de monter les coursiers de l'Aurore,
Ébranlent les forêts, troublent la paix des airs,
Et Neptune en courroux bouleverse les mers:
Ceux même qu'au milieu de la nuit ténébreuse
Emporta devant nous une fuite honteuse,
Reparoissent soudain, brûlant de se venger,
Remarquent notre accent à leur langue étranger,
Et, de nos compagnons reconnoissant l'armure,
De leur déguisement découvrent l'imposture.
Le nombre nous accable; et, le premier, hélas!
Corèbe tombe mort aux autels de Pallas,
Il tombe en défendant le jeune objet qu'il aime;
Rhipée à ses côtés tombe égorgé de même,
Rhipée, hélas! si juste et si chéri des siens!
Mais le ciel le confond dans l'arrêt des Troyens.
De leurs amis trompés, malheureuses victimes,
Hypanis et Dymas tombent aux noirs abîmes!
Et toi, Panthée, et toi! ton vêtement divin,
Et tes propres vertus te protègent en vain!
O vous, cendres de Troie! et vous, flammes funestes!
Qui de mon Ilion dévorâtes les restes,
Je vous atteste ici, qu'affrontant les combats,
Malgré moi le Destin me sauva du trépas;
Et, si les dieux cruels n'eussent sauvé ma vie,
Que j'avois mérité qu'elle me fût ravie.

Le flux impétueux de ces chocs meurtriers
Avec moi de la foule emporte deux guerriers,
Iphite, de qui l'âge enchaîne la vaillance,
Et Pélias, qu'Ulysse a blessé de sa lance :
Tout-à-coup par leurs cris, dans l'ombre redoublés,
Au palais de Priam nous sommes appelés.
C'est là que nous trouvons le plus affreux carnage ;
Là, vous diriez que Mars a concentré sa rage,
Et qu'auprès de ces lieux Troie entière est en paix.
Le toit de la tortue assiège le palais ;
On voit le long des murs les échelles dressées ;
Sur les degrés sanglans les cohortes pressées,
Aux fronts des chapiteaux, aux sommets des pilliers
Montent ; et, d'une main tenant leurs boucliers,
Des traits retentissans repoussent la tempête ;
De l'autre, du palais ils saisissent le faîte.
Les Troyens cependant veulent vendre leurs jours,
D'un dernier désespoir misérable secours.
De leurs toits démolis, de leurs tours embrasées
Ils combattent des Grecs les troupes écrasées,
Roulent ces lambris d'or, ces riches ornemens,
De leurs antiques rois augustes monumens.
Plus bas, le fer en main, d'intrépides cohortes
Se pressent en-dedans, et protègent les portes.
Ma fureur se réveille en ces momens d'effroi ;
Je vole à leur secours, au secours de mon roi.

Derrière le palais, il étoit une issue,
Une porte, des Grecs encore inapperçue;
Et deux chemins secrets, de ces grands bâtimens
Réunissoient entr'eux les longs compartimens.
En des temps plus heureux, c'étoit par cette porte
Qu'Andromaque, souvent sans pompe, sans escorte,
Se rendoit vers Priam, et, plus souvent encor,
Menoit à ses ayeux le jeune fils d'Hector.
Par là, je monte au faîte, où des mains languissantes
Perdoient contre les Grecs des flèches impuissantes.
La fureur me conseille un moyen plus affreux:
Une tour, dont le front s'élevoit jusqu'aux cieux,
Placée au bord du comble, y sembloit suspendue;
De là, de Troie entière on voyoit l'étendue,
Les pavillons des Grecs et leurs mille vaisseaux.
Au pied de cette tour ils pressoient leurs assauts.
A chaque endroit plus foible, où sa tremblante masse
Des assiégés unis favorisoit l'audace;
Par des leviers de fer attaquant ce grand corps,
On l'ébranle à l'entour avec de longs efforts.
Tout-à-coup on la pousse; et cette masse horrible,
Déployant à grand bruit sa ruine terrible,
S'écroule, tombe, écrase en se précipitant
Des bataillons entiers, remplacés à l'instant.
Sans cesse l'on attaque, on repousse sans cesse;
D'un côté la Phrygie, et de l'autre la Grèce,

Font voler, font pleuvoir les pierres et les traits.
Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus étincelant d'une audace guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière.
Tel un affreux serpent qui, nourri de poison,
Sous la terre dormoit dans la froide saison,
Tout-à-coup reparoît, rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil.
De héros sur ses pas une foule s'avance.
Ici, c'est Périphas, fier de sa taille immense;
Là, c'est Automédon, qui d'Achille autrefois
Vit les coursiers fougueux obéir à sa voix;
Et de Scyros enfin la jeunesse bouillante
Fait voler jusqu'aux toits la flamme étincelante.
A leur tête, Pyrrhus, une hache à la main,
Frappe à coups redoublés sur les portes d'airain.
Les gonds tremblent; des ais la vaste épaisseur s'ouvre:
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Ces longs appartemens, ces lambris somptueux,
De nos antiques rois séjour majestueux.
Sur le seuil apparoît la sentinelle en armes;
Mais au fond du palais ce n'est partout que larmes,
Que lugubres sanglots, et longs gémissemens.
Les femmes, perçant l'air d'horribles hurlemens,

Dans l'enceinte royale errent désespérées ;
Au seuil de ces parvis, à leurs portes sacrées,
Elles collent leur bouche, entrelacent leurs bras.
Pyrrhus, digne d'Achille, échauffe ses soldats,
Poursuit, presse l'assaut. A sa fougue guerrière,
Des gardes, des verroux l'impuissante barrière,
Tout cède. Le bélier tombe à coups redoublés ;
Arrachée à grand bruit, de ses gonds ébranlés,
Enfin la porte tombe : aussitôt on s'élance ;
Un passage sanglant s'ouvre à la violence ;
Tout fuit, et des vainqueurs le flux impétueux
Répand de tous côtés ses flots tumultueux.
Tel enfin, triomphant de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe ; et l'onde mugissante
Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable, et troupeau confusément roulés.
J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides,
Rassasier de sang leurs armes homicides ;
Hécube échevelée errer sous ces lambris ;
Le glaive moissonner les femmes de ses fils ;
Et son époux, hélas ! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même.
De sa postérité les rejetons naissans,
Dont la foule chérie entouroit ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales,

Trésors, enfans, grandeur, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux....
Reine! peut-être aussi desirez-vous connoître
Comment de cet état périt l'auguste maître?
Voyant les Grecs vainqueurs, au sein de ses remparts,
Son antique palais forcé de toutes parts,
L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante
Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,
Prend un glaive, à son bras dès long-temps étranger,
Et s'apprête à mourir, plutôt qu'à se venger.
Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques
Un laurier embrassant ses autels domestiques,
Les couvroit de son ombre: en ces lieux révérés,
Hécube et ses enfans ensemble retirés,
Ainsi qu'aux sifflemens des tempêtes rapides
S'attroupe un foible essaim de colombes timides,
Se pressoient, embrassoient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,
Moins couvert qu'accablé d'une armure inutile:
« Quel aveugle courroux, quelle rage stérile,
» Lui crie Hécube en pleurs? Où courez-vous? Hélas!
» Contre un destin cruel que peut ce foible bras?
» Mon Hector même en vain renaîtroit de sa cendre.
» Approchez: de nos dieux l'autel va nous défendre,
» Ou sous le même fer nous expirerons tous. »
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,

La reine enfin l'entraîne, et le place auprès d'elle.
Tout-à-coup de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
A travers mille dards un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit : déjà, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard;
Enfin, au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas! et dans son sang tombe aux pieds de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son douloureux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
» T'accordent, malheureux, ta juste récompense!
» Toi, qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
» Qui, sous les yeux d'un père, égorges ses enfans!
» Toi, fils d'Achille! non : il ne fut point ton père.
» D'un ennemi vaincu respectant la misère,
» Achille révéra, dans sa noble fureur,
» Le droit des nations, et les droits du malheur;
» Et, rendant mon Hector à mes mains suppliantes,
» Me laissa librement retourner sous mes tentes.
» Tiens, cruel! » A ces mots, au vainqueur inhumain
Il jette un foible trait qui, du solide airain
Effleurant la surface, avec un vain murmure
Languissamment expire, et pend à son armure.

« — Eh bien ! cours aux enfers conter ce que tu vois ;
» A mes nobles aïeux va dire mes exploits ;
» Dis au fils de Thétis que son sang dégénère ;
» Mais avant, meurs ! » Il dit ; et, d'un bras sanguinaire
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et plongeant dans le sang du dernier de ses fils,
Il entraîne à l'autel la vieillesse tremblante ;
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache, avec la vie, un vain reste de sang.
Ainsi périt Priam ; ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt, en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion, et tomber ses remparts.
Ce potentat, jadis si grand, si vénérable,
N'est plus qu'un tronc sanglant, qu'un débris déplorable,
Dans la foule des morts tristement confondu,
Hélas ! et sans honneur sur le sable étendu.
Alors, je l'avoûrai, dans mon ame tremblante,
Pour la première fois, je sentis l'épouvante.
Ce grand prince, au milieu de ses fils moissonnés,
Terminant sous le fer ses jours infortunés,
D'un père, comme lui, déjà glacé par l'âge,
Tout-à-coup réveilla l'attendrissante image.
De mon épouse en pleurs, de mon malheureux fils,
Mon amour consterné croit entendre les cris.

Je cherche autour de moi si quelqu'ami me reste :
Tous ont péri.....Poussés d'un désespoir funeste,
Tous de nos toits brûlans se sont précipités.
Je restois seul..... Des feux les lugubres clartés
Guidoient mes pas tremblans et ma vue incertaine,
Lorsqu'aux pieds de Vesta je vois l'affreuse Hélène,
De ses Grecs irrités redoutant le courroux,
La haine des Troyens, la fureur d'un époux :
Cette vile beauté, pour qui la jalousie
Arma la Grèce et Troie, et l'Europe, et l'Asie,
Se cachoit, et, tremblante, à l'ombre des autels,
Fuyoit aux pieds des dieux la fureur des mortels.
Son odieux aspect réveille ma furie ;
Je brûle, par sa mort, de venger ma patrie.
Quoi ! le sang regorgea sur ces bords malheureux !
Priam meurt sous le fer, Ilion dans les feux !
Et, fière de nos maux, la détestable Hélène,
Dans les remparts d'Argos rentrant en souveraine,
Ira, foulant des fleurs sous ses pas triomphans,
Retrouver son palais, ses ayeux, ses enfans !
Et, d'esclaves Troyens en pompe environnée,
Des trésors d'Ilion marchera couronnée !
Non ; et, quoique ma gloire en rougisse tout bas,
Quoiqu'un si lâche exploit déshonore mon bras,
Du moins de ce fléau j'aurai purgé la terre ;
Son sang paîra le sang qu'a coûté cette guerre,

Satisfera ma rage, et celle des Troyens,
Et les mânes plaintifs de mes concitoyens.
Ainsi je m'emportois, lorsque dans la nuit sombre
Ma mère, dissipant la noire horreur de l'ombre,
Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des immortels charmés elle éblouit les yeux,
Me retient, et me dit de sa bouche de rose :
« Mon fils, de ces fureurs, eh ! quelle est donc la cause ?
» Est-il temps d'écouter un aveugle courroux ?
» Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux ?
» Qu'as-tu fait de ton père, appesanti par l'âge,
» D'une épouse, d'un fils, entourés de carnage,
» Entourés d'ennemis, et qui, sans mon secours,
» Par la flamme ou le fer auroient fini leurs jours ?
» Non, non, ce ne sont point ces objets de ta haine,
» Non, ce n'est point Pâris, ni l'odieuse Hélène,
» C'est le courroux des dieux qui renverse nos murs.
» Viens, je vais dissiper les nuages obscurs,
» Dont sur tes yeux mortels la vapeur répandue,
» Cache ce grand spectacle à ta débile vue.
» Écoute seulement, et, docile à ma voix,
» D'une mère qui t'aime exécute les lois.
» Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
» De ces brûlantes tours les masses renversées,
» Cette poudre, ces feux ondoyans dans les airs ?
» Là, le trident en main, le puissant Dieu des mers,

» De la terre à grands coups entr'ouvant les entrailles,
» A leur base profonde arrache nos murailles,
» Et dans ses fondemens déracine Ilion.
» Ici, tonne en fureur l'implacable Junon :
» Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
» Appeler ses soldats ? Vois-tu de ses cohortes
» L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours ?
» Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
» Regarde : c'est Pallas, dont la main homicide
» Agite dans les airs l'étincelante égide ;
» Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,
» Excite les mortels ; et soulève les dieux.
» Fuis ; calme un vain courroux : fuis ; c'en est fait, ta mère
» Va protéger tes pas, et te rendre à ton père. »
Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.
Alors le voile tombe ; alors, de toutes parts,
Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante ;
J'entends tonner les coups de leur main foudroyante.
Tout tombe : je crois voir, de son faîte orgueilleux,
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
Ainsi contre un vieux pin, qui, du haut des montagnes,
Dominoit fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons, réunissant leurs bras,
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chûte pesante :

Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines:
Ainsi tombe Ilion! Je m'éloigne, et Cypris
Défend au glaive, au feu, d'attenter à son fils:
Le fer respectueux tombe à sa voix puissante;
Devant elle s'enfuit la flamme obéissante.
J'arrive enfin, j'arrive au palais paternel;
Je vole vers mon père: ô désespoir cruel!
Mon père, qu'avant tout veut sauver ma tendresse,
Quand je veux au danger dérober sa vieillesse,
Refuse de survivre à nos communs malheurs,
Et d'aller dans l'exil prolonger ses douleurs!
« Vous tous, qui conservez l'ardeur du premier âge,
» Dont le sang, jeune encor, enflamme le courage,
» Mes chers enfans! fuyez: pour moi, si le Destin,
» De ma vie à ce jour n'eût pas marqué la fin,
» Il eût de mes ayeux conservé la demeure:
» La perte d'Ilion ordonne que je meure;
» C'est assez d'avoir pu lui survivre une fois.
» Vous, à qui votre sort impose d'autres lois,
» Mes enfans! saluez ces misérables restes;
» Je saurai, de ma main, trancher ces jours funestes;
» Ou l'ennemi lui-même, une fois, plus humain,
» Daignera par pitié terminer mon destin.

Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
Forme autour de son front une ardente couronne,
Et d'un brillant azur l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
On s'alarme, on s'empresse, et d'une onde abondante
On arrose à grands flots sa chevelure ardente;
On secoue à l'envi ses cheveux allumés,
Lorsque levant ses yeux, par l'espoir animés,
Tendant au ciel ses mains: « Jupiter! dit mon père,
» Si les pleurs quelquefois désarment ta colère,
» Lis dans nos cœurs, hélas! et, s'ils sont vertueux,
» Confirme, par pitié, ces présages heureux! »
Vers sa gauche, à ces mots, éclate le tonnerre;
Et, des voûtes des cieux s'élançant vers la terre,
Un feu, qui dans la nuit traîne de longs éclairs,
Semble sur le palais tomber du haut des airs:
De là le feu divin, pour nous guider, sans doute,
Vers la forêt d'Ida suit sa brillante route,
Prolonge dans les airs ses sillons radieux,
Jette une odeur de soufre, et se perd à nos yeux.
Mon père, à cet aspect, se lève, et, plein de joie,
Invoque et Jupiter et l'astre qu'il envoie.
« Dieux protecteurs! dit-il, c'en est fait; je me rends;
» Protégez ma famille, et sauvez mes enfans!
» J'accepte avec transport ce présage céleste.
» Dieux puissans! d'Ilion vous sauverez le reste.

» Viens, mon fils, je te suis. » Il dit: et de plus près
La flamme cependant menace mon palais,
Et, d'un cours plus rapide avançant vers sa proie,
En tourbillons fougueux sa fureur se déploie.
« Eh bien! mon père, au nom de mon amour pour vous,
» Laissez-moi vous porter, ce poids me sera doux:
» Venez, qu'un même sort tous les deux nous rassemble;
» Venez, nous périrons, ou nous vivrons ensemble.
» Qu'Iule m'accompagne, et, qu'observant mes pas,
» Mon épouse me suive et ne me quitte pas.
» Et vous, qu'un noble zèle attache à votre maître,
» Écoutez: hors des murs, vos yeux verront paroître
» Un côteau d'où s'élève un temple où les mortels
» De Cérès autrefois encensoient les autels;
» Non loin est un cyprès respecté par les âges,
» Et qui de nos ayeux recevoit les hommages:
» Là, nous nous rendrons tous par différens chemins.
» Vous, mon père, prenez nos dieux, nos vases saints;
» Je ne puis y toucher avant que des eaux pures,
» Du sang dont je suis teint n'aient lavé les souillures. »
A ces mots, d'un lion j'étends sur moi la peau,
Je me courbe, et reçois mon précieux fardeau;
Mon fils saisit ma main, et, précédant sa mère,
Suit à pas inégaux la marche de son père.
Des lieux les plus obscurs nous traversons l'horreur;
Et moi, qui tant de fois avois vu sans terreur,

Et les bataillons grecs, et le glaive homicide,
Une ombre m'épouvante, un souffle m'intimide,
Je n'ose respirer, je tremble au moindre bruit,
Et pour ce que je porte, et pour ce qui me suit.
Enfin nous échappons de cette ville en cendre.
Je me croyois vainqueur, lorsque je crois entendre
D'un bataillon nombreux les pas précipités;
Et, dans l'ombre jetant ses yeux épouvantés,
« Fuis, cours, fuis! je les vois, je vois briller leurs armes!»
Dit mon père. A ces mots, qui doublent mes alarmes,
Je ne sais quel délire égara mes esprits;
Mais, tandis qu'éperdu, tremblant d'être surpris,
Aux lieux les moins frayés je confiois ma fuite,
Ma chère épouse, hélas! que je crois à ma suite....
Sort cruel! est-ce toi qui nous en séparas?
Le chemin, trop pénible, arrêta-t-il ses pas?
Ou dans ces noirs sentiers s'est-elle enfin perdue?
Je ne sais; mais le ciel ne me l'a point rendue;
Et je ne m'apperçus de ce fatal revers
Que lorsque, parvenu sur ces côteaux déserts,
Sous l'antique cyprès j'eus déposé mon père.
Je cherche mon épouse, et mon fils une mère:
Seule elle étoit absente en ces momens affreux!
Qui n'implorai-je point des hommes et des dieux!
Non, Ilion en feu, non, cette nuit terrible,
Pour ce cœur déchiré n'eut rien de plus horrible.

Aussitôt, de mon fils, d'Anchise, de mes dieux,
Je laisse à mes amis le dépôt précieux;
De-là je cours à Troie, et, couvert de mes armes,
Revole dans ses murs affronter les alarmes,
Braver, percer encor les nombreux bataillons,
Et des feux dévorans franchir les tourbillons.
Je me tourne d'abord vers la voûte secrète
Dont le passage obscur seconda ma retraite;
Je reviens sur mes pas, et, d'un œil curieux,
Mes avides regards interrogent ces lieux.
Partout règne le deuil, partout l'ombre effrayante,
Et le silence même ajoute à l'épouvante:
Je cherche en vain. Grands dieux! si le sort moins cruel,
Si le ciel l'eût conduite au palais paternel:
J'y revole. Les Grecs s'en étoient rendus maîtres;
La flamme dévoroit les toits de mes ancêtres,
Et de l'embrasement les torrens furieux
De leur comble enflammé s'élançoient vers les cieux.
Au palais de Priam un foible espoir m'appelle;
J'y revole, je cours jusqu'à la citadelle:
Là, dans un long portique où présidoit Junon,
Déjà le vieux Phénix, et l'horreur d'Ilion,
Ulysse, des vainqueurs gardent la riche proie;
Là, sont accumulés tous les trésors de Troie,
Et les vases d'or pur, et les tables des dieux,
Et des pontifes saints les vêtemens pompeux.

Autour de cet amas de dépouilles captives,
Se pressent les enfans et les mères plaintives:
J'y cherche mon épouse; et même, à haute voix,
Dans l'ombre de la nuit je l'appelle cent fois.
Tandis que, plein d'amour, d'horreur et de pitié,
Je vole sur les pas de ma chère moitié,
Un spectre s'offre à moi: quelle surprise extrême!
C'étoit elle, c'étoit ma Créuse elle-même;
Plus grande que jamais ne la virent mes yeux.
A l'aspect du fantôme envoyé par les dieux,
Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent;
Mais l'ombre calme ainsi les douleurs qui m'oppressent:
« Pourquoi t'abandonner à de si vains regrets?
» Reconnois à mon sort les célestes décrets.
» C'en est fait; du Destin la volonté jalouse
» Ne t'a point pour compagne accordé ton épouse.
» Sur une vaste mer un long exil t'attend;
» Enfin tu parviendras aux rives d'Occident,
» Dans la riche Hespérie, où de ses belles ondes
» Le Tibre baigne en paix des campagnes fécondes:
» Là, satisfait, époux de la fille des rois,
» Un empire puissant fleurira sous tes lois.
» Cher époux! sur mon sort c'est en vain que tu pleures;
» Crois-moi: d'un fier vainqueur les superbes demeures
» Ne verront point servir le sang de Dardanus,
» L'épouse d'un héros, et la bru de Vénus:

» Non, la mère des dieux me retient auprès d'elle.
» Adieu donc; dans mon fils demeure-moi fidèle:
» Si sa mère t'aima, qu'il te soit toujours cher. »
Elle dit, et soudain s'évanouit dans l'air;
Elle fuit, et, malgré mes soupirs et mes larmes,
D'un entretien si doux elle interrompt les charmes;
Trois fois j'étends les bras, et, comme une vapeur,
Trois fois s'évanouit le fantôme trompeur.
Le jour naît: je retourne à ma troupe fidèle,
Qu'avoit encore grossie une troupe nouvelle,
Femmes, enfans, vieillards, restes infortunés,
Chargés de leurs débris, à l'exil condamnés,
Aux plus lointains climats, sur les plaines de l'onde,
Tous prêts d'accompagner ma course vagabonde.
Déjà l'Ida s'éclaire, et, de l'astre du jour,
L'étoile du matin annonce le retour;
Les Grecs de toutes parts ont investi les portes.
« C'en est fait! m'écriai-je: ô Destin! tu l'emportes. »
Je pars, reprends mon père, et, guidé par les dieux,
Transporte sur l'Ida ce fardeau précieux.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

tile à la force de l'expression : non-seulement les héros, mais la soldatesque elle-même, ordinairement plus insensible, auroit donné au récit de tant de maux des larmes involontaires. Cette fable d'un cheval de bois, bâti par les Grecs, et rempli de leurs soldats, étoit une vieille tradition populaire, faite pour amuser les enfans et les vieilles femmes. Quelle noblesse! quel intérêt! quelle vraisemblance a su lui donner l'art du poëte! Pour mieux motiver la crédulité, d'ailleurs si naturelle aux peuples demi-civilisés, il emploie avec adresse la superstition des présages et l'autorité des prodiges : tel est le récit de la mort de Laocoon, doublement admirable, et parce qu'il est écrit d'une manière sublime, et parce que ce châtiment de Laocoon rend plus vraisemblable l'introduction de la fameuse machine dans les murailles de Troie.

Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas.
Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu:

Deux sentimens pleins de vérité animent ce tableau des Troyens persuadés du départ des Grecs, et sortant en foule de leurs murailles; l'un, c'est la joie d'être enfin délivrés des horreurs d'un long siège, et l'autre la curiosité si naturelle, de voir, de parcourir les lieux abandonnés par les Grecs. Cette seule idée fourniroit à un poëte médiocre une foule de vers. Virgile a été plus sobre de détails; mais aucun trait important ne manque à cette peinture rapide de la situation de la flotte : celle du camp sur-tout, la tente du terrible Achille n'y sont point oubliés. Il n'y a pas moins de vérité dans la peinture des sentimens différens qui partagent les Troyens, à la vue du cheval funeste qui recèle leurs ennemis. Une variété singulière distingue les expressions par lesquelles le poëte le représente.

Fracti bello, fatisque repulsi,
Ductores Danaûm, tot jam labentibus annis,
Instar montis equum, divinâ Palladis arte,
Ædificant, sectâque intexunt abiete costas:
Votum pro reditu simulant; ea fama vagatur.
Huc delecta virûm sortiti corpora furtim
Includunt cæco lateri, penitùsque cavernas
Ingentes, uterumque, armato milite complent.

TAYLOR INST. OXFORD.

Mais il faut remarquer que cette fécondité d'expressions ne nuit point à la rapidité du récit; et il y a là abondance, sans prolixité.

Timeo Danaos et dona ferentes.

Ce vers est passé en proverbe, et les applications en sont fréquentes. M. de Voltaire l'a imité ainsi:

Les dons d'un ennemi leur semblôient trop à craindre.

On ne peut rien ajouter à la force, à l'harmonie, à la vérité des vers, par lesquels Virgile peint la lance de Laocoon enfoncée dans les flancs du cheval. J'indique ici ce qui est remarquable, soit comme harmonie, soit comme énergie, soit comme vérité, dans l'image:

Sic fatus, *validis ingentem* viribus hastam
In latus inque feri *curvam compagibus* alvum
Contorsit: *stetit illa tremens* uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedêre cavernæ.

Ce dernier vers sur-tout est admirable, par la répétition d'une lettre communément consacrée à peindre les choses lugubres. Virgile a souvent usé, avec un art infini, de ces consonnances, et de l'opposition expressive des mêmes voyelles: il faut remarquer seulement, que le nombre de ces lettres étant borné, ces consonnances peignent souvent des

effets fort différens. Ainsi, dans le vers d'une des églogues,

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

c'est l'aimable assortiment de différentes fleurs que le poëte a voulu exprimer. Dans cet autre vers,

Omnia sub magnâ labentia flumina terrâ,

c'est le bruit monotone des fleuves qui coulent et s'épanchent sous les voûtes de la terre. On pourroit citer une infinité d'exemples de ce genre, qui prouvent à-la-fois combien Virgile cherche avec soin ces imitations par les sons, et combien les élémens de cette harmonie sont bornés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun poëte, sans en excepter Homère, n'a autant multiplié les imitations musicales que Virgile; et, je ne puis être de l'avis de M. Heyne, excellent commentateur de Virgile, qui prétend que c'est dans la chaleur de la composition, et par hasard, que ces effets se rencontrent sous la plume de Virgile. Cela me rappelle la réponse d'un homme d'esprit à quelqu'un qui vouloit mettre une action très-belle sur le compte du hasard : « cela peut-être, dit-il, » mais il n'y a que des gens d'esprit qui rencontrent de ces » hasards-là. »

Trojaque, nunc, stares; Priamique arx alta, maneres.

On a remarqué, avec raison, la beauté de cette apostrophe, fort différente de celles que prodiguent les jeunes poëtes, qui refroidissent toujours le vers, lorsqu'elles ne l'échauffent pas. Celle-ci rappelle ces beaux vers si touchans d'Andromaque :

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector,

Ecce manus juvenem interea post terga revinctum
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ; qui se ignotum venientibus ultro,
Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis,
Obtulerat, fidens animi, atque in utrumque paratus,
Seu versare dolos, seu certæ occumbere morti.

Cet épisode de Sinon est justement admiré pour l'artifice de la composition. D'abord, il faut remarquer que c'est le roi qui l'interroge; mais ce sont les impressions produites par ses discours sur le peuple, qui doivent décider de son sort: aussi emploie-t-il les sermens, genre d'éloquence qui s'empare le plus sûrement de la multitude; car un grand nombre de sentimens gagnent plus facilement les hommes en masse, que les hommes isolés: de ce nombre sont la joie et la pitié. Il n'est pas moins vrai, et cela est trop prouvé par l'expérience, qu'il est plus aisé de tromper une nombreuse foule qu'un seul homme d'un sens droit: Sinon n'eût pas trompé un agent de police; mais la populace auroit été sa dupe. Le recueil des harangues qui nous ont gouvernés depuis quelques années, suffiroit pour prouver quel médiocre frais d'éloquence il faut faire pour séduire la multitude. Cependant le discours de Sinon est remarquable par plus d'un artifice, ses exclamations sur son malheureux sort, sur la haine des Grecs qu'il est forcé de fuir, et enfin par le désespoir qu'il affecte de ne pouvoir désarmer la colère des Troyens. La pitié une fois excitée, il se pare d'une feinte franchise, en s'avouant pour grec; et, d'un air de magnanimité, en assurant que la fortune a pu faire de lui un malheureux, mais qu'elle n'en fera pas un imposteur, il se dit le parent, le protégé de l'homme que les Troyens détestoient le plus, et l'on sait que les ruses d'Ulysse leur avoient été plus

fatales que la valeur même d'Achille. C'étoit un titre à leur amitié que d'être haï d'Ulysse. Ayant excité la curiosité et l'intérêt, il s'interrompt avec adresse, et fait desirer plus vivement ce qu'il paroît refuser, la continuation de son récit, et l'histoire de ses malheurs. Son malheur est celui de tous qui émeut le plus sûrement les cœurs : c'est l'oppression et la persécution. Toutes les ames appartiennent à l'homme persécuté : c'est l'effet naturel de ce sentiment de justice, de liberté, qui règne impérieusement dans les cœurs. Victime dévouée à la haine d'Ulysse, et à la lâche complaisance de Calchas, il a fui les autels, et les couteaux déjà levés sur lui.

Hic aliud majus miseris multòque tremendum
Objicitur magis,

Cette peinture de Laocoon et de ses deux enfans étouffés et dévorés par deux serpens monstrueux, est justement fameuse ; expressions énergiques, images vives, harmonie imitative, tout y est réuni. Je ferai remarquer les coupes savantes employées dans plusieurs de ces vers.

Tranquilla per alta

Cette circonstance est choisie avec goût. Ces serpens, voyageant sur une mer orageuse, ne feroient point d'effet ; le calme profond fait mieux ressortir les mouvemens de leur marche terrible : ce ne sont plus les flots, ce sont eux-mêmes qui frappent.

Horresco referens.

Ces mots font un bel effet ; ce qu'on raconte avec effroi produit plus sûrement l'effroi.

Incumbunt pelago.

Cette expression est pleine de force.

Pectora quorum inter fluctus *arrecta* juvæque,
Sanguineæ exsuperant undas; pars cetera pontum
Pone legit, sinuatque *immensa volumine terga*.

La variété de ces coupes, dont pas une ne ressemble à une autre, est d'une grande beauté; la première surtout exprime parfaitement les cous des serpens dominant sur les eaux, et redressés dans l'air. *Immensa volumine terga* rappelle ces beaux vers de Racine :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ces yeux remplis de sang et de feu, la vibration rapide de de leurs langues sifflantes, sont des images terribles.

Spirisque ligant ingentibus; et jam
Bis medium amplexi,

C'est avec un goût infini que la phrase s'arrête au mot *ingentibus* dont la longueur exprime parfaitement celle des replis qui ceignent Laocoon; elle l'est encore mieux par les vers suivans. Déjà les serpens l'ont entouré deux fois par le milieu du corps, deux fois par son cou, et cependant leurs têtes s'élèvent au-dessus de la sienne; ce malheureux lutte contre ces effroyables nœuds, tout couvert de leur sang et du poison de ces monstres. Images terribles! Le mot *vittas* ajoute à la beauté de la peinture; ce n'est point une victime ordinaire, c'est un prêtre des dieux que les serpens dévorent; et les bandelettes, symbole de sa dignité sacrée, ne leur en imposent pas. La comparaison de ses cris avec les mugissemens d'un taureau qui s'enfuit, blessé au pied des autels, n'a rien de bien ingénieux; mais rien n'égale la hardiesse du mot *excussit securim*, a secoué la hache, qui exprime si bien le mouvement de tête de la victime frappée de la hache.

L'épithète *incertam* est aussi parfaitement choisie. Ce morceau étoit un des plus difficiles à traduire, parce que la poésie descriptive est celle pour laquelle notre langue, dénuée de longues et de brèves, a le moins de ressources.

A l'époque où Virgile composa ces vers, on ne connoissoit pas encore à Rome le fameux groupe de Laocoon et de ses fils dévorés par des serpens. Ainsi le poëte a précédé le sculpteur; mais c'est ici sur-tout qu'il faut remarquer la différence qui existe entre la sculpture, la peinture et la poésie: les deux premières ne peuvent peindre qu'un moment, la poésie peint plusieurs momens successifs. Ainsi Virgile nous montre les serpens partant de Ténédos, voyageant sur les eaux, abordant ensemble au rivage, saisissant d'abord les deux fils de Laocoon; leur père volant à leur secours, lui-même saisi par ces monstres, et les tourmens affreux produits par leurs morsures. Le sculpteur n'a pu peindre que le moment où les fils et le père sont en même-temps la proie des serpens. En supposant que Virgile ait servi dans quelques détails de modèle au sculpteur, il en est quelques-uns où celui-ci a été obligé d'abandonner les idées du poëte. Ainsi Virgile, après avoir fait replier deux fois les serpens autour de la taille et du cou de Laocoon, peint leur tête s'élevant au-dessus de la sienne; ce qui, dans la sculpture, auroit présenté à l'œil des pointes désagréables, et l'auroit mal à propos distrait de l'ensemble de ce bloc magnifique. Virgile a bien pu faire sortir de la bouche du grand prêtre des cris épouvantables, et semblables au mugissement d'un taureau frappé de la hache; mais cette idée ne pouvoit convenir au sculpteur qui n'auroit pu exprimer ses cris, qu'en ôtant au visage du pontife le caractère de calme et de dignité qui

dans ce groupe est le premier objet de l'admiration des connoisseurs. Mais supposons le sculpteur méditant cet admirable ouvrage ; « Je veux, se sera-t-il dit, mettre dans ma composition toute la variété et toute l'expression dont le sujet est susceptible ; je veux que les deux enfans soient de deux âges différens, et que la différence des âges produise celle de l'expression ; je veux mettre sur le visage du père, et le caractère de la souffrance, et celui de la pitié paternelle ; sa douleur n'est point celle d'un homme ordinaire ; je veux que ses traits soient altérés et non déformés par la douleur, et que la dignité du pontife se montre encore dans l'homme souffrant. » Toutes ces conceptions se trouvent en effet dans ce groupe inimitable. Joignons à cela le jeu des nerfs, des muscles, moins ressenti dans le corps plus foible et plus délicat des enfans, et plus prononcé dans celui du père, tant d'autres beautés réunies dans le marbre vivant ou plutôt mourant, selon la sublime expression de Sadolet, *veros saxo moriente dolores*, et bénissons à jamais le hasard heureux qui a fait découvrir ce beau monument dans une fouille des bains de Titus.

Dividimus muros, et moenia pandimus urbis. etc.

Ces vers où Virgile peint l'entrée de la fatale machine sont un des plus beaux passages de ce livre. Il a mis en contraste avec beaucoup d'art l'effroi de ce moment terrible avec la joie et l'empressement aveugle des Troyens travaillant eux-mêmes à leur perte ; et, ce qui est encore d'un plus grand effet, avec l'ingénuité confiante des jeunes garçons et des jeunes filles qui, aidant à ce travail funeste, se plaisent à saisir la corde qui traîne le monstre, se font un sujet d'allégresse de ce qui menace leur ville, le palais de leur roi et

leurs propres foyers, fêtent à l'envi leur ruine, et chantent, pour ainsi dire, leur cantique de mort.

O patria! o divûm domus Ilium! et inclyta bello
Mœnia Dardanidûm!

Cette apostrophe est belle et touchante; cette figure fait toujours un grand effet dans Virgile, parce qu'il ne la prodigue pas. C'est avec la même sensibilité, que les tribus des Hébreux, dans un chœur d'Esther, modèle de la poésie lyrique, s'écrioient :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées!
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

Il faut observer aux jeunes poëtes, que plus les figures sont brillantes, plus il faut en user avec sobriété; l'apostrophe doit toujours s'annoncer comme l'expression d'une émotion vive, et l'élan d'une ame fortement affectée.

Quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedêre.

Rien n'est plus pathétique et plus naturel à-la-fois, que ces souvenirs, des avertissemens inutiles des malheurs, dont l'admission de la fatale machine menaçoit les Troyens.

Il n'y a point de malheureux dont la pensée, par un instinct invincible, ne revienne vers les circonstances et les pronostics qui ont précédé et présagé son désastre : le regret de n'en avoir pas profité, ajoute encore au malheur. C'est toujours dans une grande connoissance du cœur humain, que Virgile puise ses plus grandes beautés. Des deux présages marqués par le poëte, le premier est peut-être le plus frappant; quatre fois prêt d'entrer, le colosse homicide

s'arrête tout-à-coup sur le seuil même des portes de la ville qu'il menace.

Vertitur interea cœlum, et ruit *oceano nox*,
Involvens *umbrâ magnâ* terramque polumque,
Myrmidonumque dolos.

Ces vers sont beaux d'images, d'harmonie; le monosyllabe qui termine le premier, est un des artifices dont Virgile s'est servi quelquefois heureusement, pour marquer à l'oreille, la chûte subite d'un objet quelconque. On lit dans le premier livre :

Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.

Dans le cinquième : *Procumbit humi bos.*

On doit remarquer la belle consonnance d'*umbrâ magnâ*, si propre à exprimer le voile immense que jette la nuit sur l'univers.

Per amica silentia lunæ,

Cette expression est d'une hardiesse remarquable, si elle signifie, comme je le crois, que la lune favorisoit les Grecs de son absence. En effet, sa présence les auroit trahis: on peut donc dire poétiquement, que son absence leur garde le secret; c'est sans doute ce que Virgile veut exprimer.

Laxat *claustra* Sinon :

Le mot *claustra* est encore un exemple de la variété infinie d'expressions que Virgile a employées à représenter ce que nous appelons le cheval de bois.

L'énumération des guerriers qui sortent des flancs du cheval, se termine ingénieusement par le nom de celui qui l'avoit fabriqué :

Et ipsé doli fabricator Epeüs.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, etc.

Ces vers mêmes sont pleins d'élégance et de douceur; mais l'apparition d'Hector à Énée est, sous plusieurs rapports, d'une admirable beauté. Virgile, par la nature de son sujet, ne pouvant offrir ce héros vivant, comme le fait Homère, le reproduit du moins pour quelque temps à notre pensée, par l'artifice d'un songe, et nous le montre dans l'espace d'un petit nombre de vers, tel qu'il étoit dans les jours de sa gloire : contraste qui console de l'état horrible où le réduisit l'impitoyable Achille.

Énée, non encore instruit de ce qui se passe dans Troie, devenue la proie des Grecs, ne pouvoit l'être d'une manière plus forte et plus frappante, que par l'apparition de celui qui l'avoit le plus courageusement défendue : par ce récit le lecteur est déjà transporté au milieu de Troie en flammes.

Cet épisode touchant influe sur le reste du poëme, par l'ordre qu'Hector donne à Énée, de chercher un nouvel Empire au-delà des mers : jamais composition poétique ne fut plus belle et plus savante.

Quamquam secreta parentis
Anchisæ domus, arboribusque obtecta recessit,

L'éloignement de la maison d'Anchise, reléguée dans un bois, étoit nécessaire pour justifier Énée de n'être pas déjà réuni aux défenseurs de Troie.

In segetem veluti quum flamma furentibus Austris
Incidit,

La beauté des images et de l'harmonie imitative rendent cette comparaison admirable. On entend, et la course rapide

de la flamme, et celle du torrent qui se précipite, grossi des ruines de tout ce qu'il rencontre. L'image du berger épouvanté prêtant du haut du rocher une oreille attentive au bruit dont il ignore la cause, est d'une extrême beauté. Mais ici se présente une objection, et je demande la permission de conter comment et par qui elle me fut faite pour la première fois. J'étois à Ferney en 1774; M. de Voltaire me pressa beaucoup de lui lire de suite la traduction du deuxième et du quatrième livre de *l'Énéide* : ce que je fis. Sa critique épargna les deux ou trois premières comparaisons qui se trouvent dans le récit d'Énée; mais, lorsqu'arriva celle où ce héros compare la superbe Troie, tombant du faîte des grandeurs, à celle d'un arbre antique attaqué par les coups redoublés des bûcherons, succombant enfin, et couvrant la montagne de sa ruine immense, il m'arrêta, et me dit avec humeur : « Mais, monsieur, est-il convenable qu'Énée emploie dans son récit, des comparaisons qui ne conviennent que dans la bouche du poëte » Je lui répondis qu'Énée étoit né dans l'Orient, que les Orientaux aiment tout ce qui est figuré, les allégories et les comparaisons; j'ajoutai : « Un de nos plus grands poëtes a fait dire à Henri IV, en parlant de la mort de Joyeuse :

Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore,
Des baisers du Zéphire, et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Un sourire un peu embarrassé fut sa réponse.

Ecce autem telis Panthus.

Cette rencontre de Panthus est, pour plus d'une raison, très-ingénieusement imaginée. Tout la rend intéressante; il

est prêtre d'Apollon; il porte d'une main les symboles des mystères sacrés et ses dieux vaincus; de l'autre il conduit son petit-fils. C'est une manière heureuse de présenter au lecteur l'image de Troie livrée à la flamme et au fer : rien de plus animé, de plus énergique et de plus touchant que la description que Virgile en a mise dans la bouche de ce personnage auguste. M. de Voltaire en a fait une belle imitation dans la tragédie de l'*Orphelin de la Chine* :

Juvenisque Corœbus

C'est avec beaucoup de goût que Virgile a mis au nombre de ceux qui suivent Énée, le jeune Corèbe, amant de Cassandre : cela prépare la scène touchante où cet amant se précipite au milieu des Grecs pour leur arracher son amante.

Quos ubi confertos audere in prœlia vidi,

Ce discours d'Énée est l'expression la plus vive du désespoir courageux : le vers qui le termine

Una salus victis nullam sperare salutem.

a été souvent traduit ou imité; il est d'une grande vérité : se battre en désespéré est passé en proverbe. La comparaison qu'il fait a quelque chose d'énergique et de sombre qui convient à la situation du héros et des braves qui le suivent; ce sont des loups furieux, qui s'élancent au milieu d'une ombre épaisse, pressés par la rage d'une faim dévorante, et, ce qui est plus pressant encore que leurs propres besoins, par les besoins de leurs petits. On aime à rencontrer cette expression énergique de l'instinct paternel : dans une description de la fureur guerrière, elle plaît par le contraste.

Nox atra cavâ circumvolat umbrâ.

Voilà encore une de ces consonnances qui ajoutent infini-

ment à la force de l'expression. Observons que la première partie du récit du sac de Troie, est dans la bouche d'Hector, la seconde dans celle du prêtre d'Apollon, le reste dans celle d'Enée : de-là naît la variété si nécessaire dans un long récit.

Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina.

Il y a ici une belle gradation ; les morts qui jonchent les rues sont moins touchans que ceux qui périssent dans leurs maisons, et moins encore que ceux qui sont immolés dans les temples où ils ont cherché un asile. Corneille, dans ce récit de Cinna, qui contient peut-être les plus beaux vers qui existent dans notre langue, paroît s'être souvenu de ce passage de Virgile.

Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques,

Ce dernier vers renferme lui seul les deux dernières parties de la gradation que j'ai remarquée dans ceux de Virgile.

Et plurima mortis imago.

Ce trait est beau, parce que, dans une mêlée, ce qu'il y a de plus affreux, c'est cette horrible variété de morts et de blessures, qui distinguent les malheureuses victimes de la guerre.

Primus se, Danaûm magnâ comitante catervâ,

Les peintures générales du massacre ne pouvoient suffire au tableau de cette désastreuse nuit ; il a fallu décrire des engagemens particuliers. La rencontre et la méprise d'Androgée, qui prend les Troyens pour des Grecs, est ingénieusement

Testor, in occasu vestro, nec tela nec ullas
Vitavisse vices Danaûm; et, si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

Virgile ne pouvoit faire jurer Enée par rien de plus saint et de plus touchant que les cendres d'Ilion, et les dernières flammes qui dévorèrent ses habitans. Ce n'est pas non plus sans intention qu'il fait dire à son héros, qu'il s'arrache à ce combat avec un vieillard et un Troyen blessé par Ulysse; c'est assez dire que sa défense étoit devenue impossible.

Protinus ad sedes Priami clamore vocati.

Dans cette admirable peinture de la dernière nuit de Troie, l'intérêt est toujours croissant. Nous avons parcouru les scènes de carnage dont cette malheureuse ville est le théâtre; mais c'est le palais du roi qui devient maintenant l'objet de tous les efforts des assiégeans et des assiégés. Là réside ce que Troie a de plus touchant et de plus auguste, un monarque, également intéressant et par son âge, et par ses vertus, et par sa longue infortune; autour de lui se sont assemblés les restes d'une famille à moitié moissonnée par Achille; c'est le sanctuaire de toutes les douleurs et de toutes les vertus. Aussi le ton du poëte semble-t-il croître d'intérêt, de force et de chaleur, pour peindre ces intéressans tableaux des grandeurs humaines précipitées.

Toute cette peinture de l'assaut livré au palais de Priam, est pleine de verve, de rapidité et de pathétique; ce qu'on y remarque de plus touchant, c'est le désespoir des Troyens, qui, au défaut d'autres armes, se défendent avec les combles mêmes et les débris du palais, et roulent sur l'ennemi ces poutres dorées, monumens de l'antique magnificence de leurs ancêtres.

Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, etc.

C'est dans les plus petits détails qu'on reconnoît souvent le mieux le grand talent de Virgile. Il avoit à exprimer ici une fausse porte, ou un passage de communication entre les différens appartemens du palais: cela a peu d'intérêt; mais, si c'est par cette porte et par ce passage que, dans des temps plus heureux, Andromaque, sans suite, conduisoit à son aïeul le jeune Astyanax, ce petit détail acquiert un grand intérêt. Ce n'est plus cette porte que l'on voit, c'est la plus tendre des mères, le plus chéri des enfans, le plus grand et le plus heureux des rois; et le souvenir attendrissant de cette grandeur évanouie. La peinture de la tour renversée sur les ennemis n'est pas moins admirable; la facilité qu'avoient les Troyens de voir de là Troie entière, et les vaisseaux des Grecs et leurs camps, augmente le regret du sacrifice qu'ils font de ce monument, à la nécessité de se défendre. L'harmonie imitative, produite par la coupe variée de la mesure, est une des principales beautés de cette peinture; je les indiquerai au lecteur peu accoutumé encore à saisir ces effets:

Aggressi ferro circùm, quà *summâ* labantes
Junctúras tabulata dabant, convellimus altis
Sedibus, *impulimusque*. Ea lapsa repentè ruinam
Cum sonitu *trahit*, et Danaûm super agmina latè
Incidit: ast alii subeunt: nec saxa, nec ullum
Telorum interea cessat genus.

Ce dernier trait exprime vivement une des choses les plus frappantes dans les expéditions militaires: les morts remplacés à l'instant par des soldats qui succèdent à leur danger.

J'ai tâché d'en rendre la précision et l'énergie. Peu de personnes m'ont paru avoir bien compris la description de cette tour et des efforts que font les Troyens pour la renverser. Il me semble que Virgile la suppose appuyée sur le comble du palais, de manière à procurer aux habitans de Troie une vue très-étendue sur le camp des Grecs et sur la mer. Les ouvertures entre les combles du palais et le pied de la tour, donnant plus de prises aux Troyens qui veulent la renverser, c'est par là qu'ils l'attaquent, qu'ils l'ébranlent avec des leviers de fer introduits dans ces ouvertures exprimées par ces mots : *Quâ summâ labantes junctúras tabulata dabant.*

Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus.

Il étoit naturel que, dans l'attaque du palais, Pyrrhus tînt la place d'Achille son père. On ne peut rien ajouter à la vivacité de couleurs dont Virgile l'a peint, exerçant sur le palais de Priam cette terrible hérédité de haine et de vengeance qui lui fut léguée par le plus irréconciliable ennemi des Troyens. Les vers où il le compare à un jeune serpent débarrassé de sa vieille dépouille, tout brillant de jeunesse, et s'étalant fièrement aux rayons du soleil, est de la plus belle et de la plus riche poésie. Dans cet assaut donné au palais, Virgile a sagement marqué les différens degrés de l'attaque, et suspendu la catastrophe ; Pyrrhus, la hache à la main, assiège la porte, et lui fait une large ouverture ; c'est, pour ainsi dire, le premier acte ; les oreilles sensibles à l'analogie que mettent les grands poëtes entre les sons et les idées, ne liront pas sans un extrême plaisir les vers suivans :

Apparet domus intus, et atria longa patescunt ;
Apparent Priami et veterum penetralia regum ;

La répétition du même verbe, tout composé de syllabes longues, fait un bel effet. L'imagination s'enfonce dans les profondeurs de ces vastes et augustes demeures, sanctuaires de la royauté, et déjà l'œil voit de loin les scènes douloureuses dont ces lieux vont être le théâtre, les femmes éplorées, collant leurs bouches tremblantes sur ces portes sacrées, sont de ce tableau le trait le plus touchant; Pyrrhus poursuit son attaque; les portes succombent, et le torrent des Grecs se précipite dans l'intérieur du palais.

Vidi ipse furentem
Cæde Neoptolemum.

Ce vers rappelle ceux par lesquels Racine paroît avoir imité dans son *Andromaque*, ce passage de Virgile.

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.

Ce dernier trait me paroît supérieur aux vers de Virgile. Tout ce qui suit est du plus grand pathétique; c'est Hécube et ses cent brus, dans chacune desquelles souffre sa maternité; c'est Priam souillant de son sang l'autel que lui-même avoit consacré :

Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum,

Racine paroît s'être rappelé ce vers, quand il fait dire à Aricie :

Mes yeux ont vu périr, dans leur jeune saison,
Six frères : quel espoir d'une illustre maison !

Forsitan et Priami fuerint quæ fata requiras.

Je ne crois pas qu'il y ait rien dans Homère d'aussi beau que

ce récit de la mort de Priam. Que, surpris au milieu de son palais, déjà vaincu par le chagrin et la vieillesse, il perde sous les coups de Pyrrhus, une vie prête à s'éteindre, cela seroit déjà touchant. Mais que ce roi ranime sa vieillesse, et, résolu de mourir en roi, arme ses foibles mains d'un fer inutile; qu'Hécube, réfugiée avec ses malheureuses filles, sous un laurier sacré, à côté d'un autel protecteur, détourne ce vieillard d'un vain projet de défense, et le place à côté d'elle; qu'un de ses enfans, poursuivi par Pyrrhus, vienne tomber mort à ses pieds, et souille de son sang ses cheveux blanchis par l'âge; qu'alors l'indignation paternelle s'exhale en imprécations; que, par un dernier effort, il jette d'un bras débile un trait languissant qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus; que ce guerrier, naturellement violent, et surtout irrité par la comparaison que fait Priam de sa lâcheté, avec la magnanimité de son père qui lui rendit Hector, *le traîne* à l'autel, et termine sa vie: voilà une belle, une sublime, une admirable composition. Tous les détails ajoutent à l'ensemble; la comparaison d'Hécube et de ses filles, avec de foibles colombes qui se pressent l'une contre l'autre pendant l'orage, est à la fois gracieuse et touchante. Rien n'est plus pathétique que le discours de Priam, couvert du sang de son fils:

Telumque imbelle *sine ictu*
Conjecit, rauco quod protinus ære repulsum,
Et summo clypei nequicquam umbone pependit
Cui Pyrrhus:

Cette peinture est admirable. Une élision heureuse exprime bien la foiblesse du trait qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus, et demeure suspendu à l'airain qu'il effleure. L'indi-

gnation de Pyrrhus, attaqué dans ce qui le touche le plus, dans sa gloire et dans son orgueil, rend plus excusable à la fois l'atrocité de sa vengeance.

Au reste, pour bien juger des caractères violens et des excès terribles qui en sont la suite, il est nécessaire d'examiner deux choses, et quelles étoient les mœurs à l'époque dont Homère et Virgile nous peignent les événemens, et jusqu'à quel point ces mœurs convenoient à la poésie. La Grèce alors étoit peuplée de petits États rivaux qui sortoient à peine de la barbarie, et se trouvoient placés entre un reste de férocité et un commencement de civilisation; des rivalités de ces petites peuplades naissoient des haines violentes, et de ces haines, des vengeances atroces : c'est ce qu'on pourroit appeler *les passions primitives*. Les droits de la nature, avec toute la force de l'instinct, existoient encore entre les parens et les amis; mais, entre ennemis, sa voix étoit entièrement étouffée. Ces habitudes de haine, une fois établies, après avoir divisé les États, bouleversoient les familles; de là les haines fameuses d'Étéocle et de Polynice, d'Atrée et de Thyeste, les imprécations d'Œdipe contre ses fils; de là aussi des contrastes frappans dans les caractères et les actions. Achille aime Patrocle autant qu'il hait Agamemnon, et c'est ce contraste de tendresse et de fureur qui nous attache à lui beaucoup plus que la moralité égale et peut-être un peu monotone des héros de l'*Énéide*. Ce ne sont point là des défauts marqués dans sa peinture, comme l'a dit Boileau, ce sont de grandes passions, se portant avec une égale impétuosité vers les bonnes et les mauvaises actions, vers la haine et l'amitié; ces deux excès se balancent dans ces sortes de caractères d'une manière tout à fait intéressante pour le lec-

teur, qui y trouve le charme des oppositions et de la variété. Cet Achille, qui a traîné sept fois le cadavre d'Hector autour des murailles de Troie, s'émeut tout-à-coup, lorsque Priam lui dit : « Achille, souviens-toi de ton père Pélée; peut-être » dans ce moment il tremble pour les jours de son fils. » Achille à ces mots, se rend à la nature, ce n'est déjà plus l'ennemi d'Hector; il se souvient seulement des malheurs de la paternité; sa tendresse, pour son père, si adroitement réveillée, lui recommande le père malheureux qui baise ses mains encore sanglantes du meurtre de son fils. Voilà la nature, voilà les mœurs primitives. Il y a plus, les lecteurs attentifs aux horribles traitemens qu'Achille fait éprouver au cadavre d'Hector, y voient moins encore sa haine pour le Troyen, qu'une horrible expiation de la mort de son ami; ce n'est pas un rival qu'il punit, c'est le meurtrier de Patrocle, et, sous ce rapport, il est intéressant dans son atrocité même. La civilisation n'avoit pas encore amené ces sentimens de bienveillance philosophique pour tout ce qui est homme, et ce code de la guerre, où l'on trouve toute l'humanité dont cet horrible métier est susceptible : le sang des prisonniers couloit sur le bûcher des morts pour consoler leurs ombres. On a voulu comparer les mœurs de cette époque à celles de la chevalerie, et en effet quelques nuances semblent les rapprocher : c'est le courage et les sentimens d'honneur; mais la chevalerie étoit infiniment plus loin des mœurs et des passions primitives. La barbarie de ces temps étoit de l'ignorance, et non de la férocité; même, une sorte de politesse et de galanterie, inconnue aux mœurs grecques, à l'époque dont je parle, distinguoit les caractères chevaleresques.

Maintenant, examinons jusqu'à quel point ces mœurs primitives, foiblement adoucies par un commencement de civilisation, conviennent à la poésie. La poésie vit de la peinture des grandes passions, des émotions fortes; cette seule observation décide la question: un certain degré de civilisation affoiblit l'énergie des caractères et l'explosion des passions violentes. Pyrrhus, immolant le vieux Priam, est du temps d'Homère; Énée, prêt à pardonner au jeune Turnus, est du siècle d'Auguste. Mais, puisque nous en sommes revenus à Pyrrhus, n'oublions pas que Priam vient de reprocher à ce héros, héritier de toute la fierté d'Achille, d'avoir dégénéré de son père; c'est ce mot qui décide la mort de Priam; et, peut-être si ce malheureux prince, au moment où Pyrrhus est prêt à tuer son fils, lui avoit crié: « Songe quelle » eût été la douleur d'Achille, si l'on eût attenté à tes » jours; » ce peu de mots l'auroit désarmé, comme ce discours de Priam désarma son père.

Subiit cari genitoris imago,
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem;

Énée a rempli ses devoirs de héros et de citoyen; mais il est fils, époux et père. On ne pouvoit revenir à ce que lui imposent ces titres, d'une manière à la fois plus ingénieuse et plus touchante; il vient de voir périr un prince infortuné; ce prince est de l'âge de son père; toute sa tendresse se réveille à ce souvenir. Ce passage prouve combien les poëtes sont obligés d'étudier le cœur humain, pour en toucher tour-à-tour les différentes cordes. Ils doivent apprendre la savante généalogie des idées, comment elles sont de proche en proche réveillées les unes par les autres. C'est un art que Virgile

peut-être a mieux connu qu'Homère; on pourroit dire que l'un a plus d'instinct, l'autre plus de raison poétique : ces nuances si fines, ces passages si délicats, se trouvent plus rarement dans son modèle.

Jamque adeo super unus eram;

Virgile a grand soin de conserver à son héros toute sa dignité : après la mort de Priam, il se trouve seul; tous ses compagnons l'ont abandonné, l'inutilité de ses efforts le rend donc naturellement à la défense de sa famille.

Jamque adeo super unus eram; quum limina Vestæ
Servantem et tacitam secretâ in sede latentem
Tyndarida aspicio :

La fameuse Hélène, cause de tant de maux, devoit nécessairement paroître dans quelqu'une des scènes de cette épouvantable nuit. Pour mieux sentir avec quel art Virgile choisit pour la peindre, les circonstances, le lieu, et saisit souvent les convenances, il faut rappeler un des plus beaux passages d'un des premiers livres de *l'Iliade*, relatif à Hélène. Des vieillards assis sur les remparts de Troie, voient de loin venir Hélène : ces vieillards, dit Homère, ont à peine encore quelques gouttes de sang dans les veines; cependant, à son aspect, ils s'écrient tous à la fois : « Qu'elle est belle ! Il n'est pas » étonnant que deux empires se soient armés pour elle. » Voilà, ce me semble, le plus bel éloge qu'on ait fait de la beauté. Ce cri d'admiration n'auroit pas eu la même valeur dans des bouches plus jeunes; c'est ce qui m'a fait dire, dans un éloge d'Homère :

Par la voix des vieillards, tu louas la beauté.

Au moment où les vieillards troyens louoient ainsi Hélène, Troie existoit encore; Priam, lui-même, voyoit moins en elle la cause de ses malheurs, que l'épouse de Pâris son fils; mais, dans le moment présent, Troie a péri, victime de ses funestes charmes: ce n'est donc plus la belle et séduisante Hélène qu'il falloit peindre, c'est l'Hélène, destructrice d'Ilion; c'est ce que Virgile a fait d'une manière sublime. Tourmentée par ses remords, fléau de sa patrie et des Troyens, elle se cache dans l'ombre auprès de l'autel de Vesta, la plus révérée des déesses de Troie.

Il n'y avoit que deux déesses à qui il convînt de protéger Hélène: Vénus, parce que c'est à elle que cette femme devoit ses célestes attraits; Junon, parce qu'elle avoit détruit une ville qu'elle abhorroit; mais cette protection convenoit mieux encore à celle qui étoit à la fois la mère des Amours et celle d'Énée. Du reste, ce passage prouve ce que j'ai dit ailleurs, que les dieux ne se montroient sans voile que dans les occasions importantes: c'est pour calmer un emportement violent, et la mort d'une des beautés les plus chères à Vénus, que cette déesse se montre dans tout l'éclat de la divinité: son discours est doux et touchant. Il ne faut pas oublier de remarquer ces mots: *quonam nostri tibi cura recessit.* Vénus, pour mieux déterminer Énée, veut être de la famille malheureuse qu'elle recommande à sa tendresse, et qu'il a trop long-temps abandonnée.

> Adspice: namque omnem quæ nunc obducta tuenti
> Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
> Caligat, nubem eripiam:

Ce passage, où Vénus levant le bandeau mortel qui couvre les yeux d'Énée, lui montre tous les dieux ennemis de Troie,

occupés à sa destruction, et Jupiter même les excitant contre elle, est imité d'Homère, mais avec une grande supériorité de mouvement et d'images : on pourroit dire que cette lutte de deux grands poëtes est plus intéressante que tous les combats qu'ils ont décrits.

Ac veluti cumuis antiquam in montibus ornum
Quem ferro secuisse olim sibi cuncta diebus instant
Evertere agricolæ certatim ;

Cette comparaison est une des plus magnifiques de l'*Énéide*, non qu'elle offre rien de bien rare ni de bien nouveau, mais parce que l'harmonie et les images en sont admirables.

C'est un vieux frêne qui, du sommet d'une montagne, domine au loin tout le paysage. On ne pouvoit mieux peindre une ville antique et puissante ; on ne pouvoit mieux exprimer l'acharnement des bûcherons ligués pour sa ruine.

Cet arbre balançant dans l'air sa tête ébranlée, et menaçant de sa chûte ceux-mêmes qui le détruisent, présente une image d'une grande beauté. Cet arbre enfin succombe, pousse un dernier *gémissement*, et couvre la montagne de son vaste débris. Ce fut à cette comparaison que Voltaire m'arrêta dans la lecture que je lui fis de ma traduction du second livre de l'*Énéide*, pour m'observer que le poëte seul avoit droit de faire des comparaisons. Indépendamment des raisons que j'ai alléguées plus haut en faveur de Virgile, je laisse à juger au lecteur si la beauté de cette comparaison n'a pas le droit d'obtenir grâce pour la petite inconvenance que Voltaire s'est permise lui-même, en faisant parler non un ancien, non un personnage oriental, mais un Français dans un entretien politique avec Élisabeth.

Dant tela locum, flammæque recedunt.

J'ai déjà remarqué de quel secours étoit le merveilleux pour sauver le poëte de ce que la vérité et la nature peuvent offrir de circonstances embarrassantes. Comment, sans le secours de Vénus, son fils auroit-il pu, dans cette ville devenue la proie des Grecs, arriver à travers le fer et le feu au palais de ses ancêtres, préservé de la destruction par un autre miracle?

Abnegat excisâ vitam producere Trojâ,
Exiliumque pati.

Cette double répugnance prêtée à Anchise de survivre à Troie et d'endurer l'exil, est noble et naturelle : on peut dire que les habitudes sont les dernières passions des vieillards; elles survivent à toutes celles que donne la nature et qu'affoiblit l'âge, et plus elles sont anciennes, plus on sait qu'elles ont de force. On pourroit voir dans les derniers vers de ce discours d'Anchise, combien Virgile, toujours fidèle à la dignité de l'épopée, sait donner de noblesse aux plus petits détails. Anchise allègue ses infirmités, mais ses infirmités n'ont rien de vulgaire, c'est Jupiter qui l'a frappé du vent terrible de la foudre, *fulminis afflavit ventis*. Le discours d'Énée pour le déterminer à la fuite, est d'un pathétique digne de la tragédie : les mouvemens les plus passionnés de l'amour filial, les images les plus vives, les expressions les plus énergiques y sont prodiguées, et ce seul discours prouve que Virgile, s'il n'avoit été le plus grand poëte épique de Rome, pouvoit en être le plus grand auteur dramatique. Le discours de Créuse n'est pas moins touchant : rien de plus modeste et de plus doux que ces mots *conjux, quon-*

dam tua dicta. Les scènes les plus pathétiques que puisse offrir la poésie, sont celles où un personnage intéressant se condamne par un sentiment de vertu ou de désespoir à un sacrifice contre lequel réclament l'amour ou l'amitié ; c'est ce qui a rendu de tout temps si intéressante la scène où Oreste et Pylade se disputent la mort. Cicéron nous parle de l'effet prodigieux que cette scène produisoit sur le théâtre romain.

Quum subitum dictuque oritur mirabile monstrum :

Il n'y avoit que l'intervention des dieux qui pût déterminer Anchise à quitter sa patrie : le prodige que peint ici Virgile est du plus heureux choix ; il s'opère sur la personne du jeune Ascagne, l'espoir et l'héritier des grandes destinées de Troie ; la description en est vive et pittoresque, rien de plus élégant que les expressions

Tactuque innoxia molli
Lambere flamma comas, et circùm tempora pasci.

Comme le parti que va prendre Anchise doit influer sur les plus grandes destinées, de nouveaux prodiges se joignent au premier, la plus grande richesse d'expression distingue la peinture de cette étoile miraculeuse qui va se perdre sur le sommet d'Ida, désigné par le présage comme lieu du rendez-vous des Troyens fugitifs. Tous ces prodiges multipliés consacrent de plus en plus, et divinisent en quelque manière la famille d'Anchise, de qui doivent sortir les Romains et la race impériale des Césars. Virgile qui ne néglige rien de ce qui peut augmenter la vraisemblance, ajoute à ces présages impérieux l'approche menaçant de l'incendie : rien n'est plus fameux que la piété filiale d'Énée, emportant son père à travers les flammes. La poésie et la peinture se sont disputé ce sujet à jamais intéressant.

Longè servet vestigia conjux.

Il semble que par cet ordre donné à sa femme de suivre de loin ses pas, Virgile ait voulu préparer le malheureux accident qui les sépare.

Sequiturque patrem non passibus æquis;

Cette peinture du petit Ascagne suivant d'un pas inégal la marche de son père, est remarquable par le naturel et la naïveté.

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, teque adverso glomerati ex agmine Graii,

Jamais l'amour filial n'a été peint d'une manière plus touchante et plus vraie. Ce guerrier qui avoit affronté sans pâlir tous les traits des Grecs, et des bataillons entiers, maintenant qu'il est chargé du salut de son fils et de son père, le bruit le plus léger, le moindre souffle l'épouvante. On ne peut trop répéter aux jeunes poëtes combien on est sûr d'émouvoir les cœurs, quand on peint les grandes affections combattues ou triomphantes.

Est urbe egressis tumulus, templumque vetustum
Desertæ Cereris,

Ce passage est une nouvelle preuve du soin que prend Virgile d'ennoblir les plus petits détails. Ces vers ont pour objet le rendez-vous donné par Énée à tous les compagnons de sa fuite; mais ce qui suffirait au romancier pour désigner un tel lieu, ne suffit pas à l'épopée : rien de plus noble et de plus auguste que la description de l'endroit où doivent s'assembler les compagnons d'Énée. C'est un temple vénérable

par son antiquité, et par ses ruines mêmes; près de ce temple est un cyprès également respectable par son grand âge et parce qu'il fut long-temps témoin des hommages rendus à la déesse de ce temple abandonné. Ces ruines, cette antiquité transportent l'imagination jusqu'aux premiers âges de cette ville que dévorent aujourd'hui les flammes, et elle touche à la fois par la pensée son cercueil et son berceau.

Jamque propinquabam portis, omnemque videbar
Evasisse viam; subitò quum creber ad aures
Visus adesse pedum sonitus:

Ici Virgile est arrivé au moment le plus difficile de cette magnifique narration. Créuse et Lavinie ne peuvent exister ensemble : il faut donc faire disparoître Créuse, mais de la manière la plus décente et la plus vraisemblable; c'est ce que fait Virgile. Prêt d'arriver à la porte de la ville, Énée croit entendre un bruit menaçant, et se croit poursuivi; son père à son tour, croyant voir de loin les ennemis qui s'approchent, et distinguer l'éclat de leurs armes à travers l'épaisseur des ombres, presse son fils de précipiter ses pas. Énée obéit, et, l'imagination frappée des dangers de son père, laisse derrière lui son épouse qui s'égare : on ne pouvoit présenter de sa perte une cause plus vraisemblable, et même plus intéressante; c'est la tendresse du fils qui trahit celle de l'époux. Cependant toutes ces précautions n'ont pas mis ce passage à l'abri de la critique, et même de la plaisanterie, comme le prouve cette strophe de Rousseau le lyrique :

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,

Tenant son fils par la main,
Quitte les murs de Pergame,
Sans prendre garde à sa femme
Qui se perdit en chemin.

Mais Virgile répond d'avance à toutes les critiques, et par le trouble d'Énée tremblant pour son père, et par son retour courageux dans cette ville en cendre, pour y chercher son épouse. Un autre avantage de cette narration, c'est que sans ce retour nous aurions perdu la magnifique peinture des derniers momens, et, pour ainsi dire, des derniers soupirs de Troie, des vainqueurs accumulant ses riches dépouilles et leur immense butin. Cette peinture à la fois si précise et si brillante dans Virgile, se fût immodérément étendue sous la plume de Lucain ou de tout autre auteur moins sobre de détails que Virgile, et moins sévère dans sa composition. Un petit nombre de traits choisis a suffi à Virgile : l'imagination fait le reste.

Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creusæ
Visa mihi ante oculos, et notâ major imago.

Virgile a bien senti que la perte accidentelle de Créuse ne suffisoit pas à la dignité de l'épopée : le merveilleux vient donc encore à son secours. C'est Cybèle elle-même qui s'empare d'elle et l'attache à son culte ; Cybèle, la protectrice des Troyens, rompt les premiers nœuds d'Énée en faveur de l'hymen futur d'où dépend ses destinées en Italie. On ne peut s'empêcher d'admirer cette composition pleine de convénance, et si féconde en ressources dans les sujets aussi difficiles à traiter, que l'étoit celui-ci. Enfin les inconvéniens même de cette partie de son sujet, Virgile a su en tirer

avantage, et en faire un moyen épique. Créuse, inspirée par Cybèle, lui prédit ses grands destins, et l'empire qui l'attend au-delà des mers. Une chose remarquable, c'est que ses dernières paroles contiennent peu d'expressions de tendresse, tout se borne à ces mots où elle lui recommande Ascagne :

Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Elle est encore mère, mais l'épouse a disparu ; cela ne peut s'expliquer que par son nouvel état : Créuse ne lui appartient plus, elle appartient aux dieux ; ce n'est plus la femme d'Énée, c'est la favorite de Cybèle, et par ce nœud sacré tous les autres sont rompus. Virgile reconduit Énée à ses compagnons d'exil dont le nombre se trouve prodigieusement accru : cela étoit nécessaire pour la fondation de la colonie. Enfin le jour se lève, les Grecs sont maîtres des portes de la ville, tout espoir est perdu ; il part et emporte son père au sommet de la montagne. Tel est ce second livre, éternellement admirable, et par le sujet et par l'exécution. Virgile en a, dit-on, emprunté quelques idées et quelques passages de différens poëtes grecs ; je n'irai point chercher les traces des emprunts que Virgile a faits, dit-on, à différens auteurs plus ou moins obscurs. Quel homme, se promenant au bord d'une belle rivière qui coule à plein canal, peut avoir l'envie et le loisir de rechercher quelles sources obscures, quelles filtrations cachées ont augmenté de quelques gouttes d'eau l'abondance de son lit, et la majesté de sa course ?

L'ÉNÉIDE.

LIVRE TROISIÈME.

QUAND Troie eut succombé, quand le fer et les feux
Eurent détruit ces murs, noble ouvrage des dieux,
Et que, de ses grandeurs étonné de descendre,
Le superbe Ilion fut caché sous la cendre,
Innocens et proscrits, pour fixer nos destins,
Il nous fallut chercher des rivages lointains.
Soumis aux lois du sort, aux oracles fidèle,
Sous les hauteurs d'Antandre et du mont de Cybèle,
J'équipe des vaisseaux, incertain sur quel bord
Vont nous guider les dieux, va nous jeter le sort.
L'été s'ouvroit à peine, à l'orageux Neptune
Mon père me pressoit de livrer ma fortune.
D'un peuple infortuné j'assemble les débris;
Les yeux en pleurs, je pars; je fuis ces bords chéris,
Ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie;
Et, sur l'onde exilé, j'emmène en d'autres lieux,
Et mon père, et mon fils, et mon peuple, et mes dieux.
Bien loin de ma patrie est une vaste terre,
Que consacra Licurgue au grand dieu de la guerre:

Dans des temps plus heureux, les dieux hospitaliers
Unissoient les Troyens à ces peuples guerriers.
Hélas, j'y fus suivi par mon destin funeste!
Des malheureux Troyens j'y rassemble le reste :
Sur la rive des mers, un nouvel Ilion,
Élevé par mes mains, avoit reçu mon nom.
A la belle Vénus, aux dieux dont les auspices
Sont aux nobles projets funestes ou propices,
J'offre mon humble hommage, et le sacré couteau
Immole à Jupiter un superbe taureau.
J'apperçois une tombe, où, de leur chevelure,
Le cornouiller, le myrte étalent la verdure :
Mes mains les destinoient aux autels de mes dieux,
Lorsqu'un soudain prodige est offert à mes yeux.
Du premier arbrisseau que mon effort détache,
Un suc affreux jaillit sous la main qui l'arrache,
Et rougit, en tombant, le sol ensanglanté.
Un froid soudain saisit mon cœur épouvanté;
Je tressaille d'horreur; mais ma main téméraire
De ce prodige affreux veut sonder le mystère :
Je tente d'arracher un second arbrisseau,
Un nouveau sang jaillit d'un arbuste nouveau.
Tremblant, j'offre mes vœux aux nymphes des bocages,
Au fier dieu des combats; et mes pieux hommages
Sollicitent des dieux un présage plus doux;
Et déjà sur la tombe appuyant mes genoux,

Luttant contre la terre, et redoublant de force,
D'un troisième arbrisseau ma main pressoit l'écorce,
Quand du fond du tombeau (j'en tremble encor d'effroi)
Une voix lamentable arrive jusqu'à moi:
« Fils d'Anchise, pourquoi, souillant des mains si pures,
» Viens-tu troubler mon ombre, et rouvrir mes blessures?
» Hélas! respecte au moins l'asile du trépas;
» D'un insensible bois ce sang ne coule pas.
» Cette contrée a vu terminer ma misère;
» Mais celle où tu naquis ne m'est point étrangère:
» Épargne donc ma cendre, ô généreux Troyen!
» Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
» Ah! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare:
» J'y péris immolé par un tyran barbare.
» Polydore est mon nom; ces arbustes sanglans
» Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.
» La terre me reçut; et, dans mon sein plongée,
» Leur moisson homicide en arbres s'est changée. »
A ces mots, ma voix meurt, mes sens sont oppressés,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.
Le malheureux Priam, dans ses tendres alarmes,
Pour ce malheureux fils craignant le sort des armes,
L'avoit au roi de Thrace, infidèle allié,
Avec de grands trésors en secret envoyé
Pour conserver ses jours et former sa jeunesse.
Le lâche, tant qu'Hector humilia la Grèce,

Respecta cet enfant, ses malheurs et son nom;
Mais, dès que le destin servit Agamemnon,
L'intérêt dans son cœur faisant taire la gloire,
Oublia l'amitié pour suivre la victoire.
Le cruel (que ne peut l'ardente soif de l'or!)
Égorge Polydore, et saisit son trésor,
Et la terre cacha sa victime sanglante.
A peine j'eus calmé ma première épouvante,
Sur ces signes affreux du céleste courroux
Je consulte les dieux, et mon père avant tous.
Tous veulent fuir ces lieux et ce bord sacrilège,
Où l'hospitalité n'a plus de privilège.
Mais Polydore attend les suprêmes honneurs:
On relève sa tombe, on l'arrose de pleurs;
Les autels sont parés de festons funéraires;
Le cyprès joint son deuil au deuil de ces mystères;
Des femmes d'Ilion les cheveux sont épars;
Le lait, le sang sacré coulent de toutes parts;
Nous renfermons son ame en son asile sombre,
Et du dernier adieu nous saluons son ombre.
Dès qu'on put se fier à l'humide élément,
Sitôt que de l'Auster l'heureux frémissement
Promit à notre course une mer sans naufrage,
Nos vaisseaux reposés s'élancent du rivage:
On part, on vole au gré d'un vent rapide et doux;
Et la ville et le port sont déjà loin de nous.

Une île est dans les mers qu'un golfe étroit sépare
Des hauteurs de Mycone et des rocs de Gyare,
Délices de Thétis, chère au dieu du trident:
Long-temps elle flotta sur l'abîme grondant.
Enfin, du dieu du jour la main reconnoissante
Fixa de son berceau la destinée errante;
Et l'heureuse Délos, dans un profond repos,
Défia le caprice et des vents et des flots.
Là, nos vaisseaux lassés trouvent un sûr asile:
Nous entrons; d'Apollon nous saluons la ville.
Anius vient à nous, le front ceint à la fois
Du laurier prophétique et du bandeau des rois.
Il voit, il reconnoît, il embrasse mon père,
Tend à son vieil ami sa main hospitalière,
Et, resserrant les nœuds d'une antique union,
Reçoit dans son palais les restes d'Ilion.
Je visite du dieu le temple tutélaire,
Et je m'écrie: « O toi! que dans Thymbre on révère,
» A ce malheureux peuple, errant, persécuté,
» Donne un asile sûr, une postérité!
» Où faut-il transporter, nous, nos dieux et Pergame?
» Viens, parle, éclaire-nous, et descends dans notre ame! »
Je dis: et tout-à-coup je sens de l'Immortel
S'agiter le laurier, et le temple, et l'autel.
Le mont tremble; chacun vers la terre s'incline,
Et ces mots sont sortis de l'enceinte divine:

J'y fonde une cité; je l'appelle Ilion:
L'heureuse colonie applaudit à son nom.
Je l'invite à chérir sa demeure nouvelle,
A bâtir de ses mains sa haute citadelle.
La mer rend les vaisseaux à ces tranquilles bords;
L'hymen promet ses fruits, la terre ses trésors.
Je donne à tous des lois, des champs, des domiciles.
Mais notre sort nous suit dans ces nouveaux asiles:
Un air contagieux exhalant son poison,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison;
L'eau tarit, l'herbe meurt, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
Chaque jour a son deuil; l'animal expirant
Perd la douce lumière, ou traîne un corps mourant:
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne,
Et sur ces bords affreux la mort seule moissonne.
Mon père ordonne alors de repasser les flots,
D'aller interroger les trépieds de Délos,
D'apprendre dans quels lieux doivent finir nos peines,
Nos travaux renaissans, nos courses incertaines.
La nuit couvroit le ciel; tout dormoit, quand mes dieux,
Ravis dans Troie en cendre, à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé qui brilloit toute entière,
M'apparoissent en songe, éclatans de lumière,
Consolent mes chagrins, et m'adressent ces mots:
« Épargne-toi le soin de repasser les flots,

» Apollon nous envoie; et, ce qu'eût fait entendre
» L'oracle de Délos, nous pouvons te l'apprendre.
» C'est nous qui, compagnons de périls, de travaux,
» Suivîmes ton exil, partageâmes tes maux;
» C'est nous qui, terminant ta course vagabonde,
» A ta race immortelle asservirons le monde.
» Ose donc mériter ta future splendeur:
» La Crète ne doit point renfermer ta grandeur.
» Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
» Q'autrefois ont peuplés des enfans d'OEnotrie,
» Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
» Augmenta sa splendeur, et lui donna son nom.
» Là, du grand Dardanus la race a pris naissance:
» Où fut votre berceau, sera votre puissance.
» Cours détromper Anchise, et guide les Troyens
» Des rivages de Crète aux bords Ausoniens. »
Ainsi parloient mes dieux : ce n'étoit point d'un songe
L'illusion nocturne et le grossier mensonge;
C'étoient leurs saints bandeaux, leurs regards, leurs accens,
Et tous mes sens émus me les montroient présens.
Tremblant, je me relève; et, d'une ardeur pieuse,
Je lève au ciel ma voix, ma main religieuse;
Aux dieux hospitaliers, je rends un juste honneur,
Et je cours à mon père annoncer mon bonheur.
Égaré, mais soumis à cette voix divine,
A sa double famille, à sa double origine,

Il impute l'erreur de l'oracle douteux
Qui lui fit méconnoître et confondre ces lieux.
« O mon fils, que poursuit l'affreux destin de Troie!
» Cassandre, et mon esprit s'en souvient avec joie,
» Cassandre, me dit-il, par des avis certains,
» M'a cent fois de ma race annoncé les destins,
» Et les champs d'Italus, et les bords d'Hespérie;
» Mais, qui pouvoit si loin attendre une patrie!
» Et qui croyoit Cassandre en ces temps malheureux!
» Cédons aux lois du sort, obéissons aux dieux. »
Il dit : on applaudit, on dépose au rivage
Tous ceux que retenoit ou leur sexe ou leur âge.
Le vent gonfle la voile; et, sur les vastes eaux,
Nous cherchons des périls et des climats nouveaux.
Le bord fuit: devant nous s'étend la mer profonde;
Partout les cieux, partout les noirs gouffres de l'onde.
Tout-à-coup la tempête apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur;
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente;
Le flot monte et retombe en montagne écumante;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Le ciel mugit sur nous; sous nos pieds la mer gronde;
Sur nous la foudre éclate; et, d'un ciel ténébreux,
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.

Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles;
L'onde brise la rame, et le vent rompt les voiles;
Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés, sans guide, à la merci des eaux.
Enfin, le jour suivant, le noir horizon s'ouvre,
Des monts dans le lointain le sommet se découvre;
Et leur vapeur s'élève en tourbillons fumeux.
Alors nous nous courbons sur les flots écumeux,
Et la voile baissée a fait place à la rame :
Le jour renaît aux cieux, l'espérance en notre ame,
Et de leurs bras nerveux nos ardens matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.
Les Strophades (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Au sortir de la mer, nous offrent leurs asiles,
Et, de loin dominant les flots Ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.
Vain espoir! Céléno, la reine des Harpies,
Infecta ces beaux lieux de ses troupes impies :
Depuis que Calaïs à leur brutale faim
Du malheureux Phinée arracha le festin,
La terre ne vit pas de fléaux plus terribles,
L'enfer ne vomit pas de monstres plus horribles.
Sous les traits d'une vierge, un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant;
Une éternelle faim creuse leurs traits livides,
Et, toujours s'emplissant, leurs flancs sont toujours vides.

Nous abordons : soudain sur le rivage épars,
Des troupeaux sans berger s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie.
Une table, dressée au bord courbé des mers,
Se couvre de ces mets par le hasard offerts :
Soudain d'un vol bruyant, autour de notre table,
Leur troupe secouant son aile redoutable,
S'empare de nos mets dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois partout environnés,
Déjà nous reprenions nos mets abandonnés,
Déjà le feu brûloit sur l'autel de nos lares :
Alors l'avide essaim de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élance à grand bruit, se nourrit de nos mets,
Et d'excrémens impurs empoisonne le reste.
« C'en est trop : écartons cette horde funeste,
» M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons!
» Courons! délivrons-nous de ces monstres gloutons! »
Il dit, on obéit : nos armes détachées
Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.

Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage.
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer:
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi-rongés, et son odeur impure.
Céléno reste seule, et ses cris menaçans
Font du haut d'un rocher entendre ces accens :
« Quoi ! vils usurpateurs de notre ancienne terre !
» Quoi ! pour un vil butin vous nous livrez la guerre !
» Apprenez donc de moi, fils de Laomédon,
» Ce qu'apprit Jupiter au divin Apollon,
» Ce qu'Apollon m'apprit, ce que je vous déclare,
» Moi, la terrible sœur des filles du Tartare :
» Oui, du vieux Latium vous atteindrez les ports;
» Mais vous ne pourrez pas vous fixer sur ses bords,
» Que, pressés par la faim, dans votre rage extrême,
» Vous n'ayez dévoré jusqu'à vos tables même. »
Elle dit; et soudain, d'un vol précipité,
De l'épaisse forêt cherche l'obscurité.
Alors tout notre sang se glace dans nos veines,
Alors nous abjurons nos espérances vaines.
Pour appaiser ce peuple, aux glaives impuissans
Nous faisons succéder les prières, l'encens,
Soit qu'on adore en lui les déités des ondes,
Soit qu'il n'offre à nos yeux que des oiseaux immondes.

Anchise lève aux cieux ses vénérables mains :
« Dieux ! ô dieux ! écartez ces fléaux inhumains !
» Venez à moi, dit-il, déités que j'encense !
« Secourez le malheur, secourez l'innocence ! »
Il dit : au même instant, de leurs cables tendus
Les vaisseaux affranchis à la mer sont rendus.
Ils partent : l'aquilon gonfle, en sifflant, leurs voiles;
Au gré du souffle heureux qui frémit dans leurs toiles,
Ils fendent de la mer les bruyans tourbillons,
Et la proue en fuyant laisse au loin ses sillons.
Déjà de ses grands bois Zacynthe environnée,
Et l'âpre Néritos de ses rocs couronnée,
Dulichium, Samos, s'élèvent sur les flots :
Ithaque enfin paroît. Soudain nos matelots
Ont redoublé d'ardeur; et, grâce au vent propice,
Nous fuyons le berceau de l'exécrable Ulysse.
De Leucate bientôt les sommets nuageux,
Et du port d'Apollon les écueils orageux,
Chers malgré leurs dangers, de loin nous apparoissent.
Ce dieu nous rend la joie, et nos forces renaissent.
De son humble cité les ports nous sont ouverts;
L'ancre se précipite et plonge au fond des mers;
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue :
Tout bénit d'Actium la terre inattendue.
On dresse des autels; on offre au roi des dieux
Des expiations, de l'encens et des vœux;

On s'applaudit d'avoir, comme une terre amie,
Franchi de nos vainqueurs la contrée ennemie.
Enfin de nos lutteurs l'essaim est assemblé;
Sur leurs corps demi-nus des flots d'huile ont coulé:
A ces jeux paternels nous volons avec joie,
Et notre cœur palpite au souvenir de Troie.
Le grand astre des cieux recommençoit son tour,
Et déjà sur les mers Borée est de retour.
Un bouclier d'Abas, devenu ma conquête,
Du temple par mes mains a décoré le faîte;
Et je grave au-dessous du monument guerrier:
Énée aux Grecs vainqueurs ravit ce bouclier.
Le signal est donné; nous quittons ces rivages;
Les rocs Phéaciens ont fui dans les nuages.
De l'Épire déjà nous côtoyons les bords;
La ville de Chaön nous reçoit dans ses ports;
Et, de loin dominant sur la plaine profonde,
Buthrote a réparé les fatigues de l'onde.
Là, d'incroyables bruits, jusqu'à nous parvenus,
Étonnent notre oreille: on nous dit qu'Hélénus,
Enfant du dernier roi de la triste Pergame,
Possède de Pyrrhus et le sceptre et la femme;
Qu'il commande à des Grecs, et qu'un dernier lien
Met la veuve d'Hector dans les bras d'un Troyen.
Un desir curieux de mon ame s'empare;
Je brûle d'admirer un destin si bizarre,

De voir, d'entretenir le successeur d'Hector.
Ce jour même, sa veuve, inconsolable encor,
Hors des murs, dans un bois qui d'un épais ombrage
D'un nouveau Simoïs ornoit le doux rivage,
Figurant en gazon un triste et vain cercueil,
Offroit à son époux le tribut de son deuil.
Pour charmer ses regrets, loin des regards profanes,
A ce lugubre asile elle invitoit ses mânes,
L'appeloit auprès d'elle; et, chers à ses douleurs,
Deux autels partageoient le tribut de ses pleurs,
L'un pour Astyanax, et l'autre pour son père :
Là pleuroit tour-à-tour et l'épouse et la mère.
Je marche vers ces lieux; mais son œil de plus près
A peine eut reconnu mon visage, mes traits,
Distingué mes habits et mes armes troyennes,
Elle tombe : son sang s'est glacé dans ses veines.
Elle reste long-temps sans force et sans couleur;
Mais enfin, rappelant un reste de chaleur :
« Est-ce vous, me dit-elle, ou bien une vaine ombre?
» Ah! si vous habitez dans la demeure sombre,
» Où mon Hector est-il? » Elle dit; et soudain
D'un long ruisseau de pleurs elle inonde son sein,
Et remplit tout le bois de sa voix douloureuse.
Aux transports, aux accens de sa douleur affreuse,
Je pleure, je réponds en sons entrecoupés
Par quelques mots sans suite, et sans ordre échappés:

« O comble de grandeur, ainsi que de misère!
» Non, vous ne voyez pas une ombre mensongère;
» Oui, malgré moi je vis, et pour souffrir encor.
» Mais, vous, de ce haut rang de l'épouse d'Hector,
» A quelle humble fortune êtes-vous descendue?
» Quel sort peut remplacer tant de grandeur perdue?
» Honorez-vous ici la cendre d'un époux?
» Est-ce Hector ou Pyrrhus qui dispose de vous? »
Elle baisse les yeux; et, s'exprimant à peine:
« Que je te porte envie, heureuse Polyxène!
» Ton cœur ne connut pas les douceurs de l'hymen.
» Tu péris, jeune encor, sous le fer inhumain;
» Mais du moins tu péris sous les remparts de Troie;
» Mais les arrêts du sort, qui choisissoit sa proie,
» N'ont pas nommé ton maître, et, captivant ton cœur,
» Mis la fille des rois aux bras de son vainqueur.
» Moi, d'un jeune orgueilleux, digne fils de son père,
» Souffrant l'amour superbe et la fierté sévère,
» J'ai rampé sous un maître, et, par mille revers,
» Passé de Troie en cendre à l'opprobre des fers.
» Bientôt, nouveau Pâris, jusqu'à Lacédémone
» Mon dédaigneux époux court ravir Hermione;
» Et, fuyant des plaisirs par la force obtenus,
» Il m'abandonne esclave à l'esclave Hélénus.
» Mais Oreste en fureur, qu'incessamment tourmente
» Le fouet de Némésis, le regret d'une amante,

» De son rapt criminel par un crime est vengé :
» Il l'égorge aux autels de son père égorgé.
» Par cette mort funeste, Hélénus en partage
» Obtint une moitié de son riche héritage,
» Et du nom de Chaon, né du sang des Troyens,
» Appela ces vallons les champs Chaoniens :
» Pergame fut le nom que prit la citadelle.
» Mais, vous, quelle tempête ou quelle erreur nouvelle
» Vous porta de si loin sur ces bords étrangers ?
» Votre Ascagne vit-il après tant de dangers ?
» Pleure-t-il quelquefois la perte de sa mère ?
» Apprend-il à marcher sur les pas de son père ?
» Vers ses hautes vertus prend-il déjà l'essor ?
» Promet-il d'être un jour digne neveu d'Hector ? »
Ainsi, parmi les cris, les sanglots et les larmes,
D'un touchant entretien elle goûte les charmes,
Lorsque, de son tyran successeur couronné,
Hélénus de sa cour s'avance environné,
Nous reconnoît, nous mène à sa nouvelle Troie,
Et mêle à chaque mot une larme de joie.
J'avance, et j'apperçois dans ce séjour nouveau
De la fière Pergame un modeste tableau.
Voilà ses ports, ses murs renaissans de leur cendre ;
Ce côteau, c'est l'Ida ; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée et les tours d'Ilion ;
Et de Troie, en pleurant, j'adore encor le nom.

Mille doux souvenirs parcourent ce rivage :
De leurs murs paternels reconnoissant l'image,
Les Troyens, de ces lieux jouissent comme moi;
Et leur concitoyen les recevoit en roi.
Au milieu de sa cour, sous de vastes portiques,
Un grand festin chargeoit des tables magnifiques :
Ils célébroient Bacchus, et, dans des coupes d'or,
Le dieu de son nectar leur versoit le trésor.
Le jour fuit, un second s'écoule dans la joie;
Mais l'Autan a soufflé, la voile se déploie,
Et son souffle sur l'onde appelle nos vaisseaux.
Je vais au roi pontife, et m'explique en ces mots :
« O toi! qui fais parler d'une voix véridique
» Les lauriers de Claros, le trépied prophétique;
» Que ne trompent jamais ni le flanc des taureaux,
» Ni le ciel, ni le vol, ni le chant des oiseaux;
» Que me veulent les dieux? Tous, d'une voix commune,
» Dans les champs d'Hespérie appellent ma fortune;
» L'horrible Céléno, s'opposant à leurs vœux,
» Seule ose m'annoncer la colère des cieux,
» Et menace mes jours de la faim homicide.
» Parle : que de moi sont ta sagesse décide. »
Hélénus, méditant ces mystères profonds,
De sa tête sacrée abîme les festons,
Présente à Jupiter un pompeux sacrifice,
Implore d'Apollon la bonté protectrice,

Me conduit dans son temple, et me dit : « Fils des dieux
» Oui, le ciel te prépare un destin glorieux;
» Et, dans le cours changeant de sa marche éternelle,
» Le sort accomplira cette loi solemnelle.
» Mais il faut, avant tout, t'indiquer les chemins
» Des mers à qui tu dois confier tes destins.
» Je ne m'étendrai point sur tout ce qui te touche;
» Sur de plus grands secrets Junon ferme ma bouche,
» Et la Parque, à mes yeux soulevant le rideau,
» N'écarte qu'à demi leur terrestre bandeau.
» D'abord ce Latium, cette terre fatale,
» Tu les crois séparés par un court intervalle;
» Mais la mer devant toi s'agrandissant toujours,
» De ta longue carrière alongera le cours.
» La Sicile verra de tes nefs vagabondes
» La rame opiniâtre importuner ses ondes.
» Du redoutable Averne il faut dompter les flots,
» De la mer d'Ausonie il faut fendre les eaux,
» De l'île de Circé braver l'onde infidèle,
» Avant de reposer dans ta cité nouvelle.
» Mais, écoute et connois par quels signes certains
» S'annonceront ces lieux promis par les destins :
» Si, sur les bords des eaux, se présente à ta vue
» Une laie aux poils blancs sur la rive étendue,
» Nourrissant trente enfans d'une égale blancheur,
» Et du fleuve voisin respirant la fraîcheur,

» Arrête là ton cours; là finiront tes peines.
» Ne crains ni Céléno, ni ses menaces vaines,
» Ni ces tables qu'un jour doit dévorer ta faim;
» Le Destin t'aidera, compte sur le Destin;
» Compte sur la faveur d'Apollon qui m'inspire;
» Mais fuis la mer perfide et la côte d'Épire:
» Des Grecs, nos ennemis, ce bord est infecté.
» Là, des fiers Locriens s'élève la cité;
» Là, commandant en paix à l'humble Pétilie,
» Philoctète est content d'un coin de l'Italie;
» Et, de Salente enfin inondant les sillons,
» Idoménée au loin répand ses bataillons.
» Ce n'est pas tout encor: lorsque sur le rivage,
» Aux dieux conservateurs tu paîras ton hommage,
» Qu'un long voile de pourpre, abaissé sur tes yeux,
» Dérobe à tes regards tout visage odieux;
» Défends qu'aucun objet d'un augure sinistre
» Ne trouble le présage, ainsi que le ministre;
» Qu'enfin les tiens, toi-même, et ta postérité,
» Gardent ce saint usage avec fidélité.
» Lorsqu'enfin de plus près tu verras la Sicile,
» Et que, des bancs étroits qui séparent cette île,
» L'embouchure à tes yeux ira s'agrandissant,
» Que sur la gauche alors ton cours, s'arrondissant,
» Laisse à droite cette île et ses gorges profondes.
» Ces continens, dit-on, séparés par les ondes,

» Réunis autrefois, ne formoient qu'un pays;
» Mais, par les flots vainqueurs, tout-à-coup envahis,
» A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre,
» Dont le double rivage à l'envi se resserre:
» Ainsi, sans se toucher, se regardent de près,
» Et les bords d'Hespérie, et l'île de Cérès.
» Entr'eux la mer mugit, et ses ondes captives
» Tour-à-tour en grondant vont battre les deux rives:
» Sublime phénomène, étranges changemens,
» De l'histoire du monde éternels monumens!
» Deux monstres sont placés sur ce double rivage:
» Charybde qui dévore, en son avide rage,
» Les flots précipités dans ses antres sans fonds,
» Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds;
» Scylla qui, dérobant ses roches dangereuses,
» Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,
» Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.
» Ce monstre, d'une vierge a le sein ravissant;
» Son visage est d'un homme; à la figure humaine,
» Se joint le vaste corps d'une lourde baleine;
» Ses flancs sont ceux d'un loup; et de ce monstre, enfin,
» La queue en s'alongeant se termine en dauphin.
» Il vaut mieux t'éloigner, et, rasant la Sicile,
» Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
» Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
» Et près de Pachinum, par un prudent écart,

» Dans ton cours prolongé décrire un arc immense,
» Que d'aller, de Caryhde affrontant l'inclémence,
» Braver ses tourbillons, ses gouffres écumans,
» Et de ses chiens hideux les rauques hurlemens.
» Enfin, dans l'avenir s'il m'est permis de lire,
» Hélénus ne peut trop le dire et le redire:
» Junon fit tous tes maux et les prolongè tous.
» De la reine des Dieux désarme le courroux,
» N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière:
» Ainsi tu fléchiras cette déesse altière,
» Et tes vaisseaux vainqueurs, des bords Siciliens
» Parviendront sans obstacle aux ports Ausoniens.
» Vainqueur enfin des mers, d'autres soins te demandent;
» Des antres Cuméens les oracles t'attendent;
» Il faut franchir l'Averne, et, dans ses sombres bois,
» De l'antique Sibylle interroger la voix.
» Au pied de son rocher, sur des feuilles légères,
» Elle écrit nos destins en légers caractères;
» En dispose les mots; et, sitôt que sa main
» En a rangé la suite en un ordre certain,
» Elle ferme sur eux sa caverne tranquille.
» Là, l'oracle repose et demeure immobile.
» Mais si la porte, ouverte aux zéphirs indiscrets,
» De ce livre mouvant leur livre les secrets,
» Ils volent dispersés sous les roches profondes!
» Elle, au lieu d'assembler leurs feuilles vagabondes,

» De ses oracles vains, aux vents abandonnés,
» Laisse errer au hasard les mots désordonnés;
» Et qui vient consulter sa réponse inutile,
» Maudit en s'éloignant l'antre de la Sibylle.
» Évite ce malheur. En vain, de ton départ,
» Les tiens impatiens accusent le retard;
» En vain le vent t'appelle, en vain le temps te presse;
» Toi-même va trouver, consulter la prêtresse;
» Qu'elle-même te parle, et, de ses rocs profonds,
» Laisse échapper pour toi ses prophétiques sons,
» Te dise tes dangers et tes guerres futures,
» Et tout ce long tissu d'illustres aventures,
» Ce qu'il faut craindre encor, ce qu'il faut surmonter,
» Et quels peuples enfin te restent à dompter.
» Tel du sort à mes yeux le livre se déploie:
» Va, pars, et porte au ciel les grands destins de Troie. »
Il dit, et fait tirer de son riche trésor
Un vaste amas d'airain, d'argent, d'ivoire et d'or;
Des vases de Dodone, une riche cuirasse,
Où l'or à triple maille avec art s'entrelace;
Un casque aux crins flottans, armure de Pyrrhus,
Qui du sang des Troyens ne se rougira plus.
Mon père est distingué par sa munificence;
Mon peuple aussi reçoit de sa magnificence
Des rameurs vigoureux, des armes, des guerriers,
Et ses riches haras nous cèdent leurs coursiers.

Nous écoutons des dieux le fidèle interprète.
Anchise ordonne alors que sa flotte s'apprête,
Qu'on rattache la voile, et qu'aux vents fortunés
Ses plis prêts à s'ouvrir flottent abandonnés.
Hélénus en ces mots honore sa vieillesse:
« Mortel chéri des dieux, époux d'une déesse,
» Qui deux fois échappas aux malheurs d'Ilion,
» Cette Ausonie, objet de ton ambition,
» D'ici ton œil la voit, ton espoir la possède;
» Mais, pour atteindre au lieu que le Destin te cède,
» Il faut raser ses bords, et, par de longs chemins,
» Voyageur patient, gagner ces bords lointains.
» Adieu, vieillard heureux, encor plus heureux père!
» Adieu: déjà l'Autan, de son souffle prospère,
» Sur une mer propice appelle vos vaisseaux.
» Adieu: mes souvenirs vous suivront sur les eaux. »
Cependant, à son tour, Andromaque pensive
Prépare ses adieux; sa tendresse attentive,
Aux présens d'Hélénus veut ajouter le sien.
Ascagne reçoit d'elle un manteau phrygien,
De superbes tissus où la navette agile
A glissé des fils d'or dans sa trame fragile,
Des travaux de ses mains plus précieux encor.
« Tenez, prenez ce don de l'épouse d'Hector,
» Cher enfant! qu'il vous prouve à jamais ma tendresse.
» C'est le dernier présent d'une triste princesse;

» De vos parens, hélas! c'est le dernier bienfait.
» Prenez, ô de mon fils doux et vivant portrait!
» Voilà son air, son port, son maintien, son langage;
» Ce sont les mêmes traits, il auroit le même âge... »
Nous hâtons à regret ce départ douloureux;
Je leur dis en pleurant: « Adieu, vivez heureux.
» Vous ne redoutez plus la fortune inconstante;
» Et nous, tristes jouets d'une si longue attente,
» Le sort de mer en mer nous promène à son gré.
» Vos malheurs sont finis, votre asile assuré;
» Vous n'allez point chercher sur de lointaines rives
» Un empire inconnu, des terres fugitives:
» Le doux aspect du Xanthe adoucit vos destins;
» Notre Ilion revit relevé par vos mains.
» Puisse un destin plus doux respecter votre ouvrage!
» Que la Grèce de Troie épargne au moins l'image!
» Si le Tibre jamais me reçoit dans ses ports,
» Si ces murs tant promis, s'élèvent sur ses bords,
» Unis par la naissance, unis par l'infortune,
» Nos maux seront communs, notre gloire commune.
» Oui, nos peuples, heureux d'une longue union,
» Ne seront qu'un seul peuple, et qu'un seul Ilion;
» Et des fils d'Ausonie et des enfans d'Épire,
» Même sang, même amour réuniront l'empire.
» Puisse un esprit semblable animer nos neveux! »
A ces mots je m'éloigne, en retournant les yeux

Vers ces murs fraternels, cette terre chérie,
Et vais sur l'onde encor poursuivre une patrie.
Nous côtoyons d'abord ces sommets escarpés,
Que les traits de la foudre ont si souvent frappés;
Delà, vers l'Italie un court trajet nous mène.
Le jour tombe; et la nuit, de son trône d'ébène,
Jette son crêpe obscur sur les monts, sur les flots:
Le rivage des mers nous invite au repos.
Des travaux aux rameurs le sort fait le partage;
Et les autres, couchés sur l'aride rivage,
Dorment au bruit de l'onde, et jusqu'au jour naissant
Goûtent d'un doux sommeil le charme assoupissant.
Mais les Heures déjà dans le silence et l'ombre
Au milieu de sa course ont guidé la nuit sombre:
Palinure s'éveille, et consulte les mers;
Il écoute les vents, interroge les airs;
Des astres de la nuit il observe la course;
Cherche d'un œil savant les Hyades et l'Ourse,
Du Bouvier paresseux l'astre resplendissant,
Et l'Orion armé d'un or éblouissant.
Il voit les cieux sereins; et, du haut de la poupe,
D'un signe impérieux il avertit sa troupe.
Nous partons, nous fuyons, nous volons sur les eaux,
Et déployons aux vents les ailes des vaisseaux.
Les astres pâlissoient, l'Aurore matinale
Semoit de ses rubis la rive orientale,

Lorsqu'insensiblement un point noir et douteux
De loin paroît, s'élève, et s'agrandit aux yeux.
C'étoit le Latium. Partout la joie éclate :
« Latium ! Latium ! crie aussitôt Achate ;
» Latium, Latium, disent nos cris joyeux ! »
Tous, d'un commun transport, nous saluons ces lieux.
Anchise prend un vase orné d'une guirlande ;
Et, joignant la prière à sa liquide offrande,
Debout sur le tillac, s'écrie : « O Dieu des flots !
» Vous, qui leur commandez le trouble et le repos !
» Et vous, Dieux du rivage ! écoutez ma prière :
» Dieux puissans ! nous touchons au bout de la carrière :
» Encore un vent propice, encore un souffle heureux. »
Il dit. Un air plus frais favorise nos vœux.
On entrevoit le port ; et, voisin de la nue,
Le temple de Pallas se découvre à la vue.
On abaisse la voile ; on s'approche du bord,
Et le bec des vaisseaux est tourné vers le port.
Creusée à l'orient, son enceinte profonde,
Contre les vents fougueux et les assauts de l'onde,
Est recourbée en arc, où le flot mugissant
Sans cesse vient briser son courroux impuissant.
A l'abri des rochers, son eau calme repose ;
Des remparts naturels qu'à la vague il oppose,
Les fronts montent dans l'air comme une double tour ;
Leurs bras d'un double mur en ferment le contour ;

Et le temple que l'œil croyoit voir sur la plage,
Recule à notre approche, et s'enfuit du rivage.
Quatre beaux coursiers blancs, dans la prairie épars,
Sont le premier présage offert à nos regards.
Anchise alors s'écrie : « O malheureuse terre !
» Ces coursiers belliqueux nous annoncent la guerre ;
» Oui, la guerre à son char attèle des coursiers :
» Mars conduit aux combats ces animaux guerriers.
» O toi que j'ai choisie, ô terre hospitalière !
» Le sang doit-il encor marquer notre carrière ?
» Mais ces mêmes coursiers, domptés par notre main,
» Traînent d'accord un char, se soumettent au frein.
» J'espère encor la paix ! » Il dit. Et sa prière
Paie un juste tribut à Minerve guerrière,
Qui daigna la première accueillir nos vaisseaux,
Heureux triomphateurs et des vents et des eaux ;
Puis, d'un voile sacré nous couvrons notre tête,
Et déjà pour Junon notre offrande s'apprête.
Le roi pontife ainsi nous l'avoit ordonné.
Ces devoirs accomplis, le signal est donné,
Et les voiles, des vents appelant les haleines,
Tournent sur les longs bras de leurs longues antennes.
Nous partons, nous fuyons d'un cours précipité
Ce rivage suspect, par les Grecs habité.
Des bords où devant nous la terre au loin recule,
Tarente offre à nos yeux les murs sacrés d'Hercule.

Junon de Lacinie et son temple fameux
Règnent à l'autre bord sur les flots écumeux.
Bientôt se dégageant des vapeurs qui les couvrent,
De Caulon à nos yeux les remparts se découvrent;
L'horrible Scylacée, effroi des matelots,
Loin de son triple écueil, nous voit fuir sur les flots.
Tout-à-coup de l'Etna je vois de loin la cime;
De la profonde mer j'entends gronder l'abîme;
J'entends le bruit lointain des rochers écumans,
Et de l'onde en courroux les longs mugissemens.
Avec le noir limon de ses grottes profondes
Je vois monter, tomber, et remonter les ondes.
« Les voilà, dit Anchise! oui, Troyens, les voilà,
» Ces gouffres de Carybde, et ces roes de Scylla!
» Aux rames, mes amis! fuyons ces bords horribles,
» Qu'annonçoient d'Hélénus les oracles terribles! »
Palinure à l'instant, en ce péril nouveau,
Vers la gauche a poussé son rapide vaisseau;
Et la voile et les vents secondant son audace,
La flotte obéissante a volé sur sa trace.
A la voix de mon père, un effroi courageux
Anime tous les cœurs: de ces bords orageux
Nous fuyons à l'envi l'éternelle tempête.
Les vagues quelquefois nous portent sur leur faîte,
Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des airs
Retombent avec nous au gouffre des enfers.

Trois fois le flot mugit sous la roche profonde ;
Trois fois jusques aux cieux la mer lance son onde.
Cependant le vent tombe et meurt avec le jour.
Des Cyclopes cruels j'aborde le séjour :
Je l'ignorois. Le port creusé dans ces rivages
Garde un calme profond ; mais par d'autres orages
L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux ;
Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux ;
Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
De flamme et de fumée, et de cendre, et de soufre,
Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrens ;
Tantôt, des rocs noircis par ses feux dévorans,
Arrachant les éclats, de ses voûtes tremblantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre, à demi-consumé,
Encelade mugit dans l'abîme enflammé ;
Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse ;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblemens
Ébranlent la Sicile et ses sommets fumans.
Toute la nuit, frappés de ce grand phénomène,
Nous nous tenons cachés dans la forêt prochaine,
Ignorant d'où provient cet effroyable bruit.
Dans le ciel ténébreux, pas un astre ne luit,
Pas un foible rayon ; et, des nuages sombres
Sur le flambeau des nuits ont épaissi leurs ombres.

Cependant, le jour vient; et, du ciel moins obscur,
L'Aurore, en souriant, blanchit déjà l'azur,
Lorsque du fond des bois un spectre à forme humaine,
Maigre, pâle, et vers nous se traînant avec peine,
S'avance en nous tendant ses suppliantes mains.
Nous regardons: ses maux dans ses traits sont empreints
Sa barbe à flots épais descend sur sa poitrine;
Quelques sales lambeaux que rattache une épine,
Ses cheveux négligés, tout montre un malheureux:
Le reste annonce un Grec. Il approche; et ses yeux
A peine ont reconnu nos habits et nos armes,
Il s'arrête, il écoute un instant ses alarmes;
Mais, la crainte bientôt cédant à ses malheurs,
Avec des cris perçans et des ruisseaux de pleurs,
Il s'élance vers nous: « Par ces Dieux que j'atteste,
» Par ce soleil, témoin de mon destin funeste,
» Par ce ciel, par cet air que nous respirons tous,
» O Troyens! me voici; je m'abandonne à vous;
» Que l'un de vos vaisseaux loin d'ici me transporte
» Dans une île, un désert, où vous voudrez, n'importe.
» Je suis Grec, j'ai, comme eux, marché contre Ilion.
» Si c'est un attentat, indigne de pardon,
» Voici votre ennemi, qu'il soit votre victime;
» Frappez, tranchez ses jours, plongez-le dans l'abîme!
» Mais ne le laissez point sur ce bord désolé:
» Mourant des mains d'un homme, il mourra consolé. »

Il dit, baise nos pieds, les inonde de larmes,
Se colle à nos genoux. Nous calmons ses alarmes :
Nous demandons son nom, sa race, son destin.
Mon père, le premier, étend vers lui la main,
Et d'un tendre intérêt lui présente ce gage.
Il se rassure alors, et nous tient ce langage :
« Mon père, hélas ! pourquoi son fils l'a-t-il quitté ?
» Né pauvre, chérissoit son humble obscurité.
» Adamaste est son nom, le mien Achéménide ;
» Ithaque est mon pays. La fortune perfide
» Aux longs malheurs d'Ulysse attacha mon destin ;
» Votre Ilion m'a vu les armes à la main.
» Depuis, je fus jeté sur ces terres sauvages.
» Du Cyclope inhumain, terreur de ces rivages,
» Fuyant l'antre cruel, sans s'occuper de moi,
» Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
» Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
» Dans l'onde au loin s'étend sa voûte ténébreuse ;
» Toujours la mort, le deuil habitent dans son sein ;
» D'horribles ossemens pavent l'antre assassin.
» Lui, (dieux ! d'un tel fléau n'affligez plus la terre !)
» Semble d'un front hautain défier le tonnerre.
» Laisse-t-il un instant son antre ensanglanté,
» A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
» Rien ne l'émeut : la chair, le sang des misérables
» Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.

» J'ai vu, j'ai vu moi-même, oui, j'ai vu l'inhumain,
» Saisissant deux de nous de sa terrible main,
» Les briser contre un roc; j'ai vu sur les murailles
» (J'en tremble encor d'horreur) rejaillir leurs entraille
» J'ai vu le monstre affreux dans son antre étendu,
» S'abreuver par torrens de leur sang répandu,
» Et briser de ses dents, de meurtre dégoûtantes,
» Leurs membres tout vivans, et leurs chairs palpitante
» Ulysse impunément ne vit point leur trépas;
» Et, dans de tels momens, il ne s'oublia pas.
» A peine ivre de vin, et gorgé de carnage,
» Sous le poids du sommeil qui seul dompte sa rage,
» Il a courbé sa tête; et, tombant de langueur,
» De son corps monstrueux déployé la longueur;
» Tandis que, rejetés par ce monstre farouche,
» La chair, le vin, le sang jaillissoient de sa bouche,
» Nous invoquons les dieux, nous l'entourons: soudain
» Chacun fond à l'envi sur le monstre inhumain.
» Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
» Qui brilloit seul au front de ce monstre difforme.
» Moins grand nous apparoît, dans son vaste contour,
» Un bouclier d'Argos ou l'œil ardent du jour.
» Nous vengeâmes du moins ces ombres malheureuses.
» Mais vous, Troyens, fuyez ces cavernes affreuses,
» Fuyez; c'est peu, quiconque ses sauvages pipeaux,
» Occupé d'assembler, de traire ses troupeaux,

» Dans son antre effroyable habite Polyphème,
» Cent Cyclopes affreux, presqu'autant que lui-même,
» Rôdent le long des mers, fendent leurs flots profonds,
» Et sous leurs pas pesans font retentir les monts.
» La lune a, par trois fois, réparé sa lumière,
» Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tannière,
» Je traîne dans ces bois mon destin malheureux,
» Et que, du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
» J'écoute, en frissonnant, d'une oreille tremblante,
» Et leur marche terrible, et leur voix effrayante.
» Des herbes, quelques glands, dépouilles des forêts,
» Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
» Mes yeux des vastes mers parcouroient l'étendue;
» Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.
» Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
» J'ai couru, j'ai volé: mon sort vous est soumis;
» Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable. »
A peine il achevoit ce récit incroyable,
Sur la cîme du mont nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchoit de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux:
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux.
Son troupeau réuni suit sa marche pesante:
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.

Il descend, il arrive au bord des flots grondans;
Là, tout sanglant encor, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge, et l'onde à peine atteint à sa ceinture.
Tous nos Troyens tremblans soudain sont attroupés;
On presse le départ, les cables sont coupés :
On part; et l'aviron, sous mille mains rivales,
Par le vent secondé, fuit ces rives fatales;
Avec nous fuit ce Grec devenu notre ami.
Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi
Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras,
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.
Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé : de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons;
L'Etna même en mugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs grottes sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, d'un œil épouvanté,
De ces fils de l'Etna le conseil redouté,
Qui, d'un œil menaçant, nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux.
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieux,

Les chênes, les cyprès, au-dessus des tempêtes,
Lèvent leurs bras altiers, et leurs pompeuses têtes.
De notre fuite alors, précipitant le cours,
Alors de tous les vents acceptant le secours,
Plutôt que de tomber dans ces mains implacables,
On tourmente au hasard les voiles et les cables.
Mais l'avis d'Hélénus, qui long-temps nous parla
Des gouffres de Carybde et des rocs de Scylla,
Revient à notre esprit; nous craignons cette route,
Où, contraint d'affronter les monstres qu'il redoute,
Le matelot prudent en son cours hasardeux,
Doit, fuyant les deux bords, les éviter tous deux.
Chacun de nous vouloit retourner sur sa trace,
Quand, des rocs de Pélore, un des vents de la Thrace,
De sa puissante haleine emporte les nochers
Aux lieux où le Pantage, à travers des rochers,
S'élance dans les mers au golfe de Mégare.
Aux plaines de Thétis aucun détour n'égare
Nos vaisseaux que ce Grec, par nos soins secouru,
Conduit vers chaque bord qu'il avoit parcouru:
Des jeux de la fortune, incroyable caprice!
Le guide des Troyens est un soldat d'Ulysse!
En face de Plemmyre, assailli par les mers,
Une île est élevée au sein des flots amers.
Ortygie est le nom qu'elle eut aux premiers âges;
Ce nom lui reste encor. C'est sur ses beaux rivages

Qu'Alphée, amant fidèle, et voyageur heureux,
Suivant secrètement son penchant amoureux,
En quittant sans regret l'Élide sa patrie,
Se glissoit sous les mers vers sa nymphe chérie;
Tous deux au même lit murmuroient leurs amours;
Tous deux dans la même onde alloient finir leur cours.
Leurs berceaux sont divers; leurs tombeaux sont les mêmes.
J'adore de ces lieux ces puissances suprêmes.
Je passe ces rochers qu'élève dans les airs
Pachinum, dont le pied s'avance au sein des mers.
Je rase de plus près les campagnes fangeuses,
Qu'engraissent d'Hélorus les eaux marécageuses.
Plus loin, c'est Camarine, à qui l'ordre des cieux
Défend de déplacer et son peuple et ses dieux;
Et le riche Gélas, arrosant de ses ondes,
La ville de son nom, et ses plaines fécondes.
J'avance, et d'Agragas je vois de loin les tours;
Agragas, dont les prés, dans de plus heureux jours,
En foule nourrissoient, de leurs fécondes herbes,
Les troupeaux florissans de ses coursiers superbes,
Qui, dans les champs de Mars, emportoient les guerriers.
Je te passe à ton tour, ô terre des palmiers!
Heureuse Sélinos! et vous, rochers terribles,
Que l'affreux Lilybée en pièges invisibles,
Sous sa perfide mer, déguise aux matelots.
De-là, rapidement emporté sur les flots,

Drépane me reçoit; le malheureux Drépane,
Où le sort aux regrets pour jamais me condamne.
Là, périt mon vieux père, après tant de travaux,
Anchise, mon seul bien, seul espoir de mes maux;
Là, tu laisses ton fils, ô père vénérable!
Au moment où me fit un sort plus favorable!
Sauvé de tant d'écueils, tu péris dans le port.
Ah! le sage Hélénus, interprète du sort,
Des oracles divins les terribles ministres,
L'horrible Célénо, ses menaces sinistres
Qui m'annonçoient du sort tant de d'effroyables coups,
Ne m'avoient pas prédit le plus cruel de tous.
Là, cessent mes travaux. De ce triste rivage,
Enfin, des Dieux plus doux m'ont porté dans Carthage...»
Tel le héros troyen racontoit ses malheurs,
Et tous les cœurs émus partageoient ses douleurs.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE TROISIÈME.

Ce livre, l'un des moins cités, des moins renommés de l'*Énéide*, est, à ce qu'il me semble, un de ceux où Virgile a montré le plus de goût, et quelquefois d'imagination. Ce livre, où sont racontées les aventures de la navigation d'Énée, comme Homère a raconté les voyages d'Ulysse, pourroit être appelé l'*Odyssée* de Virgile. Son imagination y a ajouté de nouvelles beautés. Le tombeau de Polydore; la veuve d'Hector devenue l'épouse d'Hélénus, placée entre l'urne d'Astyanax et celle de son père, se dédommageant, par une douce et consolante imitation de Troie, de tout ce qu'elle a perdu; le magnifique récit de Polyphème et des Cyclopes, si supérieur à celui d'Homère; la belle leçon d'humanité qu'il donne dans l'aventure du malheureux Grec reçu sur les vaisseaux troyens: tout cela est digne des plus grandes beautés de l'*Énéide*. Il règne d'ailleurs dans ce livre une grande variété de faits et de descriptions. La partie géographique devoit avoir pour les Romains un charme particulier; ils parcouroient sans cesse les mers de Grèce, ou comme négocians, ou comme guerriers, ou comme vainqueurs; ils y retrouvoient partout les merveilles de la fable, les monumens de l'histoire, les trophées de leurs victoires, et le berceau de leurs dieux. Ces dieux leur étant communs

avec les Grecs, on pourroit dire que leurs courses sur la mer étoient souvent des pélerinages pieux, dont le charme et l'intérêt sont perdus pour les voyageurs modernes, qui ne font plus que voir en curieux observateurs ce que les Romains adoroient en hommes religieux. Dans toute la partie géographique, Virgile a fait un choix heureux des lieux les plus fameux, les plus poétiques, et qui réveilloient le plus de souvenirs intéressans, de manière qu'on pourroit dire encore :

Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
BOILEAU.

On pourroit seulement se plaindre de cette multiplicité d'oracles mal interprétés qui prolongent la navigation vagabonde des Troyens ; mais le poëte en a tiré parti, en prenant de là occasion de peindre des lieux célèbres, des aventures intéressantes, enfin les contrées habitées par leurs cruels ennemis. Tel est le charme de ce livre, qui réunit quelquefois l'intérêt de l'*Odyssée* à celui de l'*Iliade*.

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum superis,

Ce commencement du troisième livre est d'une beauté simple, noble et touchante. On y voit, en peu de mots, l'Asie bouleversée, le peuple de Priam détruit, quoiqu'innocent, le superbe Ilion tombé du faîte des grandeurs, et Troie entière, Troie, l'ouvrage des dieux, fumante sur la terre. Cette dernière image est d'une grande beauté.

Incerti quò fata ferant, ubi sistere detur;

Ce vers renferme l'expression simple et forte d'un des plus

grands malheurs qui puissent affliger l'homme, je veux dire l'exil et l'incertitude d'un asile.

Littora quum patriæ lacrymans portusque relinquo,

Virgile excelle à peindre les affections les plus douces de l'ame, et particulièrement l'amour de la patrie. Mélibée dit, dans la première églogue,

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;

Dans un des derniers livres de l'*Énéide*, on ne peut lire sans attendrissement la mort de ce guerrier qui regarde encore une fois le ciel, et se rappelle, en expirant, le doux pays d'Argos :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Et campos ubi Troja fuit :

Ce passage est justement cité par le marquis de Beccaria, dans ses *Recherches sur le style*, comme un trait sublime. Quelle description diroit autant que le trait si précis, mais si profond, *les champs où fut Troie?*

Ce seul mot de Troie rappelle la capitale de l'Asie, sa richesse et sa puissance, son long siège, sa longue résistance, et, comme le dit Virgile, la patrie des héros et des dieux. C'est une règle importante en poésie de ne point dire ce que l'imagination peut suppléer; lui ôter ce travail, c'est lui ôter un plaisir; et on peut dire que, dans ce cas, la poésie s'enrichit de tout ce que le poëte ne dit pas. Quelles idées réunies de grandeur et de misère renferme ce peu de mots! M. de Voltaire a heureusement imité ce passage dans sa *Henriade* :

Il découvre avec joie
Le foible Simoïs et les champs où fut Troie.

Cum sŏcĭis, nātōquĕ, pĕnātĭbŭs, ĕt māgnīs dis.

Ce vers exprime avec une précision admirable tout ce qui accompagne Énée dans sa fuite : ce sont les objets à la fois les plus saints et les plus chers. Le vers spondaïque, quoique terminé par un monosyllabe, a de la majesté.

Sacra Dionææ matri divisque ferebam
Auspicibus cœptorum operum ;

Cette histoire de Polydore est de l'intérêt le plus touchant. Tout concourt à cet intérêt, sa jeunesse, la tendresse de son père qui lui cherche un asile contre les dangers de la guerre chez un allié perfide, sa mort malheureuse et cruelle ; joignez-y d'autres idées accessoires, la fin des grandeurs d'Énée, le commencement de sa fatale guerre, le respect que l'on doit au malheur et aux tombeaux ; la peinture admirable que fait Virgile de la terreur que lui cause ces arbustes sanglans : tout dans ce morceau porte au fond de l'ame une impression profonde de mélancolie.

Heu ! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Voilà un bel exemple de la figure qui donne aux choses les épithètes qui ne conviennent qu'aux personnes.

Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens, etc.

Une des choses qui font le plus d'honneur à Virgile, c'est le plaisir qu'il prend à décrire les cérémonies religieuses, et particulièrement celles qui consacrent la cendre et la mémoire des morts. On a cru voir dans ce culte funéraire couler des flots de lait sur les tombeaux ; mais on ne voit pas sans regret les sacrificateurs les arroser de sang, et cette barbarie

se mêler avec un acte d'humanité. Rien de plus poétique à la fois et de plus attendrissant que l'illusion touchante des vivans qui appeloient par trois fois les mânes chéris au fond de leurs tombeaux. C'est cet usage qui a dicté ce vers heureux à M. de Marmontel :

On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend.

Et ceux-ci tirés d'un morceau sur les cérémonies funéraires :

Les morts étoient muets à ces cris douloureux,
Mais le cœur leur parloit, et répondoit pour eux.
Poëme de l'Imagination.

Inde, ubi prima fides pelago, placataque venti
Dant maria, et lenè crepitans vocat auster in altum,

On ne peut dire avec plus de grâce et d'élégance, *lorsque le tems devient favorable à l'embarquement;* c'est cette élégance qui donne de la valeur aux plus petits détails, et on peut dire souvent de la poésie comme de la sculpture : *Materiam superabat opus terræque urbesque recedunt.* Ces mots me rappellent un de ces bons vers qu'on trouve en si petit nombre et en si mauvaise compagnie dans la *Pucelle* de Chapelain ;

Chinon de loin blanchit, décroît et disparoît.

Dans tout le morceau qui suit, où Virgile décrit la navigation d'Énée, il n'y a guère d'autre intérêt que celui de la variété. On est tenté de trouver quelque ridicule dans les oracles qui ne s'expliquent qu'à moitié, et qui égarent, par une funeste ambiguité, de malheureux bannis; ainsi que dans l'apparition de ces dieux Pénates, qui redressent les torts

de l'oracle de Delphes. Mais Virgile a tiré parti de toutes ces absurdités, par la variété des lieux que ces erreurs font parcourir aux Troyens, par les détails, tantôt géographiques, tantôt généalogiques, que ce récit amène, détails qui intéressent également les Romains, et comme voyageurs, et comme descendans des Troyens. Peut-être Virgile auroit-il pu donner plus d'intérêt poétique à Délos, que le poëte Callimaque compare si ingénieusement à une fleur jetée au sein de l'onde.

Quas dira Celæno,
Harpyiæque colunt aliæ, Phineïa postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.

Cette épisode des Harpies a été blâmée par plus d'un critique, comme présentant des objets hideux et dégoûtans. S'ils n'eussent été que hideux, les critiques auroient tort; et c'est ici le cas de se rappeler les vers de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Aimable n'est sûrement point le mot propre : un objet affreux, peint avec vérité, peut devenir intéressant, mais jamais aimable. A cela près, Boileau a raison. A l'égard de Virgile, le lecteur français peut blâmer dans la peinture ce qu'elle offre de dégoûtant : aucune langue n'est aussi dédaigneuse ni aussi délicate que la nôtre dans le choix de ses tableaux. Cicéron, dans une de ses *Philippiques*, a osé peindre Antoine vomissant, aux yeux du peuple romain, le vin et les viandes dont il s'étoit gorgé la veille. Quel ora-

leur oseroit, dans notre barreau, hasarder une pareille peinture, qu'à peine tout le talent de Cicéron a pu rendre supportable à la bonne compagnie de Rome. Quoi qu'il en soit, ce morceau des Harpies est écrit avec une élégance et une énergie admirables. L'imagination, flattée par la beauté de l'harmonie et de l'expression, oublie ce qu'une partie de cette peinture a de révoltant pour notre délicatesse française. Enfin, Virgile a su lier habilement cet épisode au sujet, par la prédiction que fait aux Troyens la plus terrible de ces Harpies, des malheurs qui doivent leur arriver. Convenons cependant que Virgile auroit dû jeter plus d'intérêt dans quelques parties de ce livre. Pourquoi, dans la description de la peste qui chasse les Troyens de la Crête, n'a-t-il pas mis en danger les jours d'Anchise, d'Énée ou du jeune Ascagne, si cher à son père, et sur qui repose la destinée et la grandeur future des Troyens? C'est avec une extrême timidité que je hasarde cette observation; mais il me semble que cet épisode eût pu produire un grand intérêt dans un tableau touchant de la tendresse paternelle.

Effugimus scopulos Ithacæ, Laërtia regna;
Et terram altricem sævi execramur Ulyssi.

C'est avec un goût infini, que, parmi tant de lieux moins intéressans parcourus par Énée, le poëte distingue ceux qui devoient frapper les Troyens par des souvenirs agréables ou douloureux. Et comment auroit-il oublié la patrie d'Ulysse, le plus cruel de leurs ennemis? Le vers qui le rappelle est d'une admirable énergie.

Actiaque Iliacis celebramus littora ludis;

Les amateurs de la langue latine remarquent que Virgile, au

lieu de dire *celebramus ludos iliacos in littore iliaco*, a dit *celebramus littora actia ludis iliacis*. Mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est l'adroite flatterie adressée à Auguste. C'est sous ce promontoire d'Actium que la fameuse bataille de ce nom lui donna l'empire du monde; des jeux solemnels célébroient tous les ans cette grande journée, et Virgile, toujours soigneux de trouver dans la plus haute antiquité troyenne l'origine des jeux et des cérémonies civiles et religieuses de Rome, suppose que les Troyens transmirent ces jeux célèbres aux Romains, de manière qu'Auguste sembloit avoir moins créé que renouvelé cet usage antique, originaire de Troie ainsi que les Romains.

Æneas hæc de Danais victoribus arma.

Cette inscription est ingénieuse et nouvelle: on se fait ordinairement un trophée des armes enlevées à des ennemis vaincus; ici Énée attache aux portes du temple d'Apollon un bouclier conquis sur les Grecs triomphans.

Hic incredibilis rerum fama occupat aures,

Cet épisode est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'imagination et à la sensibilité de Virgile. Il suppose qu'Andromaque, épouse involontaire de Pyrrhus, avoit eu le bonheur, après la mort de ce héros, d'épouser le jeune Hélénus, prince de son sang, et devenu par la mort de son prédécesseur l'héritier de son empire et de sa femme. Dans cette nouvelle situation, elle étoit encore moins la femme d'Hélénus que la femme d'Hector: elle avoit élevé deux autels où venoient couler ses larmes. Le poëte ne dit pas, mais le lecteur devine aisément que de ces deux autels, l'un étoit consacré à son fils, et l'autre à son époux. C'est peu, elle avoit

dans ce coin de l'Épire imité tous les objets de ses regrets, Ilion, le Simoïs, le Scamandre; et, par cette douce ressemblance, trompoit la douleur de ses pertes, et les rigueurs de son exil. C'est encore une idée qui, quoique naturelle et touchante, ne seroit point venue au bon Homère; elle est digne d'un élève de ce grand poëte, mais d'un élève écrivant dans le siècle d'Auguste : cela se sent mieux qu'on ne peut le prouver.

Ut me conspexit venientem, et Troïa circùm
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Deriguit visu in medio;

Ce premier moment de l'entrevue d'Andromaque et d'Énée est admirablement peint : quelle vérité! quel naturel! L'aspect imprévu d'Énée, le costume troyen la troublent, elle s'évanouit; revenue à elle, elle doute si elle voit Énée lui-même ou son ombre, mais avec quel élan de sensibilité elle ajoute : « Si vous revenez d'un autre monde, *où est Hector?* » Voilà le sublime du sentiment. C'est un petit nombre de ces traits, c'est cet épisode peut-être qui a fait l'*Andromaque* de Racine; car le génie reçoit facilement l'empreinte du génie, et la reproduit de même : c'est ainsi que la peinture des amours de Didon se retrouve dans Phèdre.

Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit?

L'homme de goût sentira, sans en être averti, la beauté et la hardiesse de cette expression *dejectam conjuge tanto*. Énée ne dit pas enlevée, arrachée à un si glorieux époux, mais *précipitée* d'un si noble époux comme du faîte

de la grandeur et de la gloire. On ne peut rendre dans notre langue, que par des équivalens, la beauté de cette expression.

Dejecit vultùm, et demissâ voce locuta est:

Il y a dans cette peinture d'Andromaque un sentiment exquis des convenances. Énée lui demande si elle appartient encore aux mânes d'Hector ou de Pyrrhus : Andromaque, honteuse de la fatalité qui l'a fait passer des bras d'Hector dans ceux de Pyrrhus, de là dans ceux d'Hélénus, esclave comme elle de Pyrrhus, par deux hymens également involontaires, baisse pour réponse et les yeux et la voix; et, sans satisfaire directement à la question d'Énée, trop embarrassante pour une épouse deux fois infidèle, malgré soi, au plus chéri des époux, s'écrie : « Heureuse Polyxène, égorgée sur » le tombeau d'Achille à l'aspect des murs de ta patrie ! » Voilà une réponse vraiment sublime, elle est digne à la fois et de son malheur et de sa vertu. Si on osoit, dans un sujet si sérieux et si touchant, se permettre l'application d'un vers plaisant, on se rappelleroit ceux-ci d'un auteur trop célèbre :

C'est donc en vain qu'on fait ce que l'on peut:
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Servitio enixæ.

Ce peu de mots exprime le sujet d'une douleur profonde. C'est peu pour Andromaque d'avoir été esclave, et l'épouse d'un esclave, pour comble de malheur sa triste fécondité a donné le jour à un enfant esclave comme elle.

Quid puer Ascanius?

Rien de si naturel que les questions d'Andromaque. C'est une mère qui interroge un père elle demande donc si As-

cagne vit encore, s'il conserve quelque regret de la mort de sa mère, enfin s'il promet d'être un jour digne fils d'Énée, digne neveu d'Hector. Ce dernier trait surtout est digne d'Andromaque : ce n'est plus la mère, c'est l'épouse qui parle, mais une épouse fière encore d'un époux qui n'est plus.

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama,

J'ai déjà fait remarquer ce que cette fiction a d'intérêt, de nouveauté et de grâce. Cette heureuse imitation de Troie, ce simulacre du Xanthe, Énée reconnoissant avec surprise, embrassant avec transport l'image consolante des portes de sa ville qui n'est plus, et qui revit un instant pour lui par cette douce imposture : tout cela appartient entièrement à Virgile.

Et arentem Xanthi cognomine rivum,

Une chose remarquable c'est que ce que dit Virgile de ce petit ruisseau qui représentoit le Xanthe, M. de la Condamine le dit et du Xanthe et du Simoïs : « En les voyant, on » s'apperçoit de l'illusion qu'ont fait au monde les beaux » vers d'Homère. »

Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos.

Ce discours d'Hélénus est long, peu intéressant, mais nécessaire; il contient toutes les leçons qui devoient diriger Énée dans sa navigation, et dans sa conduite.

Principio, Italiam, quam tu jàm rere propinquam
Vicinosque, ignare, paras invadere portus,
Longa procul longis via dividit invia terris.

Ce vers est d'un bel effet; l'heureuse répétition du même

mot semble éterniser la route d'Énée, *via, invia* est d'une grande hardiesse; il ajoute à l'idée du long espace qu'il doit parcourir, celle d'un espace infréquenté et presqu'impraticable. C'est ici qu'il faut remarquer la foiblesse de l'art de la navigation dans sa naissance, et combien nos trois voyages autour du monde ont rendu misérable cette promenade des Troyens sur la mer de l'Archipel et de l'Italie; c'est surtout dans les progrès de cet art que s'est montrée la perfectibilité humaine. Quel intervalle immense entre ses timides essais et ses derniers prodiges! Mais n'oublions pas de remarquer que c'est seulement dans les sciences que se développe cette perfectibilité trop souvent funeste: l'homme moral est bien moins perfectible que l'homme intellectuel. La morale, après s'être développée dans de longs traités et de grands ouvrages, revient toujours se renfermer dans un petit nombre de préceptes, et particulièrement dans le culte d'un Dieu, et dans l'amour du prochain qui, bien entendu, est encore l'amour de soi-même. Les sciences s'étendent du centre à la circonférence, la morale revient de la circonférence au centre, et roule sur un petit nombre de points à jamais invariables, à jamais importans. Qu'on me pardonne cette note un peu étrangère au sujet: la vérité n'est jamais déplacée.

> Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo,
> Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit:
> Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.

Cette prophétesse qui, dans la solitude de son antre, écrit ses oracles sur des feuilles, semble exprimer, par une heureuse allégorie, les effets de l'inspiration produite par les méditations solitaires. Tant que la porte de l'antre reste fermée, les mots qui composent l'oracle restent immobiles à

leur place et liés ensemble dans leur ordre naturel; mais, dès que la porte ouverte donne accès aux vents, les feuilles mobiles s'éparpillent, voltigent dans les profondeurs de l'antre, et la prêtresse ne peut les ressaisir. Ainsi, tant que la retraite inspire le poëte solitaire, les idées naissent unies et restent liées ensemble; mais, dès que la distraction et la dissipation arrivent, les idées fugitives se désordonnent et s'envolent. Si cette application n'est pas exacte comme allégorie, du moins est-elle juste et même ingénieuse comme comparaison.

Arma Neoptolemi.

Autant Homère est supérieur à Virgile dans l'ensemble et la marche progressive de son poëme, autant son rival l'emporte par le choix des détails, et les beautés multipliées de sa composition savante. On aime à voir Hélénus donner à Énée l'armure de Pyrrhus le destructeur de Troie. Quelles idées touchantes et terribles doivent lui rappeler ces armes, si fatales aux Troyens!

Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ.

C'est une chose éternellement étonnante que la facilité avec laquelle les grands poëtes se mettent à la place des personnages qu'ils font parler. Jamais la sensibilité maternelle n'eut un plus doux, un plus tendre épanchement que dans ce discours d'Andromaque; lui seul peut-être, par l'impression profonde qu'il a faite sur celui de tous les poëtes qui ressemble le plus à Virgile, nous a valu la belle tragédie d'*Andromaque*. Quel intervalle immense entre cette pièce

et *les Frères ennemis !* C'est que dans l'une il n'a été inspiré que par Stace, et dans l'autre par Virgile. Andromaque, toujours pleine d'Astyanax, ne fait point de présens aux autres Troyens, c'est à un enfant qu'elle les fait en mère; mais en même-temps avec quel noble orgueil elle s'écrie qu'elle fut épouse ! Recevez, dit-elle, ces ouvrages travaillés des mains d'Andromaque. Et, cherchant à en rehausser la valeur, elle ne se dit pas la fille des rois, mais l'épouse d'Hector.

Cape dona extrema tuorum,

Cette idée est infiniment touchante : rien n'est plus cher aux ames tendres que les dernières marques d'amitié qu'on reçoit des personnes qu'on aime, lorsqu'on les quitte pour toujours; les derniers présens alors ressemblent aux derniers adieux.

O mihi sola mei super Astyanactis imago !

La beauté de ce vers si doux à l'oreille et à l'ame, peut se sentir, mais non s'expliquer.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;

Racine n'a pas manqué de s'emparer de ces beaux vers, qu'il a encore embellis; il fait dire à Andromaque :

Voilà ses yeux, ses traits, et déjà son audace.

On peut remarquer dans les vers du poëte français combien *son audace* est heureux. Pyrrhus, dans la bouche duquel il met cette expression, mais qui ne fait que répéter ce qu'il a entendu dire par Andromaque, a dû être frappé du plaisir avec lequel cette mère remarque l'audace naissante du fils d'Hector, qui est souvent représenté dans la tra-

gédie comme le vengeur futur de Troie. Par cette légère addition, Racine s'est approprié d'une manière adroite le passage de Virgile.

Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Voltaire a mis ce vers si naturel dans la bouche de Mérope:

Il me rappelle Égyste, Égyste est de son âge.

Mais il faut remarquer que le vers de Voltaire est plus simple, et celui de Virgile plus poétique et plus figuré: cela devoit être. L'un écrit une épopée, et l'autre une tragédie. Enfin ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt de cette situation, c'est que c'est une mère privée de son fils, qui parle à un fils privé de sa mère.

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis:

Rien de plus attendrissant que ce discours et ces adieux; Énée ne peut les entendre sans émotion. La comparaison qu'il fait du bonheur de ces deux époux jouissant d'un établissement solide, voyant tous les jours cette douce représentation de Troie, ouvrage de leurs mains, avec la fortune errante des Troyens fugitifs, poursuivant sur les flots cette Italie qui s'enfuit devant eux, est touchante par le contraste de cette double situation. Et combien sont intéressans encore les projets qu'il s'est formés de ne faire un jour de l'Épire et de l'Italie, et des deux colonies unies par les nœuds du sang et par ceux de l'amitié, qu'une même patrie et qu'une même nation! Tout cela est beau, parce que tout cela est naturel, simple et touchant; c'est en outre une manière adroite de lier l'histoire des Romains à celle des Troyens, dont les Romains s'enorgueillissoient d'avoir accompli les destinées.

Quum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates;
Italiam læto socii clamore salutant.

Toute cette peinture est pleine de vérité. *Obscuros* exprime fort bien les collines cachées à demi sous un voile de vapeurs; et la convexité des mers qui suivent la forme du globe, suffit pour faire comprendre comment l'Italie leur paroît basse dans le lointain. Les navigateurs savent comment les rivages et les côteaux semblent sortir des eaux, et s'élever sur l'horison, à mesure qu'on en approche. Le mot *Italiam* trois fois répété, donne à ce passage beaucoup de mouvement et de vivacité. Aussi ai-je pris soin de conserver cette répétition qui rend parfaitement les cris redoublés des matelots lorsque la terre est apperçue.

Objectæ salsâ spumant aspergine cautes:

J'ai remarqué dans ce livre peu de vers imitatifs; celui-ci, par la répétition de la lettre *s*, rend parfaitement le sifflement des vagues qui battent les rochers. Du reste, tous les détails des manœuvres nécessaires à la navigation, sont partout parfaitement rendus, et on ne peut rien ajouter ni à la vérité des images, ni à la propriété de l'harmonie, toujours parfaitement adaptée à l'objet qu'il faut peindre. Ceux qui nient l'existence de cette harmonie, ou qui en laissent tous les honneurs au hasard de la composition, ne pourront pas, je crois, méconnoître l'intention du poëte dans le vers suivant, où il s'agit de peindre la longueur des antennes recouvertes de leurs larges voiles.

Cornua velatarum obvertimus antennarum;

La consonnance même, qui ailleurs seroit peut-être un défaut, est ici une beauté.

Sed horrificis juxtà tonat Ætna ruinis,

Cette peinture de l'Etna, est, sous tous les rapports, d'une grande beauté; on y retrouve encore des effets savans d'harmonie imitative, remarqués, avec beaucoup de goût, par Racine le fils (1). La répétition de la lettre *t* fait un bel effet dans ce vers, où il s'agit de peindre l'effet de l'Etna.

Attŏllĭtquĕ glŏbŏs flammārŭm,

Les longues multipliées font là un bel effet, et marquent bien l'élévation des globes de flammes vomis par le volcan.

Dans les mots *Urgeri mole hâc*, on croit entendre le craquement des membres du géant écrasés sous le poids de la montagne.

Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem

Ce vers, arrêté au quatrième pied, exprime fort bien le mouvement brusque et la chûte pesante du corps d'Enée lade, se retournant, et retombant sous le poids qui l'accable.

Noctem illam tecti silvis immania monstra
Perferimus;

Aucun poëte n'a peint, avec plus de vérité que Virgile, et les sentimens et les sensations qu'excitent dans le cœur humain les objets de la nature. Le bruit de l'Etna frappe d'autant plus vivement les Troyens, qu'ils n'en connoissent pas la cause. L'obscurité de la nuit ajoute à leur terreur. Ce sentiment est naturel, et tous les militaires conviennent que les combats nocturnes sont les plus effrayans; c'est ce

(1) Réflexions sur la poésie.

que j'ai tâché d'exprimer dans les vers suivans, tirés du poëme de l'*Imagination*:

Quand du fer, de l'airain, le brillant appareil
Éclate, et resplendit aux rayons du soleil,
Le soldat avec joie affronte les tempêtes;
Les dangers sont des jeux, les combats sont des fêtes;
Mais, quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre ame tremblante :
Le danger moins connu cause plus d'épouvante.

Quum subitò e silvis, macie confecta supremâ,
Ignoti nova forma viri,

Cet épisode est d'un genre absolument neuf, et appartient tout entier à l'ame tendre de Virgile. Deux choses le rendent intéressant : d'abord c'est un bel et touchant exemple de la pitié que se doivent même les ennemis; ensuite il ennoblit le caractère des Troyens, qui, victimes de la haine implacable des Grecs, respectent dans l'un d'eux les droits sacrés du malheur. Le tableau de sa vie misérable est tracé d'une manière à la fois vigoureuse et touchante, et prépare parfaitement l'accueil hospitalier des Troyens.

Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruere.

Cet épisode de Polyphème est emprunté d'Homère; mais Virgile lui est fort supérieur par la force, l'énergie, la beauté des images, et même par l'harmonie, malgré les avantages connus de la langue grecque.

Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro,
Prensa manu magnâ, medio resupinus in antro,

Jamais Virgile n'a tracé un tableau plus terrible. Cette description offre quelques images qui ont paru révolter la délicatesse française. Il est temps de lutter contre ces préjugés; c'est à cette timidité des écrivains et des traducteurs qu'il faut attribuer toute celle de notre langue; c'est à la beauté de l'harmonie, au choix des expressions, de réconcilier avec ces peintures notre délicatesse pusillanime. Ayant que Racine eût écrit ces admirables vers :

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange,
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

Qui auroit pu croire que notre langue fût susceptible de pareilles images? Il faut, dans ces peintures, que ce qu'elles ont de dégoûtant soit couvert par ce qu'elles ont de terrible. Tout le monde a lu et on a traduit dans toutes les langues, ce passage du *Dante*, où le malheureux Ugolin, représenté dans l'Enfer rongeant le crâne de son ennemi, essuie sa bouche avec la chevelure de ce crâne ensanglanté; c'est la faute du traducteur, quand ces images révoltent au lieu d'effrayer. Venons maintenant à cet épisode de Polyphème : il prouve que le poëte a droit de peindre, non-seulement les objets naturels, mais encore ce qui est hors de la nature. Le monde ne suffit pas plus aux grands poëtes, qu'aux conquérans; on peut dire d'eux, comme d'Alexandre :

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

dit Lafontaine. L'extraordinaire appartient encore plus que

le vrai à la poésie épique ; et, quand elle a peint ce qui est grand, elle a encore à peindre ce qui est gigantesque. Les récits des géans sont un des premiers charmes de l'Arioste ; enfin, tous les hommes sont enfans pour les fables, ce qui fait dire encore à Lafontaine :

Si *Peau-d'Ane* m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Jacuitque per antrum
Immensus,

On sent d'abord avec quel goût le mot *immensus* est rejeté, et combien il alonge la taille immense du géant.

Heu ! genitorem, omnis curæ casûsque levamen,
Amitto Anchisen :

Un poëte sans goût se seroit étendu très au long sur cette mort du père d'Énée ; Virgile, en peu de vers, rend compte de cet évènement, et il peint la douleur d'Énée avec la plus touchante sensibilité. En tout, ce livre, l'un des moins cités de l'*Énéide*, est un des plus estimables : on ne pouvoit donner plus d'intérêt à un voyage sur les mers de Grèce et d'Italie. L'aventure touchante de Polydore ; l'entrevue encore plus touchante d'Andromaque et d'Énée ; les regrets du veuvage et de la maternité, les malheurs de l'exil ; et, dans l'histoire d'Achéménide, cette belle recommandation de la pitié et de l'humanité, même entre ennemis ; les regrets touchans d'Énée à la mort de son père ; une foule de descriptions variées ; celle d'une peste, d'un volcan, d'une tempête, des lieux les plus fameux de la Grèce et de l'Italie ; l'exactitude du géographe ; l'imagination brillante du poëte ; en un mot, la

réunion de tout ce que l'histoire, la fable, la nature morale et physique offrent de plus touchant, de plus intéressant, de plus pittoresque : voilà ce que personne n'a dit de ce troisième livre, supérieur peut-être à d'autres, dont les beautés, plus sensibles, sont plus à la portée des lecteurs ordinaires. Ainsi, dans un cabinet de tableaux, tandis que la foule se presse devant une composition, dont le sujet est plus intéressant, ou le coup-d'œil plus brillant, le connoisseur reste les yeux fixés sur un chef-d'œuvre, qui, moins intéressant au premier coup-d'œil, rappelle et entretient l'attention par la beauté du dessin, la vérité du coloris, la perfection des détails.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE QUATRIÈME.

La reine cependant, profondément blessée,
Enfonce dans son sein le trait qui l'a percée,
Se consume d'amour, languit, et dans son cœur,
Nourrit d'un feu secret la dévorante ardeur.
Les vertus du héros, l'éclat de sa naissance,
Les combats, les écueils qu'affronta sa vaillance,
La beauté de ses traits, ses exploits glorieux
Sont gravés dans son ame, et présens à ses yeux.
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
Et sa nuit inquiète est une longue veille.
A peine éclaircissant son humide noirceur,
L'ombre a fait place au jour : elle court chez sa sœur.
« O toi ! de mes chagrins confidente secrète,
» D'où vient que le sommeil fuit mon ame inquiète,
» Dit-elle ? Quel est donc ce Troyen vertueux ?
» As-tu vu sa fierté, son front majestueux ?
» Sans doute il est sorti d'une race divine :
» Un cœur noble se sent de sa noble origine.
» Quelle intrépidité ! quels revers, quels combats
» Ont éprouvé son cœur, ont signalé son bras !

» Que d'éclat dans ses traits, de charme en son langage!
» Qu'au récit des périls que brava son courage
» Mon ame en l'écoutant se sentoit alarmer!
» Ah! si mon cœur flétri pouvoit encore aimer!
» Si ce cœur trop puni d'avoir été sensible,
» Ne s'étoit commandé de rester inflexible;
» Si, depuis que la mort trahit des feux si beaux,
» Je pouvois de l'hymen rallumer les flambeaux,
» Chère sœur, c'eût été mon unique foiblesse.
» Oui, depuis qu'un époux si cher à ma tendresse
» Par mon barbare frère a vu percer son flanc,
» Et nos dieux paternels arrosés de son sang,
» Cet étranger lui seul dans mon ame constante
» Ébranla, j'en conviens, ma vertu chancelante;
» Lui seul, apprivoisant ma farouche pudeur,
» A trouvé, malgré moi, le chemin de mon cœur.
» Du feu dont je brûlois je reconnois la trace;
» Mais, des dieux qui du crime épouvantent l'audace,
» Que le foudre vengeur sur moi tombe en éclats;
» Que la terre à l'instant s'entr'ouvre sous mes pas;
» Que l'enfer m'engloutisse en ses royaumes sombres,
» Ces royaumes affreux pâle séjour des ombres,
» Si jamais, ô pudeur! je viole ta loi.
» Celui qui le premier reçut jadis ma foi,
» Dans la tombe emporta le seul bien que j'adore:
» Dans la tombe avec lui mon cœur habite encore. »

Elle dit : et les pleurs ont inondé ses yeux.
« O vous, que j'aime plus que la clarté des cieux!
» Voulez-vous, dit sa sœur, toujours triste et sauvage,
» Vous imposer l'ennui d'un éternel veuvage?
» Et, près d'un vain tombeau consumant vos beaux jours,
» Fuir le doux nom de mère, et languir sans amour?
» Pourquoi ces longs regrets, ces douleurs éternelles?
» Les morts s'informent-ils si nous sommes fidèles?
» Que mille adorateurs dans Sidon autrefois,
» Aient brigué vainement l'honneur de votre choix;
» Qu'Iarbe, redouté sur ce brûlant rivage,
» Vous ait lassée en vain de son superbe hommage;
» Qu'enfin, dans ces climats féconds en grands exploits,
» Tant de fameux guerriers, et tant d'illustres rois,
» Descendus pour Didon de leur char de victoire,
» En vain aient à vos pieds mis leur sceptre et leur gloire:
» Nul n'a pu dans votre ame effacer votre époux.
» Mais pourquoi vous armer contre un penchant plus doux?
» De vos États au moins que l'intérêt vous touche.
» Ici le Maure altier, le Barcéen farouche,
» Contre vos murs naissans frémit de toutes parts;
» Là des sables déserts entourent vos remparts;
» Partout il faut lutter, sur ces affreux rivages,
» Contre un climat barbare et des peuples sauvages.
» Et ne craignez-vous point votre frère en courroux?
» Quels orages dans Tyr s'élèvent contre vous!

» Il n'en faut point douter: ces fiers enfans de Troie,
» C'est Junon, c'est le ciel, ma sœur, qui les envoie.
» Dieux! combien cet hymen vous promet de grandeur!
» Qu'Ilion de Carthage accroîtra la splendeur!
» Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
» Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes?
» Vous, seulement des Dieux implorez la bonté;
» Par les soins caressans de l'hospitalité,
» Du Troyen dans ces lieux prolongez la présence:
» Que l'amour naisse en lui de la reconnoissance.
» Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
» Ses nefs à réparer, l'inclémence de l'air,
» Les torrens d'Orion suspendus sur nos têtes,
» Les menaces de l'onde, et l'horreur des tempêtes. »
Ce discours rend l'espoir à sa timide ardeur,
Assoupit le remords, fait taire la pudeur,
Et l'amour plus ardent se rallume en son ame.
Pour obtenir des dieux le succès de sa flamme,
On invoque Bacchus, on invoque Apollon,
Surtout le dieu d'hymen protégé par Junon.
Didon, leur présentant le vin du sacrifice
En arrose le front d'une blanche génisse;
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présens solemnels;
Tous les jours, au milieu des victimes mourantes,
Consulte avidement leurs fibres palpitantes.

Leur nom est dans sa bouche, Énée est dans son ame:
Toute entière livrée à l'amour qui l'enflamme,
Que servent contre lui les prières, l'encens;
De ses douces fureurs elle enivre ses sens,
Aime en les combattant ses amoureuses peines:
L'amour vit dans son cœur et brûle dans ses veines.
L'œil égaré, l'air sombre, et les sens agités,
Elle porte au hasard ses pas précipités.
Ainsi, lorsqu'un chasseur a, de son trait rapide,
Atteint, sans le savoir, une biche timide,
En vain elle parcourt et les bois et les champs,
Le fer mortel la suit, et s'attache à ses flancs.
Le jour elle conduit son amant dans Carthage,
Lui montre la grandeur de son naissant ouvrage,
Ces murs déjà bâtis, cet asile tout prêt,
Veut lui parler, rougit, s'interrompt et se taît.
Le soir, entretenant le feu qui la dévore,
A de nouveaux festins elle l'entraîne encore,
Veut encor l'écouter, lui fait dire cent fois
Et les mêmes malheurs et les mêmes exploits,
Le suit dans Troie en cendre, et son ame éperdue
Aux lèvres du héros demeure suspendue.
Enfin, lorsque la nuit l'arrache à ce héros,
Lorsque l'ombre paisible invite au doux repos,
A son palais désert redemandant Énée,
Seule, dans le silence, elle erre abandonnée;

Au lieu qu'il occupoit revient souvent s'asseoir,
Absent croit lui parler, absente croit le voir;
Tantôt prenant Ascagne, et fixant son visage,
Du père dans le fils elle embrasse l'image.
D'un amour qui se trompe inutiles efforts!
Cependant tout languit dans ses murs, dans ses ports;
Ses guerriers amollis laissent dormir leurs lances.
L'amour a suspendu tous ces travaux immenses,
Ces temples, ces palais, ces forts audacieux,
Et ces superbes tours qui s'approchoient des cieux.
Dès que Junon la voit se livrer à sa flamme,
Et l'amour sur l'honneur l'emporter dans son ame,
Elle aborde Vénus, et lui parle en ces mots:
« Eh bien! vous l'emportez, déesse de Paphos!
» Pour vous, pour votre fils, quelle gloire éclatante!
» Et quel noble succès a comblé votre attente!
» Pour subjuguer Didon, contr'elle sont unis
» La ruse et le pouvoir, et la mère et le fils.
» Applaudissez-vous bien de cette heureuse trame:
» Deux puissances du ciel triomphent d'une femme!
» Je connois vos soupçons: Carthage et ses remparts
» De leur gloire naissante offusquent vos regards.
» Mais pourquoi prolonger ces discordes cruelles?
» Ah! plutôt terminons nos haines mutuelles;
» Oublions nos débats; qu'au gré de vos souhaits
» Les liens de l'amour soient les nœuds de la paix.

» Vous voyez, tout est prêt pour ce grand hyménée;
» Didon de tous vos feux brûle pour votre Énée :
» Vos vœux sont accomplis. Par le nœud des sermens,
» Par le nœud de l'hymen unissons ces amans;
» Que leurs peuples amis, sous nos communs auspices,
» Deviennent nos sujets, et nous leurs protectrices;
» Que, dans l'heureux oubli de nos dépits jaloux,
» Leur pacifique encens se partage entre nous.
» Permettez qu'un hymen, où Didon même aspire,
» Fasse d'un Phrygien le maître de l'empire;
» Que le Troyen s'unisse aux enfans de Sidon:
» Je les donne pour dot à l'époux de Didon. »
Ainsi Junon vouloit sur la rive africaine
Arrêter les destins de la grandeur romaine.
Vénus s'en apperçoit : « A vos vœux je souscris,
» Dit-elle, mais un doute agite mes esprits:
» Jupiter consent-il qu'oubliant l'Italie,
» Le Troyen dans Carthage au Tyrien s'allie?
» C'est à vous de sonder le cœur de votre époux;
» S'il y consent, Vénus est d'accord avec vous.
» — A mon but, dit Junon, je saurai le conduire;
» Mais il est un projet dont je dois vous instruire.
» Demain, dès que l'Aurore allumera le jour,
» Nos amans vont chasser dans les bois d'alentour.
» Là, tandis qu'à la hâte on déploîra les toiles,
» Dans les cieux, à ma voix, la nuit tendra ses voiles;

» De noirs torrens de pluie, épanchés dans les airs,
» Et le bruit du tonnerre, et le feu des éclairs,
» D'Énée et de Didon disperseront la suite.
» Vers un antre voisin tous deux prendront la fuite.
» J'y conduirai l'Hymen; et, si tels sont vos vœux,
» J'y joindrai ces amans par les plus tendres nœuds.
» — A l'auguste Junon est-il rien qu'on refuse?
» Lui répondit Vénus, souriant de la ruse. »
L'Aurore enfin se lève et sort du sein des flots.
Aussitôt arrachée aux douceurs du repos,
Des jeunes Tyriens une brillante élite,
En foule des palais sort et se précipite.
Les gardes, les chasseurs, tout est prêt; le soleil
Des toiles, des filets éclaire l'appareil,
De pieux au large fer les sillons se hérissent,
Des noirs Massiliens les fiers coursiers bondissent,
Et des chiens attroupés l'instinct intelligent
Déjà d'un nez avide interroge le vent.
La reine cependant ne paroît pas encore;
Tous les grands à sa porte ont devancé l'aurore;
Et la fleur de l'État, son cortège royal,
Avec impatience attendent le signal.
Le coursier de Didon, partageant leur attente,
Superbe, enorgueilli d'une housse éclatante,
De pourpre tout couvert, tout éblouissant d'or,
Et, sous son noble poids, prêt à prendre l'essor,

Contient, fier et soumis, l'ardeur qui le consume,
Et mord en frémissant son frein blanchi d'écume.
Didon enfin paroît; d'un air majestueux
Elle fend de sa cour les flots respectueux.
Pour elle, se courbant en agrafe brillante,
L'or rassemble les plis de sa pourpre flottante,
L'or couvre son carquois, l'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grâce assemble ses cheveux;
Et l'aiguille savante, imitant la peinture,
De sa mante royale embellit la bordure.
Ascagne, cependant, qu'enchante ce beau jour,
Et les seigneurs troyens viennent grossir sa cour:
Seul plus brillant qu'eux tous, leur roi marche à leur tête,
Et sa présence ajoute à l'éclat de la fête.
Tel, quand des Lyciens quittant le long hiver,
Et le Xanthe lui-même à son amour si cher,
Apollon vient revoir son île maternelle,
Lorsque, renouvelant sa fête solemnelle,
Maures, Scythes, Crétois célèbrent l'Immortel,
Et sautent en cadence autour de son autel;
Lui, dans tout l'appareil de sa dignité sainte,
D'un pas tranquille et fier, sur les hauteurs du Cynthe,
Au milieu des parfums, et des chants et des vœux,
Il marche: au gré des vents flottent ses longs cheveux,
Ou le laurier divin, serpentant avec grâce,
De son feuillage vert mollement les embrasse,

Ou l'or d'un nœud brillant en captive les flots;
Il vient, un arc en main, un carquois sur le dos;
Sur l'épaule du dieu ses flèches retentissent,
Et tous les cœurs émus d'un saint respect frémissent:
Tel paroît le héros, tel cet enfant des dieux
A charmé tous les cœurs, et fixé tous les yeux.

On part enfin; des monts on affronte l'audace,
Et des bois sans issue, et des routes sans trace.
Des taillis ténébreux, des antres enfoncés,
Leurs peureux habitans en foule sont chassés;
Surprises dans la nuit de leurs profonds ombrages,
Du chevreuil, du chamois les compagnes sauvages
Hâtent de roc en roc leurs sauts impétueux;
Le daim cherche des bois les sentiers tortueux;
Et des cerfs élancés du sommet des montagnes,
Les bataillons poudreux franchissent les campagnes.
Ascagne, aiguillonnant un coursier plein de cœur,
Court, vole, et, dédaignant des combats sans honneur,
Voudroit qu'un fier lion, un sanglier sauvage
Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage.
Tout-à-coup le ciel gronde, et le feu des éclairs,
Et la grêle et la pluie ont sifflé dans les airs;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
On court, on se dérobe à ces bruyans éclats;
Didon fuit dans un antre, Énée y suit ses pas:

L'Amour à l'Hyménée en a montré la route.
A peine ils sont entrés sous cette obscure voûte,
Deux grandes déités, de cet hymen fatal
A la nature entière ont donné le signal.
Complices de Junon, les vastes cieux tonnèrent,
Cybèle y répondit, les montagnes tremblèrent;
Les nymphes de longs cris remplirent les côteaux;
La nuit servit de voile, et l'éclair de flambeaux.
O malheureuse reine! amante infortunée!...
Combien tu paîras cher ce funeste hyménée!
C'en est fait de ta gloire, et ce fatal bonheur
Te coûte le repos, et la vie, et l'honneur!..
Didon ne cache plus les secrets de son ame;
Son cœur en liberté laisse éclater sa flamme,
Et, pour couvrir l'erreur de ce malheureux jour,
Voile du nom d'hymen les larcins de l'amour.
Ainsi, ces deux amans au sein de la mollesse
Goûtoient nonchalamment leur amoureuse ivresse.
Déjà la Renommée, en traversant les airs,
En a semé le bruit chez cent peuples divers.
Foible dans sa naissance, et timide à sa source,
Ce monstre s'enhardit, et s'accroît dans sa course.
La terre l'enfanta, pour se venger des cieux;
Elle aime à publier les foiblesses des dieux.
Digne sœur des géans qu'écrasa leur tonnerre,
Son front est dans l'Olympe, et ses pieds sur la terre;

Rien ne peut égaler son bruit tumultueux,
Rien ne peut devancer son vol impétueux :
Pour voir, pour écouter, pour semer les merveilles,
Ce monstre ouvre à-la-fois d'innombrables oreilles,
Par d'innombrables yeux surveille l'univers,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
La nuit, d'un vol bruyant fendant l'espace sombre,
Il observe le crime enseveli dans l'ombre :
Le jour, il veille assis sur les palais des rois ;
Et, de-là répandant son effrayante voix,
A l'univers surpris incessamment raconte
La vérité, l'erreur, et la gloire, et la honte.
Avec la même ardeur, la déesse, en son cours,
D'Énée et de Didon publioit les amours.
« Un Troyen, disoit-elle, est entré dans Carthage ;
» Un secret hyménée à la reine l'engage ;
» Et tous deux, oubliant le soin de leur grandeur,
» Se livrent sans remords à leur coupable ardeur. »
Par de pareils récits, l'agile messagère
Court d'Iarbe jaloux redoubler la colère.
Fier de devoir le jour au monarque des dieux,
Sur cent autels de marbre il lui portoit ses vœux.
Là, de nombreux taureaux, couronnés de guirlandes,
Chaque jour sous le fer expiroient en offrandes ;
Là, cent lampes brûlant autour de ses autels,
Et veillant en l'honneur du roi des Immortels,

Du culte filial assidu témoignage,
De leur clarté pieuse éternisoient l'hommage.
On dit que, plein de rage, à la face des dieux,
Son courroux exhala ce discours furieux :
« Dieu du Maure ! ô mon père ! ô souverain du monde !
» Sans doute, c'est en vain que ton tonnerre gronde !
» Et, perdus dans les airs, tes foudres impuissans
» D'un frivole murmure épouvantent nos sens.
» Une femme exilée erre ici sans asile ;
» Par pitié je lui cède un rivage stérile ;
» Et c'est elle aujourd'hui qui dédaigne mes feux !
» Énée est mon rival, et mon rival heureux !
» Et tandis que, fidèle aux lois de ma naissance,
» Aux pieds de tes autels chaque jour je t'encense,
» D'un peuple efféminé ce chef voluptueux,
» Qui des parfums d'Asie embaume ses cheveux,
» Jouit de sa conquête, et comble ses outrages !
» Dieu puissant ! est-ce là le prix de mes hommages ? »
Ainsi parloit Iarbe, appuyé sur l'autel.
Jupiter l'entendit ; et son œil immortel
Se tournant vers les lieux où, pleins de leur tendresse,
Ces amans languissoient dans une molle ivresse :
« C'est trop perdre, dit-il, de précieux momens :
» Va, cours, vole, mon fils, sur les ailes des vents ;
» Va du héros troyen réveiller le courage.
» Quelle indigne langueur le retient dans Carthage !

» Deux fois du fer des Grecs par Vénus préservé,
» Est-ce là le destin qui lui fut réservé?
» Est-là ce héros dont les mains redoutables
» Devoient assujétir cent peuples indomptables?
» Et qui, digne d'un sang si fertile en grands rois,
» A l'univers entier devoit donner des lois?
» Si, de ses hauts destins étouffant la mémoire,
» L'amour lui fait trahir l'intérêt de sa gloire,
» Pourquoi priver son fils de l'honneur immortel
» De fonder près du Tibre un empire éternel?
» Chez un peuple ennemi qu'attend-il? qui l'arrête?
» Pourquoi du Latium négliger la conquête?
» Qu'il parte; je le veux, je l'ordonne. » A sa voix,
Mercure obéissant vole accomplir ses lois.
Il attache d'abord ses brodequins dociles,
Qui, soutenant son vol sur leurs ailes agiles,
Au-dessus des vallons, des montagnes, des mers,
Plus vîte que les vents lui font fendre les airs.
Ensuite il prend en main sa baguette puissante
Qui maîtrise à son gré la parque obéissante,
Rouvre quand il lui plaît les portes du tombeau,
Imprime de la mort le redoutable sceau,
Ote ou rend le sommeil, fend les sombres nuages,
Et fraie au Dieu sa route à travers les orages.
Il part, vole; et déjà se découvre à ses yeux
L'Atlas, l'énorme Atlas, antique appui des cieux.

Sous d'éternels frimats ses épaules blanchissent;
De bleuâtres glaçons ses cheveux se hérissent;
Son front couvert de pins, de nuages chargé,
Par l'orage et les vents est sans cesse assiégé;
Et cent torrens, vomis de sa bouche profonde,
Font retentir ses flancs du fracas de leur onde.
Sur les sommets glacés du mont majestueux,
Mercure suspendant son vol impétueux,
Sur son aile immobile un instant se balance,
Puis vers le bord des mers rapidement s'élance.
Là, tel qu'au bord des eaux, près des rocs poissonneux,
Glisse l'agile oiseau sur des bancs sablonneux:
Tel, en quittant l'Atlas, noble auteur de sa mère,
Le Dieu baisse son vol, et d'une aile légère
Glissant entre la terre et l'espace des airs,
Effleure mollement le rivage des mers.
Ses pieds ailés à peine ont touché le rivage
Où d'humbles toits font place aux pompes de Carthage,
Il voit le chef troyen de ces grands monumens
Diriger les travaux, poser les fondemens.
A son côté pendoit une éclatante épée
Où se dessine en cercle une étoile jaspée.
De son épaule tombe un manteau précieux,
Où d'une riche pourpre étincellent les feux;
Et de ce beau tissu brodé par son amante,
L'or flexible parcourt la trame éblouissante.

Le Dieu l'aborde : « Eh quoi ! dans des momens si chers,
» Oubliant tes destins, oubliant l'univers,
» Tu bâtis donc Carthage ! Esclave d'une femme,
» Voilà donc les grands soins qui remplissent ton ame !
» Le souverain du monde et le maître des dieux
» M'a député vers toi de la voûte des cieux.
» Va le trouver, mon fils, m'a-t-il dit : qui l'arrête ?
» S'il peut d'un vaste empire oublier la conquête ;
» Si sa propre grandeur ne le peut émouvoir,
» De sa postérité pourquoi trahir l'espoir ?
» Pourquoi trahir un fils sur qui déjà se fonde
» Le sort de l'Italie et l'empire du monde ? »
Il dit, et s'évapore et disparoît dans l'air.
Le héros, à l'aspect du fils de Jupiter,
Reste interdit ; sa voix sur ses lèvres s'arrête,
Et ses cheveux d'horreur se dressent sur sa tête.
Il brûle de partir et d'obéir aux dieux :
Mais comment s'arracher à ces aimables lieux ?
Et son amante, hélas !.... où, quand, par quelle adresse
A ce fatal départ préparer sa tendresse ?
Comment l'en prévenir, et par où commencer ?
Son ame irrésolue hésite à se fixer ;
Il veut, il se répent, et cette incertitude
Égare en cent projets sa vague inquiétude.
Mais son esprit flottant se détermine enfin ;
Il convoque les chefs, leur ouvre son dessein :

« Qu'on équipe la flotte, et qu'on s'arme en silence;
» Que d'un prétexte heureux la trompeuse apparence
» Colore ces apprêts. Lui, tandis que Didon
» A son crédule amour se livre sans soupçon,
» Pour disposer son ame à ce grand sacrifice,
» Il épîra le temps, le lieu le plus propice. »
Il dît. Et, s'empressant d'obéir à sa voix,
Les Troyens enchantés exécutent ses lois.
Mais la reine..(Ah! qui peut tromper l'œil d'une amante?)
Même avant le danger, elle est déjà tremblante.
Par des pressentimens ou des avis secrets
La reine la première a su tous ces apprêts.
Déjà la Renommée, indiscrète déesse,
A de ce bruit fatal consterné sa tendresse.
Soudain un noir courroux allume ses regards;
Furieuse, égarée, et les cheveux épars,
Elle vole, pareille à la jeune Bacchante
Qui, dans l'ombre des nuits échevelée, errante,
Ivre du dieu puissant qui maîtrise son cœur,
Par de saints hurlemens exhale sa fureur.
Enfin, dans ses transports elle rencontre Énée,
Et livre ainsi passage à sa rage effrénée:
« Perfide! as-tu bien cru pouvoir tromper mes yeux?
» As-tu cru me cacher ton départ odieux?
» Quoi! notre amour! la foi que tu m'avois donnée!
» Quoi! la triste Didon, à mourir condamnée!

» Rien ne t'arrête ! Hélas ! si tu fuis pour toujours,
» Fais-moi mourir, ingrat ! sans exposer tes jours.
» Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante !
» Perfide ! est-ce le temps de quitter ton amante ?
» Ah ! quand tu n'irois point dans de lointains climats
» Chercher un triste exil, et de sanglans combats ;
» Quand Troie encor du Xanthe orneroit les rivages,
» Irois-tu chercher Troie à travers les naufrages ?
» Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs, par ta foi,
» Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi,
» Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices,
» Par l'hymen dont à peine il goûtoit les délices,
» Si par quelques bienfaits j'adoucis ton malheur,
» Si par quelques attraits j'intéressai ton cœur,
» Songe, ingrat ! songe aux maux où ta fuite me laisse !
» Et, par pitié, du moins, au défaut de tendresse,
» Si pourtant la pitié peut encor t'émouvoir,
» Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir !
» Pour toi, de mes sujets j'ai soulevé la haine ;
» J'ai bravé tous les rois de la rive africaine ;
» J'ai perdu la pudeur, ce trésor précieux,
» Qui me rendoit si fière, et m'égaloit aux dieux.
» Ah prince ! puisqu'enfin la fortune jalouse
» Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse,
» A qui vas-tu livrer la mourante Didon ?
» Malheureuse ! Eh ! qu'attendre en ce triste abandon ?

» Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage!
» Qu'Iarbe, triomphant, m'entraîne en esclavage!
» Encor, si je voyois se jouant dans ma cour
» Croître un petit Énée, enfant de notre amour,
» Qui, charmant comme toi, tendre comme sa mère,
» Par ses traits seulement me rappelât son père;
» Si, trompant mes ennuis, je pouvois quelquefois
» Dire : voilà son air, sa démarche, sa voix,
» Je ne me croirois pas entièrement trahie,
» Et ton image au moins consoleroit ma vie! »
Elle dit. Le héros, plein de l'ordre des dieux,
Étouffant la douleur de ses tristes adieux,
Tient baissé vers la terre un regard immobile.
« Cessez, dit-il enfin, un reproche inutile :
» Grande reine! mon cœur se plaît à l'avouer,
» De vos nombreux bienfaits j'ai lieu de me louer.
» Mon cœur garde à jamais les traits de ce que j'aime;
» Avant de l'oublier, je m'oublîrai moi-même.
» Mais, daignez m'écouter; Didon, ne croyez pas
» Que j'aie à votre insu, voulu fuir vos États;
» Ne croyez pas non plus qu'à votre destinée
» J'aie espéré m'unir par les nœuds d'hyménée.
» Hélas! fus-je jamais le maître de mes jours?
» Si le ciel, à mon choix, en eût laissé le cours,
» Je vous verrois encor, bords chéris du Scamandre!
» Mon Ilion encor sortiroit de sa cendre,

» Et je verrois enfin renaître sous mes yeux
» Les palais de mes rois, les temples de mes dieux.
» Mais le Destin m'appelle aux champs de l'Hespérie;
» C'est là qu'il a choisi ma nouvelle patrie;
» C'est là qu'il faut porter mes pas et mon amour.
» Si Didon, loin de Tyr, qui lui donna le jour,
» Sur les bords africains s'est fixée avec joie,
» N'enviez point le Tibre aux habitans de Troie;
» Souffrez que, comme vous, après mille dangers,
» Nous trouvions un abri sur des bords étrangers:
» Tout m'arrache à des lieux qui m'avoient trop su plaire,
» Et l'intérêt d'un fils, et l'ordre de mon père.
» L'un, dès que l'ombre humide enveloppe les cieux,
» Terrible et menaçant se présente à mes yeux;
» L'autre, à mille remords livre en secret mon ame:
» Je l'enlève aux grandeurs que son destin réclame.
» Dans ce moment encor le fils de Jupiter,
» J'en atteste et mon père, et cet enfant si cher,
» A mes yeux éblouis se dévoilant lui-même,
» A fait sur moi des dieux tonner l'ordre suprême,
» Fait parler le destin, la gloire, le devoir.
» Je crois l'entendre encor, je crois encor le voir.
» N'irritez plus vos maux et ma douleur profonde;
» Je vous quitte à regret pour l'empire du monde,
» Et ce fatal départ, qui m'arrache au bonheur,
» Est le vœu du destin, et non pas de mon cœur ».

Durant ces mots, Didon dévorant son offense
A peine à contenir sa longue impatience;
Avec le froid dédain de son courroux altier,
Le mesure des yeux, le parcourt tout entier,
Se détourne en silence, et de sa sourde rage
En ces mots à la fin laisse éclater l'orage:
« Non, cruel, tu n'es pas le sang de Dardanus;
» Non, tu n'es point le fils de la belle Vénus;
» N'impute plus aux dieux la naissance d'un traître;
» Non, du sang des héros un monstre n'a pu naître;
» Non. Le Caucase affreux t'engendrant en fureur,
» De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur;
» Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
» Cruel, avec son lait t'a fait sucer sa rage.
» Car enfin qui m'arrête? Après ses durs refus,
» Pour confondre l'ingrat, qu'attendrois-je de plus?
» A-t-il d'un seul regard consolé mes alarmes?
» Ai-je vu de ses yeux s'échapper quelques larmes?
» De son amante en pleurs, les soupirs, les tourmens
» En ont-ils arraché quelques gémissemens?
» O dieux! et vous laissez reposer le tonnerre!
» Non, il n'est plus de foi, plus d'honneur sur la terre!
» Sans secours, sans appui, triste objet de pitié,
» Des horreurs du naufrage encor tout effrayé,
» Je l'ai reçu, l'ingrat! j'ai d'une mort certaine
» Sauvé ses vils sujets, complices de sa haine!

» Je lui donne mon cœur, mon empire, ma main,
» O fureur! et voilà que ce monstre inhumain
» Ose imputer aux dieux son horrible parjure!
» Me parle et d'Apollon, et d'oracle, et d'augure!
» Pour presser son départ, l'ambassadeur des dieux
» Est descendu vers lui de la voûte des cieux.
» Dignes soins, en effet, de ces maîtres du monde!
» En effet, sa grandeur trouble leur paix profonde!
» Mais, c'en est fait : va, pars; je ne te retiens pas :
» Va chercher sur les flots, je ne sais quels États.
» J'en mourrai ; mais ma haine, ingrat! va me survivre
» De mon bûcher sanglant, les feux vont te poursuivre
» Spectre vengeur, partout j'assiégerai tes yeux;
» Que dis-je? Si mon sort touche les justes dieux,
» J'espère que bientôt, pour prix d'un si grand crime,
» Brisé contre un écueil, plongé dans un abîme,
» Tu pleureras ma mort, perfide! et de Didon,
» Ta voix, ta voix parjure invoquera le nom!
» Oui, je serai vengée; et, dans l'empire sombre,
» Le bruit de tes malheurs viendra charmer mon ombre.
A ces mots menaçans, qu'elle interrompt soudain,
Elle fuit, laisse Énée interdit, incertain;
Et, cherchant à calmer sa douleur accablante,
Ses femmes, dans leurs bras, la reçoivent mourante,
Et sur un lit pompeux, au fond de son palais,
La portent, détestant les ingrats qu'elle a faits.

Énée.... ah, quel regret accable sa tendresse !
Qu'il voudroit de Didon consoler la tristesse !
Mais le respect des dieux de l'amour est vainqueur.
Il retourne à sa flotte où chacun plein d'ardeur
Se dispose à voler sur les plaines profondes.
Des vaisseaux, qui long-temps ont oublié les ondes,
On répare les flancs; et ces vastes apprêts
De chênes, de sapins dépeuplent les forêts.
Des avirons encor tout couverts de feuillage,
Des mâts encor grossiers, sont traînés au rivage.
On s'empresse, on s'assemble, on voit de toutes parts
Les Troyens par torrens déserter ces remparts.
Ainsi, quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes.
L'une conduit la troupe et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain;
Celle-ci des traîneurs excite la paresse :
Pour le bien de l'État, tout agit, tout s'empresse;
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardens travailleurs les chemins sont couverts.
Tel étoit des Troyens le concours unanime.
Et toi, de leur départ, malheureuse victime,!

Quels étoient tes pensers, quand, presque sous tes yeu
Tu voyois, de tes tours, ces apprêts odieux;
Quand des nochers, armés de la fatale rame,
Les cris retentissoient jusqu'au fond de ton ame?
Amour! que ton pouvoir tyrannise les cœurs!
Hélas! il faut encor dans ses folles douleurs
Humilier l'orgueil de cette ame si fière,
Recourir à des pleurs, descendre à la prière,
Et tout tenter au moins avant que de mourir.
« Élise, tu le vois, le traître va me fuir.
» Déjà de toutes parts son vil peuple s'attroupe;
» Déjà de leurs vaisseaux ils couronnent la poupe;
» Leur voile attend les vents; il part, et des rameurs
» La barbare allégresse insulte à mes douleurs.
» Si j'avois pu m'attendre à ce revers horrible,
» Moins imprévu, ma sœur, il seroit moins terrible.
» J'ai reçu si souvent des preuves de ta foi!
» Ma sœur, pour le fléchir, je n'espère qu'en toi.
» Toi seule sur l'ingrat avois pris quelque empire;
» Dans son ame à toi seule il permettoit de lire;
» Seule enfin près de lui, trouvant un doux accueil,
» Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.
» Va, ma sœur, va trouver cet ennemi farouche;
» Dis-lui que ma douleur l'implore par ta bouche.
» Qu'ai-je fait? D'Ilion ai-je embrasé les tours?
» Ai-je à ses ennemis envoyé des secours?

» L'Aulide a-t-elle vu, secondant leur furie,
» Mes vaisseaux conjurés menacer sa patrie?
» Ai-je sur Ilion arboré mes drapeaux,
» Arraché ses ayeux à la paix des tombeaux,
» Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre?
» L'ingrat! et pourquoi donc refuser de m'entendre?
» Pourquoi sitôt me fuir? Pourquoi vouloir ma mort?
» Hélas! je n'attends plus qu'il s'unisse à mon sort;
» Je ne réclame plus les saints nœuds d'hyménée;
» Je ne veux plus troubler sa haute destinée;
» Il peut l'aller chercher, ce fortuné séjour,
» Cet empire à ses yeux plus cher que notre amour!
» Tout ce qu'exige, hélas! cet amour déplorable,
» C'est qu'au moins il attende un vent plus favorable;
» Que d'un simple délai la stérile faveur
» Laisse un peu de ma flamme amortir la fureur;
» Que mon ame exercée à prévoir cet outrage,
» Ait contre mon malheur préparé son courage.
» Voilà ce que j'attends, ma sœur, de ta pitié;
» Voilà le dernier soin qu'implore l'amitié.
» Qu'il parte après, l'ingrat, qu'il trahisse une amante,
» Et bientôt mon trépas comblera son attente! »
Tels étoient ses discours, ses transports douloureux.
Sa sœur au cher objet d'un amour malheureux,
En vain cent fois les porte, et les reporte encore.
Rien ne peut l'ébranler: un pouvoir qu'il ignore

L'affermit, le soutient, l'enchaîne, et dans son cœur
L'indomptable Destin met toute sa rigueur.
Ainsi, des aquilons, ligués contre un vieux chêne,
Lorsque sur l'Apennin le courroux se déchaîne,
Ils s'élancent ensemble, ils sifflent, l'air frémit,
De ses rameaux courbés sous son tronc qui gémit,
Les feuillages épars jonchent en vain la terre;
Lui, ferme sur son roc, triomphe de leur guerre,
Soutient pompeusement sa tête dans les airs,
Et plonge sa racine au gouffre des enfers:
Tel étoit le héros; son ame courageuse
Soutient de mille assauts la tempête orageuse;
Les larmes, les sanglots le combattent en vain;
Il gémit sur Didon, il pleure son destin;
Il pleure; mais son cœur demeure inébranlable.
Alors Didon frémit du revers qui l'accable,
Et sent le désespoir succéder à l'amour:
Elle implore la mort, elle est lasse du jour.
Nourrissant le projet que sa fureur enfante,
Cent présages affreux la glacent d'épouvante.
Elle voit, en offrant ses dons aux Immortels,
Le lait en noirs ruisseaux couler sur les autels;
Elle voit, d'un vin pur les liquides offrandes
Ensanglanter leur marbre, et souiller leurs guirlandes.
Seule, elle a remarqué ces présages d'horreur,
Et son muet effroi les tait même à sa sœur.

C'est peu : dans son palais, sa tendresse fidèle,
Fit bâtir pour Sichée un temple que son zèle
Entouroit de festons, embellissoit de fleurs.
De-là sortoient la nuit de lugubres clameurs;
Là, d'un cri lamentable, elle croyoit l'entendre,
Au fond de son tombeau l'inviter à descendre.
Tantôt l'affreux hibou, seul au sommet des toits,
Traînoit en sons plaintifs son effrayante voix.
Tantôt à son esprit des souvenirs horribles
Représentoient des dieux les oracles terribles.
Quelquefois, dans l'horreur des songes de la nuit,
Elle croit voir Énée, elle l'appelle, il fuit!
Il fuit; et, seule en proie à ses inquiétudes,
Elle croit traverser d'immenses solitudes,
Croit chercher ses sujets dans de lointains déserts.
Tel Penthée, après lui traînant tous les enfers,
Voit deux soleils aux cieux, deux Thèbes sur la terre,
Et cent spectres affreux qui lui livrent la guerre.
Tel Oreste éperdu croit voir à ses côtés
Sa mère secouant ses serpens irrités.
Plus loin, la torche en main, et rugissant de joie,
Alecton qui l'attend, prête à saisir sa proie.
Enfin, au désespoir remettant son destin,
Elle aborde sa sœur; et, sous un front serein,
Cachant l'affreux projet qui couve dans son ame,
« Félicite ta sœur, dit-elle: de ma flamme

» L'objet n'est plus à craindre, et je sais le moyen
» De dégager mon cœur, ou d'enchaîner le sien.
» De ces mers, où le jour va plonger sa lumière,
» Des bornes de l'Afrique, où sur sa tête altière
» L'infatigable Atlas porte le poids des cieux,
» Une antique prêtresse est venue en ces lieux:
» Consacrée aux autels des jeunes Hespérides,
» C'est elle qui jadis, contre des mains avides,
» Protégeoit les fruits d'or de leur fertile enclos,
» Qui, d'un miel odorant, mêlé de froids pavots,
» Nourrissoit leur dragon; et, du monstre sauvage,
» Endormoit à son choix ou réveilloit la rage.
» Son art endort aussi les chagrins amoureux,
» Ou d'un ardent amour réveille tous les feux;
» Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
» Les pins déracinés descendre des montagnes,
» L'onde arrêter son cours, l'Olympe ses flambeaux,
» Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.
» J'en atteste le ciel, chère sœur, et toi-même!
» Malgré moi, j'ai recours à son pouvoir suprême:
» Toi, si tu plains les maux de ce cœur agité,
» Dans un lieu découvert, mais des yeux écarté,
» Que par tes soins secrets un bûcher se prépare;
» Qu'on y place le fer qu'a laissé le barbare,
» Et toute sa dépouille, et ce lit conjugal,
» De ma foiblesse, hélas! le complice fatal.

» Pour chasser de mon cœur un amour trop funeste,
» Il nous faut, de l'ingrat, détruire ce qui reste. »
Elle dit, et pâlit. Mais cependant sa sœur
Ne peut, de son projet, soupçonner la fureur.
Elle n'augure pas de sa douleur cachée
Un désespoir plus grand qu'à la mort de Sychée,
Et dresse innocemment le fatal appareil.
Dans un lieu retiré, mais ouvert au soleil,
Des rameaux du sapin, des longs éclats du chêne,
On forme le bûcher; il s'élève, et la reine
Du sacrifice affreux fait les tristes apprêts,
Suspend en noirs festons la feuille du cyprès;
Elle place au sommet la dépouille d'Énée,
Et ce lit nuptial qu'a maudit l'hyménée;
Et le fer du parjure, et son image, hélas!
Instrumens et témoins de son prochain trépas.
Les autels sont dressés; la prêtresse terrible
Court les cheveux épars, lance un regard horrible.
Tout à coup sa voix tonne; elle invoque, et Pluton,
Et la triple Diane, et l'ardent Phlégéthon,
Réveille le chaos dans ses abîmes sombres,
Et trouble par ses cris le long repos des ombres;
Puis, d'une onde funèbre, elle verse les flots
Qui, du noir Achéron, représentent les eaux;
Exprime un lait impur d'une herbe empoisonnée,
Au flambeau de la nuit par l'airain moissonnée.

Enfin, pour rendre encor le charme plus puissant,
Elle y joint la tumeur que le coursier naissant
Apporte sur son front, et que, pour ce mystère,
On enlève aussitôt à son avide mère.
La reine sans ceinture, un pied sans brodequin,
Déjà tient son offrande en sa tremblante main.
Dévouée à la mort, en silence elle atteste
Les dieux, sacrés témoins de son destin funeste,
Ces dieux, justes vengeurs des malheureux amours.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours;
Sur le monde assoupi régnoit un calme immense;
Les étoiles rouloient dans un profond silence;
L'aquilon se taisoit dans les bois, sur les mers;
Les habitans des eaux, les monstres des déserts,
Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormoient leurs douleurs, et suspendoient leurs maux.
Didon seule veilloit; la noire solitude
Aigrit de ses chagrins l'ardente inquiétude.
De l'amour renaissant le terrible réveil,
A ses yeux, à son cœur refuse le sommeil.
De ses sens agités la tempête s'augmente;
En butte à tous les coups de l'horrible tourmente,
D'espérance, d'effroi, d'amour et de fureur,
Un reflux orageux bouleverse son cœur,

Et son esprit flottant roule ainsi ses pensées,
Admises tour à tour, tour à tour repoussées :
« Que faire, hélas ! Irai-je, abaissant mon orgueil,
» Chez Iarbe, à mon tour, implorer un coup-d'œil ?
» Ou, des rois mes voisins, mendier l'hyménée,
» Eux que j'ai tant de fois dédaignés pour Énée ?
» Pour suivre les Troyens, dois-je fuir de ces lieux,
» Me mettre à la merci de ce peuple orgueilleux ?
» En effet, ils ont droit à tant de confiance !
» Mes bienfaits sur leur ame ont eu tant de puissance !
» Et quand je le voudrois, le pourroient-ils souffrir ?
» Dans ces vaisseaux ingrats qu'ils m'ont vu secourir,
» Les cruels voudroient-ils m'accorder une place ?
» Ah ! de Laomédon connois la digne race,
» Après leurs trahisons, après leurs attentats,
» Malheureuse ! peux-tu ne les connoître pas ?
» D'ailleurs, suivrai-je seule une foule insolente ?
» Et mon peuple, jouet de ma fortune errante,
» Lui qu'avec tant de peine on arracha de Tyr,
» A cet exil nouveau voudra-t-il consentir ?
» Malheureuse, bannis un espoir inutile !
» Meurs, tu l'as mérité, meurs, voilà ton asile.
» C'est toi, ma sœur, c'est toi qui, cédant à mes pleurs,
» M'as livrée à ce traître, as fait tous mes malheurs.
» Que n'ai-je pu, grands Dieux ! dans un chaste veuvage,
» Conserver de mon cœur la rudesse sauvage,

» Au sein de la vertu fuir ces affreux tourmens !
» Mânes de mon époux ! j'ai trahi mes sermens !
Tels étoient ses transports et son trouble funeste.
Le héros cependant, plein de l'ordre céleste,
Pour sa fuite, à regret, avoit tout préparé;
Le sommeil de ses sens enfin s'est emparé :
Tout à coup dans un songe il croit revoir Mercure;
C'étoit sa voix, son port, sa blonde chevelure,
Enfin du jeune dieu tous les traits éclatans.
« Eh quoi ! fils de Vénus, dans ces affreux instans,
» Tu dors, tu n'entends pas le souffle du zéphire !
» D'une amante en fureur tu braves le délire !
» Prête à mourir, en proie au plus affreux transport,
» Quelqu'horrible forfait va signaler sa mort.
» Pourquoi ne fuis-tu pas, quand tu le peux encore ?
» Si ta voile tardive attend ici l'aurore,
» Bientôt tu la verras armer tous ses vaisseaux,
» Te suivre, t'arrêter, t'attaquer sur les eaux.
» Je vois briller le fer, je vois luire la flamme;
» Va, pars : qui peut compter sur le cœur d'une femme !
Il dit, et disparoît dans l'ombre de la nuit.
Loin d'Énée, à ces mots, le doux sommeil s'enfuit.
Croyant entendre encor cette voix menaçante,
Il se lève, saisi d'une sainte épouvante:
« Hâtez-vous, compagnons; rameurs, prenez vos rangs;
» Abandonnez la voile à l'haleine des vents :

» Les Dieux viennent encor d'accuser ma paresse :
» Qui que tu sois, grand Dieu ! j'étouffe ma tendresse,
» Je t'obéis ; et toi, daigne exaucer nos vœux,
» Accorde-nous des vents et des astres heureux ! »
Sa foudroyante épée, à ces mots, étincelle ;
Les cables sont coupés, il part ; et, plein de zèle,
Tout fuit, se précipite, et vole sur les eaux.
La mer a disparu sous leurs nombreux vaisseaux ;
Le rivage s'enfuit, et les flots qui bouillonnent
Cèdent, en mugissant, aux bras qui les sillonnent.
L'Aurore abandonnoit la couche de Titon,
Et la nuit pâlissoit de son premier rayon ;
Didon, du haut des tours, jetant les yeux sur l'onde,
Les voit voguer au gré du vent qui les seconde.
Le rivage désert, les ports abandonnés,
Frappent d'un calme affreux ses regards consternés.
Aussitôt, arrachant sa blonde chevelure,
Se meurtrissant le sein : « O Dieux ! quoi ! ce parjure,
» Quoi ! ce lâche étranger aura trahi mes feux !
» Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux !
» Il fuit ! et mes sujets ne s'arment pas encore !
» Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
» Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux ;
» Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux !
» Que dis-je ? où suis-je ? Hélas ! et quel transport m'égare ?
» Malheureuse Didon ! tu le hais, le barbare !

» Il falloit le haïr, quand ce monstre imposteur
» Vint partager ton trône, et séduire ton cœur.
» Voilà donc cette foi, cette vertu sévère!
» Ce fils qui se courba noblement sous son père!
» Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux!
» Ah ciel! lorsque l'Ingrat s'échappoit de ces lieux,
» Ne pouvois-je saisir, déchirer le parjure,
» Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
» Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
» Lui faire, de son fils, un horrible festin?
» Mais le danger devoit arrêter ma furie:
» Le danger! en est-il alors qu'on hait la vie?
» J'aurois saisi le fer, allumé les flambeaux,
» Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
» Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
» Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
» Soleil, dont les regards embrassent l'univers!
» Reine des dieux témoins de mes affreux revers!
» Triple Hécate! pour qui dans l'horreur des ténèbres
» Retentissent les airs de hurlemens funèbres!
» Pâles filles du Styx! vous tous, lugubres Dieux!
» Dieux de Didon mourante! écoutez donc mes vœux!
» S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
» Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage,
» Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
» Que du moins assailli d'un peuple audacieux

» Errant dans les climats où son destin l'exile,
» Implorant des secours, mendiant un asile,
» Redemandant son fils arraché de ses bras,
» De ses plus chers amis il pleure le trépas!..
» Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
» Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
» L'enlève avant le temps! Qu'il meure sans secours,
» Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
» Voilà mon dernier vœu! Du courroux qui m'enflamme,
» Ainsi le dernier cri s'échappe avec mon ame.
» Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur!
» Didon au lit de mort te lègue sa fureur!
» En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre!
» C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
» Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
» Toi qui dois me venger des enfans de Teucer!
» Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
» Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage!
» Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
» Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
» Courent ensanglanter et la mer et la terre!
» Qu'une haine éternelle éternise la guerre!
» Que l'épuisement seul accorde le pardon!
» Énée est à jamais l'ennemi de Didon:
» Entre son peuple et toi point d'accord, point de grâce!
» Que la guerre détruise, et que la paix menace!

» Que ses derniers neveux s'arment contre les miens!
» Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens!»
Elle dit; et, roulant son projet dans son ame,
De ses jours odieux cherche à rompre la trame.
Pour hâter des momens, à sa fureur si doux,
Elle appelle Barcé : de son premier époux
Barcé fut la nourrice : au sein de sa patrie
La sienne dès long-temps a terminé sa vie.
« Va, cours chercher ma sœur; qu'un bain religieux
» La prépare à paroître aux autels de nos dieux;
» Qu'à tomber sous le fer la victime soit prête;
» Du saint bandeau toi-même il faut orner ta tête.
» Je veux, pour achever de guérir ma raison,
» Finir le sacrifice attendu par Pluton,
» Et d'un parjure amant livrer au feu l'image!.. »
Elle dit: Barcé court, fidèle à son message,
Hâter, sans le savoir, les apprêts du trépas,
Et son vieux zèle encore accélère ses pas.
Didon demeure seule. Alors de son injure
L'affreux ressouvenir aigrissant sa blessure,
Dans l'accès violent de son dernier transport,
Toute entière livrée à ses projets de mort,
Roulant en traits de feu ses prunelles sanglantes,
Le visage livide, et les lèvres tremblantes,
Les traits défigurés, et le front sans couleur,
Où déjà de la mort s'imprime la pâleur,

Vers le fond du palais Didon désespérée,
Précipite en fureur sa démarche égarée,
Monte au bûcher, saisit le glaive du héros,
Ce glaive à qui son cœur demande le repos,
Ce fer à la beauté donné par le courage,
Hélas! et dont l'amour ne prévit point l'usage.
Ce lit; ces vêtemens si connus à ses yeux,
Suspendent un moment ses transports furieux.
Sur ces chers monumens, ce portrait et ces armes,
Pensive, elle s'arrête et répand quelques larmes;
Se place sur le lit, et parmi des sanglots
Laisse, d'un ton mourant, tomber ces derniers mots:
« Gages, jadis si chers dans un temps plus propice,
» A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse!
» Recevez donc mon ame, et calmez mes tourmens;
» J'ai vécu, j'ai rempli mes glorieux momens,
» Et mon ombre aux enfers descendra triomphante.
» J'ai fondé, j'ai vu naître une ville puissante;
» Sur un frère cruel j'ai vengé mon époux.
» Heureuse, heureuse, hélas! si, jeté loin de nous,
» L'infidèle jamais n'eût touché ce rivage! »
A ces mots, sur sa couche imprimant son visage:
« Quoi! mourir sans vengeance! Oui, mourons: pour mon cœu
» La mort même, à ce prix, la mort a sa douceur.
» Que ces feux sur les eaux éclairent le parjure!
» Frappons; fuis, malheureux, sous cet affreux augure! »

A peine elle achevoit, que du glaive cruel
Ses suivantes ont vu partir le coup mortel,
Ont vu sur le bûcher la reine défaillante,
Dans ses sanglantes mains l'épée encor fumante.
Soudain de tous côtés partent des cris affreux;
Les dômes du palais et les voûtes des cieux
Retentissent, au loin, de clameurs lamentables;
La renommée accroît ces bruits épouvantables.
La terreur, à sa voix, vole de toutes parts;
On diroit qu'une armée a brisé les remparts,
Et livre au fer tranchant, aux dévorantes flammes,
Les temples, les palais, les enfans et les femmes.
Sa sœur tremblante accourt à ce tumulte affreux;
Et, meurtrissant son sein, arrachant ses cheveux,
Vers la reine expirante elle vole et l'appelle:
« Didon, il est donc vrai, tu me trompois, cruelle!
» Quoi! ce bûcher fatal, ces autels et ces feux
» N'étoient donc de ta mort que les apprêts pompeux!
» Élise en tous les temps partagea ta fortune;
» D'où vient que cette mort ne nous est pas commune?
» Par d'aussi durs mépris peux-tu payer ma foi?
» Didon, j'aurois du moins expiré près de toi.
» Oui, la même douleur auroit, à la même heure,
» Précipité nos jours dans la sombre demeure.
» Ma main a donc dressé ce bûcher odieux,
» Ma voix pour ton trépas invoquoit donc les dieux!

» Et par un piège affreux ta cruelle prudence,
» Pour assurer ta mort, s'assuroit mon absence.
» Oui, Didon, tu perds tout par ce noir attentat;
» Et toi-même, et ta sœur, et la ville et l'État.
» Courez, secondez-moi : de l'onde la plus pure
» Que j'étanche son sang, et lave sa blessure;
» Et sur sa bouche encor, s'il erre un vain soupir,
» Que ma bouche, du moins, puisse le recueillir ! »
Vers le bûcher funèbre, à ces mots élancée,
Et serrant dans ses bras sa sœur presque glacée,
Elle arrête son sang, la réchauffe. A ses cris,
Didon rouvre en mourant ses yeux appesantis;
Sa force l'abandonne; au fond de sa blessure,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois, avec effort; sur un bras se dressant,
Trois fois elle retombe : et, d'un œil languissant
Levant un long regard vers le céleste empire,
Cherche un dernier rayon, le rencontre, et soupire.
Alors, Junon plaignant son pénible trépas,
Et de sa longue mort les douloureux combats,
Pour arracher son ame à sa prison mortelle,
Fait descendre des cieux sa courrière fidèle;
Car l'affreux désespoir ayant, avant le temps,
Par une mort précoce abrégé ses instans,
N'ayant point mérité son trépas par un crime,
La déesse qui règne au ténébreux abîme,

Ne l'avoit point encor dévouée à la mort,
Ni coupé le cheveu d'où dépendoit son sort.
Sur son aile brillante, au soleil exposée,
Peinte de cent couleurs, humide de rosée,
Iris descend des cieux, s'arrête sur Didon :
« Je coupe le cheveu réservé pour Pluton :
» C'en est fait ; de tes jours ainsi finit la trame ;
» Des chaînes de ton corps je dégage ton ame, »
Lui dit-elle. A ces mots, sa secourable main
Tranche avec le cheveu son malheureux destin.
Sa chaleur l'abandonne ; et son ame s'exhale,
Et la mort seule éteint sa passion fatale.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE QUATRIÈME.

Ce livre est peut-être celui de toute l'*Énéide* qui a valu à son auteur le plus d'admirateurs et de critiques; d'admirateurs, par les grandes beautés qu'il renferme; et de critiques, par l'extrême supériorité qu'il paroît avoir sur des chants dont le sujet est moins intéressant, mais dont la poésie est peut-être plus admirable. L'intérêt qui l'anime, et la perfection des détails, sont faits pour toucher toutes les classes de la société, et surtout celles qu'on ne sauroit émouvoir que par le tableau des grandes passions. Mais Virgile, forcé par le plan de son ouvrage de séparer Énée de Didon, a jeté malgré lui quelque défaveur sur son principal personnage, et les huit derniers livres ont dû souffrir de ce défaut inévitable: Énée a été accusé d'ingratitude, de perfidie et de superstition. Le poëte latin, favori de Mécène et courtisan d'Auguste, en employant le merveilleux de sa religion, ne s'est peut-être pas assez rendu compte de ce que pouvoient perdre un jour d'intérêt, la puissance des Romains, leurs dieux et leurs oracles; tandis que les peintures qu'il a faites d'un amour malheureux devoient produire une impression à jamais durable. Les femmes surtout se passionnent difficilement pour les intérêts politiques d'un grand peuple de l'antiquité. Les oracles, Junon, Jupiter et leurs ordres souve-

rains, n'égalent pas à leurs yeux une des larmes de l'amour malheureux. Virgile auroit pu éviter une partie de ces inculpations, en mettant dans la bouche d'Énée des expressions plus touchantes de douleur et de regrets; par exemple, au lieu de lui faire dire : « Si j'eusse été le maître de mon sort, » je serois encore à Troie occupé de rebâtir ses murailles et » les temples de nos dieux, » peut-être eût-il été convenable qu'il lui fît exprimer ses regrets d'une manière plus consolante pour Didon, comme l'a fait M. Lefranc de Pompignan, dans les vers qui suivent :

Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits.

Voilà qui est dans toutes les règles de notre galanterie; mais il faut avouer qu'il n'y a pas de peuple où le personnage d'Énée pût moins réussir que chez les Français, accoutumés dans leurs représentations théâtrales, à une espèce d'idolâtrie pour les femmes, et à voir les plus grands intérêts sacrifiés à ceux de l'amour; c'est peut-être une suite de l'esprit de chevalerie que les anciens connoissoient moins que nous. Homère en est encore plus éloigné que Virgile; ses dieux même tiennent un langage que réprouveroient les hommes les moins polis de nos temps; c'est ce que l'on peut surtout remarquer dans le cinquième chant de l'*Odyssée*, lorsque Mercure dit à la nymphe Calypso, empressée de connoître l'objet de sa visite : « C'est Jupiter qui m'a ordonné de me » rendre dans ton île, j'y parois malgré moi. »

Ce livre est composé de deux parties distinctes, mais très-bien liées; et toutes deux également parfaites, la partie épique et la partie dramatique. Suivons d'abord les traces de celle-ci :

Les deux principaux personnages sont, dès le commencement, placés dans la situation la plus dramatique : Énée entre ses devoirs et l'amour, Didon entre le serment de fidélité qu'elle a fait aux cendres de son époux, et sa passion pour le prince troyen. Virgile, dès l'exposition, lui fait répéter ce serment, ce qui excite l'intérêt et la curiosité : on veut savoir par quels degrés elle va passer de ces vœux et de ces promesses, à la passion désordonnée qui les lui fait oublier. Par cet artifice, Virgile a su joindre à l'expression de l'amour, celle du remords, toujours si dramatique.

On a souvent comparé la Didon de Virgile, à la Phèdre de Racine une différence qui est à l'avantage du premier, c'est la belle progression qu'il a mise dans son récit. Phèdre, arrivant sur la scène, laisse éclater la violence de sa passion, mais il faet convenir que cela étoit nécessaire à l'exposition du sujet, et que l'amour incestueux de cette reine devoit avoir un autre caractère que celui de Didon. Virgile, profitant de la facilité que lui donnoit la marche moins circonscrite de l'épopée, a nuancé avec une adresse extrême les progrès de l'amour qui va toujours croissant d'intérêt et de violence. Au lieu d'en décrire d'abord les explosions les plus terribles, il peint d'une manière touchante les premières impressions d'une mélancolie amoureuse qui s'entretient par la rêverie; il marque tous les symptômes de ce poison lent et doux qui pénètre toutes les parties de l'existence, qu'on redoute et qu'on aime, qu'on nourrit en essayant de le combattre. L'avidité

TAYLORIAN INST. OXFORD

avec laquelle Didon écoute les récits du héros, ses malheurs et ses exploits; l'impression profonde qu'elle en a reçue, l'aveu timide qu'elle en fait à sa sœur, dans le sein de laquelle elle a besoin d'épancher son ame déjà si violemment tourmentée; le plaisir avec lequel elle écoute les conseils qui encouragent son amour et affoiblissent ses remords, en lui représentant la tristesse de sa vie solitaire, la privation des douceurs de la maternité, les grands avantages politiques résultant d'un hymen qui unira les Troyens et les Carthaginois; les sacrifices qu'elle fait aux dieux pour en obtenir des réponses favorables à son amour; l'empressement avec lequel elle montre à Énée Carthage naissante, un Empire tout prêt; la demande qu'elle lui fait d'entendre encore le récit de ses aventures; la solitude qu'elle trouve dans son palais, au milieu de sa cour, lorsqu'Énée se retire; le plaisir qu'elle éprouve à rechercher ses traits dans ceux d'Ascagne: telle est la marche naturelle d'une passion naissante; tel est l'admirable tableau qu'en a tracé Virgile.

Ce livre renferme trois discours de Didon à Énée, tous trois de caractère différent: le premier est doux, tendre et passionné; ce n'est encore qu'une amante plaintive. Le second, provoqué par la réponse du héros, est de l'emportement le plus violent et de la fureur la plus éloquente; on y voit déjà quelques germes du désespoir qui doit amener un dénouement si tragique. Le troisième est cette fameuse imprécation pleine de tous les transports d'un amour désespéré; mais ce qui en fait la principale beauté, c'est que Virgile a su y mettre en perspective les luttes terribles de Rome et de Carthage, fondées, non pas sur des rivalités de commerce et de puissance, mais sur une haine héréditaire; c'est de son lit de

mort que Didon lègue toute sa vengeance à sa postérité. Un seul trait a suffi pour faire reconnoître Annibal, ce terrible ennemi des Romains, cet exécuteur si implacable des imprécations de la reine de Carthage. Ce passage est un de ceux qu'on a le plus justement admirés, non-seulement à cause de la beauté des détails, mais parce qu'il lie avec une grande adresse cet épisode à l'action principale. On sent que ces imprécations n'ont pu être dictées que par le plus violent désespoir; c'est de ce moment que Didon médite sa mort: rien de plus pathétique que la manière dont elle est préparée. Virgile commence à rembrunir ses couleurs; ce ne sont plus des festins, des chasses et des fêtes, tout est mélancolique et lugubre. La reine n'est plus attentive qu'aux présages affreux qui la glacent d'effroi : le vin du sacrifice changé en sang; la voix lamentable de Sychée l'appelant du fond de son tombeau; le cri des oiseaux sinistres; le souvenir des malheurs que lui annoncèrent les augures; tout la détache de la vie, et l'invite à la mort. Elle appelle sa sœur : ce n'est plus pour lui faire l'aveu de son amour, mais pour lui ordonner les apprêts du bûcher fatal. Elle lui cache son funeste projet, ce qui étoit nécessaire à la vraisemblance. Suivant l'usage religieux de ces temps, elle offre un sacrifice aux dieux infernaux; ainsi le lecteur s'avance vers la catastrophe, à travers les peintures les plus propres à l'y préparer; enfin, tout est prêt; le moment fatal arrive. Rien, peut-être, dans tout ce livre, n'égale la force et l'harmonie avec laquelle Virgile a peint les symptômes du désespoir qui conduit Didon sur le bûcher. La vérité de ce tableau feroit croire qu'il avoit vu lui-même de pareils évènemens, et qu'il avoit été témoin de tout le désordre de l'ame et des sens

qui accompagne le suicide. Un des ressorts les plus puissans de la poésie, c'est le secret des oppositions et des contrastes : Didon, que l'on vient de voir agitée des mouvemens les plus désordonnés, roulant des yeux sanglans, le visage parsemé de taches livides, et portant déjà sur tous ses traits la pâleur de la mort, s'élançant d'un pas impétueux vers le bûcher, n'est pas plutôt montée au sommet de la fatale pyramide, qu'à la vue du portrait d'Énée, de son vêtement et du glaive dont l'amour lui fit présent, et dont il étoit loin de prévoir l'usage, sa fureur reste un instant suspendue; elle s'adresse à tous ces monumens d'une passion autrefois si chère à son cœur, et maintenant la source de sentimens si douloureux; c'est à eux qu'elle confie ses derniers soupirs, et qu'elle rend son ame, suivant cette belle expression : *accipite hanc animam*. Alors, par un retour naturel, et qui ne prouve pas moins combien Virgile connoissoit le cœur humain, elle rejette ses regards sur le passé, se rend compte de toutes les époques de sa vie, de tout ce qu'elle a fait de grand et d'utile, et de tout ce qui peut lui donner quelque consolation dans ses derniers momens : elle a vengé son époux, elle a fondé un empire, elle régnoit heureuse; Énée seul est venu troubler tant de gloire et tant de bonheur; cette idée porte le dernier désordre dans son imagination, et détermine l'exécution de son funeste projet. Cette tragédie, car on ne peut appeler autrement cet intéressant épisode, est terminée, comme cela devoit être, par le désespoir et les plaintes touchantes de la sœur de Didon. Voilà l'anatomie dramatique de ce quatrième livre dépouillé des innombrables beautés de style, d'images et d'harmonie que nous essayerons d'indiquer plus loin. Il nous reste à parler de la partie épique, principalement fondée sur le merveilleux.

La première scène se passe entre Junon et Vénus; Junon, protectrice de Carthage, et craignant pour cette ville les destinées menaçantes de Rome, propose adroitement à Vénus, mère d'Énée, de retenir ce prince dans la capitale de la Libye, d'unir ensemble les deux peuples par l'hymen des deux amans. Vénus s'apperçoit de l'artifice, et s'en remet à la décision de Jupiter dont elle connoît les intentions favorables; cette fiction est pleine d'esprit, de grâces et de justesse; il convenoit à l'orgueil de Junon d'essayer d'arrêter Énée dans la Libye; et à la tendresse de Vénus de s'y opposer. Cependant Didon ne dissimule plus son amour; la Renommée que Virgile décrit d'une manière si brillante, et fort supérieure à toutes les imitations qu'on en a faites, court publier dans toute l'Afrique, le mariage d'Énée et de la reine de Carthage. Iarbe, indigné que ses vœux aient été repoussés par cette princesse, se plaint à Jupiter, de l'affront fait à son fils. Jupiter appelle Mercure, et le chaarge d'aller intimer ses ordres souverains au prince Troyen. Énée, malgré tous ses sentimens de reconnoissance et d'amour pour Didon, se prépare à obéir. Durant son sommeil, qu'on a peine à concevoir dans une pareille circonstance, et qu'on a justement reproché à Virgile, Mercure lui apparoît une seconde fois, et lui répète les ordres qu'il lui a déjà donnés. On voit clairement que Virgile n'a imaginé cette seconde apparition du messager des dieux, que pour mieux motiver le départ d'Énée. Et en effet c'en devroit être assez aux yeux des lecteurs judicieux, pour justifier le héros de l'*Énéide*, si injustement accusé d'ingratitude envers Didon, par ceux qui oublient que le premier trait de son caractère est le respect pour la divinité; que d'ailleurs l'invariable Destin,

plus fort que tous les dieux ensemble, l'appelle en Italie; et que cette arrivée est le but principal du poëme. Enfin Énée part : Didon se dévoue à la mort; et cette mort elle-même a son merveilleux : la même déesse qui a conduit Énée et Didon dans la grotte où s'est consommé leur hymen, envoie sa messagère couper le cheveu fatal. Ainsi ce livre renferme les sentimens les plus pathétiques du cœur, l'amour, les regrets, les remords, la vengeance; d'un autre côté, ce que la fiction peut produire de plus ingénieux. Qu'on ajoute à cela cette foule innombrable d'images vives, de descriptions brillantes, faites pour animer et enrichir l'épopée, et on concevra comment, par son étonnante perfection, ce livre a dû en quelque sorte calomnier tous ceux qui le suivent. Quelques critiques ont avancé que le fond en étant épisodique, ainsi que celui du suivant, où Virgile décrit les jeux célébrés sur le tombeau d'Anchise, il retardoit l'action; mais s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'épopée comme la tragédie, vit d'obstacles à vaincre et de difficultés à surmonter, et que l'intérêt de l'action profite également de ce qui l'avance et de ce qui la retarde, quoi de plus ingénieusement imaginé que de faire retenir Énée à Carthage par une reine aimable, par les douceurs du repos et d'un asile dont la tranquillité succède à tant d'orages.

Passons maintenant aux détails du style, et à l'admirable talent de l'exécution.

At regina, gravi jam dudum saucia curâ,
Vulnus alit venis,

L'idée d'une blessure est celle que les poëtes ont le plus souvent employée pour peindre les impressions de l'amour; mais il seroit impossible de dire dans notre langue, comme

Virgile l'a fait dans la sienne, qu'une personne amoureuse nourrit sa blessure. Racine seul a été aussi hardi, et beaucoup plus exact, lorsqu'il a fait dire à Phèdre :

Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.

Et cœco carpitur igni.

Des feux aveugles veulent dire ici des feux cachés. Cette expression remarquable est répétée dans le même sens au quatrième livre, pour peindre le feu de la foudre caché dans les nuages : *Cœcique inrubibus ignes.* Au reste, notre langue a aussi dans ce genre quelques hardiesses ; et si Virgile dit des *feux aveugles*, nous disons aussi un *bruit sourd*, de *sourdes menées.*

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus
Verbaque ;

On voit d'abord réuni tout ce qui donne du relief à un héros, ses qualités personnelles et l'éclat que réfléchit sur lui le mérite de ses ayeux. Le peu de mots qui suit présente toutes les autres qualités qui ont dû contribuer à séduire Didon : la beauté d'Énée, et le charme de ses discours. La mémoire d'une amante retient non-seulement les traits et les exploits de celui qu'elle aime, mais jusqu'aux moindres sons qui ont frappé son oreille.

Nec placidam membris dat cura quietem.

Racine a ainsi imité ce vers d'une manière supérieure à son modèle :

Le chagrin inquiet l'arrache de son lit.

Humentemque Aurora polo dimoverat umbram ;

Ce vers d'une harmonie si douce, contraste heureusement avec la peinture des mouvemens violens dont Didon est agitée :

Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent!
Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
Quem sese ore ferens! quàm forti pectore, et armis!

Depuis que M. Lefranc a substitué, avec raison, le nom d'Élise à celui d'Anne, un peu vulgaire dans notre langue, tous les traducteurs de ce quatrième livre ont suivi cet exemple.

On voit déjà dans ces vers l'impression profonde qu'Énée a produite sur le cœur de Didon ; l'aveu qu'elle en fait, rend cette passion intéressante. Elle sent combien cet amour peut la dégrader, et elle n'ose d'abord le faire connoître qu'à sa sœur, confidente de ses sentimens les plus secrets. Elle est frappée de la beauté des traits du héros, mais elle l'est surtout de ses vertus, de son courage, de ses malheurs. Elle-même veut ennoblir sa passion à ses propres yeux ; elle ne doute point qu'Énée ne soit sorti d'une race divine. Il paroît que chez les anciens, comme parmi nous, comme dans les temps les plus héroïques de notre chevalerie, la valeur étoit auprès des femmes un des premiers moyens de séduction.

Degeneres animos timor arguit.

Pour être plus littéral, il eût fallu traduire ainsi :

Un cœur lâche décèle une basse origine,

mais cette idée est renfermée dans celle que j'ai préférée, et semble se lier plus naturellement à la suite du discours.

Si mihi non animo fixum immotumque sederet

Virgile jette ici les premiers germes de l'intérêt dramatique, en présentant Didon comme invinciblement attachée à la mémoire de Sychée, son premier époux, et fermement résolue de ne point lui donner de successeur. Nous observerons que c'est le même sentiment qui donne tant d'intérêt au rôle d'Andromaque.

Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit.

Cette marche de la passion de Didon, exprimée par elle-même, est pleine de pudeur et de convenance. Énée seul, depuis la mort de Sychée, a ébranlé sa fidélité. Ce peu de mots fait prévoir sa faiblesse.

Agnosco veteris vestigia flammæ.

Ce trait est d'une extrême finesse. Dans sa passion pour Énée, Didon retrouve les traces de son amour pour Sychée; et l'on voit qu'elle ne s'éloigne que par degré de ce premier sentiment. Racine a profité de ce vers, lorsqu'il a fait dire à Phèdre :

De mes feux mal éteints, j'ai reconnu la trace.

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, Pudor, quàm te violo, aut tua jura resolvo.

L'expression de ce serment est d'une grande harmonie. L'apostrophe à la pudeur, en la personnifiant, pour ainsi dire, donne une plus grande idée de la fidélité que Didon lui a vouée.

'Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit: ille habeat secum, servetque sepulcro.

Racine a heureusement imité ces deux vers, en faisant dire à Andromaque :

Ma flamme par Hector fut jadis allumée,
Dans la tombe avec lui qu'elle reste enfermée.

Peut-être qu'une flamme jadis allumée, a moins de naturel, de douceur et d'élégance que *primus qui me sibi junxit amores.*

Sic effata, sinum lacrymis implevit obortis.

La beauté de ce vers est fondée sur une grande connoissance du cœur humain. Didon a fait un grand effort pour avouer à sa sœur une passion qu'elle voudroit se dissimuler à elle-même, et son cœur une fois ouvert, se soulage par des larmes : c'est la marche de la nature.

En général, tout ce début est plein d'adresse ; Virgile arrive par des gradations insensibles, mais extrêmement naturelles, aux grands éclats de la passion qu'il veut peindre. C'est à travers les souvenirs de son premier amour, la crainte de sa nouvelle passion, le cri des remords et les reproches qu'elle se fait d'avance de ses sermens violés, que Didon en vient à l'abandon total de sa gloire et au sacrifice d'une longue fidélité. Elle est ici d'autant plus intéressante, qu'elle n'imagine pas même qu'elle puisse jamais succomber.

Anna refert : O luce magis dilecta sorori, etc.

Tout ce discours d'Élise peut être comparé à celui d'Œnone dans Phèdre. Virgile respectant toujours les idées re-

ligieuses, s'est bien gardé de s'autoriser de l'exemple des dieux, comme l'a fait Racine dans ces vers :

Les dieux même, les dieux de l'Olympe habitans,
Qui, d'un bruit si terrible, épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Placitone etiam pugnabis amori?

Ce passage a été imité par Racine :

Combattrez-vous encore un penchant qui vous plaît?

Quid bella Tyro surgentia dicam,
Germanique minas?
Dis equidem auspicibus reor, et Junone secundâ, etc.

Élise joint avec adresse aux considérations politiques, les considérations religieuses. Pygmalion, frère de Didon, est d'autant plus à craindre, qu'il est l'assassin d'un époux vivement regretté. L'arrivée d'Énée à Carthage n'est plus pour elle un évènement ordinaire; elle a été dirigée par les dieux même, et principalement par Junon, protectrice de son empire.

His dictis incensum animum inflammavit amore,
Spemque dedit dubiæ menti,

Le mot *inflammavit* suit naturellement *incensum*. La flamme s'échappe et s'élève du brasier une fois allumé. *Spemque dedit dubiæ menti* est plein de délicatesse. L'amour n'est jamais dans toute son activité, lorsqu'il est sans espérance.

Solvitque pudorem.
Principio delubra adeunt, pacemque per aras, etc.

La pudeur est ici représentée avec beaucoup de justesse, comme un lien qu'il a fallu dénouer. Tout ce qui suit est

d'une admirable beauté. Les idées religieuses mêlées à celles de l'amour donnent à la poésie un caractère touchant et solemnel. Pope l'a bien senti dans la composition de sa belle épître d'*Héloïse à Abailard*. C'est dans le temple, c'est au pied des autels qu'il amène ces deux amans, et qu'il représente l'amour victorieux de la majesté des cérémonies et de la sainteté du sacrifice. *Viens*, dit Héloïse, que son amour malheureux doit conduire à la mort: *Viens, Abailard, viens, le cierge funéraire dans la main, viens m'adoucir le passage de cette vie à l'autre*. Si on supprimoit de cet ouvrage, l'une des plus belles productions de Pope, l'heureux mélange de l'amour et de la religion, on lui ôteroit son principal mérite. Colardeau, qui paroît l'avoir senti dans les vers suivans, n'est pas entièrement à l'abri de ce reproche :

Soit que ton Héloïse aux pleurs abandonnée
Sur la tombe des morts gémisse prosternée;
Soit qu'aux pieds des autels elle implore son dieu,
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire.
. . . . . .
Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends;
Quand, sur le feu sacré, ma main jette l'encens,
Lorsque de ses parfums s'élève le nuage,
A travers ces vapeurs je crois voir ton image.
. . . . . .
Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants et des prières,
Quand le respect remplit le cœur d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant n'invoque et n'adore que toi.

En général, on voit trop que Colardeau n'a pu lire Pope que dans une traduction française. Plusieurs des beautés de

l'original sont mieux conservées dans une imitation que M. de Laharpe en a faite pour remplir les vides laissés par le jeune traducteur. Celui-ci n'avoit pas assez vu combien ce mélange de religion et d'amour est propre à produire de profondes impressions.

Il est difficile d'abord de comprendre pourquoi Didon invoque pour la prospérité de son mariage, les dieux de la lumière, des moissons et des vendanges. Cette cérémonie est fondée sur quelqu'idée philosophique des anciens. Le mariage est la première source de la société; et le soleil qui féconde la terre, et Cérès et Bacchus qui l'enrichissent, étant les premiers bienfaiteurs de la vie sociale, il doit sembler naturel qu'ils fussent invoqués dans les cérémonies nuptiales. C'est avec la même convenance que Junon est plus particulièrement invoquée, puisque l'hymen étoit sous sa protection spéciale.

Pectudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta, etc.

Le mot *inhians* peint avec une grande énergie l'attention profonde avec laquelle Didon cherche à lire son destin dans les entrailles des victimes. Ce passage a inspiré à Racine plusieurs beaux vers qui en sont évidemment une imitation.

De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchai dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour, remèdes impuissans !
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens:
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hyppolite; et, le voyant sans cesse,
Même aux pieds des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.

On peut remarquer ici qu'il y a dans Racine une sorte d'esprit, de finesse et d'élégance plus appropriés au génie de notre langue, et dans Virgile plus d'énergie et de mouvement, particulièrement dans ces vers :

Heu ! vatum ignaræ mentes ! quid vota furentem,
Quid delubra juvant ?

L'imitation n'est pas moins évidente dans ce passage *d'Iphigenie :*

Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle !
Déchirera son sein ! et d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !

Est mollis flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.

Mollis flamma est une expression heureuse, parce qu'elle rend avec une extrême précision les tourmens et les délices de l'amour.

Tacitum vivit sub pectore vulnus est tellement intraduisible, que Racine n'a pas même tenté de l'imiter.

Qualis conjectâ cerva sagittâ, etc.

On a toujours admiré avec raison la comparaison de Didon, blessée des traits de l'amour, avec une biche qui emporte dans ses flancs la flèche qui l'a percée. L'épithète *nescius* est heureuse, parce que l'objet d'une passion l'allume souvent sans le savoir.

Nunc media Ænean secum per mœnia ducit, etc.

Virgile, après avoir peint l'amour de Didon, peint mieux peut-être encore les efforts qu'elle fait pour se faire aimer,

et pour arrêter Énée dans Carthage. Ce héros fugitif cherche une patrie; Didon le conduit dans sa cité naissante, déjà riche des dépouilles de Sidon, et prête à le recevoir, *urbemque paratam.*

Incipit effari, mediâque in voce resistit.

Didon veut déclarer son amour, et s'interrompt tout à coup. Les aveux les plus intéressans dans ce genre sont toujours les plus timides, et le silence de la pudeur est peut-être plus éloquent que les expressions les plus brûlantes de la passion.

Nunc eadem, labente die, convivia quærit,

Rien de plus naturel que l'empressement avec lequel Didon cherche à ramener Énée à ses festins du soir; c'est ce que veut dire *labente die.* Les heures du soir sont véritablement celles de l'amour. Il est également naturel qu'elle veuille entendre de nouveau les aventures qui ont fait sur son ame une impression si profonde; c'est encore Enée qu'elle cherche dans ses récits.

Pendetque iterum narrantis ab ore.

M. de Pompignan a cherché à rendre cette expression par ce vers :

Chaque fois qu'attachée au plaisir de l'entendre.

L'image de Didon *suspendue* à la bouche du héros qui raconte, est infiniment plus belle et plus hardie.

Sola domo mæret vacuâ, stratisque relictis
Incubat: illum absens absentem auditque videtque, etc.

Tous les mouvemens de Didon, lorsqu'Énée s'est retiré dans son appartement, sont saisis avec la plus extrême saga-

cité. Au milieu de sa cour, entourée de ses gardes, elle se croit plongée dans la plus profonde solitude. C'est ainsi que Racine fait dire à Titus, après le départ de Bérénice :

Dans l'Orient désert, quel devint mon ennui !

L'Orient fut désert du moment que Bérénice fut absente. Didon s'empare du siège que son amant vient de quitter : absent, elle croit encore le voir et l'entendre. La répétition des mêmes mots exprime fort bien ici l'obstination avec laquelle cette reine s'attache ou à la personne ou au souvenir de son amant. Mais, ce qui surpasse la beauté de ces images, c'est celle de Didon prenant le fils du héros dans ses bras, et cherchant dans les traits d'Ascagne le portrait de son père, comme un dédommagement et une consolation.

Non cœptæ assurgunt turres ; non arma juventus, etc.

Cette pensée de Virgile est très-philosophique, et elle exprime de la manière la plus heureuse comment les passions des souverains nuisent à la prospérité d'un grand empire, et répandent dans toute leur nation l'oubli de ses plus grands intérêts et de tout ce qui produit la félicité publique. Peut-être n'a-t-on pas assez bien compris le véritable sens des mots *minæque murorum ingentes*. Toutes les grandes constructions imparfaites ont un air de menace, parce qu'elles font naître l'idée d'un écroulement prochain.

Quam simul ac tali persensit peste teneri
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori, etc.

Ce passage étoit difficile à traiter, parce que dans cette lutte de deux déesses, aucune des deux ne devoit être dégradée. Junon, toujours fidèle au projet d'écarter les Troyens

de l'Italie, propose à Vénus d'unir ensemble les Tyriens et les Troyens par l'hymen d'Énée et de Didon, qui deviendra le sceau de la réconciliation des deux divinités; mais Vénus, par un sourire, marque qu'elle a deviné les intentions de sa rivale; elle lui répond d'une manière pleine de finesse et de convenance.

Una dolo divûm si femina victa duorum est!

Racine a mis dans la bouche de Phèdre une heureuse imitation de ce vers :

Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Le vers de Virgile a l'avantage d'exprimer que les deux divinités qui ont triomphé de Didon, ont joint l'artifice à la puissance.

His ego nigrantem commixtâ grandine nimbum, etc.

Lorsque Virgile fait agir des divinités, c'est toujours d'une manière convenable à leur caractère connu, ou à leurs principaux attributs. Ainsi dans ce passage, c'est Junon, déesse des airs, et présidant à l'hymen, qui se charge d'exciter l'orage, pour forcer Énée et Didon de se réfugier dans la grotte où l'hymen doit les unir.

Connubio jungam stabili, propriamque dicabo, etc.

Ce vers tout entier se trouve déjà dans le premier livre, et c'est aussi dans la bouche de Junon. Virgile s'est souvent ainsi répété, et cette observation seule prouveroit qu'il s'est toujours proposé de revoir son ouvrage.

Oceanum interea surgens Aurora relinquit, etc.

Virgile a mis une extrême perfection dans la description

de cette chasse; elle est pleine d'images bien choisies, de convenance et de rapidité. *Delecta juventus* exprime fort bien l'espèce d'étiquette, qui n'admet autour des souverains, dans leurs parties de plaisir, que l'élite de leur cour; et la jeunesse y paroît avec de grands avantages. L'appareil, les instrumens de la chasse, le cortège de la reine, sont décrits avec beaucoup de justesse. Le poëte ne manque pas de faire paroître dans cette fête les cavaliers Numides, renommés par leur adresse dans l'équitation. L'expression si heureuse et si précise *odora canum vis* n'a pu se rendre que par des équivalens. L'empressement avec lequel les grands admis à cette chasse arrivent au rendez-vous, n'est pas oublié; il étoit naturel aussi d'exprimer l'impatience avec laquelle est attendu le principal personnage; et le cheval même qui doit le porter, a fourni à cette description des traits également justes et brillans. La richesse de son harnois est parfaitement rendue en deux mots, qui le couvrent à la fois de ce qu'il y a de plus précieux, d'or et de pourpre : *Ostroque insignis et auro.*

Stat sonipes, ac frena ferox spumantia mandit. etc.

Ce vers exprime admirablement un cheval bien dressé, qui réunit ensemble l'ardeur et la docilité. On y trouve d'ailleurs une magie d'harmonie, qui fait qu'on croit entendre l'action d'un coursier fougueux rongeant son frein d'impatience.

Tandem progreditur exprime parfaitement la longue attente occasionnée par le retard de la reine, et le plaisir que fait naître sa présence. Un des privilèges de la grandeur est de ne pas attendre, et d'être attendue. Louis XIV arri-

vant en même-temps que sa voiture au pied du grand escalier de Versailles, dit en se retournant vers son grand écuyer: *J'ai failli attendre.* Ce mot exprime vivement le sentiment qu'il avoit de l'élévation de son rang et du respect qui lui étoit dû.

Si le souverain de Carthage avoit été un homme, Virgile ne se seroit peut-être pas arrêté à décrire son costume; mais une jeune reine, mais une amante intéressée à plaire, ne devoit rien avoir oublié de ce qui pouvoit y contribuer. Le poëte lui prête tout le goût et toute la magnificence dont une toilette de chasse peut être susceptible. Il est tout simple que, dans ce jour, les Troyens et leur chef jouent un des premiers rôles. La comparaison d'Énée avec Apollon, si elle n'est pas d'une grande exactitude, est de la plus belle poésie. C'est toujours aux dieux qu'Homère et Virgile comparent les hommes qu'ils veulent faire valoir. Dans la suite de cette description, le lieu de la scène, les chasseurs, les animaux poursuivis sont peints avec tout le mouvement et toute la vérité nécessaire. Pour faire partir ces animaux sauvages, Virgile attend, avec raison, que la chasse soit parvenue dans les taillis les plus épais et les lieux les plus impraticables; alors, par un mélange heureux de syllabes brèves et longues, par la cadence et la coupe des vers, il nous fait entendre les sauts, les bonds impétueux, et la fuite précipitée des daims, des chevreuils et des chamois chassés précipitamment de leurs retraites. Nous avons remarqué ailleurs comment Virgile avoit peint dans la personne d'Ascagne l'ardeur et l'émulation que mettent les jeunes gens dans ces sortes d'exercices.

Interea magno misceri murmure cœlum, etc.

On a observé, avec raison, que ce qui se passe de mystérieux dans la grotte où l'orage conduit Énée et Didon, est décrit par Virgile avec toute la décence de la pudeur; et si une foule d'autres peintures fait honneur à son génie, celle-ci a toujours honoré son caractère. Une observation plus importante, et peut-être plus nouvelle, c'est que, pour donner plus de solemnité à cet hymen, Virgile suppose que ce sont de grandes divinités qui ont donné le signal; c'est le tonnerre qui le proclame; c'est la foudre qui l'éclaire. Les nymphes heurlant au sommet des montagnes, rappellent les femmes qui, suivant l'usage antique, annonçoient par des cris celui de la pudeur mourante. Ainsi, ce sont tous les élémens, ce sont les dieux, c'est la nature entière qui fait les frais de cet hymen : idée vraiment neuve et imposante.

Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbes; etc.

Plusieurs poëtes, après Virgile, ont fait des descriptions de la Renommée; la première est celle d'Ovide, dans le douzième livre des *Métamorphoses*, très-bien rendue par M. de Saint-Ange. Le palais de la déesse y est décrit d'une manière brillante; mais la prolixité et la monotonie des couleurs empêchent d'en distinguer les traits les plus remarquables.

La description de Boileau, dans le second chant du *Lutrin*, est beaucoup moins étendue; mais aucun des traits que comportoit son sujet n'y est oublié :

Cependant, cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre, composé de bouches et d'oreilles,

Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière.

Voltaire a aussi fait, en décrivant la Renommée, dans le huitième chant de la *Henriade*, une heureuse imitation de Virgile; mais celle de J.-B. Rousseau, dans sa belle ode au prince Eugène, nous paroît supérieure à toutes les autres, par la rapidité et le mouvement :

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante Renommée
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers;
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Jupiter omnipotens, cui nunc Maurusia pictis, etc.

Ce discours d'Iarbe est plein de toute la chaleur et de tout l'emportement d'un caractère exalté par les ardeurs du ciel africain; il exprime d'ailleurs tout l'orgueil d'un fils de Jupiter, qui semble lui-même tenir en main les foudres de son père.

Vāde ăgĕ, nătĕ, vŏcā Zĕphĭrōs, et lābĕrĕ pĕnnīs ;

Marmontel a remarqué avec raison l'extrême légèreté de ce vers, presque tout entier composé de dactyles.

Le discours de Jupiter a toute la dignité convenable au souverain des dieux : *gravidam imperiis* est une de ces hardiesses si communes à Virgile, et si difficiles à transporter dans notre langue ; elle rappelle le *fœta armis* du second livre.

Naviget ; hæc summa est : hic nostri nuntius esto.

Ce vers a, si j'ose ainsi dire, toute la précision et toute la fermeté du commandement.

La description de l'appareil dont s'entoure Mercure, a perdu une grande partie de l'intérêt qu'elle avoit pour les anciens ; mais les vers qui l'expriment conservent encore pour nous tout le charme que ne perd jamais la belle poésie. On en peut dire autant de la description d'Atlas, l'aïeul de Mercure changé en montagne. La comparaison de Mercure, effleurant d'une aile légère le rivage de Carthage, est un des larcins assez fréquens que le poëte latin a faits à Homère.

Pulchramque uxorius urbem

Horace paroît avoir emprunté cette expression de Virgile, lorsqu'il a dit dans une de ses odes : *uxorius amnis*.

Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.

Ce vers est encore un de ceux que Virgile s'est pris à lui-même. Ce n'est point la crainte des dieux qu'il a voulu exprimer, c'est le respect d'Énée pour la présence de la divinité. Aussi son premier mouvement est d'obéir ; mais avec tout le regret que doivent lui inspirer les bienfaits de Didon,

sa tendresse pour elle, et le charme d'un asile où il trouvoit un repos si chèrement acheté par un long exil et les fatigues d'une pénible navigation : son irrésolution concourt encore à diminuer ce que son départ peut avoir d'odieux.

Læti parent, ac jussa facessunt.

La joie empressée avec laquelle les Troyens se disposent à partir, sert aussi à justifier Énée. Enfin, Virgile n'a oublié dans la suite de ce chant, aucun des traits qui pouvoient disculper son héros des torts qu'on s'obstine à lui trouver.

At regina dolos (quis fallere possit amantem ?)
Præsensit, motusque excepit prima futuros, etc.

Ces premières impressions que produit sur le cœur de Didon la nouvelle du prochain départ d'Énée, sont peintes avec beaucoup de force et de vérité. Cette exclamation : *quis fallere possit amantem ?* est surtout remarquable. *Omnia tuta timens* exprime bien les alarmes et l'inquiétude qui accompagnent l'amour. On ne pouvoit mieux peindre son délire qu'en le comparant à celui des bacchantes.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantùm
Posse nefas, tacitusque meâ decedere terra ? etc.

Nous avons déjà observé le caractère de ce discours, où la passion est véritablement éloquente. Didon espère encore ; et l'amour dans cette situation met quelques mesures à l'expression de sa fureur ; aussi, dans cette première explication, les sentimens tendres et passionnés reviennent-ils plus souvent que les accens de la colère et de l'emportement. La reine paroît craindre autant les dangers auxquels s'expose son amant, que les malheurs qui l'attendent elle-même.

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, numquam, regina, negabo : etc.

Ce qui touche le plus un cœur noble, c'est le reproche d'ingratitude; aussi c'est ce reproche qu'Énée repousse avant tout. Les ordres des Dieux, la volonté du Destin, l'apparition de son père qui lui rappelle ses devoirs, achèvent sa justification. Mais, comme nous l'avons remarqué ailleurs, peut-être l'amant de Didon, prêt à la quitter, lui devoit-il une réponse plus douce et plus galante, et des expressions plus vives de reconnoissance et de regret.

Talia dicentem jam dudum aversa tuetur, etc.

La réplique de Didon est d'abord toute entière dans ses regards, dans son attitude et même dans son silence. Ce second discours, par la raison que nous avons déjà alléguée, devoit être plus violent, plus emporté que celui qui le précède; moins d'espérance devoit produire plus de colère; aussi ne peut-on rien ajouter aux mouvemens de désespoir et de rage qu'il contient. Un peintre qui auroit à représenter une amante furieuse d'une réponse qui la désespère et d'un abandon qui l'outrage, ne pourroit mieux faire que de rendre l'attitude et les mouvemens que Virgile donne ici à Didon. C'est ce que M. Moreau j^e. a exécuté avec succès dans la gravure destinée à cette édition. Didon commence par l'injure qui doit être la plus sensible au cœur d'Énée; sa gloire étoit d'être issu du sang troyen, d'être chargé par les dieux d'en perpétuer la race, et dès le premier vers elle lui refuse cet honneur. Le descendant de Dardanus n'est plus que l'enfant du Caucase, et le nourrisson d'une tigresse. Racine a imité les mouvemens les plus remarquables de ce discours,

dans la tragédie de *Bajazet*. Voici surtout trois vers qui en sont une traduction presque littérale :

En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Tranquille à mes soupirs, muet à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?

Jamjam nec maxima Juno,
Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis.

Le premier des crimes, pour une femme, c'est l'indifférence et l'ingratitude. Jupiter et Junon deviennent injustes du moment où Énée paroît insensible ; et toute vertu disparoît aux yeux de Didon, lorsqu'elle ne voit plus qu'un traître dans son amant : *nusquàm tuta fides.*

A qui se confier, quand Énée est un traître ?

At pius Æneas, quamquam lenire dolentem, etc.

Virgile, avant de faire partir Énée, comme s'il eût prévu les torts que les critiques devoient lui donner un jour, a soin de le représenter affligé de son départ involontaire, et désirant adoucir la douleur de Didon : *lenire dolentem solando cupit.* A ces regrets, il oppose immédiatement le respect du héros pour les ordres des dieux, et l'empressement de ses compagnons, prévenus comme lui de la grandeur de leurs destinées. Cet empressement est parfaitement bien exprimé par ces matériaux encore bruts dont ils dépouillent les forêts voisines, et qu'ils entassent à la hâte sur le rivage. J'ai remarqué ailleurs la beauté de la comparaison des Troyens avec les fourmis, qui réunit la vérité des détails, l'élégance, l'harmonie et ce dégré de justesse qui doit lui suffire. Quand les poëtes rapprochent les hommes des animaux, il faut qu'ils

aient soin de rapprocher de l'homme les animaux eux-mêmes; c'est ce que Virgile a fait en donnant aux fourmis une espèce de discipline militaire. *Agmina cogunt, castigantque moras.*

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?

Cette apostrophe pathétique, adressée à Didon, nous fait partager sa situation pénible et ses émotions douloureuses; comme amante délaissée, Virgile la peint souffrante; et, comme reine humiliée, elle est obligée de descendre de la hauteur de son rang, aux supplications et aux prières. Le discours qu'elle adresse à sa sœur est peut-être le plus touchant de ceux que Virgile a mis dans sa bouche. Elle attaque le cœur d'Énée par tout ce qu'il y a de plus affectueux et de plus modeste, par tout ce qu'il y a de plus capable de le fléchir. Lorsqu'ils représentent des amans réduits au désespoir, les poëtes leur prêtent toujours les demandes les plus modérées; c'est ainsi qu'Hermione dit à Pyrrhus, dans la belle tragédie d'*Andromaque*:

Ordonnez votre hymen, j'y consens; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois, je vous parle peut-être:
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.

Des formes à peu près semblables sont employées par Didon; elle ne demande plus à Énée de partager son trône et son lit, mais seulement de donner à sa douleur le temps de s'affoiblir, et à son courage celui de s'y préparer.

Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,

Un sentiment, non moins naturel aux femmes délaissées,

c'est de n'avoir aucun tort aux yeux de ceux qui en ont de si grands envers elles : « Ai-je, s'écrie Didon, conspiré avec les » Grecs, contre l'empire troyen? Ai-je envoyé mes vaisseaux » contre Pergame? Ai-je troublé les mânes d'Anchise ou violé » son tombeau? » Elle se feroit un crime de mettre obstacle à ses destinées, mais elle l'invite à attendre des vents plus favorables. Tous ces mouvemens sont naturels, vifs et passionnés; mais ce qu'il y a peut-être de plus délicat dans ce discours, ce sont les expressions par lesquelles Didon prête à sa sœur sur l'esprit d'Énée, un ascendant qu'elle n'a pas. L'amour est tellement voisin de la jalousie, qu'il semble à Didon que sa sœur a pris sur son amant un empire qu'elle-même n'a pu obtenir.

Toi seule sur l'ingrat avois pris quelqu'empire;
Dans son ame, à toi seule il permettoit de lire.
Seule enfin, près de lui, trouvant un doux accueil,
Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.

Fata obstant, placidasque viri deus obstruit aures, etc.

Ici Virgile, pour excuser Énée, ne se contente pas de dire qu'il obéit aux dieux, il ajoute qu'un dieu lui-même ferme les oreilles du héros aux prières de Didon. On ne pouvoit mieux peindre sa vertueuse inflexibilité, que par la comparaison qui suit; elle est également frappante par la beauté des images et par celle de l'harmonie :

Tum verò infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat; tædet cœli convexa tueri.

Nous avons développé dans le préambule, l'art infini avec lequel le poëte nous conduit à la mort de Didon. Un des premiers artifices de la poésie, dans l'épopée comme dans la

tragédie, est de préparer le lecteur aux impressions qu'il veut produire. Il falloit beaucoup d'adresse, pour amener cette reine, des fêtes qu'elle donne à son amant, au théâtre de sa mort.

Semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur,
Ire viam, et Tyrios desertâ quærere terrâ.

Non-seulement les veilles, mais les rêves même de Didon devoient être pleins de son amour. La manière dont Virgile les caractérise, est du plus grand naturel : Didon, séparée d'Énée, ne voit dans son sommeil troublé, que solitude et qu'abandon. En outre, ce vers est de la plus mélancolique et même de la plus lugubre harmonie. Tout ce qui suit est d'une extrême énergie; c'est dans les héros de théâtre les plus renommés par la violence de leur passion et l'horreur de leurs remords, que Virgile a cherché quelque chose de semblable aux mouvemens tumultueux dont Didon est agitée.

Mœstam dictis aggressa sororem,
Consilium vultu tegit, ac spem fronte serenat, etc.

Le désespoir le plus touchant, est toujours celui que l'on dissimule : telle est la situation de Didon; elle a avoué son amour à sa sœur, mais elle lui cache ses projets de mort. Virgile avoit déjà employé une partie de cette idée, en disant plus haut : *hoc visum nulli non ipsi effata sorori.* L'idée de la prêtresse est non-seulement poétique, mais pleine de vérité. Les devineresses et les nécromanciens ne sont consultés par aucune passion autant que par l'amour, la plus inquiète, la plus curieuse et la plus superstitieuse de

toutes. Didon a une telle idée de la violence des feux dont elle est dévorée, qu'elle n'espère pouvoir en être délivrée que par une puissance surnaturelle, capable d'arrêter les astres et les fleuves dans leur cours.

Hæc effata silet. Pallor simul occupat ora.

Le sang froid et le calme qu'affectent quelquefois les grandes passions, font bientôt place aux mouvemens involontaires de la nature. Didon vient de dissimuler les apprêts de sa mort ; mais, à ces discours pleins d'une tranquillité qu'elle n'a pas, succède bientôt un morne silence, et le rayon d'espérance qu'elle a cherché à faire briller sur son front, est remplacé par la pâleur de la mort, qui déjà est devant ses yeux, suivant la belle expression de Virgile : *Pallida morte futura.*

Aut graviora timet quàm morte Sychæi.
Ergo jussa parat.

Il falloit rendre vraisemblable l'obéissance imprévoyante de la sœur de Didon ; et, après les marques de respect et de fidélité que la reine a données à son premier époux, Élise ne peut imaginer que lui ayant survécu, elle puisse mourir du départ d'Énée. Le lecteur une fois prévenu par Didon elle-même de ce qui doit arriver, ne peut lire sans intérêt aucun des détails qui conduisent à la catastrophe. Jusques-là, par la magie du récit, Didon est toujours sur la scène, et l'intérêt qu'elle inspire attache à toutes les circonstances qui préparent le funeste évènement. Enfin, ce récit pathétique porte à l'imagination du lecteur une foule d'idées que la représentation théâtrale elle-même auroit peine à produire ; car on peut souvent dire ce qu'il est impossible de mettre sur la scène.

Et crines effusa sacerdos
Ter centum tonat ore deos, Erebumque, Chaosque, etc.

Pour recommander cette description, il suffit de rappeler qu'elle a fourni à J. B. Rousseau l'idée de l'un de ses plus beaux ouvrages, la *Cantate de Circe*, à laquelle un choix heureux des différentes mesures appropriées au sujet, donne une sorte de supériorité sur les vers de Virgile lui-même. Voici ceux qui paroissent le plus évidemment imités du poëte latin :

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant, l'affreux bûcher s'allume, etc.

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem, etc.

C'est un effet dès long-temps remarqué, que l'impression de la nuit, sur les ames passionnées : la solitude et le silence semblent nourrir et accroître toutes les inquiétudes, par l'absence des objets qui peuvent les distraire ; c'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans une peinture des effets de la solitude et des ténèbres :

Ah ! que la nuit alors, jointe à la solitude,
De l'homme délaissé nourrit l'inquiétude !
L'absence des objets rend ses maux plus présens
Rien n'en distrait son cœur, son esprit ni ses sens ;
Exhalant en soupirs sa tristesse farouche,
De sa longue insomnie il tourmente sa couche ;
Il se roule, il se lasse à chercher le repos ;
Tout son sang embrasé précipite ses flots,

Jusqu'à l'heure où l'Aurore, humide de rosée,
Apporte un peu de calme à son ame épuisée;
Et, chassant de la nuit les funèbres vapeurs,
Rend et le jour au monde et l'espérance au cœur.

Poëme de l'Imagination.

Cette peinture du sommeil agité de Didon, prouveroit seule quelle connoissance profonde Virgile avoit du cœur humain, et avec quelle fidélité il en savoit saisir les mouvemens. Ajoutons que cette turbulence est dans un contraste parfait avec le repos de la nature entière, décrit en vers si doux et si mélodieux. Virgile a emprunté cette idée d'Apollonius de Rhodes, dont il a imité quelques autres passages; mais c'est dans cette imitation même qu'il a peut-être le mieux montré son talent, par le choix judicieux des traits empruntés. « Tout » étoit calme, dit Apollonius, les sentinelles qui veilloient » aux portes commençoient à s'assoupir; la mère qui avoit » pleuré son enfant, commençoit à céder au besoin du som- » meil. » C'est ce dernier trait que Virgile a supprimé, parce qu'il a senti qu'il ne falloit pas d'avance user la peinture de la douleur de Didon, par celle d'une mère éplorée. Il s'est donc contenté de présenter le calme qui règne dans les villes, sur les mers et dans les bois, et le repos général de tous les êtres vivans ou inanimés.

J. J. Rousseau offre aussi un bel exemple du calme de la nature en contraste avec les passions violentes et désordonnées, dans la dix-septième lettre de la *Nouvelle Héloïse*, où St.-Preux raconte une navigation nocturne qu'il fit avec son amante, sur le lac de Genève; c'est peut-être le seul écrivain dont on puisse quelquefois opposer la prose à la plus belle poésie.

« Insensiblement la lune se leva, l'eau devint calme, et » Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour » entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle je ne » songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond » silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitoit à » rêver. Le chant assez gai des beccassines me retraçant » les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attris- » toit. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont » j'étois accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les » doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont » l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables » sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne » pouvoit détourner de mon cœur mille réflexions doulou- » reuses. »

At non infelix animi Phœnissa,

Rien ne prouve mieux combien il est nécessaire de savoir parfaitement la langue de l'auteur qu'on traduit, que le contresens assez remarquable que Voltaire a fait dans une traduction de ce passage, où il rend *at non infelix Phœnissa* par ces mots : *Phœnisse veille et pleure;* ainsi *Phœnissa*, qui exprime simplement le pays dont Didon est originaire, devient, par l'inadvertence de Voltaire, un nom de famille.

Oculisve aut pectore noctem
Accipit,

Elle ne reçoit la nuit ni dans ses yeux, ni dans son cœur; on sent combien il étoit impossible de transporter cette hardiesse dans notre langue.

En quid ago? rursusne procos irrisa priores, etc.

Ce discours est plein des incertitudes et des irrésolutions

qui doivent naturellement agiter Didon, dans la situation où elle se trouve; il prouve en même-temps qu'il entre dans les dépits de l'amour blessé, beaucoup d'orgueil; aussi, c'est par ce sentiment que paroissent dictés la plupart des traits qui le composent. Didon regarde comme une humiliation insupportable de recourir au roi numide qu'elle a dédaigné, et aux Troyens, dont l'ingratitude l'offense; elle ne voit donc d'asile que dans la mort, et ce n'est qu'en renonçant à la vie qu'elle croit pouvoir conserver sa gloire et finir ses malheurs; ce qui est exprimé avec une grande précision et une grande force : *ferroque averte dolorem.* Phèdre, comme Didon, regrette de ne pas mourir avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Tu, lacrymis evicta meis, tu prima furentem, etc.

Il est dans le caractère des amans outragés, de se plaindre de ceux qui ont favorisé leurs passions; c'est ainsi que Phèdre dit à Œnone :

Malheureuse! voilà comment tu m'as perdue!
Au jour que je fuyois, c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir:
J'évitois Hyppolite, et tu me l'as fait voir.

Carpebat somnos, rebus jam ritè paratis. etc.

Nous avons déjà remarqué que ce sommeil d'Énée au moment de son départ et d'une séparation si douloureuse, manque au moins de convenance; mais Virgile en avoit besoin pour amener la seconde apparition de Mercure, bien imaginée pour justifier de plus en plus le départ des Troyens, parfaitement exprimé dans la suite de ce morceau.

Regina e speculis ut primùm albescere lucem
Vidit, et æquatis classem procedere velis, etc.

On sait que l'*Ariane abandonnée* de Catulle a été com-

posée avant la *Didon* de Virgile. Celui-ci a même emprunté plusieurs vers de son prédécesseur, qui, malgré le talent de ce grand poëte, lui est resté supérieur dans plusieurs passages, particulièrement dans les vers où il peint le silence et la solitude que laisse dans le port et sur le rivage le départ de Thésée :

Omnia muta
Omnia consternata, ostentant omnia mortem.

Ce vers pour les images et pour l'harmonie me paroît fort supérieur à celui de Virgile, où la même idée est exprimée :

Littoraque et vacuos sensit sine remige portus;

Il faut avouer pourtant que *sensit* au lieu de *vidit* est d'une grande beauté. Didon ne voit pas cette solitude, elle la sent. Mais où Virgile est resté plus inférieur encore, c'est dans la peinture de la douleur de Didon après le départ d'Énée; il se contente de la représenter contemplant du haut de son palais la flotte des Troyens s'éloignant du rivage; il s'adresse alors à cette amante abandonnée, pour lui demander ce qu'elle éprouvoit en ce moment. Dans la même situation, Catulle peint Ariane gravissant une montagne élevée, d'où ses yeux suivent aussi loin qu'ils le peuvent, le vaisseau qui emporte son amant; au moment où elle le perd de vue, elle tombe évanouie, mais furieuse. Il la compare alors à une bacchante représentée en marbre, image admirable, parce qu'elle peint à la fois la fureur de l'amour désespéré et l'immobilité de la douleur stupide : *Saxea ut effigies bacchantis.*

Proh Jupiter! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis?

Ce commencement des imprécations de Didon est d'une

brusquerie et d'une impétuosité très-convenables. On a admiré avec raison la vivacité et la cumulation d'images que renferme ce vers :

Ferte citi flammas, date vela, impellite remos

Infelix Dido ! nunc te facta impia tangunt.

Racine a encore imité ce beau mouvement dans le rôle de Roxane :

Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devois pleurer
Lorsque d'un vain desir, à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

En dextra fidesque !
Quem secum patrios aiunt portasse Penates,

Ce quatrième livre semble un trésor de mouvemens tragiques, où sont venus puiser presque tous nos grands poëtes. Voltaire fait dire à Orosmane :

Voilà ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissoit Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime.

Faces in castra *tulissem ;*
Implessemque foros flammis ; natumque patremque
Cum genere *extinxem :* memet super ipsa *dedissem.*

Il étoit difficile de rapporter dans notre langue la beauté des terminaisons de l'imparfait, qui par leur répétition marquent d'une manière si expressive, l'acharnement de la vengeance. Je me suis néanmoins efforcé de les imiter par les consonnances répétées : j'aurois *ravagé, brûlé, submergé, égorgé.*

A ces mouvemens violens, succèdent avec un goût admirable, pour exprimer la fatigue d'une ame qui retombe dans

l'abattement et dans une sorte de consomption mélancolique, des sons lents et lugubres, douloureusement prolongés.

Sol, qui *terrarum* flammis opera omnia lustras,
Tuque *harum* interpres *curarum* et conscia Juno,
Nocturnisque Hecate triviis *ululata* per urbes,

Ce que nous avons dit précédemment de ce discours, nous dispense de nous y arrêter davantage.

Illa gradum studio celerabat anili.

L'épithète *anili* est d'une extrême propriété. On remarque dans les vieux domestiques un empressement de zèle presque toujours proportionné à l'ancienneté de leurs services. Nous avons suffisamment parlé, en commençant, des beaux mouvemens qui précèdent la mort de Didon.

It clamor ad alta
Atria; concussam bacchatur fama per urbem; etc.

Ces vers peignent fort bien la douleur universelle que répand dans un grand empire la nouvelle de la mort d'un souverain long-temps chéri de ses sujets.

Illa, graves oculos *conata attollere*, *rursus*
Deficit: infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit,
Ter revolutа toro est;

Nous avons remarqué dans ce livre peu de traits d'harmonie imitative, quoiqu'il y en ait un grand nombre; mais il est impossible de n'être pas frappé de celle qui distingue ces deux derniers vers, dont une partie exprime, par les spondées, la peine et l'effort avec lesquels Didon essaye de se soulever, et l'autre par des dactyles multipliés, la précipi-

tation avec laquelle elle retombe. Le premier, qui exprime l'effort que fait Didon pour ouvrir les yeux, offre aussi un exemple non moins remarquable de cette harmonie, et c'est avec le même goût que le mot *deficit* est rejeté au vers suivant :

Ergo Iris, croceis per cœlum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso sole colores,

Cette peinture d'Iris avec ses ailes brillantes et humides de rosée, dont l'image et l'harmonie sont également gracieuses, semble avoir pour objet de produire un contraste avec la tristesse des objets que Virgile vient de présenter, les horreurs du suicide et les angoisses de la mort.

Je ne puis finir ces observations, sans rechercher ce qui a précédé et suivi Virgile dans cette belle peinture de l'amour. Les amours d'Ulysse et de Calypso semblent en avoir fourni la première idée, si admirablement perfectionnée. Presqu'aucun passage d'Homère ne peint la violence de cette passion. Calypso, maîtresse de sa destinée, et qui n'est liée par aucun serment, ne peut intéresser autant que Didon qui a voué à son premier époux une éternelle fidélité. Ulysse n'est pas comme Énée choisi par les dieux pour fonder un grand empire. Les discours de Calypso sont froids et insignifians ; on n'y suit point les progrès de sa passion, qui d'ailleurs n'est pas aussi bien préparée que l'est celle de Didon par le récit des grands exploits et des aventures malheureuses du héros de l'*Énéide* ; mais c'est dans Homère que Virgile a pris sa principale idée. Le quatrième livre de l'*Énéide* est dans le cinquième de l'*Odyssée*, comme le chêne est dans le gland. Virgile s'est aussi beaucoup aidé des

amours d'*Ariane* et de *Thésée* ; il en a pris des vers entiers, tels que celui-ci :

Per connubia nostra, per inceptos hymeneos.

Mais le poëte qui lui a fourni le plus grand nombre d'idées, c'est, sans contredit, Apollonius de Rhodes ; on y trouve l'esquisse de plusieurs de ses plus beaux morceaux.

Passons maintenant aux imitateurs de Virgile ; à leur tête est le Tasse. Didon ne peut avoir de rivale qu'Armide ; mais il faut avouer qu'Armide n'eût pas existé sans Didon. Ses discours les plus passionnés sont quelquefois littéralement traduits de Virgile. On ne peut nier que l'heureux emploi que le poëte italien a fait des enchantemens de la féerie n'ait ajouté beaucoup aux grandes beautés de son poëme. Ce palais enchanté, ouvrage de l'amour, si chéri d'Armide, tant qu'il est habité par Renaud, et livré aux flammes après son départ, est une des idées les plus heureuses qu'aucun poëte épique ait conçue.

La Gabrielle d'Estrées de Voltaire est assurément bien loin, et de Didon et d'Armide ; et le chant de *la Henriade*, consacré à ses amours avec Henri IV, est généralement regardé comme froid et sans caractère ; ce n'est guère qu'une idylle amoureuse, dont la partie épique et dramatique sont également foibles. On trouve dans quelques passages toute la galanterie française et des vers très-agréables ; mais, nulle part, l'intérêt, la force, l'énergie qui caractérisent le peintre de Didon ; et ce qui y manque le plus, c'est l'incroyable variété que Virgile a su mettre dans un livre, dont le sujet est tel, qu'il sembloit devoir s'emparer de toutes les parties de cet ouvrage. Les fêtes données au héros, les pompes nau-

tantes de Carthage, les cérémonies nuptiales, avec lesquelles doivent bientôt contraster les cérémonies funéraires, la description d'Atlas, de la Renommée, une foule d'objets de la nature adroitement mêlés au sujet principal, soit par des descriptions, soit par des comparaisons, donnent à ce livre une richesse et une magnificence de poésie, dont on chercheroit en vain des traces dans le chant correspondant de *la Henriade*. C'est dans ses belles tragédies que Voltaire a plus heureusement imité les anciens, et a, en quelque façon, racheté cette foiblesse.

Fénélon, disciple et imitateur des anciens, s'est beaucoup plus rapproché de leur manière large et pittoresque. Il a, comme Virgile, fait la description d'une chasse; mais il se l'est appropriée par une foule de circonstances différentes, et toutes heureusement imaginées. Il a ajouté à l'intérêt de l'amour, par la peinture de la jalousie, moyen que le caractère du héros de Virgile lui interdisoit, et il est le seul qui ait mis dans sa prose poétique assez d'images et d'harmonie pour faire oublier le charme des vers, que tous les autres poëtes ont jugé nécessaire à l'action épique. Enfin, ce qui a valu à son ouvrage un succès si général, c'est le grand fonds de moralité qui le distingue. Le malheur, la prospérité, la richesse et l'indigence, les peuples et les rois y trouvent également d'utiles leçons; il est hardi, sans être audacieux; aucun accent de sédition ne s'y fait entendre, et Louis XIV lui-même pouvoit bien s'y reconnoître, sans en être blessé.

Tous les poëtes épiques ont cru devoir consacrer un de leurs chants à l'amour. Le Camœns fait aussi débarquer les Portugais dans une île, où les Néréides enflammées par Vé-

nus et Cupidon, de concert avec le Père éternel s'efforcent de les retenir. Indépendamment du mélange monstrueux des divinités du paganisme avec la religion chrétienne; cet épisode est décrit avec si peu de ménagement, que l'île enchantée de la Lusiade ressemble beaucoup plus à un lieu de débauche qu'au séjour des dieux. Ce seroit outrager Virgile que de lui comparer de pareilles productions.

Enfin le récit des amours de Didon a de tous les temps charmé les ames sensibles; Ovide ne se lassoit pas de le lire; saint Augustin a donné aux malheurs de cette reine, des larmes dont il s'est accusé; mais quelqu'admirable que soit le quatrième livre de l'*Énéide*, les lecteurs doivent se garantir de ce degré de séduction qui leur feroit lire les autres avec dédain. Un amateur, un véritable ami de la belle nature, après avoir parcouru avec plaisir de riantes prairies, des lieux fertiles, de riches pâturages, voit souvent avec plus de plaisir encore des terres montagneuses, recouvertes par intervalles d'une fraîche verdure, des roches incultes et sauvages, ombragées d'arbres majestueux, ou coiffées de jeunes arbustes qui parent d'un vert feuillage leurs fronts chauves et stériles; il aime à voir cette fécondité inattendue corriger la nature et l'âpreté d'un sol aride et montueux.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE CINQUIÈME.

Cependant le héros, ferme dans ses projets,
Et des dieux d'Ilion remplissant les décrets,
Malgré les aquilons dont la colère gronde,
Suit sa route; et, fendant les noirs bouillons de l'onde,
Retourne ses regards vers ces murs malheureux
Que le bûcher fatal éclaire de ses feux.
De cet embrasement il ignore la cause;
Mais, connoissant l'amour, connoissant ce qu'il ose,
Sachant tout ce que peut une femme en fureur,
Un noir pressentiment épouvante son cœur.
Il vogue cependant, la mer fuit, et sa vue
N'apperçoit plus au loin qu'une vague étendue,
Partout les cieux, partout le noir gouffre des mers.
Soudain un sombre orage enveloppe les airs;
Et, roulant et l'horreur et la nuit sur leurs têtes,
Noircit l'onde en courroux de la nuit des tempêtes.
Palinure pâlit; et, tremblant de terreur,
« Pourquoi ces vents fougueux, et cette onde en fureur?
» Grâce, ô Neptune! » Il dit: et, déployant les voiles,
D'un souffle plus oblique il fait enfler leurs toiles;

Fait sur leurs avirons courber les matelots,
Observe encor le ciel, et s'exprime en ces mots :
« Non ; que Jupiter même ordonne que j'espère,
» Je n'espérerai pas, par un vent si contraire,
» Aborder l'Italie ; un ouragan affreux
» S'élance, en mugissant, du couchant ténébreux ;
» Le vent nous frappe en flanc, l'air n'est plus qu'un nuage :
» Vainement je voudrois lutter contre l'orage.
» Puisqu'il le faut, cédons. Si, de l'aspect des cieux,
» Un souvenir trompeur n'abuse point mes yeux,
» De votre frère Éryx le rivage fidèle
» N'est pas loin de ces lieux, et son port nous appelle.
» — Hélas ! depuis long-temps, répondit le héros,
» Je vous vois vainement lutter contre les flots.
» Éryx nous tend les bras ; et quel si cher asile
» Est plus doux à mon cœur que l'heureuse Sicile,
» Que les fertiles bords soumis aux sages lois
» D'un prince généreux, né du sang de nos rois ;
» Ces lieux où dort en paix la cendre de mon père ? »
Il dit : la voile s'enfle ; une haleine prospère
Emporte les vaisseaux ; et, pleins d'un doux transport,
Ce rivage connu les reçoit dans le port.

Cependant, du sommet d'une roche élevée,
Aceste a des Troyens découvert l'arrivée.
Il veut de son bonheur s'assurer de plus près :
Vêtu d'une peau d'ours, et balançant deux traits,

Il court vers eux tremblant de joie et de surprise.
D'une mère troyenne et du fleuve Crinise,
L'hospitalier monarque avoit reçu le jour.
Il vole, il les embrasse, il bénit leur retour;
Et, retrouvant en eux le sang de ses ancêtres,
Leur prodigue ses dons, et son luxe champêtre.
A peine à l'orient, l'Aurore de retour,
Aux astres de la nuit fait succéder le jour,
Aux mânes paternels préparant son hommage,
Le héros empressé parcourt tout le rivage;
Il rassemble en un lieu tous les Troyens épars;
Et là, d'une hauteur, d'où ses libres regards
Embrassent d'un coup-d'œil la foule qu'il domine:
« Vous, de qui jusqu'aux dieux remonte l'origine,
» Troyens, l'année entière a terminé son cours,
» Depuis que, dans ces lieux, de l'auteur de mes jours
» J'ai déposé la cendre, et qu'à cette ombre chère
» J'ai dressé de mes mains un autel funéraire.
» Voici même, je crois, ce jour infortuné,
» Où mon père.... grands dieux! vous l'avez ordonné!
» Jour à jamais funeste! à jamais vénérable!
» Oui, que le sort pour moi, toujours inexorable,
» Me jette dans les fers, m'exile sur les flots,
» Dans les Syrtes déserts, ou sur les mers d'Argos,
» Ce grand jour reverra mes mains religieuses
» Honorer son retour par des pompes pieuses,

» Et des dons solemnels acquitteront mes vœux.
» Enfin, (bénissons tous la volonté des dieux!)
» Vous voici sur sa tombe, et sur sa cendre même;
» Nous sommes dans les ports d'un prince qui nous aime
» Honorez donc Anchise, implorez donc les vents,
» Et qu'il souffre qu'un fils, en de plus heureux temps,
» Dans des temples pompeux, consacrés à sa gloire,
» Puisse ainsi, tous les ans, célébrer sa mémoire!
» Pour vous montrer sa joie, à chacun des vaisseaux
» Le généreux Aceste accorde deux taureaux.
» Allez; et, puisqu'ici sa bonté nous rassemble,
» Que vos dieux et les siens soient honorés ensemble!
» Ce n'est pas tout: demain, des portes d'orient,
» Si l'Aurore revient avec un front riant,
» Et sous un ciel serein roule un jour sans nuage,
» Amis, préparez-vous: sur ce même rivage
» J'ordonnerai des jeux; et d'agiles vaisseaux
» Ouvriront les combats sur la scène des eaux.
» Ceux dont le trait plus sûr part avec plus d'adresse,
» Qui brillent par la force, ou bien par la vîtesse;
» Ou ceux qui, plus hardis, d'un ceste armant leurs mai
» Savent à leurs rivaux porter des coups certains,
» Qu'ils viennent: la couronne et les palmes sont prêt
» Vous, cependant, priez, et couronnez vos têtes.»
Il dit, et ceint son front du myrte maternel;
Chacun suit son exemple: ensuite vers l'autel

Il marche environné des flots d'un peuple immense;
Au cercueil de son père il arrive en silence;
Deux fois de sang sacré, deux fois de lait nouveau,
Et deux fois d'un vin pur arrose son tombeau;
Fait pleuvoir des fleurs. Il soupire, et s'écrie :
« Salut, objet sacré! salut, ombre chérie!
» Je puis donc voir encor ton pieux monument!
» De ma douleur, hélas! trop vain soulagement!
» Quels que soient ces États, où le Destin m'appelle,
» Que m'importe sans toi ma fortune nouvelle!
» Que m'importe un empire où tu ne seras pas!
» Le ciel n'a pas voulu qu'en ces heureux climats,
» Où m'attend, me dit-on, un destin plus prospère,
» Mon bonheur s'embellît du bonheur de mon père. »
Il dit : et de la tombe un serpent monstrueux
Sort; et, développant sept plis majestueux,
Embrasse mollement la tombe paternelle :
D'un or mêlé d'azur son écaille étincelle,
Et son émail changeant jette un éclat pareil
A l'écharpe brillante où s'empreint le soleil.
On s'étonne à sa vue; et lui, sans violence,
Parmi les vases saints s'avançant en silence,
Glisse, effleure les mets; et, rassemblant ses nœuds,
Rentre au fond de la tombe, et disparoît aux yeux.
« Quel est, dit le héros, ce serpent tutélaire?
» Est-ce un gardien sacré du tombeau de mon père?

» Seroit-ce de ces lieux le Génie inconnu? »
Par cette incertitude, un instant retenu,
Son cœur accepte enfin ce présage propice:
Il revient au cercueil; sous cet heureux auspice,
Immole cinq brebis et cinq jeunes taureaux,
Dont la noire couleur sied au deuil des tombeaux,
Appelle encore Anchise, invoque sa grande ombre,
Et ses mânes sortis de leur demeure sombre.
Son exemple est suivi par tous ses compagnons.
Chacun sur son pouvoir a mesuré ses dons:
Les uns font bouillonner les ondes écumantes;
D'autres, sur les foyers, portent les chairs fumantes,
Excitent le brasier d'un souffle haletant,
Et tournent sur le feu leur débris palpitant.
Enfin la fête arrive, et la brillante Aurore
Ramène un jour serein qui s'empresse d'éclore;
Et le grand nom d'Aceste, et l'éclat de ses jeux,
De vingt peuples divers ont inondé ces lieux.
Tous, accourus en foule, ont déserté leurs villes,
Rivaux, ambitieux, ou spectateurs tranquilles.
D'abord les prix divers, l'airain, l'argent et l'or,
Et la palme à leurs yeux plus précieuse encor,
Des fronts victorieux la couronne brillante,
Et des habits brodés la pourpre étincelante,
Et des trépieds sacrés, chers aux triomphateurs,
Sont en pompe étalés aux yeux des spectateurs;

Et déjà par ses sons, la trompette guerrière
Aux combats desirés vient ouvrir la carrière.
Ils commencent : d'abord sur la plaine des eaux,
Quatre vaisseaux choisis portent quatre rivaux.
Vantant de ses rameurs l'infatigable haleine,
Mnesthée a sous ses lois la pesante Baleine,
Mnesthée, ô Memnius ! auteur de votre sang.
Puis l'immense Chimère, où, sur un triple rang,
La rame a triple coup dompte le flot rebelle,
Sur l'abîme des mers flottante citadelle,
Obéit à Gyas. Sergeste, dont le nom
Des nobles Sergiens honore la maison,
Fera gémir les mers sous le poids du Centaure.
Et toi, Cluentius ! né d'un sang qu'on adore,
Cloanthe, de ton nom le fondateur fameux,
Sur la verte Scylla fend les flots écumeux.

Au sein profond des mers, à l'aspect du rivage,
S'élève un vaste roc, qui, dans les jours d'orage,
Cache son front battu des vents impétueux.
Quand la mer applanit ses flots tumultueux,
Il paroît ; et, sortant de la vague immobile,
Offre aux oiseaux des mers un refuge tranquille.
Là, leur main dresse un chêne orné de ses rameaux
Verdoyante limite, où chacun des rivaux
Doit, repliant sa course au bout de la carrière,
Revenir, et de loin regagner la barrière.

Le sort règle les rangs : brillans de pourpre et d'or,
Sur leurs poupes montés, prêts à prendre l'essor,
Les chefs fixent les yeux témoins de cette fête ;
De pâles peupliers leur troupe ceint sa tête ;
Et du fruit de Pallas la brillante liqueur,
De leurs corps demi-nus assouplit la vigueur.
Ils se placent : les bras étendus sur la rame,
Attentifs au signal, ils l'attendent ; leur ame
S'élance dans la lice, et l'espoir et la peur
Font bouillonner leur sang, font palpiter leur cœur.
Le signal est donné : la troupe impétueuse
Part ; leurs cris fendent l'air ; l'onde tumultueuse
Sous leurs coups cadencés écume à gros bouillons ;
Tous déchirent son sein par de larges sillons.
L'eau frémit sous leur proue, et l'humide carrière
Sous leurs rames s'ébranle, et s'ouvre toute entière :
D'un moins rapide essor, dans la lice emportés,
Volent en tourbillons cent chars précipités ;
Avec moins de transport, retenant leurs haleines,
Penchés sur le timon, et secouant les rênes,
Dans les plaines d'Élis les jeunes combattans,
De leurs coursiers rivaux aiguillonnent les flancs.
On vogue, on gagne, on perd, on reprend l'avantage
Des nombreux spectateurs l'intérêt se partage ;
On entend tour à tour les vœux de l'amitié,
L'accent du désespoir, celui de la pitié ;

Dans le vague des airs leurs clameurs se confondent :
L'Olympe en retentit, les côteaux leur répondent;
Et l'écho du rivage, et la voûte des bois,
Roulent, en murmurant, le bruit confus des voix.
Au milieu des clameurs et de la foule immense,
Le premier des rivaux qui part et les devance,
C'est Gyas. Après lui Cloanthe fend les flots;
Ses rameurs sont plus forts, mais l'art des matelots
De son vaisseau pesant accuse la paresse.
Après eux, s'élançant d'une même vîtesse,
L'orgueilleuse Chimère et le Centaure altier
Volent; et le Centaure est tantôt le premier,
Et tantôt devant lui s'échappe la Baleine;
Tantôt tous deux de front, fendant l'humide plaine,
Glissent; et, parcourant des espaces égaux,
De leur longue carène ils sillonnent les eaux.
Déjà s'offroit de près la borne desirée,
Quand Gyas, qui croyoit sa victoire assurée,
Du milieu de la mer crie à son vieux nocher :
« Prends la gauche, reviens, et gagne ce rocher. »
Il dit : l'autre, craignant que son vaisseau n'échoue,
S'écarte, et du rocher il détourne sa proue :
« Reviens, encore un coup, reviens, rapproche-toi, »
Dit Gyas; et soudain il voit avec effroi
Cloanthe qui l'atteint, et qui, d'un vol rapide,
Glissant entre la borne et le vaisseau timide,

Tandis que de vains cris son rival frappe l'air,
Passe, tourne, s'échappe, et vogue en pleine mer.
Le jeune homme frémit de perdre la victoire,
Des pleurs mouillent ses yeux; sans respect pour sa gloire,
Sans égard pour les siens, dans l'abîme flottant
Il pousse le nocher, le remplace à l'instant.
Lui-même il guide, il presse, il anime sa troupe,
Et plus près du rocher il ramène sa poupe.
Le vieillard tout honteux, malgré le lourd fardeau
De l'âge et des habits qu'appesantissoit l'eau,
Reparoît; et, montant sur la roche prochaine,
S'assied tout ruisselant. La jeunesse troyenne
Rit de le voir tomber et nager dans les mers,
Et rit en le voyant vomir les flots amers.
Cependant, les derniers, et Cloanthe et Sergeste,
Sur Gyas arrêté par un retard funeste,
Se disputent le prix. Plus prompt dans son essor,
Sergeste vole au but; mais son navire encor
Ne passe qu'à demi le vaisseau qui lui cède,
Une part l'accompagne, une autre le précède.
Cependant à grands pas de l'un à l'autre bout
Mnesthée alloit, couroit, et s'écrioit par-tout:
« Allons, amis, allons, courbez-vous sur vos rames;
» Fiers compagnons d'Hector, vous que dans Troie en flamm
» J'ai choisi pour les miens, voici, voici l'instant
» De déployer encor ce courage éclatant

» Qui dompta les courans des mers de l'Ausonie,
» Et les Syrtes d'Afrique, et les flots d'Ionie:
» Je ne demande pas de vaincre mes rivaux,
» Si toutefois.... mais non, ô dieu puissant des eaux!
» Donne à ton gré la palme et règle la victoire;
» Mais, en perdant le prix, défendons notre gloire;
» D'arriver les derniers fuyons l'opprobre affreux:
» Voilà notre triomphe, et voilà tous mes vœux! »
Sur la rame, à ces mots, tous se courbent ensemble;
Sous leurs vastes efforts, tout le navire tremble.
L'onde en grondant s'enfuit: échappé par élans,
Leur souffle entrecoupé bat leurs robustes flancs;
Leur bouche est desséchée, et leurs yeux étincèlent,
Et des flots de sueur de tous côtés ruissèlent.
Le sort remplit leurs vœux; tandis que, trop ardent,
Sergeste suit sa course, et d'un vol imprudent
Veut entre le rocher et la poupe rivale
Saisir rapidement un étroit intervalle,
Quand du terme prescrit il pense s'approcher,
Malheureux! il rencontre un perfide rocher
Dont le pied s'avançoit sous les eaux moins profondes.
Là, le vaisseau s'élance, emporté par les ondes;
Le roc heurté s'ébranle avec un long fracas,
Les avirons brisés s'envolent en éclats,
Et la proue au rocher demeure suspendue.
L'épouvante est partout: une foule éperdue

De lamentables cris fait retentir les cieux.
Tout s'anime au travail : tous, armés de longs pieux,
Soulèvent le navire, et leurs mains diligentes
Recueillent les débris de leurs rames flottantes.
Mnesthée alors s'anime, et sur l'onde emporté,
Au gré des vents s'élance avec agilité.
Et, comme au fond d'un roc, sa demeure chérie,
Une colombe en paix et dans l'ombre nourrie,
Si quelqu'effroi soudain vient troubler son réduit,
Tressaille, bat de l'aile, et s'échappe à grand bruit,
Puis nage mollement, et dans un air tranquille
Soutient l'agilité de son vol immobile:
Tel glisse le vaisseau, tel, et plus prompt encor,
Il court, reprend la mer et poursuit son essor.
Sa vîtesse redouble au bout de sa carrière;
Déjà son vol ardent passe, et laisse en arrière
Sergeste qui, tâchant de reprendre son cours,
Luttant contre son roc, implorant du secours,
Essayoit vainement quelques débris de rames;
De-là vers la Chimère, à la gueule de flammes,
Il s'élance, l'atteint, et le pesant vaisseau
Dépourvu de pilote est vaincu de nouveau.
Cloanthe reste seul; fier de son avantage
Mnesthée à son aspect redouble de courage.
Alors de nouveaux cris dans les airs sont lancés;
Et par mille clameurs, par des vœux empressés,

La commune faveur le pousse à la victoire.
Des deux parts même espoir, même ardeur pour la gloire.
L'un, fier de son succès, s'obstine à le garder,
Et veut mourir cent fois plutôt que de céder.
L'autre, heureux par l'audace, ose encor davantage;
Son espoir fait sa force, et, grâce à son courage,
Peut-être un même honneur égaloit ces rivaux,
Si, Cloanthe, étendant ses deux bras vers les eaux,
N'eût invoqué les dieux de ces plaines profondes:
« Humides habitans de l'empire des ondes!
» Heureux dominateurs de ces mers où je cours!
» Si je dois la victoire à vos heureux secours,
» Oui, j'en fais vœu, pour prix de cet honneur suprême,
» J'immole un taureau blanc sur ce rivage même,
» Je jette dans les mers ses intestins fumans,
» Et mêle un pur nectar à leurs flots écumans. »
Il dit: et du palais de la mer azurée,
Les agiles Tritons, les filles de Nérée,
Entendirent ses cris; de sa puissante main
Palémon le seconde, il le pousse, et soudain
Plus rapide qu'un trait, sa nef obéissante
Court, vole, et dans le port arrive triomphante.
Le fils d'Anchise alors, aux accens du clairon,
De Cloanthe vainqueur fait proclamer le nom.
Le nom victorieux de toutes parts résonne,
Du laurier verdoyant lui-même il le couronne;

Ensuite il fait conduire à chacun des vaisseaux,
De l'argent, et du vin, et trois jeunes taureaux.
Les chefs ont leur tribut; au vainqueur il présente
Un vêtement guerrier, où la pourpre éclatante,
Bordant un tissu d'or par un double contour,
En deux bandes s'étend et serpente à l'entour.
Sur ce tissu l'on voit, armé de traits rapides,
Ganymède à grands pas presser les daims timides;
Echauffé, hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
Il semble respirer: l'oiseau du roi des dieux
L'apperçoit, fond sur lui, le saisit et l'enlève;
Ses gouverneurs, levant les bras vers leur élève,
Le suivent vainement de leurs yeux attendris,
Et ses chiens étonnés l'appellent à grands cris.
Celui de qui l'adresse a la seconde place,
Reçoit pour récompense une riche cuirasse,
Dont l'or à triple maille a formé le tissu.
Le héros généreux dont sa main l'a reçu,
Énée, aux bords du Xanthe, et sous les murs de Troie,
Avoit au fier Démole arraché cette proie.
Surpris de sa richesse et de sa pesanteur,
Aux bras impatiens du fier triomphateur
La portent réunis, Sagaris et Phégée:
De ce prix glorieux leur épaule chargée
Fléchit sous le fardeau, mais Démole autrefois
Poursuivoit les Troyens sans en sentir le poids.

Deux grands bassins d'airain, deux coupes qu'embellissent
Deux figures d'argent, dont les formes jaillissent,
Du troisième vainqueur couronnent les efforts.
Déjà, tous glorieux et fiers de leurs trésors,
Ils revenoient joyeux, quand le triste Sergeste,
Avec peine arraché de sa roche funeste,
Honteux et dépouillé d'un rang de ses rameurs,
Seul, au milieu des ris, au milieu des clameurs,
Entraînant les débris de son vaisseau débile,
S'avance lentement. Tel on voit ce reptile
Qu'une rapide roue au milieu du chemin
A surpris, traversé de son cercle d'airain,
Ou que le voyageur sous le poids d'une pierre
A laissé tout sanglant et meurtri sur la terre,
En longs élancemens il se fatigue en vain;
Terrible d'un côté, l'œil ardent, l'air hautain,
Il siffle, il s'enfle, il dresse une orgueilleuse tête;
Mais de l'autre côté que sa blessure arrête,
Il rampe, et par cent plis, l'un sur l'autre roulés,
Courbe et recourbe en vain ses restes mutilés:
Tel le vaisseau boiteux se traînoit avec peine;
Au défaut de rameurs la voile le ramène,
Et le port avec joie accueille ses débris.
Sergeste du héros obtient lui-même un prix.
Sauveur de son vaisseau, sauveur de l'équipage,
Une esclave Crétoise acquitte son courage;

Aux travaux de Minerve on instruisit sa main,
Et deux enfans gémeaux se jouoient sur son sein.
Ce combat terminé, le monarque de Troie
Vers un vallon où l'herbe en tapis se déploie,
Et qu'enferme un côteau de forêts couronné,
D'une foule nombreuse avance environné.
Au milieu, préparé des mains de la nature,
Un théâtre présente un trône de verdure.
Là, suivi par le peuple, et dominant ses flots,
Marche, monte, s'élève et s'assied le héros.
Puis, des peuples divers invitant la jeunesse,
De tous ceux que signale une agile vîtesse,
Par de riches présens et par des prix flatteurs,
Au combat de la course il excite les cœurs.
Troyens, Siciliens, aussitôt tout s'apprête.
Euryale et Nisus s'avancent à leur tête;
Euryale, beau, jeune et frais adolescent;
Nisus, le digne ami de ce héros naissant.
Après eux, Diorès né du sang de Pergame,
Puis Patron, Salius qu'un même espoir enflamme
L'un de l'Acarnanie abandonna les champs,
A l'autre l'Arcadie enseigna ses doux chants.
Après eux, de chasseurs vient une troupe agile,
Hélymus et Panope, enfans de la Sicile,
Du bon vieillard Aceste assidus compagnons,
Et d'autres dont l'oubli nous a caché les noms.

« Généreux combattans, prêtez-moi tous l'oreille,
» Et que dans tous les cœurs un doux espoir s'éveille,
» Dit le prince Troyen : et vaincus et vainqueurs,
» D'un prix commun à tous obtiendront les honneurs.
» Tous auront une hache où l'art surpasse encore,
» Par un travail savant, l'argent qui la décore.
» J'y joins deux dards Crétois du fer le plus luisant;
» Tous, quel que soit leur sort, obtiendront ce présent.
» Les trois qu'aura d'abord couronnés la victoire,
» Auront leur prix à part aussi bien que leur gloire,
» Et, remportant les dons qui leur sont destinés,
» De l'arbre de Pallas marcheront couronnés.
» Un superbe coursier et son riche équipage
» Du plus léger de tous sera l'heureux partage.
» Un carquois d'Amazone avec sa chaîne d'or
» De ses flèches de Thrace enfermant le trésor,
» Et que noue en agrafe une pierre éclatante,
» Du second des vainqueurs satisfera l'attente.
» De ce casque qu'un Grec perdit en combattant,
» Que le troisième enfin s'en retourne content. »
Il dit : et de ses yeux mesurant la carrière,
Chacun des combattans se place à la barrière.
Le signal est donné : dociles à ses lois,
Tous comme un tourbillon sont partis à la fois.
Plus léger que les vents, que l'aile du tonnerre,
A leur tête Nisus vole, et rase la terre.

Salius de bien loin suit ce rival heureux,
Euryale lui cède, Hélymus à tous deux;
Après lui Diorès laisse un léger espace,
Penché sur son épaule il vole sur sa trace,
Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas,
Et si l'espace étroit ne le retenoit pas,
Bientôt il passeroit celui qui le devance,
Ou du moins laisseroit la victoire en balance.
Tout couverts de poussière, échauffés, palpitans,
Déjà touchoient au but les jeunes combattans,
Quand Nisus rencontrant le sang d'un sacrifice,
Hélas! pour lui ce sang est loin d'être propice,
Déjà touchant la palme, et déjà sans rivaux,
Sur le terrain trempé du meurtre des taureaux,
Glisse, et se débattant sur son pied qui chancelle,
Tombe et roule étendu dans le sang qui ruisselle.
Mais s'il perd la victoire, Euryale vainqueur,
Son Euryale, au moins, consolera son cœur.
De ce bourbier sanglant il sort, il se relève,
S'oppose à Salius dont la course s'achève.
Dans son élan rapide avec force heurté,
Salius à son tour tombe précipité.
Aux soins de l'amitié fier de devoir sa gloire,
Euryale court, vole, et saisit la victoire.
Son succès réunit tous les cœurs, tous les vœux;
Hélymus suit de près ses pas victorieux,

Et Diorès enfin triomphe le troisième.
Mais Salius réclame, et son dépit extrême
Aux premiers rangs du cirque adressant de longs cris,
Revendique l'honneur que la ruse a surpris.
Sa plainte, son malheur, le bon droit sont ses armes;
Euryale a pour lui la grâce de ses larmes;
Le vœu public séduit par d'aimables dehors,
Sa naissante vertu, plus belle en un beau corps,
Son silence touchant, et sa douce tristesse:
Diorès le seconde; il parle, il crie, il presse
Les juges du combat. Arrivé le dernier,
Il perd si Salius est nommé le premier,
Et la troisième palme, et la troisième place.
Le prince lui sourit, et d'un ton plein de grâce,
« Vos prix sont assurés; mais souffrez que mon cœur
» D'un ami malheureux console la douleur. »
Il dit : et Salius reçoit pour récompense
La peau d'un fier lion, dont la dépouille immense
Forme un riche trophée, et s'embellit encor
Et de ses crins touffus et de ses ongles d'or.
« Ah! si les vaincus même ont un si beau partage,
» Si le malheur de vous obtient un tel hommage,
» Que réservez-vous donc, s'écrie alors Nisus,
» A moi, qu'un même sort égale à Salius,
» Et qui, s'il ne l'obtient, mérite la couronne? »
Ainsi Nisus aux cris, aux plaintes s'abandonne,

Et montre en même-temps ses vêtemens mouillés,
Et de fange et de sang ses bras encor souillés.
Le prince lui sourit, et calme sa tristesse,
Prend un beau bouclier, dépouille de la Grèce,
Au souverain des mers autrefois consacré,
Et que Didymaon lui-même a décoré,
Met aux mains de Nisus cet admirable ouvrage,
Et de sa chûte ainsi console au moins l'outrage.
Quand le prince troyen à ces jeunes rivaux
Eut fermé la carrière et payé leurs travaux,
« Maintenant que celui qui brûle pour la gloire,
» Vienne, le ceste en main, disputer la victoire. »
Il dit : et, pour flatter les vœux des concurrens,
Leur propose deux prix, deux honneurs différens;
Au vainqueur un taureau, dont la corne dorée
De longs festons de laine et de fleurs est parée;
D'une éclatante épée, et d'un casque brillant,
Le vaincu recevra le tribut consolant.
Aussitôt au milieu d'un doux et long murmure,
Darès paroît tout fier de sa haute stature;
Darès, qui de Pâris seul balança le nom;
Darès, de qui le bras sous les murs d'Ilion,
Près du tombeau d'Hector, par un combat célèbre,
Honorant ce héros et sa pompe funèbre,
Del'énorme Butès, ce Bébryce orgueilleux,
Qui comptoit Amicus au rang de ses aïeux,

Terrassa la fureur ; et, de sa main puissante,
Coucha son front altier sur la poudre sanglante.
Il se lève, il prélude : étendus en avant,
Ses deux bras tour-à-tour battent l'air et le vent.
Il montre leur vigueur, montre sa taille immense,
Et du prix qui l'attend, s'enorgueillit d'avance.
On cherche un adversaire à ce jeune orgueilleux ;
Mais nul n'ose tenter ce combat périlleux.
Alors fier, et déjà d'une main assurée
Saisissant le taureau par sa corne dorée,
« Fils d'Anchise, dit-il, si, glacé par l'effroi,
» Nul n'ose à ce combat s'exposer contre moi,
» Pourquoi ces vains délais et cette attente vaine ?
» Ce taureau m'appartient, ordonnez qu'on l'emmène. »
Ainsi parle Darès d'un air triomphateur :
Les Troyens font entendre un murmure flatteur,
Et réclament pour lui les honneurs qu'il demande.
Alors, le vieil Aceste avec douceur gourmande
Entelle, son ami, son digne compagnon,
Assis à ses côtés sur un lit de gazon :
« Entelle, lui dit-il, de ton antique gloire
» N'as-tu donc conservé qu'une oisive mémoire ?
» Et d'un cœur patient, verras-tu sous tes yeux
» Enlever, sans combat, un prix si glorieux ?
» Où donc est cet Éryx, autrefois notre maître,
» Ce dieu que la Sicile en toi crut voir renaître ?

» Où sont ces fiers combats, ces dépouilles, ces prix,
» En pompe suspendus à tes nobles lambris?
» — La peur, dit le vieillard, gardez-vous de le croire,
» N'affoiblit point en moi l'ardeur de la victoire;
» Mais l'âge éteint ma force; et, de ce foible corps,
» La glace des vieux ans engourdit les ressorts.
» Si j'étois jeune encor, si j'étois à cet âge,
» Qui de cet insolent enhardit le courage,
» Sans prétendre à ce prix, dont je suis peu flatté,
» J'aurois d'un tel rival rabattu la fierté. »
Il dit: et de ses mains fait tomber sur le sable,
De cestes menaçans un couple épouvantable,
Arme affreuse, qu'Éryx, en marchant aux combats,
Autrefois enlaçoit à ses robustes bras.
Tout le monde en silence en contemple la forme;
Chacun tremble à l'aspect de cette masse énorme,
Où du fer et du plomb couvrant le vaste poids,
La peau d'un bœuf entier se redouble sept fois.
Darès même a senti reculer son audace;
Énée avec effroi soulève cette masse;
Il déroule en ses mains, il mesure des yeux,
Et son volume immense, et ses immenses nœuds.
« Darès, reprend Entelle, à cet aspect recule;
» Et que seroit-ce donc, si du terrible Hercule
» Il avoit vu le ceste, et le combat fameux,
» Qui de sang autrefois rougit ces mêmes lieux.

» L'arme que vous voyez si vaste, si pesante,
» De votre frère Éryx chargea la main vaillante,
» Et des crânes rompus, et des os fracassés,
» Les vestiges sanglans y sont encor tracés.
» Avec elle il lutta contre le grand Alcide;
» Par elle, j'illustrai ma jeunesse intrépide,
» Avant qu'un si long âge eût blanchi mes cheveux,
» Et que le temps jaloux domptât ces bras nerveux.
» Mais si ce fier Troyen craint ce terrible ceste,
» Si c'est le vœu d'Énée et le desir d'Acèste,
» De cette arme à Darès je fais grâce en ce jour,
» A son ceste troyen qu'il renonce à son tour.
» Marchons; portons tous deux dans ces luttes rivales,
» Et des dangers égaux, et des armes égales. »
Alors, montrant tout nus et tout prêts aux combats,
Son corps, ses reins nerveux, ses redoutables bras,
Et sa large poitrine, où ressort chaque veine,
Seul il avance, et seul semble remplir l'arène.
Puis le héros troyen prend deux cestes égaux;
Lui-même il les enlace aux bras des deux rivaux,
Prêts à lutter d'ardeur, de courage et d'adresse.
Sur ses pieds à l'instant l'un et l'autre se dresse;
Tous deux, les bras levés d'un air audacieux,
Se provoquent du geste, et s'attaquent des yeux.
Soudain commence entre eux la lutte meurtrière:
Leur tête loin des coups se rejette en arrière;

L'un jeune, ardent, léger, frappe et pare à la fois;
Entelle plus pesant se défend par son poids;
Mais ses genoux tremblans le portent avec peine,
Son vieux flanc est battu de sa pénible haleine :
Mille coups, à la fois hâtés ou suspendus,
Sont reçus ou portés, détournés ou perdus.
Tantôt dans leurs flancs creux les cestes retentissent,
Sur leurs robustes seins tantôt s'appesantissent;
L'infatigable main erre de tous côtés,
Marque leurs larges fronts de ses coups répétés,
Frappe, en volant, la tempe et l'oreille meurtrie;
Sous le ceste pesant la dent éclate et crie.
Entelle courageux, avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité,
Et, par un tour adroit, par un coup d'œil habile,
Brave, trompe ou prévient sa menace inutile.
Tel qu'un fier assaillant, contre un antique fort
Qui sur le haut des monts brave son vain effort,
Ou contre une cité, théâtre d'un long siège,
Tantôt presse l'assaut, tantôt médite un piège,
Autour de ses remparts, va, vient, et sans succès
Tente dans son enceinte un périlleux accès :
Tel, autour du vieillard défendu par sa masse,
Darès joignant la ruse, et la force, et l'audace,
Tourne, attaque en tous sens, frappe de tous côtés.
Entelle résistant aux assauts répétés,

Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite;
Darès prévoit le coup, se détourne et l'évite.
Entelle, frappant l'air de son effort perdu,
Tombe de tout son poids sur la terre étendu:
Tel aux sommets glacés que l'aquilon tourmente,
Tombe et roule un vieux pin de l'antique Érymanthe.
Troyens, Siciliens, par mille cris divers,
De joie et de regrets frappent soudain les airs.
Aceste le premier accourt; et sa tendresse
Dans son vieux compagnon plaint sa propre foiblesse.
Le héros se relève, et la honte, et l'honneur,
La confiante audace aiguillonne son cœur.
Son courage s'irrite encor par sa colère;
Il s'élance et poursuit son superbe adversaire:
Et tantôt tour à tour, et tantôt à la fois,
Les deux cestes ligués l'accablent de leur poids.
Moins prompte, moins pressée, et moins tumultueuse,
Sur nos toits retentit la grêle impétueuse;
La main suit l'autre main, les coups suivent les coups,
Point de paix, point de trêve à son bouillant courroux;
Il le chasse d'un bras, de l'autre le ramène,
Et Darès, en tournant, parcourt toute l'arène.
Empressé de calmer ce combat trop ardent,
Énée avec pitié voit ce jeune imprudent,
L'arrache à son rival; et plaignant sa disgrâce,
« Malheureux, où t'emporte une indiscrète audace?

» Pourrois-tu méconnoître une invisible main?
» Et dans les bras d'un homme un pouvoir plus qu'humain?
» Fléchis devant un Dieu, les destins te l'ordonnent. »
De Darès aussitôt les amis l'environnent,
Chacun d'eux à l'envi soutient entre ses bras
Ce malheureux qu'on vient d'arracher au trépas,
Tremblant, abandonnant sa tête chancelante,
Vomissant à grands flots de sa bouche écumante
Des torrens d'un sang noir, et les tristes débris
De ses os, de ses chairs déchirés et meurtris.
Pour conduire aux vaisseaux la victime échappée,
Ils partoient, oubliant et le casque et l'épée;
On leur remet le prix de ce combat fatal,
Et le taureau doré demeure à son rival:
Tout rayonnant d'orgueil, et de gloire et de joie,
« Soyez témoins ici, fiers habitans de Troie,
» Dit-il d'un ton superbe; et toi, fils de Vénus!
» Vois par ce que je suis, ce qu'autrefois je fus
» Dans ma jeune saison, et quel sort ma vieillesse
» Gardoit à ce Darès si fier de sa jeunesse. »
Il dit, et se présente en face du taureau
Dont fut récompensé son triomphe nouveau,
Se dresse, et de sa main ramenée en arrière,
Entre sa double corne atteint sa tête altière,
Brise son large front: du crâne fracassé,
Le cerveau tout sanglant rejaillit dispersé;

Et, tel qu'un bœuf sacré sous la hache succombe,
Le taureau sous le coup tremble, chancelle et tombe.
« Éryx, s'écrie alors le vainqueur orgueilleux,
» Reçois cette victime, elle te plaira mieux
» Que ce Troyen sauvé de ma main meurtrière :
» J'ai vaincu, c'en est fait, j'ai rempli ma carrière,
» Je dépose mon ceste, et renonce à mon art. »
« Maintenant, que celui dont la main, le regard
» Sait mieux d'un trait léger diriger la vitesse,
» Vienne aux combats de l'arc signaler son adresse. »
Ainsi s'exprime Énée, et d'un bras vigoureux
Lui-même élève un mât, où fixant tous les yeux,
Une colombe en l'air se débat suspendue.
Des rivaux près de lui la foule est répandue ;
Un casque dans ses mains devient l'urne du sort;
Les noms y sont jetés, et le premier qui sort
Annonce Hyppocoon qu'Hyrtacus a fait naître;
Après cet heureux nom le destin fait paroître
Un nom déjà fameux, c'est Mnesthée encor fier
D'avoir dompté le sort, ses rivaux et la mer,
Mnesthée encor paré des rameaux de Minerve.
Pour le troisième rang la fortune réserve
L'adroit Eurytion, frère de ce guerrier,
De ce grand Pandarus dont le trait meurtrier,
Lorsqu'un traité de paix alloit calmer la terre,
Atteignit Ménélas et ralluma la guerre.

Aceste par le sort est nommé le dernier,
Et sa vieillesse encor veut cueillir un laurier.
Chacun courbe son arc, et le carquois fidèle
Rend à chaque rival les flèches qu'il recèle.
Par le fils d'Hyrtacus le premier trait lancé
Part, vole, et dans le mât il demeure enfoncé :
L'arbre tremble, l'oiseau s'effraie et bat de l'aile.
Mille cris frappent l'air. Une palme nouvelle
De Mnesthée à son tour tente le bras heureux.
Vers le but il dirige et sa main et ses vœux;
Mais, sans toucher l'oiseau, la flèche décochée
Rompt le nœud qui retient la colombe attachée :
L'oiseau part, prend l'essor, s'élève jusqu'au ciel.
Alors, fier de sa force et de l'art fraternel,
Déjà tenant son arc et sa flèche perçante,
A l'oiseau qui fend l'air d'une aile triomphante,
Tandis qu'il s'applaudit dans l'empire azuré,
Eurytion prépare un coup plus assuré.
Le trait rapide vole au séjour des orages :
Arrêté dans son vol au milieu des nuages,
Le malheureux oiseau perd le jour dans les cieux,
Et rapporte en tombant le trait victorieux.
Nul prix d'Aceste encor n'honore la vieillesse :
Tout-à-coup signalant son arc et son adresse,
De la corde bruyante un trait part; et soudain
Aux regards se présente un présage divin.

D'un sillon enflammé marquant au loin sa route,
Le trait vole et se perd sous la céleste voûte :
Tel, détaché des cieux, courent en traits brûlans
D'un astre chevelu les crins étincelans.
Troyens, Siciliens, tout s'étonne et s'incline :
Le héros admirant la volonté divine,
Embrasse ce vieillard, le comble de présens :
« Le ciel d'un prix à part honore vos vieux ans,
» Lui dit-il, recevez cette coupe gravée,
» Par Anchise mon père avec soin conservée,
» Et dont le grand Cissée autrefois lui fit don
» Comme un gage sacré de leur tendre union. »
Il dit, met sur son front la première couronne :
Le bon Eurytion sans regret l'abandonne,
Quoique seul dans les airs il ait atteint l'oiseau.
Ensuite est proclamé celui dont le roseau
Dégagea de ses nœuds la colombe timide.
Enfin, pour prix du mât percé du trait rapide,
Celui qui, l'arc en main, se montra le premier,
Aux honneurs de la palme est admis le dernier.
Cependant, au Troyen de qui l'expérience
Soigne le tendre Ascagne et conduit son enfance,
Énée, en se baissant, donne un ordre secret :
« Va, des jeunes Troyens si l'escadron est prêt,
» Lui dit-il, qu'au tombeau de son ayeul Anchise,
» Dans leur pompe guerrière, Ascagne les conduise. »

Il dit; et, faisant place à ces aimables jeux,
Il écarte les flots de ce peuple nombreux.
Sur des coursiers vêtus avec magnificence,
Dans un ordre pompeux la jeunesse s'avance;
Des yeux de tout un peuple avidement suivis,
Ils défilent aux yeux de leurs parens ravis:
L'olivier sur leur front presse leur chevelure;
Deux traits d'un fer poli composent leur armure;
Plusieurs ont un carquois, et d'un riche collier
La flottante parure orne chaque guerrier.
Trois escadrons divers courent la même plaine,
Chacun d'eux à pas lents suit le chef qui les mène.
Douze jeunes guerriers composent chacun d'eux.
Le premier de leurs chefs est l'enfant généreux
De Polite, un des fils du vieux roi de Pergame,
C'est le jeune Priam: son beau nom, sa grande ame
Un jour doit aux Latins rappeler à la fois,
Et le plus malheureux et le plus grand des rois.
Un poil taché de blanc peint son coursier de Thrace,
Dont le pied blanchissant marque à peine sa trace;
Un blanc pur de son front relève la beauté,
Et la vigueur en lui s'unit à la fierté.
Le second est Atys, qui, d'une colonie,
Fière encor de son nom, enrichit l'Ausonie;
Le bel Atys, qu'Iule admet à tous ses jeux:
Même âge, même goût, les unissent tous deux.

Iule enfin, l'espoir et l'honneur de sa race,
S'avance; et devant lui tout autre éclat s'efface:
Son beau coursier, nourri dans les prés de Sidon,
Lui fut donné des mains de la tendre Didon.
Sur des coursiers d'Aceste, enfans de la Sicile,
Les escadrons divers suivent d'un pas docile;
Ils marchent: tout le cirque à leur marche applaudit.
Leur timide pudeur par degrés s'enhardit;
Et des héros troyens, sur leur jeune visage,
Les yeux avec transport reconnoissent l'image.
Le cirque est traversé: des spectateurs joyeux,
Long-temps leurs traits chéris ont enivré les yeux.
Tout à coup un cri part, un fouet bruyant résonne:
Les guerriers, attentifs au signal qu'on leur donne,
Partent en nombre égal, se partagent par trois;
Rappelés par leur chef, reviennent à sa voix;
Réunissent encor leurs bandes divisées;
Et, tendant en avant leurs lances opposées,
D'un escadron serré présentent le rempart:
Tour à tour on s'éloigne, on revient, on repart,
On s'aligne, on se mêle, on s'atteint, on s'évite.
C'est tantôt un combat, et tantôt une fuite;
Tantôt la paix suspend leur choc tumultueux.
Tel, dans ce labyrinthe oblique et tortueux,
Mille feintes erreurs, mille fausses issues,
En un piège invisible adroitement tissues,

De sentier en sentier, de détour en détour,
Embarrassent les pas égarés sans retour;
Tel on voit des dauphins les troupes vagabondes
Se chercher, s'éviter, se jouer sur les ondes:
Tels jouoient ces guerriers; tels, dans ces doux combats
Ils enlaçoient leur course et confondoient leurs pas.
Ces courses, ces tournois, et ces feintes batailles,
Ascagne, lorsque d'Albe il fonda les murailles,
Les transmit à son peuple; et, des premiers Albains,
Leur pompe héréditaire est passée aux Romains.
A ce dépôt sacré, Rome est encor fidèle;
Rome, renouvelant leur pompe solemnelle,
Rassemble pour les jeux ses jeunes citoyens:
Ce sont les fils de Troie et les combats troyens.
Leurs usages, leurs lois, leurs noms vivent encore.
Énée alloit quitter les mânes qu'il honore,
Quand, troublant cette fête et ces pompeux honneurs,
La Fortune un instant démentit ses faveurs.
Junon envoie Iris, sa courrière fidèle,
Ordonne aux vents soumis de seconder son aile:
Son antique dépit dans son cœur vit encor.
Sur son arc radieux Iris a pris l'essor,
Vole aux vaisseaux troyens, parcourt au loin la plage:
Tout est désert au port, désert sur le rivage,
Et le peuple est en foule à la solemnité.
Seulement, sur un bord solitaire, écarté,

Les Troyennes en pleurs, des noirs gouffres de l'onde
Contemploient tristement l'immensité profonde:
Elles pleuroient Anchise; et leurs chagrins amers
Sembloient s'accroître encor du sombre aspect des mers.
« Eh quoi! toujours errer sur cette mer immense!
» A peine interrompu, notre exil recommence!
» Il faut braver encore et les vents et les flots! »
Elles parloient. Iris, méditant ses complots,
Dépouille la déesse, et prend la forme humaine,
Imite en ses faux traits une vieille Troyenne,
Femme de Doryclé, Béroé, qui jadis
Eut un nom, eut un rang, un époux et des fils:
Rien ne lui reste plus que les chagrins et l'âge.
La fausse Béroé vient, leur tient ce langage:
« Ah! peuple infortuné! faut-il que de tes jours
» Ilion embrasé n'ait pas fini le cours!
» A quel triste avenir le sort te garde en proie,
» Depuis ce long exil et la chûte de Troie!
» Flots grondans, bords affreux, rocs inhospitaliers,
» Que n'as-tu pas souffert pendant sept ans entiers!
» Traînés de mer en mer, de naufrage en naufrage,
» Du repos fugitif nous poursuivons l'image.
» Pourquoi tant de travaux? pourquoi tant de dangers?
» Ces rivages pour nous ne sont pas étrangers:
» Ici régnoit Éryx, frère du fils d'Anchise;
» Ici commande Aceste: à sa noble franchise

» Que ne confions-nous les malheureux Troyens,
» Si long-temps vagabonds, une fois citoyens?
» O terre où je suis née! ô malheureux Pergame!
» O mes dieux! vainement échappés de la flamme,
» Ne pourrai-je de vous revoir au moins le nom,
» Retrouver quelque lieu qu'on appelle Ilion!
» Quand verrai-je d'Hector la cité renaissante,
» L'aimable Simoïs, les bords heureux du Xanthe?
» Cassandre cette nuit s'est montrée à mes yeux,
» Croyons-en une fois l'interprète des dieux;
» Depuis assez long-temps le Destin vous exile.
« — Voici votre Ilion, et voici votre asile,
» M'a-t-elle dit: brûlez ces poupes et ces mâts
» Qui promènent vos maux de climats en climats. »
» Alors j'ai vu sa main remettre dans la mienne
» La torche destinée à la flotte troyenne.
» Le temps presse; courons, secondez mes transports;
» Vous voyez quatre autels élevés sur ces bords;
» La flamme y fume encore en l'honneur de Neptune:
» Saisissez ces flambeaux, saisissez la fortune. »
Elle dit; et, d'un bras par la rage animé,
Saisit, agite, et lance un brandon enflammé;
Il vole: la terreur remplit toutes les ames.
Pyrgo, la plus âgée entre toutes ces femmes,
Qui nourrit tant de fils du plus puissant des rois:
« Non, ce n'est pas ici Béroé que je vois,

» Dit-elle; croyez-m'en. Tantôt je l'ai trouvée
» Languissante, et pleurant d'être seule privée
» Du plaisir de mêler à ces tristes honneurs
» Le tribut de ses dons, le tribut de ses pleurs.
» Eh! voyez, sont-ce là les traits d'une mortelle?
» Observez ses regards où la flamme étincelle,
» Cette marche, ce port, et cet éclat divin. »
Elle dit; et, d'un œil et d'un cœur incertain,
Sur les vaisseaux, objets de crainte et d'espérance,
Long-temps leurs sombres yeux s'arrêtent en silence.
Faut-il quitter la terre, objet de tant de vœux,
Ou faut-il renoncer aux promesses des dieux?
Elles doutoient encor, quand l'agile courrière
S'envole, et trace en arc un sillon de lumière.
Ce prodige frappant étonne les regards:
Les acclamations partent de toutes parts;
Et leur main saisissant le feu du sacrifice
Qui dut rendre à leurs vœux le dieu des mers propice,
Ou dépouillant l'autel de feuilles, de rameaux,
Le feu part, vole, tombe, et court sur les vaisseaux;
Et la poupe et la proue, et les mâts et les rames,
Du rapide incendie alimentent les flammes.
Soudain Eumèle vole; et son récit affreux,
Près du tombeau d'Anchise a suspendu les jeux.
On regarde; déjà, s'élançant de sa proie,
En tourbillons fumans la flamme se déploie.

Ascagne, au lieu fatal accourant le premier,
Vole et pousse en avant son superbe coursier;
Rien ne peut l'arrêter, ni les jeux, ni leurs charmes,
Ni ses parens troublés, ni ses maîtres en larmes:
« Arrêtez! arrêtez! leur dit-il. Ces vaisseaux
» Ne sont pas ceux qu'Hector poursuivoit sur les eaux:
» C'est votre flotte, hélas! c'est votre espoir qu'on brûle
» Iule est devant vous, reconnoissez Iule. »
Il dit, et jette au loin le casque radieux
Qui, dans ses jeux guerriers, couvroit ses beaux cheveux.
Énée accourt lui-même, et les Troyens le suivent.
Mais ces cœurs égarés, que leurs forfaits poursuivent,
A peine du héros ont reconnu les traits,
Dans les bois, les rochers, les lieux les plus secrets,
Vont cacher, vont pleurer leur délire funeste:
Junon sort de leur cœur, le remords seul y reste.
Mais le feu destructeur n'est pas encor dompté;
Ni les eaux, ni des bras l'ardente activité
Ne peuvent appaiser la flamme dévorante;
Et l'étoupe enflammée, et la poix odorante,
D'une lente fumée exhalent la vapeur:
Dans le sein du vaisseau se cache un feu trompeur;
L'invisible ennemi lentement le dévore,
Et jusqu'au sein des mers la flamme vit encore.
Énée élève au ciel et ses cris et ses vœux,
Déchire ses habits, et conjure les dieux:

« O Jupiter! dit-il, si le courroux céleste,
» Des malheureux Troyens n'a pas proscrit le reste,
» Si Troie est chère encore à tes yeux attendris,
» Épargne sa misère, et sauve ses débris!
» Ou, si je suis coupable, arme-toi, prends ta foudre,
» Que leur chef malheureux tombe réduit en poudre! »
Il parloit: tout à coup les Autans pluvieux,
De leur souffle ont noirci l'immensité des cieux;
Tout à coup l'éclair brille, et les tonnerres grondent;
Les monts, les vallons creux et les bois leur répondent;
L'Olympe entier se fond en rapides torrens:
Sur les bancs, sur la poupe, en proie aux feux errans,
Au haut des mâts, au fond des carènes profondes,
La flamme en mugissant se débat sous les ondes;
Mais enfin elle cède, et, de tous les vaisseaux,
Quatre succombent seuls au feu vainqueur des eaux.
Cependant du héros la constance abattue,
De mille soins divers est encor combattue.
Doit-il chercher sur l'onde un empire incertain?
Doit-il dans la Sicile oublier son destin?
Son cœur irrésolu flotte en proie à l'orage.
Enfin le vieux Nautès relève son courage;
Nautès, à qui Pallas enseigna ses secrets,
Retrace à son esprit les éternels décrets,
Les promesses du sort, et même ses menaces:
« Prince, sachez du sort supporter les disgrâces;

» L'infortune aux grands cœurs commande un grand effor
» Sachons souffrir le flux et le reflux du sort:
» Toujours la patience asservit la Fortune.
» Et d'Aceste et de vous l'origine est commune;
» Consultez sa sagesse; et, puisqu'un coup affreux
» A livré votre flotte au ravage des feux,
» Confiez à ces bords, à la bonté d'Aceste,
» Ceux qui de vos vaisseaux surchargeroient le reste;
» Tout ce qui, peu touché d'un empire lointain,
» Renonce à partager votre illustre destin;
» Et cette foule enfin, languissante, inutile,
» A qui le poids de l'âge ou son sexe débile,
» Ou le dégoût des mers, ou la crainte des flots,
» Font négliger la gloire ou chérir le repos.
» Là, que leur main se fasse un séjour plus tranquille,
» Et que du nom d'Aceste ils appellent leur ville.»
Le héros se ranime à ces accens divins,
Et, plein d'un noble espoir, poursuit ses grands dessein
Phébé brilloit au ciel: tout à coup, ô surprise!
A ses yeux apparoît l'ombre auguste d'Anchise:
« O toi! triste jouet des fureurs de Junon!
» Toi, que poursuit partout le destin d'Ilion;
» Toi, que j'aimai vivant cent fois plus que la vie;
» Toi, qui des Grecs vainqueurs évitas la furie;
» Le dieu par qui ta flotte a triomphé des feux,
» A, du trône des airs, jeté sur toi les yeux.

» Du prévoyant Nautès écoute la sagesse:
» Que des Troyens choisis la brillante jeunesse
» Te suive aux champs latins; des peuples belliqueux,
» Des peuples indomptés t'attendent en ces lieux.
» Mais avant il te faut, passant la rive sombre,
» Visiter les beaux lieux où repose mon ombre;
» Car je n'habite pas le séjour des forfaits,
» Mais le vert Élysée et sa tranquille paix.
» Pour y guider tes pas, par plus d'un sacrifice
» La Sibylle à tes vœux rendra l'enfer propice.
» Là, tu verras ton père et ta postérité.
» Adieu: Phébé déjà voit pâlir sa clarté;
» Et, me privant trop tôt d'une vue aussi chère,
» Les coursiers du Soleil nous soufflent la lumière. »
Il dit, s'évanouit, et disparoît dans l'air.
Énée alors s'écrie: « O des biens le plus cher!
» O mon père! pourquoi fuir un fils qui t'adore?
» O mon père! demeure, attends, attends encore! »
Il dit, le cherche en vain, il n'est plus; et son fils
Court réveiller les feux sous la cendre assoupis,
De la chaste Vesta ressuscite la flamme,
Invoque tous les dieux protecteurs de Pergame,
Et les dieux de l'empire, et les dieux des foyers;
Puis il rejoint Aceste et ses braves guerriers,
Leur annonce des dieux la volonté suprême,
Ce qu'ordonne le sort, ce qu'il résout lui-même.

Aceste approuve tout. On dépose en ces lieux
Tout ce qui, peu touché des promesses des dieux,
Volontaire habitant de l'heureuse Sicile,
Préfère à tant d'éclat un destin plus tranquille.
Cependant, des vaisseaux au départ préparés,
Les cordages, les mâts, les bois sont réparés;
Et les Troyens choisis, prêts à ce grand voyage,
S'ils n'ont pour eux le nombre, ont pour eux le courage.
Cependant le héros, des murs décrit le tour;
Le sort marque à chacun le lieu de son séjour:
Ces murs portent le nom, le nom sacré de Troie;
Aceste à ses sujets les unit avec joie.
Au rendez-vous du peuple un lieu vaste est marqué;
On désigne une enceinte au sénat convoqué;
Sur le mont, appelé du nom d'Éryx son frère,
Énée élève ensuite un beau temple à sa mère;
Enfin un prêtre, un bois, un culte solennel,
Consacrent à jamais le tombeau paternel.
Durant neuf jours entiers, les festins, les offrandes,
Les prières, les vins couronnés de guirlandes,
Ont imploré les dieux et de l'onde et des airs.
Un souffle bienfaisant leur applanit les mers;
L'Autan les encourage. Alors, le long des rives,
De leurs derniers adieux roulent les voix plaintives;
Et le jour et la nuit, de longs embrassemens,
Du départ douloureux retardent les momens.

Tous brûlent de partir: ceux même que leur âge,
Que leur sexe timide attachoit au rivage,
Ont oublié la crainte en ces momens de deuil;
L'air n'a plus de tempête, et la mer plus d'écueil,
Et la terre à leurs yeux a perdu tous ses charmes.
Leur monarque attendri joint ses pleurs à leurs larmes;
Et, du dépôt sacré qu'il laisse sur ce bord,
A son auguste ami recommande le sort.
Éryx, de trois taureaux reçoit le sacrifice;
Le sang d'une brebis rendra la mer propice.
Les cables sont rompus, le signal est donné;
Chaque navire flotte, aux vents abandonné:
Une coupe à la main, l'olive sur la tête,
Le héros, pour calmer le dieu de la tempête,
Des intestins sanglans qu'il jette dans les mers,
Et des flots d'un vin pur, rougit les flots amers.
On part; la terre fuit, un vent frais les seconde,
L'eau blanchit sous la rame, et le vaisseau fend l'onde.

Cependant, à Neptune ouvrant son tendre cœur,
Vénus exprime ainsi sa touchante douleur:
« De la fière Junon l'insatiable haine,
» O Neptune! vers vous de nouveau me ramène.
» Le temps qui détruit tout, les prières, l'encens,
» Devant ce cœur d'airain deviennent impuissans;
» La voix du Destin même en vain parle à son ame.
» C'est peu pour son courroux d'avoir détruit Pergame,

» Peu de s'être acharné sur ses restes proscrits,
» Elle poursuit sa cendre et ses derniers débris!
» Quelle offense peut donc exciter tant de haine?
» Junon seule le sait. Sur la mer africaine,
» Tout récemment encore, ô comble d'attentats!
» Devant vos propres yeux, dans vos propres États,
» Son Éole, à mon fils osant livrer la guerre,
» A ligué contre lui le ciel, l'onde et la terre;
» Et voilà qu'aujourd'hui, dans des timides cœurs,
» Par un nouveau forfait allumant ses fureurs,
» A brûler leurs vaisseaux elle excite leur rage!
» La flamme a dévoré ce qu'épargna l'orage,
» Et force, hélas! mon fils, après tant de dangers,
» D'abandonner les siens sur des bords étrangers.
» Je ne fais plus qu'un vœu: qu'un destin moins funeste,
» Des Troyens opprimés respecte au moins le reste,
» Et, si l'arrêt du sort ne dément pas mes vœux,
» Conduise aux champs latins ce peuple malheureux:
» Voilà l'ambition du fils et de la mère. »
Neptune, en souriant, entend sa plainte amère,
Console sa douleur, et dit: « Non, ce n'est pas
» A la fille des mers à craindre mes États:
» Vénus, dans mon empire a reçu la naissance;
» Moi-même ai quelques droits à votre confiance.
» Souvent, pour votre Énée employant mon pouvoir,
» J'ai fait rentrer les vents et l'onde en leur devoir;

» Et sur la terre encor, dans plus d'une journée,
» Vénus, vous m'avez vu soigner sa destinée.
» Quand le terrible Achille, au milieu des combats,
» De Troyens haletans, que poursuivoit son bras,
» Moissonnoit des milliers, ou, contre leurs murailles,
» Écrasoit leurs débris échappés aux batailles;
» Lorsque, chargé de mort, le Xanthe épouvanté,
» Suivoit péniblement son cours ensanglanté,
» Alors vous m'avez vu, du fier vainqueur de Troie,
» Sauver dans un nuage une si noble proie,
» Et, trompant de ce fils le terrible rival,
» L'arracher malgré lui d'un combat inégal.
» Pourtant, vous le savez, une cruelle injure
» Livroit à mon courroux cette cité parjure.
» Même intérêt m'anime; et, conduits jusqu'au port,
» Ses vaisseaux de l'Averne iront toucher le bord:
» Un seul de ses Troyens périra dans l'abîme;
» Pour le salut de tous un seul sera victime. »
Vénus calme à ces mots ses déplaisirs cruels.
Le char du dieu l'attend: ses coursiers immortels
Ont reconnu sa voix et ses mains souveraines.
A leur bouche écumante il a rendu les rênes;
Il vole: et d'un côté le jeune Palémon,
Et les fils de Glaucus, et l'agile Triton;
De l'autre Panopée, et Thalie et Mélite,
Et Nisée et Clio sont sa brillante suite;

De déesses, de dieux l'Immortel entouré,
Rase, en volant, les eaux sur son char azuré.
Dès qu'elle entend rouler sa conque impétueuse,
Autour d'elle se tait l'onde respectueuse;
Les vents tombent, les flots s'applanissent sous lui,
Et des cieux épurés les nuages ont fui.
Le héros s'applaudit : dans son ame flottante
L'espoir d'un sort meilleur verse la douce attente.
Par son ordre, on relève, on redresse les mâts,
La vergue sur leur tige étend son double bras.
A ce mobile appui la voile suspendue,
Et tantôt resserrée et tantôt étendue,
Tourne d'un bord à l'autre; et de ses plis mouvans
Interroge, et saisit, et recueille les vents.
La flotte agile vole, et d'une main habile
Palinure conduit sa vîtesse docile.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours,
Et chacun du sommeil imploroit le secours;
Les nautonniers lassés sous leurs oisives rames,
Aux songes de la nuit abandonnoient leurs ames;
Quand le dieu du sommeil, sous les traits les plus doux,
Fend l'ombre, conduisant le plus cruel de tous.
Il cherche Palinure : au milieu de la troupe
Sous les traits de Phorbas, il s'assied sur la poupe,
S'adresse au vieux nocher, et lui parle en ces mots :
« Palinure, tu vois, tout se livre au repos;

» D'elle-même, et docile au souffle qui la guide,
» La flotte sans effort suit sa course rapide;
» Dors, dérobe un instant à ton pénible emploi :
» Auprès du gouvernail je veillerai pour toi.
» — Qui? moi! moi! je pourrois du généreux Énée
» Confier à la mer la haute destinée :
» Non, non, je connois trop les flots capricieux,
» Et du traître élément le calme insidieux;
» Du ciel le plus serein, de la mer la plus belle,
» Écoute qui voudra la promesse infidèle :
» Je ne me livre point à ces garants trompeurs. »
Il dit, et du sommeil repoussant les vapeurs,
Tient constamment les yeux fixés sur les étoiles,
S'attache au gouvernail, et dirige les voiles.
Alors le Dieu sur lui secouant ses pavots,
Que du Léthé paisible abreuvèrent les flots,
Sur sa paupière humide, et déjà languissante,
Il épanche en secret la sève assoupissante;
Et son œil vers le ciel, levé non sans effort,
Tombe, s'ouvre à demi, se referme et s'endort.
A peine il sommeilloit, soudain le dieu sinistre,
De la cruelle Mort le frère et le ministre,
Avec le gouvernail, avec une moitié
De la poupe en éclats, d'une main sans pitié
Pousse le malheureux : précipité dans l'onde,
Il appèle les siens, sous la vague profonde

Sa voix meurt avec lui dans le gouffre des mers,
Et le dieu malfaisant disparoît dans les airs.
Cependant, sur la foi de l'époux d'Amphitrite,
Le vaisseau sans effort suit sa course prescrite.
Des Syrènes bientôt s'offrent les bords affreux,
Blanchis des ossemens de tant de malheureux,
Où, par les rocs bruyans, sans cesse repoussée,
Sans cesse vient mugir la vague courroucée.
Le héros se réveille : il voit tous ses vaisseaux
Sans guide, abandonnés à la merci des eaux.
Lui-même il les conduit dans la nuit ténébreuse,
Et, pleurant d'un ami la perte douloureuse :
« Infortuné, dit-il, dont l'œil fut trop séduit
» Par le perfide éclat d'une brillante nuit,
» Sur des bords inconnus, malheureux Palinure,
» Ton corps va donc languir privé de sépulture!

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE CINQUIÈME.

Ce cinquième livre est peut-être celui dont Virgile a travaillé tous les détails avec le plus d'art et de soin. Dans ceux qui précèdent et dans ceux qui suivent, l'imagination et l'ame sont intéressées par des tableaux tour à tour sublimes ou touchans. Le naufrage des Troyens, leur arrivée à Carthage, leur séjour dans cette ville qui s'élève pour être un jour l'ennemie de celle qu'ils vont fonder en Italie, le récit de leurs longs malheurs, l'incendie de Troie et la chûte de l'Empire de Priam, la rencontre d'Énée et d'Andromaque en Épire, les amours et la fin tragique de Didon, la descente aux enfers, les grandeurs futures du peuple Romain annoncées de loin dans des visions prophétiques, enfin, ce *long enfantement* d'un Empire qui doit soumettre le monde, et qui commence dans les cabanes du Latium : tous ces sujets ont dû facilement élever le génie de l'épopée, et sont faits pour plaire à tous les lecteurs. Mais ici le poëte n'a peint que des jeux ; il n'étoit plus soutenu par l'intérêt des grands évènemens ou d'une grande passion, et dès-lors il ne pouvoit attacher qu'à l'aide d'une versification parfaite. Aussi n'a-t-il jamais porté plus loin le talent de la difficulté vaincue et les effets du style pittoresque. Chaque vers est un prodige d'harmonie, et c'est pour cette raison sans doute que Montaigne préféroit ce livre à tous les autres.

Ce jugement n'a pas été celui de quelques critiques, d'ailleurs estimables, qui veulent retrouver partout le genre d'émotions nécessaire à la scène tragique. Le cinquième livre leur paroît froid après le quatrième. Ces critiques ont oublié que les règles de la tragédie et de l'épopée ne sont pas les mêmes. C'est ici le lieu d'insister sur cette différence essentielle, déjà indiquée dans la Préface.

La tragédie développant un seul fait, dans un seul lieu et dans un seul jour, doit, jusqu'au dénouement, agiter l'ame des spectateurs par le passage continuel de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte. Elle doit les effrayer ou les attendrir, sans leur permettre aucun repos. Si elle leur laisse quelque distraction, la terreur et la pitié s'éloignent et disparoissent. Mais l'épopée a plus d'espace et de temps pour disposer son action : en marchant toujours vers le même but, elle peut prendre quelques détours agréables pour embellir son chemin. Tour à tour pathétique et riante, voluptueuse et terrible, guerrière et champêtre, elle doit avoir, en quelque sorte, la variété de toutes les scènes de la nature qu'elle embrasse. Les épisodes qui sont un défaut dans la tragédie, deviennent, au contraire, l'ornement de l'épopée, quand le goût sait les choisir et les placer, en les subordonnant à l'action générale. Ces principes sont fondés sur la nature des divers genres, et ne peuvent être contestés. Ainsi donc l'auteur de l'*Énéide* a pu, comme l'auteur de l'*Iliade*, passer des plus fortes émotions dramatiques à d'amusantes descriptions qui varient son récit, et reposent ses lecteurs. Achille, encore plein de son désespoir, fait célébrer des jeux autour du bûcher de Patrocle, comme Énée autour du tombeau d'Anchise. On n'ignore pas que ces jeux

avoient, dans l'antiquité, la plus haute importance : ils se mêloient aux cérémonies les plus solemnelles ; leur établissement et leur retour marquoient les plus grandes époques historiques ; et, sous ce point de vue, ils sont très-bien placés dans un poëme où Virgile chante le fondateur de sa nation. Ce cinquième livre a d'ailleurs d'autres avantages : il fait connoître quelques-uns des principaux acteurs qui doivent jouer un rôle dans la suite du poëme. Au nombre des athlètes, paroissent Nisus et Euryale, dont la mort nous fera verser tant de larmes dans le neuvième livre ; et ce brave Mnesthée, qui défendra le camp des Troyens contre Turnus, pendant l'absence d'Énée.

Nec littora longè
Fida reor fraterna Erycis, portusque Sicanos,

Éryx, selon la fable, étoit fils de Vénus et de Butas ; il régnoit sur un canton de la Sicile, appelé de son nom Érycie. Se croyant invincible aux exercices du pugilat et du ceste, il osa défier Hercule, et fut tué dans le combat. Virgile appelle les bords de cette contrée *littora fraterna*, parce qu'Énée étoit aussi fils de Vénus, et par conséquent frère d'Éryx. Non loin même fut bâti un temple à Vénus, qu'on surnomma Érycine,

Tum vicina astris Erycino in vertice sedes
Fundatur Veneri Idaliæ ;

comme le dit Virgile à la fin de ce même livre.

Hæc ubi dicta, petunt portus, etc.

Le port où relâche Énée est celui de Drépane, mainte-

nant Trapano, au pied du mont Saint-Julien, autrefois le mont Éryx, dans le val de Mazara. Il faut se rappeler ces vers du troisième livre :

Hinc Drepani me portus et illætabilis ora
Accipit. Hic, pelagi tot tempestatibus actus,
Heu ! genitorem, omnis curæ casûsque levamen,
Amitto Anchisen :

C'est en sortant du port de Drépane, où il a perdu Anchise, que le héros troyen est jeté par la tempête sur les côtes de Carthage ; c'est en quittant la cour de Didon qu'il revient à ce même port, et qu'il y célèbre les funérailles de son père. Un an s'est écoulé dans l'intervalle, dit Énée lui-même :

Annuus exactis completur mensibus orbis,

Ainsi la durée de l'action épique n'a point de bornes précises ; elle comprend plus d'une année dans *l'Énéide*, et n'a pas deux mois dans *l'Iliade*.

Occurrit Acestes,
Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ ;
Troïa Criniso conceptum flumine mater
Quem genuit. Veterum non immemor ille parentum,
Gratatur reduces ;

Veut-on voir avec quelle exactitude Virgile avoit rassemblé toutes les anciennes origines, toutes les traditions nationales ? il faut ouvrir Denis d'Halicarnasse. Il conduit Énée par la même route, il le fait aborder aux mêmes lieux, bâtir les mêmes villes, et combattre les mêmes peuples : il nous apprend aussi qu'Aceste ou Égeste (car divers auteurs

lui donnent indifféremment ces deux noms,) étoit d'origine troyenne, et gouvernoit une partie de la Sicile. Voici à peu près les paroles de l'historien :

« Quand Énée, dit-il, approcha de la Sicile, la violence » des vents, si fréquens sur cette mer, le contraignit à des- » cendre dans l'île, en un endroit appelé Drépane, où il » rencontra une colonie de ses compatriotes, sortis de Troie » avant lui, sous la conduite d'Élyme et d'Égeste ou Aceste. » Ceux-ci, dont le vent avoit favorisé la route, étoient arri- » vés promptement en Sicile; ils s'y étoient établis près du » fleuve Crinise, dans un canton que leur avoient cédé les » Sicaniens, en considération d'Aceste, né et élevé dans » leur patrie, par l'aventure que je vais raconter :

» L'aïeul d'Aceste, homme illustre et de race troyenne, » eut quelque différend avec Laomédon. Le roi le fit mourir » avec tous ses enfans mâles : il épargna ses filles; mais, trou- » vant dangereux de leur permettre quelqu'alliance avec les » Troyens, il les remit à des marchands, avec ordre de les » mener dans une contrée lointaine. Un jeune homme d'une » naissance distinguée, amoureux de l'une d'elles, la suivit, » et l'épousa en Sicile. Il en eut un fils nommé Aceste, qui » fut élevé dans les mœurs et la langue du pays. Quand il » eut perdu son père et sa mère, Aceste obtint de Priam la » permission de retourner dans la patrie de ses ancêtres : » mais, après avoir soutenu la guerre contre les Grecs, il re- » vint en Sicile avec Élyme..... Énée, accueilli par ces deux » Troyens, bâtit sur leur territoire deux villes qu'il appela de » leur nom : il y laissa tous ceux de son armée qui ne pou- » voient plus résister aux fatigues d'un plus long voyage, et » les femmes troyennes, qui, lasses de traverser les mers,

» avoient brûlé, dit-on, une partie de sa flotte, dans l'espé-» rance de l'arrêter en Sicile. »

On voit que le récit de Virgile est presque en tout conforme à celui de Denis d'Halicarnasse. Il ajoute seulement quelque chose de plus merveilleux à l'origine d'Aceste, en lui donnant pour père le fleuve Crinise :

Troïa Criniso conceptum flumine mater
Quem genuit.

Mais il suffisoit que l'amant de la mère d'Aceste vécût près du fleuve Crinise, pour autoriser cette fable. La naissance de tous ces héros issus des dieux de la mer et des fleuves, s'explique aisément par le joli conte de Lafontaine, intitulé *le Fleuve Scamandre.*

Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ ;

Desfontaines, ainsi que Ségrais, habille Aceste d'une peau de panthère, et non d'une peau d'ours, sous prétexte qu'il n'y a point d'ours en Libye ; mais Buffon soutient l'autorité de Virgile contre ces deux traducteurs.

« Les ours noirs, dit l'auteur de l'*Histoire naturelle*, » n'habitent guères que les pays froids ; mais on trouve des » ours bruns ou roux dans les climats tempérés, et même » dans les régions du midi. Les Romains en faisoient venir de » Libye pour servir à leurs spectacles. Il s'en trouve à la » Chine, au Japon, en Arabie, en Égypte, et jusque dans » l'île de Java, etc. etc. »

Ille e concilio multis cum millibus ibat
Ad tumulum, etc.

Ceux qui ont dit que Virgile avoit voulu réunir dans le ca-

ractère d'Énée toutes les qualités propres au fondateur d'un grand empire, me paroissent avoir bien saisi le caractère du poëte. Il donne tour-à-tour à son héros les vertus religieuses, politiques et guerrières. Les honneurs rendus à la mémoire des morts sont peut-être ce qu'il y a de plus touchant et de plus moral dans le culte de tous les peuples: Énée a donc soin d'instituer les rites funèbres sur le tombeau d'Anchise. On ne peut se méprendre à l'intention de Virgile, puisqu'Ovide, dans son second livre des *Fastes*, en recommandant la piété envers les morts, dit positivement que le culte qu'on doit leur rendre fut enseigné par Énée aux peuples de l'ancienne Italie.

Hunc morem Æneas, pietatis idoneus auctor
Attulit in terras, juste latine, tuas.

Et pour mieux connoître toute l'importance que les anciens attachoient aux funérailles, il faut lire ce qu'ajoute le même Ovide, après l'éloge qu'il vient de donner à la piété d'Énée.

« Il fut un temps, dit-il, où les Romains négligèrent de » célébrer les jours consacrés aux mânes; ils en furent bien» » tôt punis, car on dit que dès ce moment tous les faubourgs » de Rome furent éclairés du feu des bûchers : nos aïeux sor» » tirent de la poussière des tombeaux ; leurs voix plaintives » retentirent dans le silence des nuits; les peuples tremblans » rendirent aux tombeaux leur culte, trop long-temps né» » gligé, etc. »

Heureux les siècles où de semblables prodiges obtiennent la foi des peuples, et où les sages et les poëtes montrent les dieux toujours armés pour venger les loix de la morale!

Dixerat hæc, adytis quum lubricus anguis ab imis
Septem ingens gyros, septena Volumina, traxit,
Amplexus placidè tumulum, etc.

L'apparition de ce serpent merveilleux doit être admirée sous plus d'un rapport. Premièrement, la marche des vers, qui s'enchaînent avec tant de facilité les uns aux autres, et le long développement de la période, imitent en quelque sorte les paisibles ondulations de cet énorme reptile, qui se promène sept fois autour du tombeau dont il est sorti. De plus, cette espèce de prodige réunit, à toutes les beautés poétiques, toutes les convenances religieuses. On sait que le serpent a joué le plus grand rôle dans la mythologie de tous les peuples. En faisant un cercle de son corps, il figuroit tour-à-tour, chez les anciens, le soleil ou l'éternité; aussi le serpent a tout l'éclat de l'astre dont il est l'emblème dans ce beau vers :

Mille jacit varios adverso sole colores.

C'est le gardien mystérieux des secrets de la tombe; c'est le génie attaché au service d'Anchise; et les couleurs brillantes de l'animal symbolique semblent réfléchir une partie de ce jour immortel que voit le héros dont on fait l'apothéose.

Et tuba commissos medio canit aggere ludos, etc.

On peut voir, dans le vingt-troisième chant de *l'Iliade*, la description des jeux, faite par Homère. Virgile n'en a véritablement imité que trois, ceux de la course à pied, de l'arc, et du ceste. Pope a fort bien observé que la course des chars est ce que le poëte grec a décrit avec le plus de soin; et que Virgile, désespérant peut-être d'embellir un semblable tableau, l'avoit fort judicieusement remplacé par une course

de galères. J'ajouterai deux autres observations à celle de Pope ; c'est que d'abord les descriptions des courses de chars étoient fort multipliées dans les poëtes : on en trouve de très-belles jusque dans l'*Électre* de Sophocle, sans compter toutes les odes en l'honneur des athlètes couronnés aux jeux olympiques. Il est vraisemblable que Virgile a voulu traiter un sujet moins usé pour ses contemporains, et qui pût lui fournir des couleurs plus originales. Il faut avouer ensuite qu'une joûte navale est bien mieux assortie aux mœurs d'un peuple qui voyage sur les mers depuis sept années.

Terno consurgunt ordine remi.

« C'est une grande question, et qui a donné lieu à beaucoup de savantes dissertations, de savoir comment les rangs » de rames étoient disposés dans les navires des anciens. Il y » en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, et à peu près comme » sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galères. D'autres » soutiennent que les rangs des birèmes, des trirèmes, des » quinquérèmes, étoient les uns sur les autres. On cite, pour » ce dernier sentiment, des passages sans nombre d'auteurs » anciens, qui semblent ne laisser aucun doute, et qui sont » considérablement fortifiés par le témoignage de la colonne » trajanne, qui représente ces rangs les uns sur les autres. » Cependant le père Montfaucon avoue que tout ce qu'il a » consulté de gens plus habiles dans la marine, déclarent que » la chose, conçue de cette manière, leur paroît impossible ; » mais le raisonnement est une foible preuve contre l'expé- » rience de tant de siècles, et attestée par tant d'auteurs. Il » est vrai qu'en supposant ces rangs de rames perpendiculai- » rement les uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre

» comment se pouvoit faire la manœuvre; mais, dans les bi-» rèmes et les trirèmes de la colonne trajanne, les rangs de » dessous sont mis obliquement et comme par degrés. »

(Mœurs et Coutumes des Grecs; Histoire ancienne, de Rollin; *Dissertation sur les Navires des anciens,* par Leroi, etc. etc.)

Au reste, Virgile donne ici les arts de son temps au siècle d'Énée. A l'époque du siège de Troie, on ne connoissoit point les navires à plusieurs rames. C'est par le même privilège qu'il a placé des tableaux dans le palais de Didon, quoiqu'on n'eût pas encore découvert l'art de la peinture:

Totumque dehiscit
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

Le Tasse admiroit singulièrement ce vers, où la rudesse des syllabes exprime si bien le bruit des rames et des proues qui fendent la mer. Mais si on vouloit remarquer toutes les beautés de ce genre, il faudroit presque s'arrêter à toutes les expressions de ce livre: le talent de décrire ne peut aller plus loin, comme on l'a déjà dit, et surtout dans la course des galères et dans la lutte d'Entelle et de Darès. Le vers, dans ses mouvemens variés, peint aux yeux et à l'oreille tous les efforts, toutes les attitudes des athlètes; il est vif et pesant tour-à-tour: il se précipite avec le vaisseau de Cloanthe ou de Mnesthée; il se brise et se traîne avec celui de Sergeste: il semble retentir des coups portés alternativement par les robustes lutteurs; il s'élève avec la souplesse de leurs bras, ou retombe avec le poids du ceste. A la vérité, l'auteur de *l'Énéide* a pris dans *l'Iliade* un assez grand nombre de

traits de ce tableau; mais que de fois il perfectionne ce qu'il emprunte, et surpasse ce qu'il imite!

Qualis spelunca subitò commota columba,
Cui domus et dulces latebroso in pumice nidi,
Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
Dat tecto ingentem; etc.

Dans cette foule de vers également admirables, où Virgile porte à un si haut degré l'art d'imiter par les sons, et varie avec une oreille si juste et si savante tous les effets du rythme poétique, il est quelques endroits qui réclament une admiration plus particulière : telle est, si je ne me trompe, cette image si heureuse sous laquelle il peint la rapidité de la course de Mnesthée. Ce vaisseau qui, libre de tous les obstacles, gagne, après quelques efforts, le milieu des mers, et devance tous ses rivaux, est comparé à la colombe qui chassée tout à coup de son nid, bat des ailes, s'essaye quelque temps à prendre l'essor, et s'élançant enfin au plus haut des airs, les fend d'un vol précipité, et semble immobile à force de vîtesse.

Mox aëre lapsa quieto,
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas:

Dans ces dactyles multipliés, dans ces sons si vifs et si doux à la fois, ne croit-on pas entendre glisser l'aile légère de la colombe? et peut-on mieux exprimer l'agilité d'un navire qui vole sur l'onde, que par celle d'un oiseau qui nage au milieu des airs?

Plus bas, un effet tout contraire est rendu par une comparaison non moins riche, et non moins originale. Le poëte veut peindre la marche embarrassée de Sergeste, dont le

vaisseau s'est brisé contre l'écueil. Il compare ses efforts à ceux d'un serpent, dont une blessure a roidi les anneaux.

Qualis sæpè viæ deprensus in aggere serpens,
Ærea quem obliquum rota transiit, aut gravis ictu
Seminecem liquit saxo lacerumque viator,
Nequidquam longos fugiens dat corpore tortus;
Parte ferox, ardensque oculis, et sibila colla
Arduus attollens; pars vulnere clauda retentat
Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem.

Ici, dans sept vers savamment travaillés, la période marche avec lenteur, et revient en quelque sorte sur elle-même, comme les mouvemens tortueux du reptile. Des suspensions imitatives, semblent quelquefois arrêter la phrase avec lui.

Ærea quem obliquum rota transiit,

Les syllabes lourdes et traînantes ont été multipliées à dessein.

Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem.

Ne voit-on pas dans ce dernier vers les pénibles replis du serpent qui cherche et ne retrouve plus son agilité première?

Emicat Euryalus, et munere victor amici
Prima tenet,

Madame Dacier, qui, jusque dans les moindres détails, défend toujours la prééminence d'Homère, se fâche sérieusement contre Nisus. « Son injustice, dit-elle, méritoit punition. » C'est pousser un peu loin l'amour de la justice. Ce stratagême de Nisus, en faveur de son cher Euryale, jette,

au contraire, le plus tendre intérêt sur tous les deux. Madame Dacier aime-t-elle mieux qu'Apollon, irrité contre Diomède, lui arrache le fouet des mains pour lui faire perdre le prix, ou que la haine de la sage Minerve brise le char d'Eumelus, quand il est prêt à passer la borne? C'est pourtant ce qu'on voit dans Homère; et madame Dacier ne veut pas qu'un jeune homme se serve d'un innocent artifice pour faire triompher son ami!

Hæc germanus Eryx quondam tuus arma gerebat:
(Voyez plus haut la note sur Éryx.)

. . . Palmam Entello taurumque relinquunt.

Des critiques, plus équitables que madame Dacier, ont observé que Virgile, en montrant l'arrogance de Darès punie, avoit marqué plus de jugement qu'Homère qui fait triompher l'orgueil présomptueux d'Épée.

Olli discurrêre pares, atque agmina terni
Diductis solvêre choris;

Virgile n'a point imité Homère dans ce dernier jeu, et, comme dit Pope, il s'y montre inimitable.

Au reste, Auguste aimoit beaucoup ce genre de spectacle. Lorsqu'après la bataille d'Actium, il célébra la dédicace du temple de César, il fit exécuter des courses de chevaux par les enfans de la première noblesse; Tibère commandoit le premier escadron. Cet exercice s'appeloit le *jeu de Troie*: il flattoit l'opinion des Jules, qui vouloient remonter jusqu'à Énée. (*Voyez* Suétone, et l'HISTOIRE ROMAINE de Rollin continuée par Crevier, tom. 8e. de l'édit. in-4°.)

Cette ressemblance des jeux décrits par Virgile avec ceux

que fit célébrer Auguste, justifie l'opinion de quelques critiques éclairés, qui croient voir dans l'apothéose d'Anchise une image de l'apothéose de César.

> At procul in solâ secretæ Troades actâ
> Amissum Anchisen flebant, cunctæque profundum
> Pontum adspectabant flentes :

On admire justement l'image de ces femmes troyennes qui pleurent assises au bord des mers, en songeant au malheur de l'exil et au charme de la patrie; leur douleur, qui contemple l'abîme immense des eaux, semble s'accroître et s'approfondir dans l'harmonie douloureusement prolongée de ces vers, tout remplis de spondées :

> *Cūnctæquĕ prŏfūndūm*
> *Pōntūm ādspĕctābānt flĕntēs :*

Mais les mouvemens qui suivent ne sont pas moins dignes de remarque, et ne me paroissent pas moins beaux :

> Nullane jam Trojæ dicentur mœnia ? nusquam
> Hectoreos amnes, Xanthum et Simoënta, videbo ?

« N'habiterai-je jamais une ville qui porte le doux nom de » Troie ? Ne verrai-je point les eaux d'un autre Xanthe, d'un » autre Simoïs, de ces fleuves défendus par Hector ?.... » Je m'étonne qu'aucun critique n'ait observé la ressemblance de ce tableau avec celui des *tribus captives, qui, assises au bord des fleuves de Babylone, pleurent au souvenir de Sion.* C'est le même fonds de sentimens, et quelquefois exprimé par les mêmes tons.

On avoit déjà remarqué plusieurs traits de conformité entre la quatrième églogue de Virgile et divers passages d'Isaïe. Virgile a-t-il eu quelque notion des livres hébreux ? Je n'o-

serois soutenir cette opinion, quoiqu'ils aient pu à toute force lui être connus par la version grecque faite du temps des Ptolémées; mais il faut plutôt penser que la nature et le génie ont le même accent dans tous les siècles.

Tum pius Æneas humeris abscindere vestem,
Auxilioque vocare deos, et tendere palmas
. . . . . .
Vix hæc ediderat, quum effusis imbribus atra
Tempestas sine more furit,

Godefroy, à peu près dans la même situation, prie le ciel, et les nues et les torrens descendent à sa voix. C'est le même tableau.

Cosi dicendo il capo mosse: e gli ampi
Cieli tremaro, etc.

(Voy. la JÉRUSALEM DÉL., 74e. *stance* 13e. *ch.)*

Ipsæ jam matres, ipsi quibus aspera quondam
Visa maris facies, et non tolerabile numen,
Ire volunt, omnemque fugæ perferre laborem.

Ces femmes qui ont brûlé la flotte troyenne, pour contraindre Énée à séjourner en Sicile, veulent, au moment de la séparation, le suivre sur toutes les mers; elles sont prêtes à braver tous les périls; elles ne peuvent se détacher de leurs compatriotes.

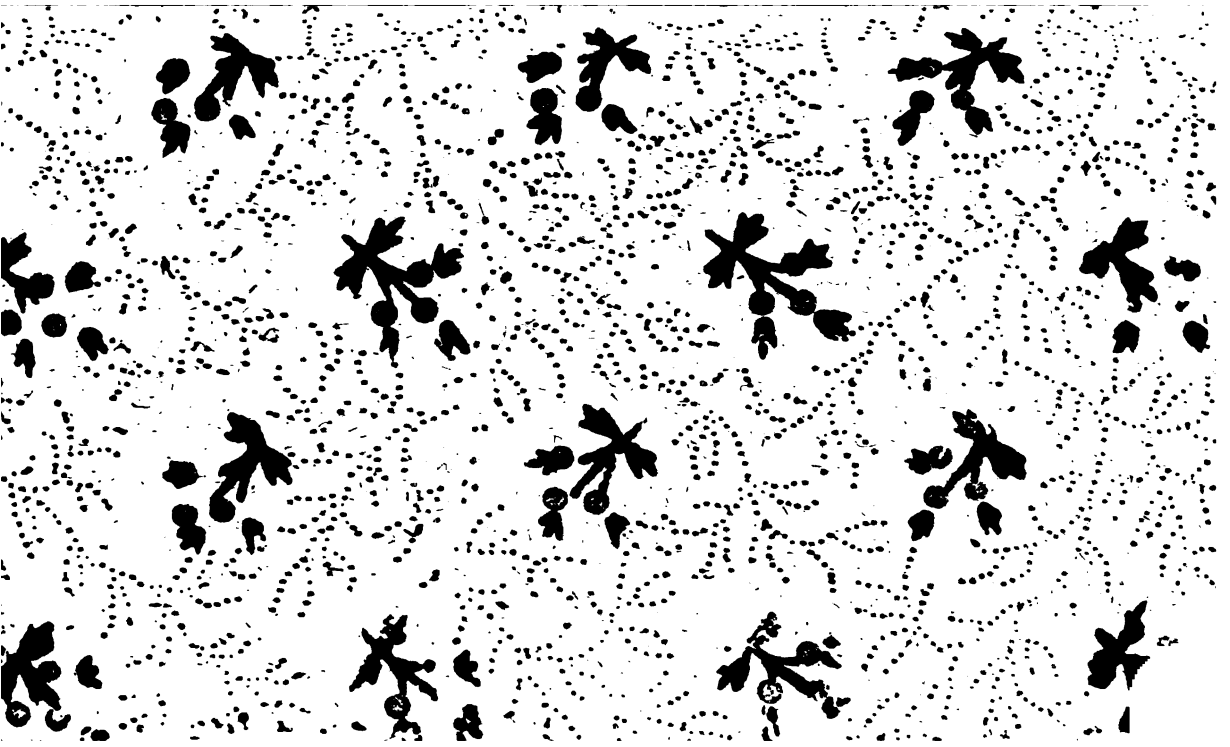
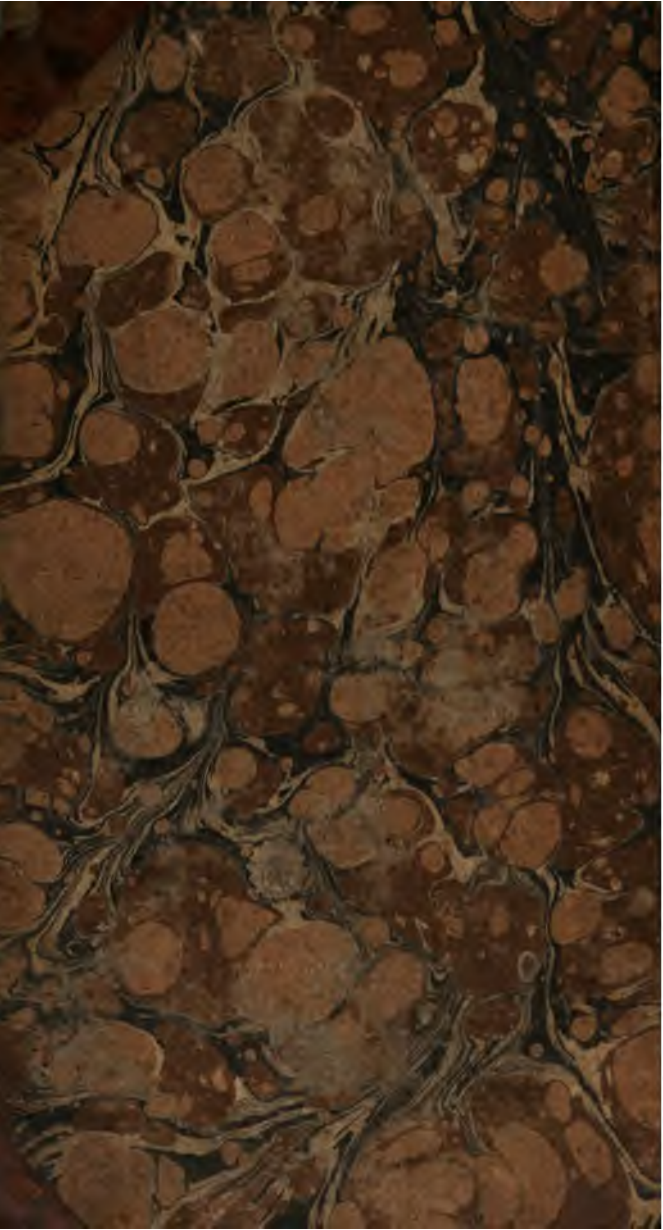
Complexi inter se noctemque diemque morantur.

Rien n'est plus vrai que ce contraste; rien n'est plus touchant que cette peinture.

Cæruleo per summa levis volat æquora curru:
Subsidunt undæ,

Cette description de Neptune, faisant voler son char sur

la surface des eaux, et des monstres marins, *immania cet* qui bondissent autour de lui, est imitée de *l'Iliade*, e quoiqu'elle soit très-belle, elle n'est pourtant pas égale à l'or ginal, à l'image de ce dieu, qui atteint en trois pas au but d sa course. Mais dans d'autres passages, les dieux de *l'Éneid* ont un caractère non moins imposant que ceux de *l'Iliade* Si les dieux d'Homère paroissent avoir quelquefois des trait plus fiers et plus hardis, Virgile donne aux siens une majesté plus soutenue, et les fait agir avec plus de jugement. « Homère, dit Pope, ressemble à son Jupiter qui, lorsqu'il » veut effrayer le monde, ébranle l'Olympe, lance la foudre » et les éclairs. Virgile aussi ressemble à Jupiter, mais à » Jupiter bienfesant, lorsqu'il délibère avec les dieux, trace » le plan des empires, et dispose tout avec une souveraine » sagesse. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

74750836